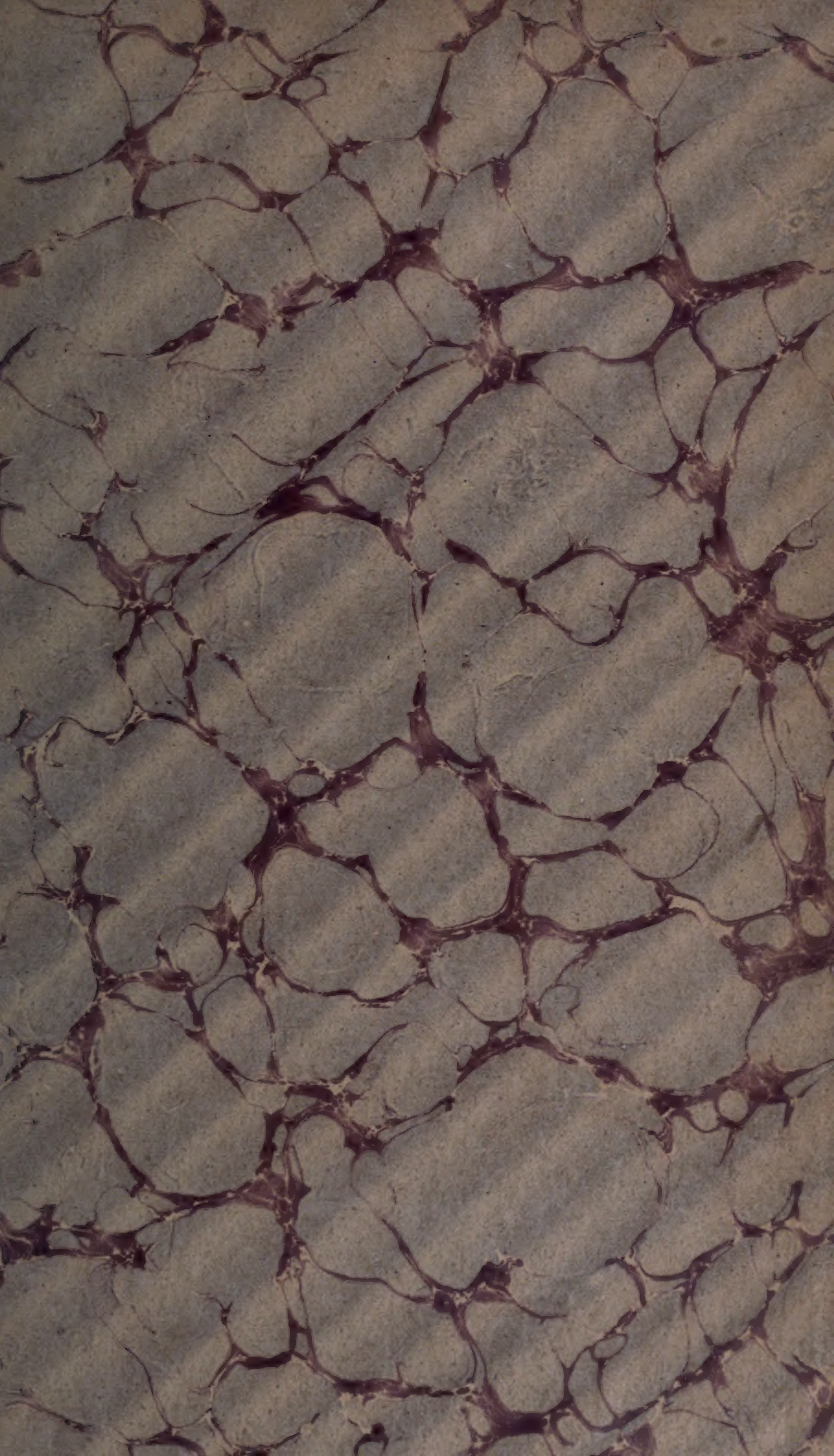
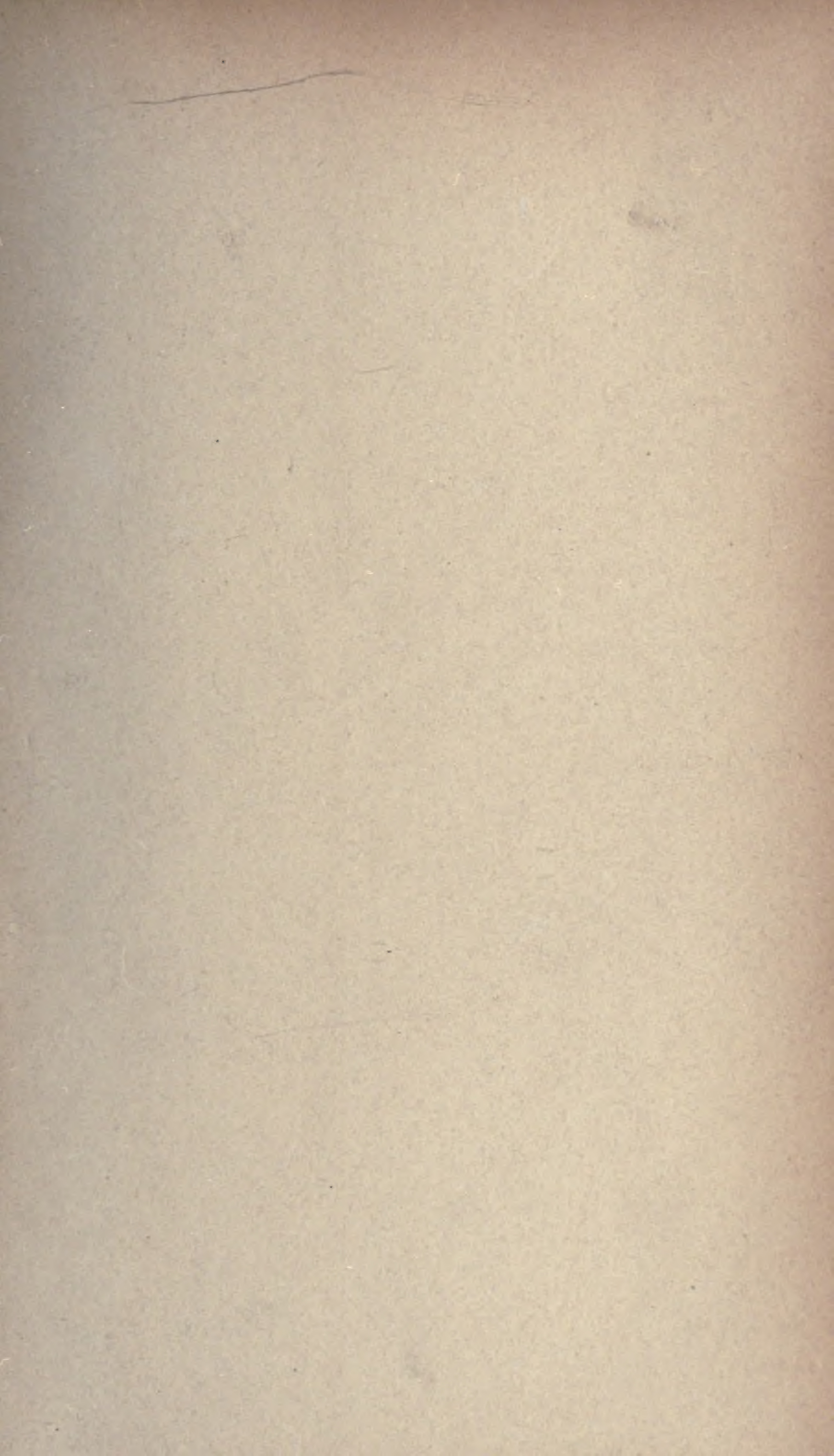








LE QUATTROCENTO

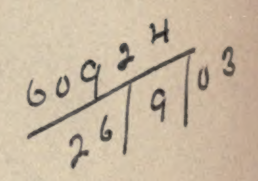
PHILIPPE MONNIER

LE QUATTROCENTO

ESSAI SUR

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU XVe SIÈCLE ITALIEN

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1901



A GUIDO MAZZONI

Amico mio,

Permetti ch'io ponga il tuo nome in fronte a queste pagine scritte vicino a te, in Firenze, a' be' tempi della giovinezza, accanto alla tua libreria, al tuo consiglio e al tuo sorriso.

Non sono dotte e gli eruditi del tuo paese non ci troveranno, come dicono, niente di nuovo. Ma se non recano nessun documento inedito, sono almeno attinte alle fonti; e se poco aggiungeranno ai mirabili risultati della scienza contemporanea, furono rese possibili principalmente dai lavori italiani.

Mercè le opere capitali dei maestri dell'Italia nuova, del Carducci, del D'Ancona, di Francesco De Sanctis, di Pio Rajna, del Villari; mercè la salda scuola di erudizione ch'essi hanno suscitata e la cui indefessa attività dà agli studiosi un sì puro esempio di dirittura scientifica; mercè le ricerche, mercè gli aiuti del Barbi, del Flamini, del Ferrari, del Gabotto, del Luiso, del Luzio, del Morpurgo, del Novati, del Pèrcopo, del Renier, del Torraca, dello Zippel, e fra tanti altri amici, colleghi e scolari tuoi, di Remigio Sabbadini e di Vittorio Rossi, poterono infatti, quali che sieno, essere scritte. Così come sono, esse non hanno altra pretensione che di far conoscere un po' più da vicino e un po' più largamente uno dei secoli, se non de' più grandi, almeno dei più importanti, del tuo paese, poichè col Quattrocento l'Italia si mise a guida della cultura europea. E offrendole a te, mi pare di porgerle a tutti loro.

Accettale quale debole pegno di gratitudine per la nobile tua patria che mio padre m'apprese a conoscere e che tu m'aiutasti ad amare.

F. M.

LE QUATTROCENTO

LIVRE PREMIER

INTRODUCTION

CHAPITRE I

LA SIGNORIE

I. Le Quattrocento : ses limites, son importance et son caractère. — La commune italienne : grandeur héroïque de cette commune. — La commune italienne étudiée à Florence.
II. Causes de la déchéance de la commune. — Le système organique de la commune. — La paix, le commerce et l'argent. — L'esprit municipal. — Dans quelles conditions se trouve un ambitieux au début du Quattrocento. — Avènement de la Signorie.
III. Le prince italien. — Ses origines, sa position et sa force. — Les canailles : Everso d'Anguillara, Ferrante d'Aragon, Galeazzo Sforza, Philippe-Marie Visconti, Sigismond Malatesta. — Les bons princes. — Culture exquise du prince italien.
IV. La guerre au Quattrocento. — Condottas et condottières : Attendolo Sforza et Braccio da Montone. — Transformation des conditions de la guerre : la guerre devient un art. — Le prince, homme de guerre.
V. La politique au Quattrocento. — Le régime du fait succède au régime du droit. — La politique devient une science expérimentale. — Le prince, artiste politique. — Le prince dans ses rapports avec le peuple. — Le prince et la signorie.

I

Le Quattrocento, par quoi il faut entendre le xve siècle d'Italie, est un des moments les plus considérables de l'esprit humain.

Il comprend, au-delà des dates rigides que lui assigne la chronologie, la période d'histoire qui s'étend de la mort de Pétrarque à la naissance de l'Arioste, du déclin

des Giottesques à la *Cène* de Léonard, et, si l'on veut, du tumulte des Ciompi à l'invasion étrangère. Durant cet espace de cent ans, notre âme contemporaine s'est élaborée et saisie. Avant, c'était la commune, la scolastique, la foule : après c'est l'Etat, le libre examen, l'individu ; avant, c'était l'*a priori* de l'autorité et la foi entière de l'ascétisme ; après, c'est la méthode expérimentale, le triomphe de la raison, le triomphe de la joie ; avant, c'était saint Thomas, Dante, Giotto ; après, c'est Machiavel, l'Arétin, le Vinci ; avant, c'était le moyen âge ; désormais, c'est l'âge moderne.

Cent ans ont suffi pour donner une autre direction à la pensée, un autre cours à l'histoire, une autre face à l'humanité, qui s'est agrandie d'un ancien monde, l'antiquité, qui s'est enrichie d'un nouveau monde, l'Amérique, et qui s'oriente vers une voie qu'elle fraie et que la Réforme et la Révolution ne feront, en dernière analyse, que creuser et accomplir. Le Quattrocento, placé à un tournant d'histoire, est donc, par excellence, un siècle de passage, riche en contrastes et en contradictions, fertile en anachronismes et en antinomies, semé de détritus et de germes, de ruines et d'ébauches, de traditions et de pressentiments qui se repoussent, se détruisent ou se mélangent dans un travail incessant.

Il en résulte que le Quattrocento est presque impossible à définir. On ne sait sous quelles catégories comprendre cette époque ambiguë et perplexe, attirante et décevante, où rien ne se ressemble ni ne se continue et qui semble d'autant plus instable, mobile et fugace que le passé avait été plus constant, identique et régulier. Ce qui est vrai ne l'est jamais qu'à demi ; toujours l'exception controuve la règle ; aucun absolu n'apparaît si évident qu'on ne puisse lui opposer l'absolu contraire, vérifié sur une série d'exemples et de faits aussi concluants. Nous n'avons pas affaire à un seul pays, l'Italie, groupé autour d'un centre

imprimant à l'ensemble un mouvement unique ; nous avons à faire à vingt pays, Florence, Milan, Naples, Venise, Rome, Ferrare, Mantoue, Bologne, Urbin, Rimini, gardant chacun sa physionomie, éclosant chacun à son heure et représentant chacun un degré de culture différent. Dans la même rue, au même instant, des personnalités disparates à paraître la négation historique l'une de l'autre se coudoient, sans qu'on puisse légitimer par rien le hasard de telles rencontres. Et la même conscience humaine, au lieu d'offrir la valeur représentative d'un groupe ou d'un moment, subit souvent tant de contacts, participe à tant d'influences, qu'il est impossible de la saisir dans ce qui la constitue ou la détruit. Tout est divers, muable, fuyant. La bigarrure règne à l'état chronique dans les fresques et les âmes. Entre le passé et l'avenir qui coexistent, le présent échappe. Et dans cette mêlée d'idées en puissance et d'éléments en fusion, aboutissant aux monuments les plus composites, aux combinaisons les plus imprévues et aux alliages les plus fortuits, on renoncerait d'arrêter une ligne et d'établir une loi, si quatre siècles ne s'étaient écoulés depuis lors, et que la lumière tranquille de l'histoire ne montrât jusqu'en une certaine mesure le travail de cette heure troublée. Comme le disait Léonard de Vinci : « La vérité est la fille du temps. »

Le grand fait historique qui domine le Quattrocento est la transformation de la commune en signorie. Non, à vrai dire, que cette transformation soit proprement limitée au xve siècle. A la fin du siècle précédent, l'Italie comptait déjà beaucoup de tyrans, et quelques-uns d'entre eux avaient disparu. Frédéric II, le prince à moitié chrétien et à moitié musulman, mort en 1250, qui demandait à ses docteurs arabes si l'âme est immortelle et qui ouvrait les entrailles des hommes pour étudier le fonctionnement des organes, est, à franchement parler, le premier seigneur italien. Mais le

long travail, qui subordonne la volonté de tous au caprice d'un seul et qui substitue au cœur populaire battant sur la place l'intelligence égoïste et pensive d'un prince isolé dans son palais, se généralise et s'accomplit au Quattrocento. C'est au Quattrocento que Florence, demeurée libre, se soumet au joug des Médicis ; et c'est au Quattrocento que la commune, brisant ses anciens cadres, s'achemine vers une forme de gouvernement plus voisine de la nôtre.

La commune italienne avait été grande. Elle avait fait de grandes choses. Elle s'était dégagée du Pape. Elle s'était dégagée de l'empereur. Elle avait réalisé, en face de l'émiettement ou de l'universalité cosmopolite du moyen âge, la première unité nationale, d'où la société moderne devait sortir. Elle s'était battue contre les uns et contre les autres, *pro libertate acquirenda;* elle avait créé le citoyen ; elle avait conquis l'égalité du travail ; elle avait rêvé d'une démocratie plus farouche que celle de 89 ; elle avait surtout inauguré une âme puissante, collective et fraternelle, dont l'envergure et la simplicité sont pour étonner le monde. A étudier sa physionomie austère dans ses chroniques et ses poètes ; à écouter dans ses ordonnances et ses statuts, qui parlent au nom de Dieu, sa voix solennelle comme une cloche d'église ; à mesurer sa taille dans ses monuments de pierre aux faisceaux géants et aux murailles nues, on se sent en contact d'un moment d'humanité où les hommes sont plus hauts que nature. Regardons Florence.

« Dedans l'antique enceinte de ses murs, dit le poète, Florence vivait en paix, sobre et pudique[1] ». Elle n'avait point de chaînettes, point de guirlandes, point

1. « Fiorenza, dentro dalla cerchia antica ..
Si stava in pace, sobria e pudica.
Non avea catenelle, non corona,
Non donne contigiate, non cintura
Che fosse a veder più che la persona. »

DANTE, *Divin. Com.*, Parad., XV, 92.

de femmes apprêtées, point de ceinture qui fût plus belle à voir que la personne. Elle n'avait qu'un cœur entier et loyal au même titre que le florin d'or qu'elle frappait, et elle n'avait que des vertus rigides qui plongeaient dans le souvenir des Cincinnatus et des Cornélie, comme ses murailles cyclopéennes posaient sur des blocs étrusques et des fondations romaines « Les citoyens de Florence, écrit Giovanni Villani, vivaient sobres et de grosses nourritures, et de petites dépenses, et de bonnes mœurs, et de bonne façon, gros et rudes ; et c'était de gros draps qu'ils se revêtaient eux et leurs femmes ; et beaucoup portaient des peaux à même sans drap, et sur la tête des bonnets, et tous avec du cuir aux pieds ; et les femmes florentines avec les chaussures sans ornement, et les plus grandes se contentaient d'une cote de gros écarlate d'Ypres ou de Camo, nouée d'une ceinture de cuir à la vieille mode, et un manteau fourré de cuir avec un capuchon dessus, et elles le portaient sur la tête ; et les femmes ordinaires vêtues d'un gros vert de Cambray de la même façon ; et cent livres étaient la dot commune de femme, et deux cents livres ou trois cents étaient, à ce temps, tenues dot éblouissante ; et la plupart des pucelles avaient vingt ans et plus avant de se marier. De telles façons et de telles grosses mœurs étaient alors les Florentins ; mais ils étaient de bonne foi et loyaux entre eux et à leur commune et, avec leur grosse vie et pauvreté, ils firent plus de choses et des choses plus vertueuses qu'on n'en a fait dans nos temps avec plus de mollesse et de richesse[1]. »

1. « I cittadini di Firenze viveano sobrj, e di grosse vivande, e con piccole spese, e di molti costumi e leggiadrie, grossi e ruddi ; e di grossi drappi vestieno loro e le loro donne, e molti portavano le pelli scoperte sanza panno, e colle berrette in capo, e tutti con gli usatti in piede, e le donne fiorentine co'calzari sanza ornamenti, e passavansi le maggiori d'una gonnella assai stretta di grosso scarlatto d'Ipro o di Camo, cinta ivi su d'uno scaggiale all'antica, e uno mantello foderato di vaio col tassello sopra, e portavanlo in capo ; e le comuni donne vestite d'uno grosso verde di Cambragio per lo simile modo ; e lire cento era comune dota di moglie, e lire dugento o trecento era a

En 1285, alors que la charité laïque est presque inconnue, sur le conseil d'une servante et grâce à la munificence d'un marchand, Florence bâtit son hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, qu'elle appelle une colonne de l'Etat[1]. En 1289, alors que le paysan reste le serf taillable et corvéable attaché à la glèbe, Florence délivre le paysan de toute servitude temporaire ou à vie, « parce que la liberté est un droit imprescriptible, qu'il ne peut dépendre de l'arbitre d'autrui et qu'il faut à la République non seulement le maintenir, mais l'augmenter dans son territoire[2] ». En 1293, alors que la féodalité demeure la règle de l'Europe sociale, Florence promulgue ses *Ordinamenti di Giustizia*, par lesquels les nobles sont exclus de la chose publique, contraints à garantir leur condition de nobles par un dépôt de 2.000 livres et soumis à une telle répression que, pour frapper un citoyen et le dégrader, on l'anoblit[3]. En 1298, Florence commande son église à l'architecte Arnolfo di Lapo, lui enjoignant, dans une commission dont les termes sont peut-être légendaires, mais en tout cas significatifs d'une époque, de construire « une œuvre telle que l'industrie des hommes n'en puisse concevoir de plus grande et de plus belle » et de faire correspondre cette œuvre « à un cœur qui est devenu très grand, parce que composé de l'âme de citoyens unis ensemble en un seul vouloir[4] ».

quegli tempi tenuta isfolgorata; e le più delle pulcelle aveano venti o più anni, anzi ch'andassono a marito. Di sì fatto abito e di grossi costumi erano allora i Fiorentini, ma erano di buona fè e leali tra loro e al loro comune e colla loro grossa vita e povertà feciono maggiori e più virtudiose cose, che non sono fatte a' tempi nostri con più morbidezza e con più ricchezza. » (Giovanni Villani, *Cronica*, VI, 69).

1. Passerini, *Storia degli Stabilimenti di beneficenza della città di Firenze*. Florence, 1853.

2. « Cum libertas, qua cujusque voluntas, non ex alieno, sed ex proprio dependet arbitrio, jure naturali multipliciter decoretur, qua etiam civitates et populi ab oppressionibus defenduntur, et ipsorum jura tuentur et augentur in melius, etc. » Pasquale Villari, *I primi due secoli della storia di Firenze*, Florence, 1893, p. 268.

3. Bonaini. *Statuto della parte guelfa*. Arch. stor. ital. I. 1. Florence. 1855.

4. Migliore. *Firenze illustrata*. Florence, 1821. I, 6.

Un grand cœur composé de l'âme de citoyens unis ensemble en un seul vouloir, tel l'organisme social. Il n'y avait pas plusieurs têtes pour dominer la foule et la réduire à leur horizon; il y avait un seul cœur rugueux et fort qui battait à grands coups. Tous voulaient la même chose, et ils la voulaient d'une même volonté unie. Et si la cité était divisée en factions et en fractions innombrables, ces factions et ces fractions savaient, au temps voulu, oublier la rancune et s'accorder devant l'effort. « Ceux qui s'appelaient guelfes, conte Malespini, aimaient l'Etat du Pape, et ceux qui s'appelaient gibelins aimaient l'Etat de l'Empire; mais, néanmoins, tous poussaient au bien commun, et le peuple se maintenait dans l'unité et le bien de la République. » Lorsque les cloches de la République sonnaient *a parlamento*, les citoyens revêtaient leur *lucco* de laine rouge et s'en allaient sur la place conseiller l'Etat de leur prudence et d'un sens politique si développé et si universellement répandu qu'on peut, dès 1325, tirer les magistrats au sort. Lorsque les cloches de la République sonnaient l'alarme, les citoyens se groupaient autour du *Caroccio*, où flottait l'étendard de la commune, où battait le tocsin de la commune, que des bœufs traînaient jusqu'au centre de la bataille, et ils allaient rougir de leur sang le fleuve Arbia. Lorsque la République projetait quelque édifice, elle conviait chaque citoyen à se prononcer sur la maquette et le devis du monument à construire. Et ces monuments, bâtis par l'intérêt de tous, étaient bâtis pour l'utilité de tous : c'étaient des murs d'enceinte, des canaux, des hôpitaux, des hôtels de ville, des églises. La beauté, comme la politique et la guerre, représentait l'œuvre commune.

La joie était publique. Le riche offrait au peuple le spectacle de ses fêtes de famille qu'il célébrait non dans des salles closes, mais dans des *loggie* ouvertes à l'air du ciel et au coudoiement de la rue. C'était sur la

place que les femmes dansaient, que les jeunes gens entraient au tournoi, et qu'au temps du printemps qui réjouit tout le monde, une bande joyeuse de mille individus, revêtus de robes blanches, guidés par le seigneur Amour, demeurait deux mois de l'année 1283 en festins, banquets, cavalcades, invitations, soupers et dîners[1].

Le travail restait la loi sacrée. Personne mieux que Florence n'en comprit la grandeur et n'en sanctifia le bienfait. Elle l'ennoblit : chez elle, un métier s'appelle un art. Elle l'imposa : pour naître à la vie civile, il faut être né à la vie laborieuse. Les grands et les nobles, s'ils méprisent le commerce, sont du moins contraints à en porter l'étiquette et à s'inscrire dans une corporation. Qui ne travaille pas, n'est pas. Aussi, du haut en bas de l'échelle, chacun travaille : lorsqu'on s'approche, on sent comme un bourdonnement de ruche immense.

Ainsi Florence, bâtie en granit au nom de Dieu.

Alors, devant ces vertus rigides de religion, de concordance dans le bien faire et le bien vouloir ; devant ces mœurs frustes qui identifient, aux pieds de l'Eternel, un peuple de citoyens vêtus de poil et de femmes au front lissé d'eau ; et devant « ce vivre de citoyens si reposé et si beau, et cette bourgeoisie si fidèle, et cette hôtellerie si douce[2] » que les délices du paradis n'en avaient point fait perdre le souvenir à Cacciaguida, on se prend à songer d'une humanité héroïque, grande comme une épopée.

Quelqu'un l'écrivit : ce fut Dante.

1. Giovanni Villani, *Cronica*, VII, 89.

2. « A cosi riposato, a cosi bello
Viver di cittadini, a cosi fida
Cittadinanza, a cosi dolce ostello
Maria mi diè... » Dante, *Par.*, XV, 130.

II

La Divine Comédie est vivante. Les murailles municipales sont debout. Mais la commune est tombée. Trop de raisons devaient précipiter sa chute.

Et tout d'abord, si nous examinons sa constitution intérieure, nous y trouverons une première occasion de ruine.

Moins qu'une unité organique, la commune représente un agglomérat de corporations, de métiers, de ligues, de partis, de clientèles, de petites cellules ou de petits systèmes, qui ne consentent au bien de l'ensemble que sous la réserve de leur propre bien, s'usent dans un perpétuel frottement et s'éliminent sur les bords jusqu'à ne laisser subsister que l'atome central de l'individu. En haut, à la place de la noblesse gibeline expulsée, naît une nouvelle aristocratie, celle d'argent. En bas, à la place du peuple réhabilité, se presse une nouvelle plèbe. Si la commune a accueilli dans son enceinte des populations considérables, elle n'a pas été assez sage ou assez forte pour se les assimiler. La campagne est bien délivrée du servage ; elle n'est point née à la vie civile. Les villes sujettes restent, par rapport à la métropole, dans un état de dépendance et d'infériorité marquées; elles ne peuvent dire aucun mot, exercer aucune charge, prétendre à aucun droit qu'à l'impôt. De là une masse sociale inquiète, en quelque sorte étrangère dans son propre pays, inerte devant son mouvement, paralysée au sein de sa vie, aussi inutile que nombreuse ; à Florence, sur 100.000 habitants, on compte 3.000 citoyens. On pressent le danger. Avec, à sa tête, un patriciat restreint; avec, autour de son centre, le développement d'une vie intense dont elle s'est volontairement privée et qui échappe à son ressort; avec un centre lui-même entamé, morcelé, fragmenté jusqu'à l'émiettement par

l'œuvre quotidienne et dissolvante des fractions et des factions, la commune demeure dans un état d'équilibre instable, à la merci du moindre accident.

En second lieu, la trempe morale se relâche. Tant que la commune avait lutté pour son indépendance, l'âme avait été généreuse et énergique. Aujourd'hui que cette indépendance est conquise, la commune ne possède plus d'idéal évident qui l'unisse, la maintienne et la soutienne. Elle est soumise à la triple influence néfaste de la paix, du commerce et de l'argent.

La paix s'impose. La commune voudrait faire la guerre qu'elle ne pourrait plus. Les conditions de la guerre se sont métamorphosées. Au champ de bataille, à la place des fantassins mobiles et légers d'autrefois, ont apparu, sur des chevaux bardés de fer, des cavaliers garnis de fer, qui forment une muraille tassée, hérissée et impénétrable, contre laquelle ne peut rien la loyauté découverte des milices municipales. Il faut leur opposer d'autres cavaliers, armés comme eux, disciplinés comme eux, qui ont fait du métier des armes leur affaire et qu'on ne saurait recruter parmi les bourgeois des cités. « Qui est adonné au commerce ne peut s'entendre à la guerre[1] », dit Sacchetti. Les bourgeois confient leur destinée à des spécialistes, remettent le soin de leur salut à des bandes d'aventure, et, s'écartant désormais de la mêlée, se déshabituent des mâles vertus de fraternité et de courage que le cœur contracte en face de l'ennemi[2]. On ne voit plus de citoyen comme ce Bonacorso di Piero, dont « toutes les chairs étaient recousues, tant il avait reçu de blessures en batailles et batteries[3] ». La guerre, réduite à une industrie,

1. « Chi è uso a la mercatanzia non può sapere de guerra. » (Cf. Novella XIII de Franco Sacchetti).

2. Pasquale Villari. *I primi due secoli della storia di Firenze*, p. 310 et sq.

3. « Tutte le carni sue erano ricucite, tante fedite avea avute in battaglie e zuffe. », *Un vecchione fiorentino del secolo XIII*, pub. par I. del Lungo, Florence 1893.

laisse le public indifférent. « Il n'y a rien de nouveau ici, mande, en 1474, l'ambassadeur Bendidei à Hercule d'Este, sauf que deux faucons de Laurent ont été égarés. Que Votre Excellence ne s'étonne point que je fasse un rapport là-dessus, car je suis l'exemple des autres. Le *farniente* domine tellement en Italie qu'on doit rapporter plus sur des batailles d'oiseaux et de chiens que sur des armées et des faits d'armes[1]. »

Le commerce remplace la guerre. En temps de paix, c'est dans le commerce qu'on trouve une raison de vivre et un moyen de s'affirmer. La vie publique n'est plus la lutte pour l'indépendance nationale ; elle est la lutte pour des intérêts mercantiles nationaux. Les révolutions, les guerres, les alliances de la commune demeurent des événements non plus de citoyens qui combattent pour leur patrie, mais de marchands qui combattent pour leurs maisons. La rivalité continuelle de Florence avec Sienne et avec Pise ne s'explique pas autrement : Sienne bouche à Florence la route de Rome ; Pise lui obstrue la route de la mer. Les divisions de Florence en peuple gras et en peuple menu ne s'expliquent pas autrement : les Arts majeurs — banquiers et commerçants en gros — veulent la guerre qui ouvre les voies et facilite les échanges ; les Arts mineurs — tailleurs de pierre, tailleurs de bois, forgerons, serruriers, hôteliers — veulent la paix qui augmente le commerce intérieur et donne à construire. Florence n'est plus guelfe, parce qu'il y a un empereur à renverser ; elle est guelfe parce qu'il y a un Pape et une Curie par les mains desquels passe beaucoup d'argent[2]. Or le commerce, lorsqu'il est réduit à lui-même

1. « Di nuovo qui per hora non abbiamo altro, se non che verso Pisa dove è il Magnifico Lorenzo a spasso con quelli uccellatori del Sig. Re, si sono perduti due de li X falconi che gli ha mandato la sua Maestà, e sono li due migliori. E non si maravigli V. Ecc.ª che gli dia cotal avviso, perchè ancora qui altri assai tengono conto di tali cose. L'ozio moltiplica per modo in Italia che, se non altro sorge, più gli sarà scrivere di battaglie di uccelli e cani che di eserciti o fatti d'arme. » (*Lettere di Lorenzo di Medici*, pub. par Antonio Cappelli, Modène, 1863, p. 251).
2. Pasquale Villari, *op. cit.*, p. 302.

et qu'il n'entre plus au service d'un idéal qui le réhabilite, est un mauvais conseiller. Il met en œuvre des facultés qui s'accommodent mal des préceptes de la stricte morale. La duplicité, la fourberie, l'art de tromper son prochain dans une mesure dont il est difficile d'établir, et surtout de conserver, la justesse, sont, après tout, des qualités commerciales. Les affaires ont toujours été les affaires.

Enfin ces marchands d'Italie, qui remplissent le monde de leur adresse, de leur industrie et de leurs comptoirs ; qui sont partout, en Flandre, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, à Samarcande, le long du Volga ; qui trafiquent en Egypte au saint nom de Dieu et de Mahomet ; qui vont, jusqu'à Pékin, soit Gambaluc ; qui s'établissent dans des endroits dont on ne comprend plus les noms, y bâtissent des villes entières, y demeurent vingt ans, trente ans en exil, acquièrent des richesses fabuleuses. Ils sont riches à ne plus savoir que faire de leur fortune, à prêter au Pape, à prêter à l'empereur, à se payer toutes les fantaisies comme à se permettre tous les passions. L'argent flue, et avec l'argent, et les distinctions sociales qu'il opère, et les tentations corruptrices qu'il introduit, et les habitudes de luxe, de mollesse et de volupté qu'il impose, les antiques vertus de sobriété, de droiture et de fraternité de la commune austère ont tôt fait de disparaître.

En dernier lieu, ce qui fit la grandeur suprême de la commune fut la cause principale de sa déchéance ; j'ai parlé de l'esprit municipal. La commune, jalouse de sa seule destinée, n'arriva jamais à s'élever au-dessus de sa condition, ni à concevoir une ambition plus large que l'enceinte de ses courtines et une bonté plus longue que l'ombre de son clocher. Chez elle, l'idée nationale se résout dans l'idée communale. Au moment de la ligue lombarde, le seul où l'Italie aurait été capable de se constituer comme nation, les communes,

après avoir opéré de concert leur entreprise, se séparent. Rien ne pourra désormais les réunir, pas même un danger commun, comme le Turc. Le concept politique d'une monarchie italienne se heurte à ce qui est demeuré dans la tradition d'esprit foncièrement républicain. Le concept politique d'une république italienne n'est admissible, pour chaque cité bourgeoise, qu'à la condition qu'elle, cité bourgeoise, sera à la tête de cette république. Le concept politique d'une fédération italienne, basée sur un pacte, c'est-à-dire sur une diminution de la franchise et de l'autonomie de chaque commune, ne se présente même pas. Sans doute, ces hommes vêtus de poil prêchaient dans leurs ordonnances, dans leurs lettres et dans leur œuvre le bien commun comme une religion. Quel est-il, ce bien commun? Moins encore que l'union, que la prospérité et la grandeur des propres citoyens, il s'appelle la sujétion, l'oppression et la destruction des cités rivales; il s'appelle la haine, la cruauté et le mépris envers les rivaux et les vaincus; il s'appelle « courir et gâter les terres » à l'entour[1]; c'est, pour Florence, frapper son florin sur un pin arraché à la campagne de Pise, ou jeter un âne mort par dessus les murailles de Sienne ou d'Arezzo; pour tous, c'est invoquer l'Etranger, les bandes impériales et françaises contre soi, sans doute, contre le voisin d'abord. Plutôt que de se soumettre au voisin qui a le même sang et parle la même langue, on préférera être opprimé avec le voisin sous la botte de l'envahisseur. La commune avait dit : *nous*. C'est pourquoi elle fut grande. Elle avait dit encore : nous seuls. C'est pourquoi elle tomba.

Qu'on se figure maintenant l'homme nouveau, issu de cet ensemble de circonstances. Il est désigné par le parti, par la faction ou la fraction à laquelle il appartient, où il s'est formé et dont il est l'âme. Il est riche.

1. Atto Vannucci, *I primi tempi della libertà fiorentina*. Florence, 1861, p. 254.

c'est-à-dire qu'il possède, avec le nerf de la guerre, le moyen ou le désir de la risquer. Il est marchand, c'est-à-dire que, parmi les opérations insidieuses des boutiques, il a appris l'art de connaître les hommes, de s'en servir ou de s'en moquer. Il est condottière, c'est-à-dire que, dans une vie de surprises et d'aventures, il a étudié le jeu savant de l'épée que les marchands lui ont remise et dont eux-mêmes ont oublié l'usage. Il ne possède pas d'idéal bien haut, de morale bien exacte, de scrupule bien rigoureux. Il sait que la patrie est faite de la commune, la commune du parti, le parti de l'individu ; il sait que la patrie, c'est lui-même. Il a, pour étayer son ambition, un parti nombreux, et tout prêt, formé de ces masses frappées d'ostracisme, évincées de la chose publique, les petits, les paysans, les sujets, à qui il promettra la liberté. Il vit, enfin, dans un état de choses instable, au centre de coteries et de corporations qui se jalousent, se querellent, se détestent et dont la cohésion n'est plus qu'un souvenir ou qu'une habitude. Il semble qu'il n'ait qu'à vouloir. Il voulut. Et le tyran naquit.

Au Quattrocento, pour quelques villes qui ont renversé leurs tyrans ou qui les ont vus disparaître, vingt signories se fondent ou s'affermissent. A Florence, la commune-type, la commune par excellence, il y a maintenant les Médicis ; à Milan, les Visconti ; à Mantoue, les Gonzague ; à Bologne, les Bentivoglio ; à Pérouse, les Baglioni ; à Pesaro, les Sforza. A Rome, il y a les Papes.

Une seule ville fut assez puissante pour garder sa liberté et ne céder qu'à la pression d'une destinée supérieure à ses forces.

La lagune séparait Venise de l'Italie.

III

Le tyran du Quattrocento est un type historique. On dirait que son effigie a été frappée pour toujours sur une médaille demeurée à fleur de coin.

Il est bien différent de ses prédécesseurs aux énormes fantaisies; bien distinct aussi des seigneurs féodaux de son époque, élevés parmi la bataille, la mangeaille et le crottin. Son originalité réside dans sa solitude.

Comme la commune italienne, laissée à elle seule, ne comptant que sur elle seule et ne pensant qu'à elle seule, le prince italien est laissé à lui seul, ne compte que sur lui seul et ne pense qu'à lui seul. Il plane au-dessus de la foule, ainsi qu'une statue trône au-dessus d'une place. Il est nouveau et il est unique. Il est isolé par sa taille, par son intelligence et par son ambition. Il n'a point derrière lui, ou il a rarement, une suite d'aïeux qui le recommande, une tradition qui le propose, une autorité qui l'indique. C'est le premier venu : un marchand, Cosme de Médicis ; un condottière, Francesco Sforza ; un bâtard. Alphonse d'Aragon est bâtard ; Sigismond Malatesta est bâtard ; Francesco Sforza est bâtard. Ferrante d'Aragon est bâtard et fils de bâtard, et l'on se demande s'il est le bâtard du père qu'on lui présume ou d'un autre. Ce n'est pas la naissance, disait le pape Pie II, qui fait vraiment le roi, mais l'élévation d'esprit, la mesure et la culture.

Vigoureux et audacieux, il est arrivé par un coup de violence politique ou par un coup de violence militaire, car il sait que la violence est profitable et permise. « Tous les Etats, remarque Guichardin, sont violents, et il n'y a pas de puissance qui soit légitime ; ni celle de l'empereur qui est fondée sur l'autorité des Romains, qui fut plus grande usurpation qu'aucune autre ; ni celle des prêtres dont la violence est double, parce qu'à nous tenir sous eux, ils usent les armes

temporelles et spirituelles[1]. » Et c'est par la violence qu'il se maintient. Il n'a pas conquis sa signorie d'une seule fois et à jamais : il doit la conquérir chaque jour et à chaque minute du jour. Ses facultés sont perpétuellement tendues, ses muscles perpétuellement en jeu. S'il se relâche, il abdique. Il aura perdu son droit. Un autre viendra, plus violent que lui, par conséquent plus légitime que lui.

Il vit au milieu de pièges, d'embûches, de conjurations et de complots. Il a perdu cette certitude de brave homme, de boire son vin et de manger son pain en sécurité. Il n'est sûr de rien, ni du baiser de sa maîtresse, ni du prêtre qui lui présente l'hostie, ni de l'adolescent qui lui lie l'éperon. « Celui qui est dans la hauteur de ce monde, enseigne san Bernardino, a toujours peur. S'il mange, il a peur d'être empoisonné et se fait faire la *credenzia*, et il ne se fie à aucune créature, ni à frère, ni à fils, ni à mère, ni à aucune personne; il veut toujours la *credenzia*. S'il se lève, s'il se couche, s'il s'apprête à monter à cheval, s'il s'attache les éperons, toujours la *credenzia*[2]. » « Monseigneur, écrivait Ludovic le More à Ascanio Sforza, pardonnez-moi si je n'ai pas confiance en vous, bien que vous soyez mon frère. »

Les conjurations éclatent à tout coup. En 1453, le pape Nicolas V s'empare du républicain Stefano Porcari, qu'il pend à une tour du château Saint-Ange.

1. « Tutti gli stati, chi bene considera la loro origine, sono violenti, nè v'è potestà che sia legittima, nè anche quella dell'imperatore, che è fondata in sull' autorità de' Romani, che fu maggiore usurpazione che nessuna altra ; e non quella dei preti, la violenza dei quali è doppia, perchè a tenerci sotto usano le armi temporali e le spirituali. » (GUICCIARDINI).

2. « Chi è in altezza di questo mondo ha sempre paura; se egli mangia, egli ha paura di non essere avvelenato, e fassi fare la credenzia e non si fida di creatura, nè di fratello e nè di figliuolo, nè di madre, nè di persona niuna : sempre vuole la credenzia. Se va a dormire, se si leva, o se vuole andare a cavallo, se si calza gli sproni alla sella del cavallo, in ogni cosa la credenzia » (*Le prediche volgari di San-Bernardino da Siena*. Sienne, 1880, 3 vol., v. III, p. 369. — Cf. MAFFEO VEGIO, De felicitate et miseria, *Opera*, Lodi, 1613, p. 202.)

En 1476, Girolamo Olgiati et Gianandrea Lampugnani assassinent le prince Galeazzo Maria Sforza dans l'église de Sant-Ambrogio, à Milan. En 1478, les Pazzi, les Salviati, les Bandini assaillent à main armée Laurent et Julien de Médicis, dans l'église de Santa-Maria del Fiore, à Florence ; Julien tombe sous les coups des conjurés ; Laurent ne doit son salut qu'à sa présence d'esprit ; au milieu du désarroi et des cris résonnant contre la voûte, à faire croire qu'elle s'effondre, il a tiré son épée, roulé son manteau à son bras, et, blessé déjà, ferraillant quand même, il s'est réfugié dans la sacristie. En 1484, Ludovic le More n'échappe au poignard des assassins qu'en entrant dans l'église par une autre porte que par celle où ils sont appostés. En 1488, Girolamo Riario, tyran de Forli, est égorgé par un complot. En 1488, Galeotto Manfredi, tyran de Faenza, est poignardé par sa femme. En 1501, Giovanni Frangiani, tyran de Fermo, est mis à mort par son neveu, et ce neveu, Oliverotto de Fermo, est à son tour exécuté par César Borgia.

En dépit de ces dangers, malgré le vieil esprit républicain dont il est l'opprobre vivant ; malgré la jalousie des princes qu'il évinça du pouvoir ; malgré la rancune de ses partisans qu'il accabla de son bienfait, le tyran demeure.

Pour demeurer, il ne recule devant aucune perfidie, comme devant aucune cruauté. Rien ne lui répugne dès que tout lui profite. Machiavel disait que le prince doit être homme, mais qu'il doit aussi être bête, et il en prenait exemple de la légende d'Achille, nourri par le centaure Chiron[1]. Nourri par un centaure, le prince italien est pour la moitié un bel animal, lâché à ses instincts royaux et pratiquant la morale des forêts vierges.

1. « Ad un principe è necessario saper bene usare la bestia e l'uomo, il che vollero significare gli antichi con la favola di Achille educato da Chirone centauro. » (MACHIAVELLI.)

Everso d'Anguillara, tyran de la campagne romaine, tue un homme comme une brebis, poursuit ses filles de sa passion sauvage, attaque ses fils le poignard à la main, invente des tortures, « ne porte pas moins dommage à ses proches qu'à ses ennemis ». A sa mort, on trouve dans ses cachots des trésors, des prisonniers et des instruments de faux monnayeurs. Il ne croit à rien, répète que le monde est régi par le hasard et que les âmes des hommes sont mortelles, comme celles du bétail. Et à ses gens qui ont travaillé six jours et qui implorent un peu de répit le septième, disant que c'est le jour dominical, le jour du maître, il répond que le Seigneur, c'est lui[1].

Galeazzo Maria Sforza, qui est accusé d'avoir empoisonné sa mère, enterre vivantes ses victimes, expose au mépris public les femmes qu'il a séduites et, selon le chroniqueur Dei, « commet des choses à être chaque jour assassiné par les siens ». Un jour, il surprend un paysan qui lui a volé un lièvre ; il l'oblige à manger le lièvre cru, avec le poil, avec le cuir, et le paysan en meurt[2].

Chez Ferrante d'Aragon, écrit Commines, « n'y avait ni grâce, ni miséricorde, comme m'ont conté ses prochains et amis. En faisant bonne chère, il prenait et trahissait les gens[3] ». Il attire le condottière Niccolò Piccinino, lui montre les magnificences de son palais et l'égorge. Il invite les barons napolitains à une fête, clôt les portes, les arrête et les exécute par petites séries pour mieux épouvanter le peuple; le comte de Carinola

1. « Uxorem eorum et filias in palatium rapiens prostituebat, stupris et adulteriis cuncta permiscens, neque incestus caruit infamia, tamquam pudicitiæ filiarum illuserat... Non minus consanguineis et amicis quam hostibus nocuit... » *Æneæ Sylvii Piccolomini Opera inedita*, pub. par Cugnoni, Memor. del. R. Ac. dei Lincei (Rome, 1883, VIII, p. 507).
2. Bernardino Corio, *Storia di Milano* (Milan, 1855, 3 vol. III, p. 313).
3. « Nul homme n'a esté plus cruel que luy, ni plus mauvais, ni plus vicieux et plus infect, ni plus gourmand que luy. Le père estoit plus dangereux : car nul ne se connaissoit en luy ni en son courroux ; car en faisant bonne chère, il prenoit et trahissoit les gens... » (*Mémoires de Commines*, VII, 11.)

est traîné dans les rues par les bœufs et mis en pièces par le bourreau ; le vieux ministre Petrucci, auquel on a toujours souri, dont on a accepté, avec obligeance, les petits cadeaux jusqu'à la fin, est soumis à la torture pour qu'il confesse, dit Porzio, *ove fosse la sua moneta*[1]. Ferrante enferme ses prisonniers dans des cages, s'amuse à les bien nourrir, les entretient dans l'ignorance du délit qu'ils expient et de la destinée qui les attend, et, pensant à eux, il éclate de rire[2]. Il tranche la tête de ses victimes et les fait saler « ainsi morts ». Il les habille, les maquille, les dresse contre les parois de ses caves, s'en compose une galerie qu'il va visiter dans ses moments d'oubli. Il empoisonne les bénitiers de Venise *per vendicarsi con la signoria*[3]. Il prend les femmes « à force », célèbre en des fêtes publiques, où assistent les ambassadeurs, la naissance de la fille qu'il a eue de la sœur de son chapelain et se choisit cette devise : *Malo mori quam fœdari.*

Philippe Marie Visconti, vivant dans l'intérieur de son palais gardé comme une forteresse, au milieu de ses astrologues, de ses espions, de ses médecins et de ses favoris admis à son intimité après une longue initiation ; d'abord maigre à découvrir son épine, ensuite gras à ne plus monter à cheval ; vomissant un peu chaque matin, revêtu d'étoffe couleur de pourpre et d'améthyste, se promène dans ses jardins en marmottant des prières ; s'étend nu sur une pelouse à la caresse

1. Camillo Porzio, *la Congiura dei Baroni*, Lucques, 1816, p. 159.
2. « Ferdinandus, rex Neapolitanorum, præclaros etiam viros conclusos carcere etiam bene atque abunde pascebat ; eamdem ex iis voluptatem capiens, quam pueri e conclusis in cavea aviculis : qua de re sæpe numero sibi ipsi inter intimos suos ciu, multumque gratulatus, sublanditusque in risum tandem, ac cachinnos profundebatur. » (Pontano, *Opera*. Bale, 1561, 4 vol., p. 956.)
3. « ... Infino, a fare tajare la testa pro ut sopra, e poi a farli salare cosi morti, e tenire secchi suso le sale e camere sue a suo dominio per suo piacere. Et che questo re Ferrante fosse crudele, non sono molti anni che in Venezia fece brusare la sua Resanata e dipoi attosicare tutte le acque sancte de le Ghiesie di Venezia per vendicarsi contro la signoria » Muratori, *Rerum italicarum scriptores*. Milan, 1723-1751, 29 vol. Diario ferrarese, XXIV, p. 294.

du soleil ; se divertit à mettre sous le nez des gens un serpent qu'il tire brusquement de sa poche ; et lorsqu'il déambule parmi ses salles garnies d'armes, d'armures, de machines de guerre, et qu'il arrive au mur, il s'arrête, se retourne, frappe la paroi du pied, et son chien le suit par derrière[1]. Il fronce le sourcil devant celui qu'il va combler de son bienfait et sourit à la victime déjà condamnée dans son cœur. Selon Pier-Candido Decembrio, il livre une de ses femmes à la torture, en abandonne une autre aux servantes et ne se confie jamais à personne qu'il ne s'en défie davantage.

Sigismond Malatesta, écrit Æneas-Silvius, « fut tellement impatient de libertinage qu'il fit violence à ses fils et à son gendre[2]. *Adolescens sæpe nupsit in feminam, et muliebria passus, sæpe masculos effeminavit.* Jamais à ses yeux un mariage ne fut consacré. Il souilla les religieuses, viola les Juives, et, quant aux enfants et aux jeunes filles qui ne voulaient pas consentir, ou bien il les donna à la mort, ou bien il les

1. « Circumferebatque ad audientes caput, non unquam retro aspiciebat quod usatissimum illi fuit, voce raucidiore plerumque increpans aliquando cachinnans jactabundo similis, cum ad aulæ finem pervenisset, ita subsistebat, ut se volvens pedis plantam parieti inculeret, a tergo cane aliquo comitante herilem gressum. » PIER-CANDIDO DECEMBRIO. *Vita Philippi Mariæ Vice Comitis*, Muratori, Rerum, XX, p. 985

2. « Libidinis ita impatiens fuit, ut filiabus ac generi vim intulerit. Adolescens sæpe nupsit in fæminam, et muliebria passus, sæpe masculos effeminavit. Nulla apud eum fuerunt facta matrimonia. Virgines sacras incestavit, judeas violavit, pueros et puellas qui ei non consensere, aut neci dedit, aut crudelibus modis everberavit. Mulieres quarum filios e sacro fonte levavit complures adulterio polluit, eorumque viros necavit. Barbaros omnes crudelitate vicit. Cruentæ manus diris suppliciis sontes et insontes affecerunt. Pauperes oppressit, divitibus bona diripuit, nec viduis, nec pupillis pepercit, nemo sub ejus imperio securus vixit. Reos nunc opes, nunc uxores, aut liberi forma præstantes fecere. Sacerdotes odio habuit, de venturo seculo nihil credidit, et animas perire cum corpore existimavit. Ædificavit tamen nobile templum Arimini in honorem divi Francisci ; verum ita gentilibus operis implevit, ut non tam christianorum quam infidelium demones adorantium, templum esse videretur, atque in eo concubinæ suæ tumulum erexit, et artificio et lapide pulcherrimum, adjecto titulo gentili more in hoc modum Divæ Isottæ sacrum... Duas uxores, quas duxerat ante contubernium Isottæ, alteram post alteram seu ferro, seu veneno extinxit, tertiam quæ has precesserat, nondum cognitam, accepta dote, repudiavit. » (ÆNEAS-SYLVIUS, *Commentarii*, p. 92. — *Opera inedita*, pub. par Cugnoni, p. 509.)

tourmenta de cruelle façon. Il salit d'adultère plusieurs femmes dont il avait porté les enfants au baptême. Il tua leurs maris. Il surpassa en cruauté tous les barbares. Ses mains ensanglantées accablèrent de tourments horribles les innocents et les coupables. Il opprima les pauvres, enleva aux riches leurs biens, n'épargna ni les orphelins, ni les veuves; personne, sous sa signorie, ne vécut certain. Ses sujets étaient traités comme des coupables pour leurs richesses, pour leurs femmes et pour leurs beaux enfants. Il eut en haine les prêtres, ne crut rien d'une vie à venir, et estima que les âmes périssent avec le corps. A Rimini pourtant, il édifia une noble église en l'honneur de saint François; mais il la remplit tellement d'œuvres païennes que le temple semblait être non de chrétiens, mais de païens adorant les démons. Et il y éleva un tombeau à sa concubine, très beau de matière et de travail, où, selon la coutume païenne, il grava cette épigraphe : *Divæ Isottæ sacrum*. Des deux femmes qu'il épousa avant son commerce avec Isotta, il tua l'une par le poignard et l'autre par le poison; il répudia la troisième, qui les avait précédées, sans l'avoir connue, lui ayant pris sa dot. »

Un Gonzague se vante d'avoir dépensé en plaisirs deux cent mille ducats. Pandolfo Petrucci roule des pierres du mont Amiata sur les passants. Gianpaolo Baglione vit avec sa sœur. Nicolas d'Este tue sa femme Parisina et son fils Ugo, qu'il suppose unis par l'inceste. Hippolyte d'Este crève, par jalousie, les yeux à son frère Jules. Hercule d'Este crève un œil et tranche une main à deux cents conjurés. Varano da Camerino supprime deux de ses frères, qui prétendent à l'héritage de ses enfants. Ludovic le More emprisonne, dans l'insalubrité d'un climat meurtrier, la maladie de son neveu, le jeune et chétif Galeazzo. On sent l'animalité farouche, l'instinct féroce, la passion brutale.

On se tromperait cependant, si l'on ne considérait

le prince quattrocentiste que comme une bête malfaisante, échappée d'une cage de fauves et livrée à ses monstrueux appétits. Canaille, il a de la marque; scélérat, il garde de l'allure; assassin, c'est un assassin supérieur.

D'abord, à côté des mauvais princes, il y a, pour ainsi parler, les bons princes, les Cosme de Médicis, les Lionel d'Este, les Lodovico Gonzaga, les Federigo di Montefeltro. Lorsque Federigo di Montefeltro, sans escorte et sans armes, se promène dans sa bonne ville d'Urbin, qui travaille, prospère, ignore les blasphèmes et les jurons, et attend Raphaël, le peuple tombe à genoux et s'écrie : *Dio ti mantenga*, *signore*[1] ! Cosme de Médicis, que nous retrouverons plus tard, se montre non seulement le patron, mais l'ami ingénieux du petit peuple. Lodovico Gonzaga sait pardonner à la veuve et aux orphelins de son frère Carlo, qui lui disputait le Gouvernement; affable, lettré, souriant, le rude homme de guerre à qui Vittorino da Feltre a insufflé quelque chose de sa ferveur divine, prépare, par trente années de règne éclairé et heureux, la signorie de Mantoue à la bonne marquise Iabelle. Lionel d'Este est une apparition charmante, l'œuvre de choix de l'humaniste Guarino de Vérone, qui l'a initié à la vie de l'esprit, comme Braccio da Montone l'a initié à la vie de la guerre; en chasse, il se souvient de son vieux maître et lui envoie des perdrix et des faisans accompagnés de distiques latins; en villégiature, il lui demande l'explication de tel passage d'auteur classique; au camp, il lui raconte la victoire dont, sans qu'il le dise, il a été le principal ouvrier. Il lit Plutarque, improvise des vers, compose des sonnets où toute l'élégance d'Anacréon se retrouve; il diminue les impôts, fonde des œuvres pies, refonde l'Université, distribue trente mille livres d'une seule aumône; il est

1. Voir la charmante biographie de Federigo di Montefeltro, dans Vespasiano, *Vite di uomini illustri del secolo XV*, Florence, 1859, p. 73.

pieux, bienfaisant, miséricordieux aux pauvres gens qui le bénissent; et il doute de l'authenticité des lettres de Senèque et de Paul.

Et chez les mauvais princes eux-mêmes, des qualités aussi précieuses qu'imprévues arrachent le crime à l'intérêt comme au rang d'une cour d'assises et le sauvent de l'oubli. L'instinct est servi par les facultés les plus fines ; la bestialité se complique d'intelligence ; la perfidie, de grâce, de courage et de raison. Le but est si évidemment manifeste, si rapidement compris, si énergiquement voulu qu'il semble excuser l'horreur des moyens qu'il emploie. Dans la même conscience, nous assistons à de surprenantes combinaisons de vice et de vertu, de férocité et de tendresse, de laideur et de beauté morales. Si Everso d'Anguillara viole ses enfants et fabrique de la fausse monnaie, il bâtit à Rome un hôpital pour les pauvres. Si Laurent de Médicis ordonne le sac de Volterre, qui passe à bon droit pour un des actes les plus abominablement cruels de l'époque, il rime un canzonière d'amour de la tendresse la plus délicate et la plus nuancée. Si Sigismond Malatesta agrippe avec ses dents un morceau de bras à une princesse allemande, la tue et est accusé d'avoir souillé son cadavre [1], il se fait tailler dans du marbre le crâne d'un ancêtre pour avoir constamment présents à ses yeux l'idée de la mort et la préoccupation de son salut. Il peut avoir l'âme d'un loup; il a le profil d'un camée [2]. Au chroniqueur Benedetto Dei qui l'a vu, il semble « un nouveau Mars sur les arçons ». Il est poète. Il chante les prés diaprés du printemps et les jeunes filles qui y tournent des rondes. Et au sombre portrait qu'il en a tracé, Æneas-Sylvius ajoute ces lignes : « Sigismond Malatesta fut d'une grande force d'âme et de corps; doué d'éloquence et de talent

1. « E cosi presela e non volendo quella consentire, li mordette un braccio, tirandosene un pezzo a se, quale poi l'uccise. » (*Giornali napoletani*, Muratori, Rerum, XXI, p. 1130.)
2. Charles Yriarte, *Un condottière italien au* xve *siècle*, Paris, 1882.

militaire; il connut les histoires; il eut une habitude non petite de la philosophie; et à quelle chose qu'il s'appliquât, il semblait né pour elle[1]. »

Pour le goût, pour la culture, le prince est un délicat, presqu'un raffiné. Toute faute d'harmonie, une ligne disgracieuse, un manque de proportion est pour chagriner son souci naturel d'élégance. Son poignard n'est pas qu'une arme affilée de trahison, c'est un bijou d'orfèvrerie, et s'il garde du sang aux mains, il possède des grâces antiques dans sa mémoire. Il se montre curieux des sonnets d'amour, d'humanités savantes, de beau latin. Il vit entouré de philosophes, d'artistes, de poètes qu'il retient autant par sa générosité naturelle que par son intérêt passionné. Philippe-Marie Visconti lit les sonnets de Pétrarque. Ferrante d'Aragon introduit dans sa chancellerie et dans son cabinet les esprits les plus brillants et les plus littéraires de sa cour. Galeazzo Sforza, à seize ans, semble à Æneas-Sylvius posséder toute la sagesse, toute l'expérience et toute la vertu d'un vieillard. Son père, Francesco Sforza, abaisse son épée à coquille devant le grec de Filelfo. Son frère, Ludovic le More attire à Milan le Vinci. Cosme de Médicis meurt au milieu d'une lecture des Evangiles; un autre au milieu d'une lecture de Virgile.

C'est dans le commerce et le spectacle de la beauté qu'il écoule sa vie. D'autres ne prendront garde qu'aux meutes, qu'aux fauconniers, qu'aux rênes brodées; lui y ajoute le soin des marbres antiques, des pierres gravées, des livres précieux et des purs trésors de la pensée qu'il accumule dans son palais orné de fresques, de faïences, de bronzes, de tentures, de médailles, de camées, de vaisselles d'or et d'argent.

Il est charitable, grand fondateur et bâtisseur d'hos-

1. « Multa vi animi et corporis fuit, eloquentia, militari et arte prædītus ; novit historias, philosophiæ non parvam peritiam habuit, quamcumque rem sectatus est ad eam natus videbatur. » *Commentarii*, p. 92.

pices, de couvents, de chapelles, d'églises. Toujours pratiquant, il est même souvent convaincu. Il est magnanime, mettant sa vanité non seulement à donner, mais à savoir donner à l'exemple d'Alphonse d'Aragon qui, devant son lave-main, distribue ses bagues aux gens de son entourage et feint de les oublier à leurs doigts. C'est un charmeur qui séduit et subjugue par sa politesse exquise, sa bonne grâce parfaite, les ressources et les caresses de son esprit. Philippe-Marie Visconti ne contraignait-il pas à la bienveillance tous ceux qui l'approchaient, sujets et ennemis[1]? Il ne soigne pas que sa main comme Galeazzo Sforza[2], mais son geste; pas que son habit, mais son sourire; pas que ses armes, mais son regard et sa voix. Sa personne morale comme sa personne physique obéissent à des lois de style[3]; sa vie est composée comme une œuvre d'art; jusque dans le déportement, il conserve une aisance tranquille, une sérénité heureuse, une maitrise et une possession de soi incomparables.

Et dans ses domaines spéciaux qui sont ceux de la politique et de la guerre, il va donner des leçons à l'Europe.

IV

En dépit du désintéressement de la population des villes pour la guerre, l'état de guerre semble avoir été l'état normal du Quattrocento.

Cinq provinces, Milan, Florence, Venise, Rome et Naples se font continuellement la guerre. « Je n'en-

1. « Miro præterea ingenio non subditos modo, sed hostes ad benevolentiam alliciebat. » (Pier-Candido Decembrio.)
2. « Oltre modo si dilettava haver bella mano. » (Bernardino Corio.)
3. On en trouve un exemple bien typique dans le livre du *Prince* de Pontano : « Quamobrem ab oculorum motionibus omnis erit abjicienda levitas atque impudentia... Sit igitur incessus non mollis, non concitatus, non dissolutus... Absit ab omni corporis motu rusticitas et petulantia, manuum complosio et brachiorum concitata motio, omnino inepta. »

tends rien, écrit Marsile Ficin, sinon bruit d'armes, fracas de chevaux, coups de bombardes; je n'apprends rien, sinon pleurs, rapines, incendies et morts[1]. » « J'en ai tant vu, moi, de malheurs! s'écrie san Bernardino de Sienne. Les maisons brûlées dans les cités comme dans la campagne; quasiment aucune restée debout; les vignes coupées, les forêts et les bois brûlés, jusqu'aux églises; le bétail porté loin, les richesses consumées pour maintenir les guerres, et quand on retourne à la maison, il n'y a plus d'argent, il n'y a plus de marchandises; les arts et les métiers ont disparu[2]. » En 1409, Giovanni Galeazzo Visconti défend de prononcer le mot de paix, même aux prêtres qui, dans leurs prières, doivent dire à Dieu : *Dona nobis tranquillitatem*, et non *pacem*. En 1484, le pape Sixte IV est accusé d'être mort de colère à l'annonce de la paix : « Aucune force ne put éteindre en lui la guerre cruelle, et rien que d'avoir entendu le mot de paix, il mourut[3]. » « Ne craignez rien, compagnons, criait Alexandre Sforza à ses soldats, l'Italie ne sera jamais sans guerre ! » Et comme les sujets de Sigismond Malatesta le supplient de se donner du repos et d'épargner la patrie : « Allons, répond-il, ayez bon courage, tant que je serai vivant, vous n'aurez jamais la paix[4]. » La terre tremble sous le sabot de continuelles chevauchées; les châteaux sont rasés; les fleuves, détournés de leur cours; les monastères, pillés; les populations, torturées. En 1447, au sac

1. « Nihil audio nisi armorum sonitum, equorum strepitum, tonitus bombardarum; nihil usquam sentio, nisi fletus, rapinas, incendia, cædes. » (MARSILIO FICINO, *Opera*, Bâle, 1576. *Epistolæ*, VI, 1.)

2. « Io n'ho veduti tanti danni! Arse case, si nelle città e si nel contado, che quasi non è rimasto niuna in luogo, e le vigne tagliate, boschi e selve arse, insino a le chiese ; menato via il bestiame, consumate le ricchezze grandissime per lo mantenere le guerre... quando si torna in casa, sono mancati i denari, mancate le mercanzie, l'arti venute meno, e i mestieri. » (SAN-BERNARDINO, *Prediche*, II, 226.)

3. « Nulla vis sœvum potuit extinguere Sixtum,
Audito tantum nomine pacis, obit. »
GUICCIARDINI, *Storia fiorentina*, p. 70.

4. « Ite, inquit, et bono animo estote, nunquam me vivo pacem habebitis. » (ÆNEAS-SYLVIUS, *Comm.*, p. 92.)

de Plaisance, les soldats torturent les prisonniers au point que ceux-ci « désirent la mort, comme d'autres souhaitent la vie ; » ils violent les religieuses, violent les enfants, dépassent Sodome, dépassent Gomorrhe, se partagent à manger l'hostie taillée à coups de sabre, font de la salade avec les huiles saintes[1]. Pas une minute pour souffler, se ravoir, se reprendre. « En cette année, note un chroniqueur, le blé fut récolté en paix, et il n'en fut pas perdu un épi. »

Comme nous l'avons dit, la guerre est désormais confiée aux condottières. Ces condottières ne sont plus des soldats d'aventure étrangers, anglais, français ou hongrois. Alberico da Barbiano a réuni les Italiens qui combattaient sous les gonfalons de ces bandes, institué sa compagnie de Saint-Georges, et fait de la guerre une institution nationale. C'est à son école que se sont formés les grands capitaines de l'époque, les Biancardo, les Del Verme, les Cane, les Broglia, les Attendolo Sforza, les Braccio da Montone. Leur histoire à eux tous est à peu près la même ; ils sont partis de rien, de garder les cochons comme Carmagnola, d'une échoppe de boulanger comme Gattamelata, d'un étal de boucher de Pérouse comme Piccinino[2]; ils ne portent le plus ordi-

1. « Deum, et sanctos ejus non vereri opere demonstrarunt : divina ingrediuntur oracula : altaria ad terram prosternuntur ; sepulcra effodiuntur... Oleo sancto insalatæ conficiuntur. Corpus Christi Sacratissimum mucronibus perforatum et in partes divisum, alteri ab altero traditur obbrobriose devorandum. » (*Del sacco di Piacenza.* Archiv. stor. ital. Florence, 1847, p. 100.)

2. C'est ainsi que le poète contemporain Cornazzano leur consacre ces jolis vers :

Ma i nostri, quando cavalcan le squadre,
Tratti son de la mandra degli armenti
E spesso tolti di braccio alla madre

Senza amici lontan, senza parenti
Al soldo vanno, e con eterna fame
Imparan l'arte, e col tremar de denti.

E lor letti di piuma è l'herba el strame
Sotto i cavalli, e volendo calore
Porgon le man al fumo del letame.

D'ogni tempo dell'anno, a tutte l'ore
Vestiti a un modo, pane e acqua e agli
Per cibo, e l'appetito per sapore.

A. Cornazzano, *De Re militari*. Venise, 1536, p. 56.

nairement que le sobriquet que les soldats leur ont donné sur le champ de bataille, *la Force*, *la Poigne*, *le Chat tacheté*, *le Chien*, *le C....lon*. Ambitieux et aventureux, ils ont quitté leur famille, suivi une bande de passage, appris leur métier empiriquement, conquis leur grade dans la mêlée et fondé à leur tour une *condotta*[1]. Ce sont de rudes gens, forts comme des buffles, fiers d'être forts, le plus souvent illettrés, tailladés, éborgnés, estropiés par la profession[2]. Attendolo Sforza que Pontano appelle le seigneur de la charrue, est né en Romagne, à Cotignola, d'une famille de demi-brigands, « d'une pudeur,dit son biographe, et d'une fécondité admirables; » les cuirasses, les heaumes, les espadons pendent au mur; on couche habillé, pêle-mêle, sur des lits sans couverture; on mange les nourritures qu'accommodent devant vous les muletiers; quelquefois, on décroche une épée, et tous, hommes. femmes, les vingt frères et sœurs du garçon, s'amusent à s'escrimer devant la porte. Lui-même sait à peine lire, signe son nom avec une croix, épelle, dans les loisirs de ses prisons, le bréviaire, attache à la queue des chevaux les paysans qui lui volent l'orge, enfonce son épée dans les côtes d'Othon III alors qu'il se promène avec lui, gagne vingt batailles, en perd quelques-unes et meurt noyé dans le fleuve de Pescara, qu'il veut traverser à la nage en plein hiver. Son contemporain et son rival, Braccio da Montone, est coulé de la même pâte ou plutôt taillé du même roc. Aussi musclé, aussi brave, plus cruel. « Il se plaisait, dit Æneas-Sylvius, à jeter les misérables des hautes tours[3]. » Il broie sur l'enclume d'un couvent la tête de dix-neuf moines qui ne sont point de son avis.

1. Ercole Ricotti. *Storie delle compagnie di ventura in Italia*. Turin, 1845, 4 vol.

2. Niccolò Piccinino ayant rencontré le poète Beccadelli lui dit : « Quoties tete ipsum considero, tanta cognitione præditum, tot tantisque animi bonis clarum atque illustrem, me autem contra, meamque ignorantiam rursus reputo; odi te ut adversarium, veneror ut scientem. » (PONTANO, *Opera*, p. 1713.)

3. « Oblectareturque altis ex turribus miseros jactari mortales. » *Opera inedita*, p. 507.

A Assise, il précipite trois hommes du rempart. A Spoleto, il jette par dessus un pont un messager qui lui apporte de mauvaises nouvelles. A Viterbo, il lance un prisonnier dans un torrent, et comme le prisonnier en réchappe et qu'on intercède pour sa grâce, il y consent, à condition de tenter l'épreuve une seconde fois[1]. Ne croyant ni à Dieu, ni à diable; mort en enfer, dit la légende; et cependant, ajoute Campano, lorsqu'il chevauchait par les routes de Florence, beau comme un dieu! Les bandes de ces capitaines se recrutent d'individus sortis de la société et de la loi, de bannis, de bandits, de *fuorusciti*, comme on les appelle. Eux-mêmes sont sans foi, sans loi, sans principe; ne gardant d'autre honneur que celui de vaincre; passant indifféremment d'une cause à l'autre; trahissant pour l'ennemi d'hier l'ami d'aujourd'hui, et d'ailleurs constamment au service, à la solde et à la dévotion du plus offrant.

Ceci posé, il ne faut point que les scènes de carnage, de pillage et de torture dont l'époque est remplie nous égarent. Si la guerre est en quelque sorte normale et continue, c'est qu'elle est confiée à une seule classe de personnes, limitée à l'industrie de spécialistes, réduite à des affaires d'escarmouches, d'embuscades et de coups de main. Au lieu de conflits généraux, qui lèvent tout un peuple et embrasent tout un pays, on se bat pour un pont, pour un gué, pour un passage, pour une colline, pour un château; on choisit son terrain et son moment; on ferraille proprement sans répandre trop de sang inutile. Hercule d'Este, éraflé par un coup de bombarde du Colleone, lui mande qu'il s'est comporté avec malice et en barbare, ayant cherché à tuer, avec une horrible tempête de balles, des gens valeureux qui combattaient à l'épée et à la lance pour la vertu et pour la gloire. Les adversaires aux prises

1. *Ibid.*

ne se haïssent point; ils ne sont point ennemis; ils ne sont que rivaux. Au milieu de la campagne de Naples, Braccio et Sforza posent les armes et, s'étant donné rendez-vous en un endroit de la Terre de Labour, disputent gravement et en bonne amitié, « de la discipline militaire, du succès de l'une et de l'autre fortune, et des raisons secrètes de beaucoup d'entreprises ». « En dehors des intérêts de la guerre, dit Paul Giove, Francesco Sforza avait toujours tenu Jacopo Piccinino pour bon et fidèle ami. » Si les capitaines se jettent à travers la mêlée, ce n'est point par amour de leur cause, c'est par amour de leur art. Il ne s'agit point pour eux de s'entre-détruire, mais de s'entre-jouer et d'entretenir et de prolonger la guerre qui est le pain. Déjà aux moines qui disaient à Jean Haakwood : « Dieu te donne la paix ! » l'ancien condottière anglais répondait : « Dieu vous enlève vos aumônes! Voulez-vous que Dieu me fasse mourir de faim? Je vis de guerre comme vous d'aumônes[1]. » Aujourd'hui il y en a une vingtaine à vivre de guerre; et, pour qu'ils subsistent, il faut que la guerre subsiste. On se ménage. Les parties sont couvertes et les fleurets mouchetés. Les engagements à fond sont évités de part et d'autre. A une bataille près de Florence, Machiavel nous apprend qu'il n'y eut qu'un homme tué. A l'affaire d'Aquila, entre ceux de Braccio et de Sforza, une des plus sanglantes du siècle, quatre cents hommes en tout tombèrent, encore que ce chiffre fût tenu comme exagéré. « La milice de notre temps est perfide, écrit Æneas-Sylvius ; elle considère ses gages comme un gain de commerce, et pour qu'il ne manque point, elle prolonge la guerre. Le carnage dans la guerre est rare, et qui est pris ne perd que des chevaux et que des armes. Et il est plus rare encore que l'on combatte avec toutes ses forces dans une bataille unique. Si des masses confluant des

1. *Giovanni Acuto.* Storia d'un condottiere per G. Temple-Leader e G. Marcotti. Florence, 1889 (Cfr. Novella CLXXXI de Sacchetti).

deux côtés se réunissent sur un point et avancent leurs bannières, un capitaine enseigne à l'autre à se battre de telle façon qu'il y ait toujours occasion de se battre[1]. »

Sous une telle discipline, la loi de la guerre se transforme. La guerre devient un art. Sa fortune ne réside plus dans la morale des combattants, dans la justesse de la cause qui les aligne, dans le bon droit du principe qui les redresse; elle est dans la finesse, la promptitude et l'habileté de celui qui les conduit. Les *Condotte* perdent toute leur valeur intrinsèque; elles ne sont que des pièces d'échiquier qu'il appartient au joueur sagace d'avancer ou de retirer au moment opportun. L'armée disparaît devant le chef. En 1393, lorsque Boldrino da Panicale est tué par trahison, ses soldats sèchent son corps, le couchent dans une tente d'étendards et, l'emportant avec eux, feignent de prendre ses ordres : en face de l'ennemi comme en face d'eux-mêmes, ils sentent qu'à tout prix il leur faut un chef, et que, laissés à eux-mêmes, ils ne seraient rien. Au lieu de s'égorger comme des veaux et de rougir les fleuves de son sang, on temporise, on s'observe, on se tâte. Passes savantes, feintes, surprises, voltes, archivoltes, mouvements tournants. Et à ce jeu minuscule, qui se livre autour des citadelles et des postes d'avant-garde, si la trempe morale diminue, les lois de la tactique sont découvertes, et si l'armée s'effondre, d'excellents généraux sont créés.

Le prince est élevé dans ce milieu. Il n'est pas toujours que marchand; très souvent il est condottière, ou désigné à la gloire militaire par une république ou un monarque qui l'ont armé en se désarmant, ou continuant, dans les petits États du Nord, par exemple, un

1 « Perfida est nostri temporis militia, quæ stipendio veluti mercaturæ utitur lucro, quod ne deficiat bellum producit. Rara est in prœlio cædes, nec qui rapitur aliud amittit quam equos, arma; perraro totis viribus unica pugna certatur. Si coeunt hinc atque inde vires, signa conferuntur, ad pugnam pars partem admonet, ita pugnandum esse, ut materia bello non desit. » (ÆNEAS-SYLVIUS, *Com.*, p. 181.)

métier de famille. Les Gonzague sont condottières, les Malatesta sont condottières, les Sforza sont condottières, les Este sont condottières. On disait des Baglioni de Pérouse qu'ils étaient nés une épée au côté ; on pourrait le dire du prince en général, qui, lorsqu'il ne connait pas les manèges et les fourberies de la banque, connaît les manèges et les fourberies des champs de bataille. Il sait le moment exact où une cause est perdue et où il convient de passer à l'ennemi. Il garde l'habitude des coups d'audace, des violences soudaines, des traîtrises opportunes, qui décident l'issue d'une affaire. Il est brave, courageux et valeureux. A l'âge de treize ans, Sigismond Malatesta monte à cheval, rallie des soldats qui veulent se débander et met en fuite ceux qui veulent l'assaillir ; à quinze ans, il soulève les habitants de Cèsene, s'improvise une armée de 4.000 soldats et de 300 chevaux, et, s'étant mis à leur tête, va battre à Lungarino les armées pontificales. Ferrante d'Aragon n'hésite jamais à payer de sa personne ; Federigo di Montefeltro a perdu un œil d'un coup de lance ; Hercule d'Este boîte d'un coup d'espingarde qu'il a reçu au pied. La guerre est une occasion de fortune comme une autre, plus rapide qu'une autre, car le condottière commande aux Papes, commande aux rois, tranche du fil de son épée les nœuds gordiens, incline du poids de son épée les plateaux des balances. De gardeur de cochons comme Carmagnola, il devient, comme le vieux Sforza, grand connétable, reçoit quatre villes et vingt châteaux de la reine Jeanne ; comme Piccinino « le fils de la fortune » il inquiète le monde de la signorie qu'il peut se tailler à son bon plaisir. A chaque moment, il faut l'arrêter dans son ambition encombrante. On le supprime : Venise tue Carmagnola ; Rome tue Vitelleschi ; Naples tue Piccinino. Et la guerre lui a été une excellente école de gouvernement. Tenu perpétuellement en haleine, livré aux seules ressources de son esprit, il a acquis, au contact du danger et au

maniement des hommes, l'énergie, la décision, l'audace voulues pour se créer un Etat et pour le conserver. Attendolo Sforza avait laissé trois avertissements à son fils Francesco. Il l'avait prié de ne point regarder avec des yeux lascifs la femme et l'ami du vassal. Il lui avait enjoint de ne battre personne trop àprement ou, dans ce cas, de lui offrir un présent et de l'envoyer loin. Enfin il lui avait recommandé de ne jamais monter un cheval à la bouche dure ou sujet à perdre ses fers, parce que lui-même, montant un cheval qui s'appelait Drago, très bon, mais dur de bouche, n'avait pu le retenir devant ceux de Braccio et avait été précipité dans la fosse d'Aversa. Muni de ces avertissements, Francesco Sforza, en toge blanche, fait, le 25 mars 1450, son entrée à Milan, porté sur les épaules du peuple dont il reçoit l'épée, le sceptre, l'étendard, les clefs et le sceau. Il a épousé la fille du dernier des Visconti. Il marie lui-même ses enfants à des rois, en fait des cardinaux ou des princes. Il fonde une nouvelle dynastie, reconnue par l'Italie en 1454 ; laisse un royaume prospère, embelli d'œuvres d'art ; établit un Gouvernement fortifié par une politique de sagesse et le succès d'armes heureuses ; est glorifié par les poètes et émerveille un chacun. « A cheval, à soixante ans, écrit Æneas-Sylvius, il paraissait un jeune homme. Haut de taille ; majestueux de port ; le visage grave ; le propos calme... Il parut unique à notre époque, pour les dons de son esprit et de son corps... Il fut rarement malade, et il n'y eut rien qu'il eût grandement désiré dont il ne se soit emparé[1]. » Ce n'était pourtant qu'un condottière comme les autres condottières, ayant servi le Visconti contre Venise ; ayant servi Venise contre le Visconti ; ayant pris la Romagne aux Papes, *invitis Paolo et Petro* ;

1. « In modum juvenis equitabat : statura eminens majestate corporis eximia, vultu gravis, sermone placidus. Unus nostra etate visus corporis et animi dotibus excellens. Valetudine raro pulsatus adversa, nihil non potitus quod magnopere desideraverit. » (ÆNEAS SYLVIUS, *Com.*, p. 131).

ayant combattu pour les droits de la papauté sur la Romagne; devenu un homme d'Etat accompli, parce qu'il avait été un homme de guerre accompli, et qu'il arrivait à ses adversaires de déposer les armes à son approche pour le saluer ce qu'il était: « le Père commun des soldats ».

V

On se tromperait toutefois, si l'on reconnaissait dans l'épée ou dans le couteau l'arme ordinaire de cette époque de combat. Elle eut un instrument plus dangereux et plus affilé, la raison.

A tout prendre, la guerre à l'épée n'est que secondaire. Elle s'accomplit à l'arrière-plan. Elle perd chaque jour de son importance avec la transformation du peuple armé en *condotta*, de la *condotta* en général, de la bataille en duel. Les vertus militaires se spécialisent, c'est-à-dire qu'elles s'isolent, et, du même coup, elles déclinent. Personne ne se lève pour recueillir la glorieuse succession des capitaines du début du siècle, des Alberico di Barbiano, des Attendolo Sforza, des Braccio da Montone. Celui qui en serait le plus digne, Francesco Sforza, de condottière se fait diplomate. Le terrain de la lutte se déplace et passe de la franchise de la rase campagne, du champ de bataille à ciel découvert aux voûtes basses des chancelleries, dans le secret des cabinets et des conseils. Ce n'est plus à coups d'espadons et de bombardes qu'on s'attaque; c'est à coups d'intrigues, de machinations et de négociations. Ce ne sont plus des fleurets qui se croisent, mais des fils compliqués qui s'embrouillent. Aux voltes des lourds escadrons d'aventure, se substituent les ambages de la pensée sinueuse. La politique se développe à la place de la guerre.

Evidemment cette politique n'est pas grande. Elle ressemble à la petite guerre que se faisaient les bandes

de raccroc. A un moment et chez un peuple qui retrouvait l'ancien monde et qui en découvrait un nouveau, nous ne voyons pas qu'il naisse d'ambition gigantesque. La France, l'Allemagne, l'Espagne, vont fouler de leurs cavaleries le sol de la Péninsule ; l'Italie ne songe pas à passer les Alpes ou la mer. La papauté, dont le dessein embrassait jadis le monde, se restreint à son clocher ou à son neveu. Aucun Visconti ne commande plus à son joaillier la couronne d'Italie. Le rêve se borne. L'horizon se rétrécit ; tout est petit : intrigues, embuscades et passions. Mais, dans l'étroitesse de ces limites, que d'adresse, que de souplesse, quel sens précis des événements et des hommes, quelle vision sagace de l'univers politique et social, et quelle somme d'intelligence, d'énergie et de savoir dépensée pour un intérêt de trois pieds ! A étudier ce qui demeure de cet art diplomatique — les lettres d'archives, les instructions de princes, les relations d'ambassadeurs — on demeure émerveillé. Jamais le monde n'a été étudié et compris avec la logique plus implacable d'un esprit plus dépouillé de préjugés.

Le prince s'est nettoyé de toute illusion. Il ne croit plus à la famille, puisqu'il n'est pas issu de cette famille, puisqu'il est illégitime. Il ne croit plus à la tradition, puisqu'il a brisé avec cette tradition, puisqu'il est l'usurpateur. Il ne croit pas à la fortune, car la fortune est femme et veut être contrainte par des mains hardies. Il ne croit pas à la Providence, car, à ce qu'assure Machiavel, on peut mal vivre sans offenser Dieu. Il ne croit qu'à lui-même, à sa propre expérience ou « observation des choses, » et à ce livre qu'il lit constamment et que Guichardin appelle « le livre de la discrétion ». Au royaume de l'idée succède le royaume du fait. L'Italie politique offre le spectacle d'une instabilité infinie, où la nouveauté triomphe et détruit pièce à pièce, l'ordre, le système, le régime du passé ; pas une institution qui demeure, pas un royaume qui

dure, pas un principe qui vaille ; des inconnus arrivés aux premières places et les gloires d'hier à pourrir aux fenêtres des palais où la révolution les a pendus ; des constitutions aussitôt rejetées qu'enfantées, des maisons aussitôt détruites que bâties, des conjurations qui éclatent dans des églises et le sang qu'on lave avec le vin ; des villes qui sont à vendre et des dévouements qui sont à acheter ; des ligues, des contre-ligues qui se nouent, se dénouent et se renouent indéfiniment ; des alliances conclues entre des ennemis acharnés et des guerres qui opposent les amitiés les mieux unies ; partout, à la place du droit avéré ou prétendu, le régime de la force. De ce spectacle, le prince conclut qu'il n'y a qu'une chose qui compte, à savoir d'être fort, intelligent et opportun : il est fort, intelligent et opportun. Il ne considère plus le monde comme un produit de Dieu, mais comme un simple jeu d'intérêts humains et de passions humaines à réfréner, satisfaire ou conduire. Il se départ des abstractions et des *a priori* de la scolastique pour entrer dans la réalité positive. Et la politique cesse d'être une théorie, pour devenir une science expérimentale, basée sur l'étude des hommes et l'observation des faits.

Le prince est, comme on l'a dit, un véritable artiste politique. Il connaît les hommes comme pas un ; Cosme de Médicis, rien qu'à les regarder au visage [1] ; Philippe Marie Visconti, à obliger chacun « à vomir sa pâtée [2] ». Lui-même est clos, impénétrable et secret. Il est double, ambigu et dissimulé. Alphonse d'Aragon prétend que si sa chemise connaissait son secret, il la jetterait au feu. Philippe-Marie Visconti ne se confie à personne qu'il ne s'en défie davantage ; seule une grosse veine, soudainement gonflée sur son front, trahit sa colère [1].

1. « Cosimo era discreto in ogni cosa e conosceva gli uomini a guardarli in viso. » VESPASIANO, *Vite*, p. 265.

2. « Il n'y avait personne, dit Pier-Candido Decembrio, qui n'agit tellement secrètement qu'il n'en fouillât l'âme, *et non bollum evomere compelleret.* » (P.-C. DECEMBRIO, *op. cit.*)

1. « Nec ulli tantum credidit cui non diffideret amplius... Iratum depre-

Ferrante d'Aragon n'est jamais aussi patelin, câlin et prévenant qu'envers celui qu'il va reléguer dans une cage de fer. La dissimulation n'est pas qu'une force, c'est une vertu. Et Pontano la recommande d'après l'exemple de saint François, qui dépiste des chasseurs à la poursuite d'un lièvre caché dans son manteau. Et lorsque Æneas Sylvius dit de Sigismond Malatesta qu'il fut remarquable « ouvrier de simulation et dissimulation, » la parole ne sonne pas comme une injure, mais comme un compliment. Il est admirablement au fait des conditions sociales, économiques, politiques, de chaque pays d'Italie. Il entretient partout des envoyés qui espionnent et lui rendent compte de l'histoire et de l'historiette, du conseil secret comme de l'apparat d'une fête, du produit d'une récolte, du rendement d'un impôt, d'un mot recueilli dans le train d'une chasse ou de la toilette d'une femme à la cérémonie de la cour. Il sait les ressources, les faiblesses, les chances, les habitudes, jusqu'aux particularités physiques de l'ami ou de l'ennemi qu'il n'a jamais vu. Il sait d'où le vent se lève et où le vent va souffler, car lui-même est disposé « à se tourner selon que les variations du vent ou de la fortune le lui commandent. » Il prend les choses comme elles sont et les événements comme ils viennent. Rien ne l'étonne ni ne le désarçonne ; rien ne le prend à l'improviste ; il a prévu de loin « les mouvements des choses ». Ludovic le More fait rentrer dans son calcul des probabilités la bonté naturelle au cœur de l'homme, qu'il lui était permis d'oublier ; et César Borgia, ayant conquis les Romagnes, a pensé à tout, à la mort possible de son père, le pape Alexandre VI, à la nomination possible d'un successeur ennemi de sa famille, et n'a oublié que cette conjoncture, qu'au moment de la mort du pontife lui-même

hendere haud facile fuit, nam ridere consueverat, unico ex signo venæ infra frontem tumefactæ prodebat animum. » Pier-Candido Decembrio, *op. cit.*

serait moribond[1]. Il semble acculé aux extrêmes; il trouve une issue. Il est lancé dans le vide : il retombe sur ses pieds. Lorsqu'après la bataille navale de l'île de Pontia, Alphonse d'Aragon est amené prisonnier, sur un coin de la flotte génoise, à Philippe-Marie Visconti, on le croirait perdu; du jour au lendemain il se fait un allié de ce vainqueur féroce à qui il a su démontrer qu'il est de son devoir de s'intéresser à sa fortune, que s'il abandonne Naples à l'Angevin, il appellera les Français dans la péninsule et que sa victoire, au lieu de lui profiter, profitera à ceux d'Outre-Mont; et il a raison; et il convainc le Visconti qu'il a raison, et le Visconti, l'ayant traité magnifiquement dans des banquets, le réintègre dans son Etat[2]. Laurent de Médicis est en guerre avec Ferrante d'Aragon, guerre désastreuse où il perd sa fortune et son crédit. Déjà, en pleine place, un citoyen a osé lui crier au visage : « Il nous faut la paix! » Que fait-il? Lui, qui est l'âme de Florence, en tient tous les fils et en porte tout le faix, sans escorte et sans armes, va se remettre délibérément dans les mains insidieuses d'un ennemi dont il connaît les griffes. Il confie à cette cruauté, avec sa propre destinée, la destinée de tout un peuple. « Et par des paroles, au moyen d'un grand nombre d'exemples et de cas, se basant sur des raisons très efficaces, il persuade au roi de préférer la paix à la guerre, et que, maître de l'Italie, il aime mieux le salut de tous que la ruine d'aucun, et qu'il est royal, d'adversaires devenir alliés, et amis d'ennemis[3]. » Et le roi de Naples qui, maître de la situation et de sa personne, pouvait tout exiger, en convient, et après

1. « Ed egli stesso mi disse, che aveva tutto preveduto e a tutto pensato, salvo che a trovarsi per morire appunto in sulla morte del papa. » (Machiavelli, *Il Principe*, cap. viii.)
2. Bernardino Corio, *op. cit.*, II, p. 626.
3. « Ubi ventum est ad colloquium, pluribus verbis, multa rerum et exemplorum copia et rationibus efficacissimis Regi persuadet, ut pacem quam bellum malit, et Italiæ patronus nullius perniciem, sed omnium salutem velit. » (Niccolo Valori, *Laurentii Medicei vita*, Florence, 1756, p. 34.)

quelques mois de pratiques le renvoie dans son pays, comblé de présents et porteur d'une paix avantageuse.

C'est grâce à des *arti di governo* de cette sorte que le prince établit et maintient la signorie. La signorie n'est point l'état moderne, tel que nous le concevons ; elle est du moins une forme de gouvernement qui se rapproche de notre concept. Le prince italien s'appuie sur le peuple menu contre le peuple gras, comme ailleurs le monarque s'appuie sur le tiers état contre l'aristocratie. Il établit l'unité dans la servitude. Il met les épaules à niveau et monte dessus. Le peuple n'est plus rien. Il n'existe plus, ne compte plus, ne vaut plus. « C'est une sottise évidemment, écrit Matteo Palmieri, que le cordonnier conseille de quelle manière on doit faire les lois civiles, comment la République s'administre et comment la guerre se conduit[1]. » Palmieri oubliait l'humble sonneur de cloches, Antonio Pucci qui, *volendo consigliare il comune per cierte cose*, descend sur la place et se met à chanter ; et il ne se rappelait plus le simple cardeur de laine, Michele di Lando, qui ne sachant ni lire, ni écrire, mis à la tête des affaires par une révolution, les dirige avec une telle sagesse qu'il y demeure trois ans. Palmieri partageait l'idée de son époque. « Le peuple, assure Guichardin, est véritablement un fou, parce que c'est un monstre plein de confusions et d'erreurs, dont les vaines opinions sont aussi éloignées de la vérité que l'Espagne de l'Inde selon Ptolémée[2]. » Le prince a absorbé toute vie publique et toute conscience nationale. Le peuple n'a plus d'autre importance que celui de facteur politique. Philippe-Marie Visconti lui donne ses favoris à

1. « Sciocca cosa è certo che il calzolaio consigli in che modo si diano le leggi civili, come s'amministri la republica od in che modo si facciano le guerre. » (MATTEO PALMIERI, *Della Vita civile*. Milan. 1830, p. 72.)

2. « Chi disse un popolo disse veramente un pazzo, perchè è un mostro pieno di confusione e di errori, e le sue vane opinioni sono tanto lontane dalla verità quanto è, secondo Tolomeo, la Spagna dalla India. » (GUICCIARDINI.)

adorer[1]. Ferrante d'Aragon lui donne des cochons à nourrir ; « et s'ils mouraient, dit Commines, fallait qu'ils les payassent[2] ». Laurent de Médicis l'endort dans la volupté et l'orgie. « Qui veut être heureux le soit, de demain point n'est de certitude[3]. » Que le peuple dorme, lui veille ; que le peuple s'abrutisse, lui pense ; que le peuple meure, lui vit. Il n'y a que lui. Le peuple, l'Etat, c'est lui. Machiavel n'intitule pas son livre de sagesse gouvernementale, *la Commune*, *la République*, *l'Etat ;* il l'intitule *le Prince.* Dans tout organisme public, on ne voit que le prince et on ne pense qu'au prince ; et le prince suffit à sa destinée et à sa mission. C'est un excellent administrateur. Il organise les services publics, donne à la police, à la justice, aux finances, une meilleure assiette, établit l'ordre, la régularité, la sécurité. Florence, sous Laurent le Magnifique, brille d'un éclat à illuminer le monde, travaille, chante, produit, impose ses volontés et ses caprices, et, dit un contemporain, « belle, noble par ses victoires, ses œuvres, ses métiers et ses maisons, elle jouit de l'abondance, de la salubrité et de la paix[4]. » La Romagne, que César Borgia a conquise, à coups de fraudes, d'incendies et d'assassinats, est gouvernée dans un esprit de sagesse et de prudence ; le Valentinois l'apaise et l'unit, y édicte des mesures charitables

1. « Hi (adolescentes) denique erant in quibus consisteret majestas status sui, quos populus tamquam Deos aliquos coleret. » PIER CANDIDO DECEMBRIO, *op. c.*

2. « Jamais n'avoit eu aucune pitié et compassion de son pauvre peuple, quant aux deniers. Il faisait tout train de marchandise en son royaume, jusques à bâiller les porceaux à garder au peuple, et les leur faisoit engresser pour mieux les vendre. S'ils mouroient, falloit qu'ils les payassent. » (COMMINES, *Mémoires*, VII, 11).

3. « Quanto è bella Giovinezza
Che si fugge tuttavia !
Chi vuol esser lieto, sia :
Di doman non c'è certezza. »

Poesie di Lorenzo dè' Medici. Florence, 1859, p. 421.

4. « An. MCCCCLXXXX, quo pulcherrima civitas, opibus victoriis artibus ædificiisque nobilis, copia salubritate pace perfruebatur. » Inscription gravée à Sainte-Marie-Nouvelle, dans le chœur, sous les fresques de Ghirlandajo.

en faveur des pauvres, y institue des tribunaux ordinaires où chaque cité est représentée, égorge Messer Ramiro d'Orco, qu'il y a mandé, parce que Ramiro opprime le peuple, fait un commerce illicite de denrées et que c'est une œuvre de bonne justice de le supprimer[1]. Enfin, grâce au prince, l'Italie, travaillée et morcelée à l'infini, au centre des embûches, des complots, des perfidies, des convoitises, des guerres, se maintient, durant tout le siècle, dans une intégrité en somme point essentiellement modifiée. Les influences se balancent; les Etats se tiennent en respect; la pensée et les arts fleurissent, tellement qu'on se demande si, dans ce Quattrocento si instable et épris de nouveautés, le conseil de tous aurait possédé la décision et la promptitude nécessaires à cette œuvre d'équilibriste.

Néanmoins une pareille œuvre, pour considérable qu'elle soit, ne s'édifie que sur des ruines: ruine de l'esprit public, ruine des vertus militaires, ruine de la conscience nationale. Le poignard s'affile à mesure que l'épée se rouille. L'esprit s'aiguise à mesure que le caractère s'émousse. L'intelligence s'affine à mesure que le bras s'affaiblit. Une seule chose demeure: l'habileté politique. Et si son avènement n'est que l'implicite aveu de son impuissance, puisqu'elle n'atteint son apogée que dans une Italie à l'agonie et que se partage déjà l'envahisseur, elle va prendre sa revanche en inondant le monde de ce qu'on appelait alors des *maestri d'inganni*.

Le cardinal de Rouen pouvait bien dire à Machiavel vaincu que les Italiens ne s'entendaient pas à la guerre. Machiavel, alors que l'Italie devait donner à la France Mazarin, avait le droit de lui répondre que les Français ne s'entendaient pas à l'*Etat*. « *Io gli risposi che i Francesi non s'intenderano dello stato.* »

1. E. Alvisi, *Cesare Borgia duca di Romagna*, Imola, 1878.

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ

I. Le moyen âge, époque de la règle et de la masse. — Rupture de la discipline médioévale au Quattrocento. — Désorganisation de l'univers politique : l'empire, la papauté, la féodalité, la cité, l'université. — Désorganisation de l'univers moral ; la religion, la patrie, la famille. — Avènement de l'individu. — Religion de l'homme. — L'homme est parce qu'il vit.
II. Le moyen âge, époque des sociétés : la Renaissance, époque de la société. — Le monde se réunit selon des formules nouvelles et en groupements inédits. — Caractère barbare de la société quattrocentiste. — L'esprit nouveau : la politesse, la causerie, la beauté, influence de l'antiquité et du paganisme. — Le Quattrocento, ni trop barbare, ni trop raffiné, est l'époque de la cordialité.
III La femme. — La femme, au moyen âge, est la matrone et la femelle. — La femme au Quattrocento : Pétrarque, Boccace et la *Defensione delle Donne*. — Education masculine de la femme : sa culture, sa beauté, sa toilette. — Rôle nouveau qu'on lui attribue. — Angélique et Isabelle d'Este.

I

Comme de la commune était sorti le prince, de la société sortit l'individu.

Le moyen âge aux intérêts départis, aux ordonnances symétriques, aux consciences réglementées, qui évolue entre quelques notions très grandes et quelques institutions très fortes, avait été par excellence l'époque de la règle et de la masse[1].

La chrétienté d'abord ; l'empire et l'église ensuite ; la féodalité, la cité, l'université, distribuent, unissent et régissent l'univers, discipliné comme une armée ou comme un couvent. L'individu disparaît devant l'en-

1. Jacob Burckhardt, *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance* (trad. Schmitt). Paris, 1885, 2 vol. — Emile Gebhart, *la Renaissance italienne et la philosophie de l'histoire*, Paris, 1887. — Pasquale Villari, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*. Milan, 1895, 3 vol. (Introduction.)

semble; la personne s'annihile dans le groupe; la colonne s'absorbe dans le faisceau. L'autorité triomphe aussi bien dans les syllogismes de la scolastique que dans l'organisme des dépendances sociales. Les cœurs sont fidèles comme les âmes sont semblables; les volontés sont soumises comme les œuvres sont anonymes. Qui a élevé ces cathédrales aptes à accueillir toute une ville? Qui a conté ces gigantesques épopées où se débat tout un peuple? On ne sait pas, ce n'est personne, c'est tous. L'association fait l'homme, qui ne vaut que parce qu'il appartient à une association, laquelle association englobe, opère et survit. Lui-même, enchaîné dans sa raison comme dans sa volonté; limité de toute part par un texte, par un dogme, par une loi; asservi à l'évêque, au comte, au municipe, à l'école ou au corps, ne possède qu'une vie limitée de membre, de disciple ou de vassal. Une telle hiérarchie avait duré mille ans. A la Renaissance italienne, elle s'écroule.

Les vieilles architectures sociales, les disciplines étroites des intérêts, les moules rigoureux de la pensée, tout ce qui avait embrassé, encadré, réparti, soutenu et contenu l'humanité et résisté à l'épreuve des siècles se désagrège sous une poussée d'indépendance; et nous assistons à une transformation du monde politique, moral et mental, dont le terme échoit au Quattrocento.

Si le prince a détruit la commune, avant le prince la commune a détruit l'idée pontificale, l'idée impériale, l'idée féodale.

Le pape et l'empereur ne sont plus deux idées: ils sont deux individus. Le pape, et nous le verrons bientôt, est un seigneur comme les autres; l'empereur est un seigneur moindre que les autres. Le temps de Marengo est passé, où les Italiens, ayant cerné ses troupes, n'osèrent l'attaquer de toute la nuit, respectueux qu'ils étaient jusqu'à la superstition de l'antique

droit ou de l'antique mot de l'Empire. Il ne s'appelle plus Charlemagne ou Barberousse ; il s'appelle Charles IV, Sigismond ou Frédéric. C'est un pauvre hère, qui mendie des sauf-conduits et vend des titres au rabais. « Nous vîmes, écrit Lorenzo Valla, l'empereur Sigismond en Italie, entouré de quelques courtisans, vivre à la journée, et il serait mort de faim sans les aliments que ne lui donna pas gratuitement le pape Eugène[1]. » « Et garde dans l'esprit, ajoute l'auteur du *Diario ferrarese*, que cet empereur Frédéric III était tudesque, vieux et avec peu de dents à la bouche, et dans son aller et son retour de Rome, il était vêtu de deuil[2]. » Ludovic le More aurait voulu faire de l'empereur son condottière, comme il voulait faire du pape son chapelain. Et, dès 1414, Gabrino Fondolo a l'idée de précipiter d'une tour de Crémone le pape et l'empereur, qui regardent le paysage.

La féodalité ne subsiste plus que dans certaines cours gibelines du nord de l'Italie[3]. A Florence, Dante ne conçoit déjà d'autre noblesse, dans son *Convivio*, que celle de la vertu. Pétrarque écrit qu'on ne naît pas noble, mais qu'on le devient[4]. Et cette idée, recueillie par les Poggio, les Platina, les Palmieri, les Landino, constitue un des plus chers lieux communs de la pensée quattrocentiste[5]. « Prétendre ne soutenir la vertu de ses ancêtres que par un grand nombre de chiens, d'oiseaux et de chevaux, et en courant les bois et les forêts, c'est chercher la noblesse parmi les bêtes ! »

1. Lorenzo Valla, *Opera omnia*. Bâle, 1540, p. 790.
2. « Et habbi a mente che epso imperatore Federigo era tedesco, vecchio, et con puochi denti in boccha, et era in lo andare et tornare da Roma vestito de bruno. » (*Diario ferrarese*, *op. cit.*, p. 219.
3. « Je vois aujourd'hui la chevalerie traînée dans les étables et dans les porcheries », dit Sacchetti.
4. « Verus nobilis non nascitur, sed fit. »
5. « Frustra igitur nituntur qui omissa virtute nobilitatem tamquam hæreditarium munus a majoribus expetunt. » (Platina). — « Chi per le virtu de' passati cerca gloria spoglia se d'ogni merito d'onore. Dia esempio di se e non di suoi chi merita onore. » (Palmieri). — « Nè il linguaggio, nè le ricchezze, nè la fortuna, nè le magistrature, nè il potere, ma unicamente la virtù dell' animo costituisce i nobili. » (Landino.)

assure Poggio, qui a consacré tout un livre à l'affaire.

L'Université, qui monopolisait et brevetait la science, se voit attaquée par l'humanisme, à qui il échoit de détrôner saint Thomas, de renverser la scolastique et de concevoir, pour l'esprit humain, d'autres synthèses que celles du Trivium et du Quadrivium. C'est en dehors des hautes écoles du moyen âge que la pensée nouvelle se développe et s'affermit. Ceux qui vont prendre les rênes de l'univers intellectuel ne doivent rien à personne. Poggio remarque que Pétrarque, Coluccio Salutati, Leonardo Bruni, Carlo Marsuppini, Ambrogio Traversari, Niccolò Niccoli, Gianozzo Manetti, tous ceux dont l'esprit joue un rôle, tient un rang au début du XVe siècle, n'ont point eu de maîtres. « Je ne dis rien de moi, qui ne dois en aucune façon être comparé avec ceux que j'ai nommés ; mais cependant je peux certifier que ce que j'ai eu en moi de facultés, je l'ai acquis en lisant, non en écoutant. Je n'ai rien pris des précepteurs[1]. »

C'est ainsi qu'à la papauté succède le pape, à l'empire l'empereur, à la féodalité la commune, à l'université l'humanisme, et à la cité le prince. Les foules se dissolvent. Les fresques, au lieu de figurer, comme jadis, des humanités confondues en une même attitude, développent des séries de personnages contigus. En architecture, la fine colonne de Michelozzo se détache du faisceau. En peinture, le genre qui atteint du coup son apogée est le portrait. L'artiste a brisé avec l'école ; il est devenu un maître indépendant, solitaire et jaloux. Brunelleschi se fâche qu'on lui veuille adjoindre Ghiberti pour ériger la coupole du Dôme de Florence. Giuliano da San-Gallo prie Laurent de Médicis de ne point laisser dommager l'église de San-Spirito

1. « Nihil de me loquor qui nullo modo sum cum iis, quos nominavi comparandus, sed tamen testari possum quicquid in me est facultatis me legendo non audiendo percepisse. Nihil enim præter Ovidium, Virgilium et rhetoricorum libros a præceptoribus audivi. » (Poggio, *Epistolæ* Florence, 1832, 3 vol. XIII, 3.)

par Giuliano da Maiano. Aucun peintre du Quattrocento ne ressemble à l'autre. Aucun élève ne ressemble à son maître.

Mais ce n'est pas seulement l'univers social qui s'écroule, c'est l'univers moral. Les nobles croyances, l'idéal de Dieu, l'idéal de patrie, l'idéal de famille, toutes ces pièces maîtresses de la conscience collective, qui étayaient l'humanité comme des contreforts d'église et la dressaient en haut, jonchent la terre de leurs débris. Dieu n'est plus le suzerain universel, à qui tout se rapporte, dont l'histoire est l'œuvre et la nature le produit : on fait pis que de le détrôner, on l'oublie ; le cœur n'est pas même athée, il n'est qu'indifférent. La patrie, au jugement de Valla, n'est qu'un ramassis d'individus dont aucun ne doit vous être plus cher que vous-même et dont personne n'a droit à votre mort. « Je n'ai point l'obligation de mourir pour un citoyen, ni pour deux, ni pour trois, et ainsi à l'infini. Comment pourrais-je être obligé de mourir pour la patrie, qui est la somme de tous ceux-ci ? Le fait d'en ajouter un de plus change-t-il la qualité du devoir[1] ? » La famille, qui avait été si étroitement unie sous la commune que chacun répondait pour l'autre, non seulement en matière civile, mais en matière pénale, est décapitée dans son idée centrale de la *patria potestas*. Lodovico Gonzaga va s'enrôler contre son père dans les bandes du Visconti. Mario Filelfo reproche à son père son rabâchage sénile. Æneas-Sylvius plaisante son père en lui annonçant l'enfant illégitime qu'il a eu à Strasbourg d'une Anglaise : « A la vérité, tu n'as pas engendré un fils de marbre ou de fer, alors que tu étais en chair toi-même. Tu sais bien quel coq tu as été. Et moi je ne suis pas eunuque, ni du nombre des frigides... Et je ne vois pas pourquoi la pratique d'amour doit être tellement condamnée, alors que la nature qui ne fit rien par erreur a inculqué à tous les êtres cet appétit,

1. Lorenzo Valla, *Opera*. De voluptate. *An moriendum sit pro aliis*. Livr. II, ch. 2.

afin de continuer le genre humain[1]. » Ceux-là même qui chantent la famille ou qui la glorifient, Giangioviano Pontano, dans son *De Amore conjugali*, Leone-Battista Alberti dans son *Trattato della Famiglia*, sont les premiers à rompre avec sa loi. Dans son *Uxoria*, Leone-Battista pose la question en ces termes : Si le mari doit supporter la débauche de sa femme ou, pour lui échapper, s'y plonger lui-même. Et Lorenzo Valla ose écrire : « Peu importe que la femme s'unisse avec son mari ou avec son amant : *Omnino nihil interest utrum cum marito coëat mulier an cum amatore.* » La bâtardise n'est plus l'exception : elle est la règle. On ne cache plus ses enfants illégitimes ; on les élève avec les autres, et souvent on les préfère aux autres. Poggio n'en compte qu'une douzaine : Niccolò d'Este en possède trois cents. En pleine église, devant un public de femmes, de jeunes filles et d'enfants, les prêcheurs doivent s'élever contre le « péché abominable » qui arrache le mari à l'épouse et l'enfant au père[2]. Les villes en sont réduites à favoriser l'institution des courtisanes[3] ; en 1480, Rome en compte 6.800 ; un peu plus tard, Venise, 11.650[4]. En 1448, Lucques institue un tribunal de l'honnêteté, tant elle est infestée de débordements contre nature[5].

Tous les liens sont relâchés, toutes les chaînes rompues, toutes les unités brisées. Alors, sur ces décombres, sorti du rang, dégagé de l'ensemble, arraché à la tradition, ayant secoué ses lisières et jeté loin ses voiles, l'homme moderne apparaît. Une autre race se lève. Et le Saint-

1. « Certe nec lapideum, nec ferreum genuisti filium, cum tu esses carneus. Scis qualis tu gallus fueris. At nec ego castratus sum, neque ex frigidorum numero... Non video cur tantopere damnari coitus debeat, cum natura quæ nihil perperam operatur omnibus ingenuerit animantibus hunc appetitum, ut genus continuaretur humanum. » (ÆNEAS-SYLVIUS PICCOLOMINI, *Opera*, Bâle, 1571, p. 511.)

2. Voir en particulier le sermon trente-quatrième de san-Bernardino, *Op. cit.* « In questa reprende l'abominevole peccato della maledetta Soddomia. » Vol. III, p. 253.

3. INFESSURA, *Diario della città di Roma* (Rome, 1890).

4. Filiasi, *Memorie storiche*, III, 262.

5. *Bandi lucchesi del secolo XIV*, pub. par Salvatore Bongi, Bologne, 1863.

Georges de Donatello, les pages vêtus d'étoffes précieuses de Gozzoli, les jeunes hommes au sourire de femme de Botticelli, tous ces adolescents aux cheveux blonds, aux gestes vifs, aux éperons grands comme des ailes, tenant entre leurs doigts un épervier ou un livre, signalent cette naissance au monde d'un type neuf d'humanité.

Jadis, alors que la cité de Dieu se prolongeait sur la terre, l'homme, exilé d'un jour dans une vallée de larmes, ne gardait d'autre noblesse que son origine et n'avait d'autre mission qu'à préparer par le jeûne et la repentance son avenir. Aujourd'hui, dans la réalité présente de la joie et de la beauté, l'homme est tout. Il n'est plus esclave, il est maître. Il n'est plus membre, il est chef. Il n'est plus clerc, docteur, baron, drapier, guelfe, gibelin, chrétien : il est lui. Il s'est fait lui-même : « Je me suis fait moi-même », disait Pontano. Son but est lui-même : *li hom at faiz pour lui-meisme*, disait Latini. Il n'a qu'à se cultiver lui-même : « Celui qui cultive ses dons personnels rend assez de services à l'Etat, » disait Alberti.

Comme il est tout, il veut tout et il peut tout. Rien ne l'associe, ne l'attache et ne le borne : aucune idée, aucune puissance, aucun droit. Libre et responsable, il n'appuie sur rien, ne se réclame de rien. Il est sa fin et sa loi. Il vient d'atteindre sa majorité joyeuse. Il opère comme une prise intellectuelle de possession de cet univers dont il est le centre et dont il est le but. Et il promène un regard d'insolence sur la terre rajeunie, qui offre à sa curiosité le champ infini des expériences et qui offre à son ambition l'espace illimité des conquêtes.

« O Asclépiade, disait Mercure Trismégiste, c'est un grand miracle que l'homme ! » Aucune époque ne le crut davantage que celle qui rêva le *Prince* de Machiavel et le *Courtisan* de Castiglione. Tout à l'heure, le moyen âge proscrivait comme une idolâtrie l'érection de statues aux contemporains : le Quattrocento ne fit

guère autre chose que dresser des autels à l'homme réhabilité, dont Alberti fournit les mesures idéales et qui, pour les grâces dont il est pourvu, semble à Castiglione, « non être né, mais bien formé par les propres mains de quelque dieu ». La beauté de l'homme, la volonté de l'homme, la supériorité de l'homme, la possibilité infinie de l'homme, ne sont pas des opinions, ce sont des dogmes. Le siècle s'ouvre par un traité du vieux théologien Gianozzo Manetti sur *la Dignité et Supériorité de l'homme*, et le siècle clôt par un traité sur *la Dignité de l'homme* du jeune prince Pic de la Mirandole, qui en prétend offrir à l'Europe le témoignage vivant par son érudition, sa jeunesse et sa beauté. Le pape Paul II voudrait, selon Platina, s'appeler comme pontife *L'homme bien fait, Il formoso*[1]. Le marchand Rucellai remercie Dieu de l'avoir créé homme et non bête[2]. Le tyran Bentivoglio déclare, en une inscription sur la tour de son palais, qu'il est l'homme « à qui son mérite et sa fortune ont donné tous les biens souhaitables[3] ». « L'homme, dit Leone-Battista Alberti, peut tirer de soi tout ce qu'il veut. » « La nature de notre esprit est universelle, » dit Matteo Palmieri[4]. « Nous sommes nés dans cette condition, dit Pic de la Mirandole, que nous soyons ce que nous voulons être[5]. » « L'homme, dit Marsile Ficin, s'efforce de rester dans la bouche des hommes pour l'avenir entier... Il souffre de n'avoir pu être célébré par tout le passé, par tous les pays, par tous les animaux... Il mesure la terre et le ciel, scrute les profondeurs du Tartare, et le ciel ne lui paraît pas

1. Platina, *De Vitis ac Gestis summorum pontificum*. Elz. 1674.
2. Marcotti, *Un mercante fiorentino e la sua famiglia nel secolo XV*, Florence, 1881.
3. « Monumentum hoc conditum a Joanne Bentivolo secundo. Patriæ rectore, cui virtus et fortuna cuncta quæ optari possunt bona affatim præstiterunt. » (Bursellis, *Annales Bon.*, Muratori, RR. II. SS. XXIII, 909.)
4. La natura dell' ingegno nostro è tanto universale a qualunque cosa... » (Matteo Palmieri, *Vita civile*, p. 42.)
5. « Hac nati sumus conditione, ut id simus quod esse volumus. » (Pico della Mirandola, *Opera*, Venise, 1557, p. 56.)

trop haut, ni le centre de la terre trop profond... Et puisqu'il a connu l'ordre des ciels, et qui meut ces ciels, et où ils vont, et leurs mesures et leurs produits, qui niera qu'il a quasiment le même génie que l'auteur de ces ciels et qu'en une certaine façon il pourrait lui-même les créer?... L'homme ne veut point de supérieur ou d'égal ; il ne tolère point qu'il y ait au-dessus de lui quelque empire dont il soit exclu. C'est seulement l'état de Dieu... Il s'efforce à partout commander, à être loué partout. Il s'efforce d'être partout comme Dieu. Comme Dieu, il s'efforce d'être toujours[1]. » C'est bien cela, l'homme est Dieu. Si le Quattrocento, oublieux comme personne de la doctrine du péché, connut une religion, ce fut la religion de l'homme. Et cette impiété se justifie par la création contemporaine de tant de beaux exemplaires de l'espèce humaine, de tant de santés complètes, de tant de génies universels : les Laurent le Magnifique, les Leone-Battista Alberti, les Léonard de Vinci.

Or cet homme, qui est si fortement, n'est point parce qu'il doit. L'idée d'un impératif catégorique ferait alors sourire. Il n'est point parce qu'il pense. Aucun siècle ne pensa moins que celui qui nous occupe. Il est parce qu'il vit. Cette chose mystérieuse, la vie, que le moyen âge avait flagellée de sa discipline, abonde, regorge, pousse son flux et sa sève, épanouit ses corolles et ses fruits. Les peintres de jadis peignaient, sur les mu-

1. « Per omne futurum tempus in ore hominum restare contendit, doletque neque potuisse etiam in omnibus præteritis sæculis celebrari, neque posse in futuris ab omnibus tum hominum nationibus, tum brutorum generibus honorari. Terram metitur et cœlum ac profundas Tartari latebras perscrutatur. Non illi cœlum videtur altissimum, non centrum terræ profundum... Cum igitur homo cœlorum ordinem unde moveantur, quo progrediantur, et quibus mensuris, quidve pariant, viderit, quis neget eum esse ingenio (ut ita loquar) pene eodem quo et auctor ille cœlorum, ac posse quodammodo cœlos facere, si instrumenta nactus fuerit materiamque cœlestem?... Ita nec superiorem vult homo, neque parem, neque patitur superesse aliquid ab imperio ejus exclusum. Solius Dei hic status est. Ubique studet imperare, ubique laudari. Atque ita conatur esse, ut Deus, ubique. Conatur quoque esse et semper, ut Deus. » (MARSILIO FICINO, *Theologia platonica*, Opera, p. 297, 311, 312.)

railles des cimetières, des *Triomphes de la mort :* le peintre Lorenzo Costa peint à l'église de San-Giacomo Maggiore, à Bologne, le *Triomphe de la vie.* « Là où il y a vie, disait Pic de la Mirandole, il y a âme, là où il y a âme, il y a esprit[1]. » L'homme vit pleinement et largement, par tous les pores et par tous les sens, sans hâte et sans nerfs, sans fatigue comme sans douleur. Il a plaisir de se lever le matin, plaisir de respirer l'odeur du ciel et des plantes, plaisir de monter à cheval, plaisir de travailler à la chandelle, plaisir de remuer ses membres, de produire, de souffler, d'être au monde. Il semble qu'il absorbe à chaque coup le double d'oxygène. Ne se déplaisant nullement à lui-même, il vit réconcilié avec les éléments et avec lui. Il estime « qu'il n'y a pas de félicité meilleure, sur la terre, que de vivre heureux. » Il chasse la douleur comme une honte ou comme une superfluité, recourant contre sa propre souffrance et contre celle des autres à toutes sortes de moyens faciles que son égoïsme lui conseille et que sa vigueur lui permet. Evoquer un souvenir agréable, dormir, faire l'amour, boire, jouer de la musique, danser, jouer aux noix, pêcher à la ligne comme Auguste, faire des ricochets comme Scipion, constituent l'une des recettes dont Leone-Battista Alberti dispose pour se tenir l'âme tranquille[2]. Il ne souffre point de son isolement, qui, au lieu de lui révéler sa faiblesse, lui est une occasion d'énergies nouvelles. Il n'éprouve point la mélancolie d'être unique, singulier et différent. Il n'est pas inquiet, fébrile, désordonné. Dans l'organisme riche et neuf, le sang coule sans se nouer et s'appauvrir, les muscles jouent librement, les forces et les facultés s'équilibrent. Cette époque ne connaît pas les maladies de l'esprit, et il faut aller très tard et chez des complexions très raffinées, comme celles de Pic de la Mirandole, pour découvrir les premiers symp-

1. « Ubicunque vita, ibi anima, ubicumque anima, ibi mens »
2. ALBERTI, *Opere volgari*, I, p. 123.

tômes de désorganisation cérébrale. Les suicides sont si rares que les *Diarii* les consignent comme ils consignent la naissance d'enfants monstres ; les afflictions si légères qu'une grosse facétie suffit à les dissiper. L'acte est à la hauteur du désir; la puissance d'accord avec la volonté; le pouls paisible ; le geste calme; l'effort joyeux ; et l'attention si facile, si longuement soutenue, si universellement sollicitée, qu'on dirait une force vierge qui n'a jamais servi.

II

L'homme, ainsi constitué, non seulement isolé, mais aussi différent, est deux fois seul.

Il n'a personne autour de lui, avec lequel il soit uni par la communauté de l'intérêt ou du devoir, et il n'a personne comme lui de son esprit et de son format. Pour qu'il se révèle à lui-même, qu'il se compare et qu'il se mesure, qu'il puisse exprimer des idées qui lui appartiennent et qu'il puisse manifester une individualité qui s'est formée dans la solitude, il faut qu'il se produise, il faut qu'il se rapproche et se lie d'autant qu'il s'est écarté et libéré davantage. Il faut qu'il crée à nouveau et de toutes pièces des groupements propres à remplacer les cadres rigoureux et imposés que son indépendance a rompus. Et que si le moyen âge, avec son régime de classes, d'ordres et de corporations, avait été l'époque des sociétés, la Renaissance italienne, qui initie des relations sociales indépendantes, non plus officielles, basées sur des étiquettes déterminant les positions et sur des règlements légiférant les rapports, mais sur le besoin spontané et réciproque de se connaître, de se pratiquer et de se répandre, est l'époque de la société. La société ne naît point de la similitude des espèces, mais de leur diversité. Au moyen âge, on n'avait pas à se réunir, puisqu'on était lié, et on n'avait pas à échanger des idées, puisque les idées étaient pareilles. A la

Renaissance, au contraire, l'extrême variété des personnages et des types engendre, avec le désir sociable, le plaisir sociable.

Le coin du feu l'hiver, quelque chemin ombreux l'été, l'église toujours ouverte en Italie à la nonchalance des promeneurs, deviennent des lieux de rendez-vous désignés. On se réunit sous l'arcade d'un portique, autour d'une table bien servie, entre les manuscrits et les marbres de quelque homme accueillant. Les artistes florentins se retrouvent le dimanche. Les humanistes disputent, le soir, au coin d'une rue. Les villas, ornées de fontaines et de loggias, rafraîchies d'ombrages et de pelouses, abritent des sociétés choisies et d'honnêtes divertissements. A Rome, à Florence, à Naples, à Milan, des académies se fondent. Des compagnies de rire, de comédie, d'érudition, s'établissent à la place des anciennes confréries, et, quand ces confréries sont dévotes, elles ne sont plus obligatoires, mais de libres associations. Dans la rue, dans la boutique, au palais, des groupements inédits s'improvisent. La société moderne, telle que nous la comprenons, avec sa liberté d'allures et son absence de statuts, se pressent.

Cette société est à moitié barbare. Elle sort à peine du moyen âge dont elle garde la rude empreinte. Elle ressemble aux lits de cette cour somptueuse de Ferrare[1], dont on nous dit qu'ils étaient décorés de lambrequins précieux, de tapisseries savantes, de couvertures en damas, en velours, en brocarts lamés d'or et d'argent. Levons ces étoffes pompeuses : les draps sont troués et la paille affleure. Il suffit d'observer dans la riche galerie des portraits contemporains tant de laideurs paysannes, tant d'ossatures massives, tant de physionomies de bêtes ou d'oiseaux de proie, pour deviner combien la race s'est mal dégagée des raideurs ou des pléthores du passé.

1. A. Galandi, *Tavola cantina e cucina della corte di Ferrara nel Quattrocento*. Modène, 1889.

L'humanité est encore brute, enfoncée dans la matière, épaisse de carrure, lourde de complexion. Elle marche d'une allure pesante. Elle sent l'écurie. Elle aime les longues ripailles et les coups. Elle a de gros appétits, dit le mot cru, rit d'un rire physique qui part du ventre. Sa finesse ressemble à celle du renard; sa grâce à celle du paysan qui orne d'une plume son chapeau. Il lui faut des remèdes de cheval, des facéties énormes, des exploits de muscles, le plaisir et la santé à larges doses.

Les femmes les plus huppées se grattent devant le monde. Les humanistes les plus diserts se jettent à la tête des injures de mauvais lieu. Vittorino enseigne à ses élèves à ne pas cracher partout. San-Bernardino ne veut pas que le mari bâtonne sa femme quand elle est grosse[1]. Hercule d'Este, pour honorer sa fiancée Eléonore d'Aragon, lui mande le portrait de sa fille naturelle, peinte par le Cosmé[2]. Le marquis Gian-Francesco Gonzaga donne des gifles et des coups de poing à sa fille Cécile qui ne veut pas se marier. Les frères du vieux Niccolò Niccoli s'emparent par surprise de sa maîtresse, la troussent et la fessent en public[3]. « Cette nuit, écrit Isabelle d'Este à son mari, don Alfonso a dormi avec donna Lucrezia sa femme, sans autre cérémonie préalable, et, à ce que j'ai entendu dire, il a cheminé trois milles[4]. » Æneas-Sylvius étant malade se relève quatre-vingt-dix fois la nuit[5]; san-Bernardino, ayant pris médecine, va vingt-quatre fois du corps avant de prêcher[6]. « Lorenzo Ridolfi, nous apprend

1. « E a te uomo, che mai tu non batta la tua donna mentre che ella è gravida. » (San-Bernardino, *Prediche*, II, 103.)
2. A. Venturi, *l'Arte ferrarese nel periodo di Ercole d'Este*. Bologne, 1890, p. 36.
3. Leonardo Bruni, *Epistolæ*, V, 4.
4. « Questa nocte el signor don Alphonso ha dormito cum dona Lucretia sua moglie, senza alcuna ceremonia precedente; et per quello ch'io inteso ha caminato tre millia. »
5. « Moveri venter cœpit atque adeo vexavit hominem ut nonaginta vicibus assurgere cogeretur. » (*Comm.*, p. 10.)
6. « Ieri io era morto e ora so'vivo, e per lo grande male ch'io mi

Vespasiano, était semblable à ces antiques Romains pour la propreté[1]. » Galeazzo Maria Sforza, nous apprend Corio[2], « avait coutume de prendre des bains ». « Que ta robe, écrit le poète latin Verolano, soit sans tache ; ton visage et tes mains propres ; que la goutte ne pende pas au bout de ton nez... Ne touche pas ta morve avec tes doigts ; ne ravale pas ton crachat ; mouche-toi le nez avec un petit mouchoir ou bien avec ton habit[3]. » « Chacun sait, dit Poggio, que les femmes ont l'habitude de tuer les poux avec les ongles de leurs doigts. »

A Plaisance, raconte un contemporain, dans la maison du comte Bartolommeo Arcelli, « homme de grande réputation et renommée, quelques dames s'amusent à se mesurer *cossias quæ haberent grossiores*[4] ». On se divertit à se heurter par les escaliers, à se jeter des briques dans le dos ou de la poussière dans les yeux, à se faire tomber de cheval dans le fossé ; à table, pour rire, on se lance des écuelles de soupe à la tête, ou on parie à qui mangera le plus vite « le plus de fétides et dégoûtantes choses[5] » ; on jette les os, les arêtes de poisson, les détritus sous la table ; pour emporter ce raclon, de temps à autre, les camériers passent avec des balais. Dans les fêtes, les baladins, les funambules, les danseurs de corde, alternent avec les poètes et les musi-

sentii, io non credevo predicare : imperochè io ebbi una purgazione tanto grande, che io so'mosso XXIIII volte a qua. » (*Prediche*, I, 89.

1. « Fù simile a quelli antichi romani per la nettezza » (VESPASIANO, *Vite*, p. 359).

2. « Usava i bagni » (BERNARDINO CORIO, *Op. cit.*, III, p. 313.)

3. « Sit sine labe toga sit lauta manusque
Stiria nec naso pendeat ulla tuo...
Exprime nec pulices, nec coram quære pediclos
Et scabiem vexes...
Seu spuis aut mungis nates nutasve memento
Post tua concussum vertere terga caput.
Nec mucos manibus tangas, sputum ne resorbe,
Panniculo nasum mungito sive toga.
Et ructare cave cum ora in terga reflectas,
Stringe os et crepitum coge tenere nates... »

VEROLANO, *De Moribus in mensa informandis*. (V. IODOCO BADIO, *Triplex Commentatio*, Milan, 1507.)

4. Antonio Bonora, *Adversaria*, Plaisance, 1889.

5. BALDASSAR CASTIGLIONE, *Del Cortegiano*.

ciens. Aux noces d'Elisabeth Gonzague « un homme alla sur une corde tirée d'un bout à l'autre de la salle, aussi haut qu'il put aller, et attaché à elle, tantôt avec les pieds, tantôt avec les mains, il fit des choses admirables[1] ». Le jeudi, après avoir dansé, on fait un chevalier de la chatte. « Le jeudi, on dansa, et un qui désirait être chevalier de la chatte, en eut la grâce, parce qu'on assura et lia une chatte sur une planche faite exprès ; et lui, avec sa tête rasée, la tua, non sans grand dommage, parce qu'il fut très bien martyrisé et mordu. Pour cette chevalerie, il fut habillé de neuf par le seigneur duc... et ce spectacle ne fut pas de moindre agrément que les autres représentations[2]. »

Il faut lire les *Novellieri*, Arienti, Sermini, Masuccio, pour savoir quelles histoires sont les bienvenues et à quelle source de comique lubrique ou féroce l'on s'égaie. Hommes et femmes, appartenant au monde le plus relevé, se tiennent les côtes de rire pour des aventures de viols, de rapines ou de claques. A tout coup la haute société bolonaise que Sabbadino degli Arienti nous dépeint dans ses *Porrettane*, s'esclaffe, « et qui se penchait en avant, et qui en arrière, et d'autres se mettaient la main sur l'estomac, et beaucoup essuyaient, de leurs doigts ou de leurs mouchoirs, les larmes venues à leurs yeux pour la trop grande passion du cœur[3] ». Parmi les facéties qu'il est d'usage de se conter pour passer

1. « Uno altro homo andò sopra una corda tirata da uno capo a l'altro della sala, alto quanto puotè andare, et attacato ad essa hora con le mani, hora con li piedi fece de mirabili atti, che a tutti noi a guardarlo in servitio suo facea paura. » (A. Luzio, R. Renier, *Mantova e Urbino.* Turin, 1893, p. 24.)

2. « Zobia se ballò e uno che bramava d'essere cavalere della gatta ebbe la gratia, perchè se conzignò una gatta ligata a traverso a un asse suso uno tribunaletto fatto a posta ; e con la testa rasa l'amazò non sanza suo danno, perchè fu molto ben da li denti e zangue suo martirizato. Per questa cavaleria fu vestito de novo dal S. Duca... e non fù el spectaculo suo di minore piacere che siano state le altre representazioni. » (*Ib.*, p. 23.)

3. « E chi innanzi e chi indietro piegandosi, e chi ponendosi la mano allo stomaco per il dolce dolore sentivano dentro per il soperchio riso, e molti asciugandosi con le dita e con li fazzoli le venute lagrime alli occhi per la lieta passione del cuore. » (Arienti, *le Porrettane*, Vérone, 1540, p. 7.)

le temps et chasser l'humeur noire[1], celles qu'on attribue au Piovano Arlotto, curé de campagne de la Toscane, remportent un grand succès ; cependant le Piovano Arlotto y apparaît surtout comme glouton, bouffon et fripon de la meilleure espèce, quoique cœur charitable et esprit coupé à droit fil ; il vole quatre tanches à un Siennois, du fromage *Marzolino* à un capitaine de galère, une boîte de ferrailles à un confrère ; se feignant lépreux, il se couche sur sa marchandise de contrebande et met en fuite les gabelous ; il décharge son ventre dans la botte d'un compagnon de route ; il verse de l'huile dans les bénitiers de son église, pour friper les habits de ceux qui viennent l'entendre et se venger de leurs larcins ; et un tel luron fréquente chez les Médicis, chez le pape Nicolas V, chez le cardinal Ammanati qu'il met en joie[2]. Les farces qu'on se narre ou qu'on se joue, les énigmes et devinettes qu'on se pose, les coq-à-l'âne qui sont courants, semblent échappés de quelque almanach populaire d'aujourd'hui. A ces divertissements, ces attitudes, ces mœurs, on reconnaît une société encore à l'enfance, que nulle complication n'a altérée.

Et pourtant, avec la richesse qui déborde, l'antiquité qu'on découvre, et cette nouvelle assiette donnée aux relations sociales, l'esprit intervient.

Il ne s'agit plus de s'imposer aux autres par son rang, son titre ou sa couronne, il s'agit de séduire les autres, de les grouper et garder autour de soi par son charme. Une politesse rare, encore qu'un peu obséquieuse et maniérée, s'ingénie, aussi bien dans les lettres que dans les rapports journaliers, à découvrir des attentions délicates, des soins empressés, des expressions et des façons choisies d'urbanité et de civilité. C'est de cette époque que l'Italien excelle dans

1. V. entr'autres recueils de Facéties, *Facezie e motti dei secoli XV e XVI*, Bologne, 1874.
2. *Le Facezie del Piovano Arlotto*, pub. par G. Baccini. Florence, 1884.

l'art subtil de ce qu'il appelle, en des mots intraduisibles, la *gentilezza* et la *piacevolezza*[1]. Il se montre aimable, intéressé, caressant, enveloppant envers chacun, même envers les enfants. Borso d'Este, pour mieux accueillir et honorer le petit Galeazzo Maria Sforza, qui lui rend visite à Ferrare en 1457, se transforme incontinent en gamin. « Et ayant oublié, écrit Soncino à Francesco Sforza, toute sa dignité et gravité habituelle et invétérée, et s'étant fait un autre homme, s'adaptant en tout aux divertissements juvéniles et y mettant son talent et sa pensée, il semble que sa Seigneurie ne sache penser à autre chose qu'à faire chose agréable et qui donne délectation et plaisir à votre angélique fils bien-aimé[2]. »

Il ne s'agit plus de pérorer à l'assemblée, d'endoctriner à l'école, de disputer ou de commander; il s'agit, entre égaux réunis pour le plaisir, de causer avec mesure et opportunité; l'art de la causerie s'inaugure et requiert une place entre la harangue, la dispute et la leçon; svelte, ailée, au service de la fantaisie et de l'à-propos, elle se développe au détriment du parler grave, soutenu et apprêté, jette des étincelles et des saillies, invente des facéties et des traits, et Pontano réclame, pour ce nouveau genre d'élocution, la vérité et la grâce.

Il s'agit, dans cette concurrence ouverte à la libre manifestation de chacun, de conquérir sa place à force de talent personnel, d'être plus brillant, mieux appris, mieux disert que les autres : le courtisan apprend à danser sans laisser choir son soulier, à toucher des ins-

1. On apprend à faire des mensonges agréables. Un proverbe romain contemporain dit : « So che tu menti per la gola, ma pur mi giova. » Poggio le relate de la sorte : « Sed ut hodie Romani solent dicere, cum qui eos præter modum laudat : « Quamvis te plane mentiri sciam, inquiunt, tamen me tuæ laudes delectant. » (Poggio, Epist. III, 2.)

2. « Scordatosi anchora ogni sua dignità gravità consueta et inveterata, et factosi uno altro homo, adaptandosi a piaceri giovenili in tutto e a quelli ponendo l'ingegno et lo pensiero ; nè altro pare che sapia pensare sua Signoria che di far cosa grata et che porga piacere et dilecto al prelibato vostro angelico figliolo. » (A. Cappelli, *Guiniforte Barzizza maestro di Galeazzo Maria Sforza*. Arch. stor. lomb. XXI, 399. Milan, 1894.)

truments d'une main légère, à entrer dans un tournoi avec élégance, à faire volter son cheval devant une femme, à s'habiller, à saluer, à présenter une fleur, à paraître toujours et en tout naturel, aisé, à sa place. Un nouvel art est inventé : celui du monde.

L'antiquité que l'Italie est en train de retrouver participe à cet affinement : elle révèle à ce peuple de chasseurs de marchands et de brigands l'idéal d'une société supérieure, où les manières sont plus nobles, les jouissances d'un ordre plus relevé, le rôle de l'esprit plus considérable. En même temps le paganisme réhabilite l'univers, qui n'est plus considéré comme un lieu d'exil et de pénitence, mais comme un jardin de délices rendu à l'homme oublieux de son péché. Au goût du ciel succède le goût de la terre. La tristesse n'est plus « sainte », et la chair n'est plus « fétide ». On n'a jamais fini d'admirer les merveilles d'ici-bas, qu'on avait trop longtemps condamnées. « Nos âmes, écrit Leone-Battista Alberti, se réjouissent à voir peints des paysages charmants, et des ports, et des pêcheries, et des chasses, et des scènes de bains, et des jeux de bergers, et des choses fleuries et pleines de feuillages. » « Les couleurs pures, ajoute Marsile Ficin, les lumières, les voix, la splendeur de l'or, la blancheur de l'argent, la science, l'âme, ces choses nous les appelons belles. » On ne saurait trop exalter cette demeure terrestre. Les fêtes, plus fréquentes, sont plus splendides. La maison, quittant son air refrogné de citadelle ou de boutique, se pare, s'égaie, s'ouvre au luxe et à la joie, devient le palais, comme la chambre familiale est devenue le salon[1]. La beauté pare et ennoblit la vie : elle est partout requise, partout présente, à la cuisine comme à l'église, dans la paix comme dans la guerre. Le manche d'une guitare, la couverture d'un livre de comptes, la poignée d'une arme de combat, un cure-dents, un bou-

1. Qu'on compare le palais Rucellai, construit à Florence par Leone-Battista Alberti aux palais du siècle précédent.

ton, une lettre onciale, un caractère d'imprimerie, l'objet le plus humble constitue une œuvre d'art. « Je puis vous faire, écrit Léonard de Vinci à Ludovic le More, des canons, mortiers, engins à feu de forme utile et belle. »

Maintenant, qu'on joigne cette finesse et cette barbarie, ce pressentiment d'élégance et ce souvenir de férocité, ce soin des lettres antiques et ce goût des viandes grosses, on aura la bonhomie. Au point de vue social, le Quattrocento est un siècle bonhomme, domestique, familier, qui tient le juste milieu entre les manières trop exquises et les manières trop brutales. Il est autant distant de l'animalité de tueurs de loups qui s'ivrognent et se cognent que de l'affectation anémiée de courtisans qui se pomponnent et saluent en trois temps. L'esprit travaille la matière sans réussir à l'appauvrir ; il corrige, mitige et atténue la rudesse demeurée dans les complexions et les relations, sans prétendre à trahir la nature. La politesse tempère l'instinct, qui ne s'asservira jamais à l'artifice. La grâce éduque l'appétit, qui reste solide et bien portant. Les joies sont modestes, les rapports faciles, les habitudes campagnardes et savoureuses.

Ici les traits abondent. Ce n'est pas seulement ceci ou cela qui est significatif, c'est tout l'ensemble de cette vie sans apprêt et sans fard largement déroulée au soleil.

Mœurs cordiales. Détails intimes. Soins ménagers, et quelles personnalités rurales, candides, toutes de bonhomie et de simplesse !

C'est le duc de Ferrare qui offre gracieusement une provision de viande salée à Laurent de Médicis[1]. C'est la marquise de Mantoue qui se met en quête de belle toile de Reims pour les chemises de son époux[2]. Et c'est la vieille Alessandra Strozzi qui coud à son fils, à

1. A Cappelli, *Lettere di Lorenzo il Magnifico*. Modène, 1863.
2 Luzio-Renier, *Il lusso di Isabella d'Este*. Nuova Antologia, Rome, 1896.

ce marchand millionnaire qui bâtira dans sa ville de Florence le plus somptueux des palais, « quatre grands essuie-mains pour tenir à la toilette et deux petits pour les épaules, quand vous vous peignez, et des essuie-mains ronds et un peu rudes qui enlèvent le mieux la crasse du visage[1] ».

Point d'embarras. Point d'affaires. Les choses sont dites par leurs noms et les respects ne sont jamais exagérés. Il y a des vieux exquis, depuis le chapelain Matteo Franco qui soigne à Rome Madeleine de Médicis malade et entre dans les minuties les plus précises de sa garde-robe et de sa santé[2], jusqu'au chancelier Calandra, à qui il est commis d'instruire une petite Gonzague, à la veille de ses noces, des réalités de l'existence conjugale. Quant à Alessandro Picenardi, la nuit du mariage de Léonore Gonzague et de François-Marie de la Rovere, il n'a pu fermer l'œil, « tant il était rempli d'angoisse, de douleur et d'épouvante ». « Le matin, je me levai de bonne heure et j'allai dans la cour, soufflant comme font les braques, et allant de la sorte, je rencontrai la pauvre duchesse mère qui venait de voir sa fille, et lorsque Son Excellence me vit, elle dit : « Ah ! mon pauvre Alessandro ! » et elle ouvrit les bras, et elle m'embrassa, et moi elle, et elle me dit : « Les choses ont bien été, que Dieu en soit loué[3] ! »

Sur les routes d'Italie, le fils du rude condottière Francesco Sforza, lit les beaux romans de France qu'il a pris dans l'armoire dont son père lui a remis la clef[4] ;

1. Alessandra Strozzi, *Lettere di una gentildonna fiorentina*. Florence, 1877.

2. « Esce di rado, è stichissima, et certi cacherellini di topo sechi e riarsi come di ruggine. Non vuol cristei, non vuole untioni... E tutto per non puzare nel letto al marito. » (G. Volpi, *Un Cortigiano di Lorenzo il Magnifico*, p. 260.)

3. « La matina a bonhora fui in piede e andai in corte sausando come fanno i bracchi, et cosi andando iscontrai la poverina matre Duchessa che veniva da vedere la sua figliola e come sua Ex^tia mi vide disse : Alex^o mio caro, et apersi li brazi, et abrazomi et io lei, et mi disse : le cose sono andate bene, che Dio ne sia laudato. » (Luzio-Renier, *Mantova e Urbino*, p. 195.)

4. A. Cappelli, *Guiniforte Barzizza*, p. 406.

Laurent le Magnifique chante à gorge déployée des *rispetti* qu'il improvise; et un pape, le pape Pie II, au milieu d'adolescents, de jeunes filles et de jeunes femmes qui agitent des branches vertes, se promène librement, s'étend sur l'herbe, devise, questionne, sourit. Pour lui faire « chose agréable », des pêcheurs entrent dans l'eau et se mettent à pêcher devant lui. « Lui, en longeant la rive, admirait les pêcheurs, et à chaque prise de poisson, les pêcheurs le saluaient de grands cris et distribuaient leur butin aux domestiques, et c'est ainsi que, non sans un très grand plaisir, il fit un long espace de chemin[1]. » Et le poète Pontano berce son nouveau-né au bruit de berceuses latines qu'il compose. Et le vainqueur de Fornoue reçoit de sa petite Léonora, *filia obsequentissima*, qui tette encore, *adhuc lactans*, le plus joli des compliments[2]. Et au milieu des soucis de la campagne, ce guerrier se préoccupe de son costume. « Hier, lui mande la marquise Isabelle, nous allâmes à la chambre de notre petite fille, et nous eûmes plaisir à la voir allègre et saine, et nous la fîmes habiller en notre présence, selon votre ordre, de sa robe de damas blanc[3]. » Car avec la grâce de la vie, la grâce des enfants est reconnue. « Ah! comme c'est bien travailler et prosfiter, s'écrie l'ascète, les tenir tout le jour dans les bras, les baiser, les lécher avec la langue, leur chanter des chansons, leur conter des fables menteuses, les effrayer avec l'ogre, les tromper, jouer à coucou avec eux, et mettre toute diligence à les faire beaux, gras, joyeux, riants et contents en toute chose, selon la sensualité[4]! »

1. Æneas-Sylvius, *Commentarii*.
2. Luzio-Renier, *Francesco Gonzaga a Fornovo*. (Arch. stor. it. Florence, 1890, p. 43.)
3. « Heri andassimo a la camera della nostra figliolina et hebbimo piacere vederla alegra e sana, facendola vestire in presentia nostra de li soi vestimenti di damasco biancho, secondo l'ordine vostro. » (Luzio Renier, *Mantova e Urbino*, p. 75.)
4. « Or come ben guadagni e lavori, tutto' l di tenergli in collo, baciargli, e con la lingua leccare, cantare lor canzone, narrare bugiarde favole, far paura con trentavecchie, ingannare, con essi fare a capo nascondere, e tutta sollecitudine porre in fargli belli, grassi, lieti,

Mais qu'importe la voix de rogomme des prêcheurs attristés? Leur chaire elle-même est sculptée de gamins joufflus, potelés, espiègles, qui dansent, qui chantent, qui jouent et rient[1].

De son propre mouvement, l'humaniste Pier-Candido Decembrio traduit pour la duchesse malade les histoires bibliques de Joseph et de Tobie, s'imaginant qu'il y a en elles une merveilleuse vertu curative[2]. Le duc son mari lui conseille de prohiber aux médecins les melons, les fruits et le vin qu'ils lui défendent[3]. A la femme de Laurent le Magnifique, qui couche une nuit dans la maison d'Antonio del Pela, bourgeois de Colle di Valdelsa, le brave homme ne peut se tenir de présenter toute sa famille : « Madonna Clarice, voici ma fille; allons, avance, touche-lui la main. Et cette autre, et cette autre. Celle-ci est ma petite-fille, et aussi cette autre, et cette autre encore. Tous ceux-là sont mes petits-enfants; voyons, tenez-vous droits, soyez gentils. Celui-ci, je veux le faire prêtre, celle-là moinesse, celle-là vient de se marier, celle-ci fait des franges vénitiennes, cette autre des rubans[4]... » Dans la compagnie réunie aux bains de la Porretta, dont nous parlions tout à l'heure et qui passe le temps à se conter des nouvelles, le jeune fils du Bentivoglio veut aussi jouer son rôle. Il expose son petit répertoire, les contes qu'il sait, qu'on lui a appris, la métamorphose de Térée, la fable du Loup et du Cochonnet, la ruse que Malagigi joue à Carlomagno; cependant aucune de ces histoires ne sourit à l'assis-

ridenti e secondo la sensualità in tutto contenti. » (G. Dominici, *Regola del governo di cura familiare*. Florence, 1860, p. 151.)

1. Par exemple, la chaire de Prato sculptée par Donatello.

2. Marco Borsa, *P. C. Decembrio e l'umanesimo in Lombardia*. Arch. stor. lomb. Milan, 1893, p. 402.

3. « La confortiamo voglia fare vetare ancora a loro quelle cose che gli sono in appetito, come sia li meloni, frutti e l'altre cose... » (*Il focolare*, Milan, 31 décembre 1896.)

4. « Madonna Clarice, quest'è mia figliuola : fatti in qua, toccale la mano. E quest' altra. E quest' altra. E questa è mia nipote... E questa, e questa. E questi fanciullini sono tutti mia nipoti ; state ritti, state cortesi ; questo vo'far prete, questa monaca, e questa ho maritata ora ; questa fa frange veniziane, e questa nastri... » (I. Del Lungo, *Florentia*, 1897, p. 422.)

tance : « Mais alors, s'écrie l'enfant quasiment confus, que voulez-vous que je dise ? Je dirai ce que j'ai appris de ma nourrice. » « Oui, oui, » répondirent les femmes. Et toute la compagnie ajouta : « C'est cette histoire plutôt que toute autre que nous voulons entendre. » Et l'enfant, la tête baissée et le genou en terre, comme vraiment né de parents excellents, commença son histoire en ces termes. [1] »

Jamais la rondeur, la simplicité, l'absence de préjugés et de compliments n'a été plus grande que dans cette époque toute d'adolescence et de fraîcheur

III

L'âme d'une société ainsi comprise est la femme [2].

Rien ne montre mieux la métamorphose qui s'accomplit dans les mœurs que la place que le siècle accorde à la femme, qui sort de sa pénombre, participe à la joie, tient un rang, joue un rôle qu'au moins dans la réalité de la vie médioèvale le passé lui refusait. A la fin du Trecento, Franco Sacchetti pouvait encore dire : « La bonne femme et la mauvaise femme veulent pareillement le bâton [3]. » Aujourd'hui Donato Acciajuoli corrige : « Reprends plutôt la mauvaise femme par le sourire que par le bâton [4] ; » et san-Bernardino ajoute : « Femmes, bien que Dieu vous ait faites femmes,

1. « Ma che volete dunque ch'io dica, disse il fanciullo quasi confuso. Io dirò quello imparai già dalla mia nutrice. Si, si, resposero le donne! E tutta l'altra brigata ridendo : Questa sopra ogni altra cosa udire vogliamo. Et il fanciullo col capo reverente e col ginocchio a terra, come vero nato di prestantissimi parenti, cosi incomminciò. » (Arienti, *Le Porrettane*, p. 144.)

2. Janitschek, *Die Gesellschaft der Renaissance und die Kunst*. Stuttgard, 1879. — Cecchi, *La Donna e la Famiglia italiana dal secolo XIII al secola XVI*, Nuova Ant. 1 et 15 oct. 1878. — Rodolfo Renier, *Tipo estetico della donna nel medioevo*, Ancône, 1885. — Carlo Braggio, *La Donna del secolo XV nella storia*, Gênes, 1885. — Marco Minghetti, *Le donne italiane nelle belle arti al secolo XV et XVI*. Bologne, 1896.

3. « Buona donna e cattiva donna vuole bastone. »

4. « Riprenderai più tosto la cattiva donna col riso che col bastone. » (G. Marcotti, *Un Mercante fiorentino* (*Op. cit.*, p. 36).

ne rougissez pas d'être femmes[1]! » Tout est là.

Au moyen âge, et d'ailleurs dans tout ce qui, au Quattrocento, est resté fidèle à la tradition du moyen âge, la femme demeure en recul, à une place d'arrière-plan, dans la modestie de la chambre close. Si la chevalerie la regarde comme un dieu, l'Eglise la conçoit comme un diable, et c'est l'Eglise qui, dans la pratique de la vie ordinaire, a raison. Il ne faut pas que l'hommage des poètes et l'ingénieux artifice des cours d'amour nous illusionnent dans cette affaire : ce sont là des propos jolis, des façons d'être galantes, des états d'âme littéraires et bien portés qui valent dans les livres et au temps de la jeunesse, qui n'ont pas sensiblement altéré la discipline raide, à la fois monacale et romaine, de la famille italienne. Pétrarque peut bien chanter Laure. Le reste du temps, il déteste la femme qu'il tient éloignée de sa maison et de son souci. « La femme, écrit-il, est le plus souvent le diable incarné, ennemie de toute paix, occasion d'impatience, source inépuisable de discordes et de disputes, et l'homme doit s'en écarter, s'il veut pourvoir à la tranquillité de sa vie[2]. » Et, ce disant, Pétrarque exprime son idée véritable et l'idée véritable de son époque.

A l'homme raisonnable, la femme apparaît un être inférieur. Elle est une créature du diable, « une épileuse de jeunesse, dit Æneas-Sylvius, une mangeuse de patrimoine, une porte de mort, un instrument d'enfer[3] ». « Toutes les femmes

1. « Benchè Idio v'abi fatte femine, non vergognatevi di essare femine. » (*Prediche*, II, 141.)

2. « Fœmina ... verus est diabolus, hostis pacis, fons impatientiæ, materia jurgiorum, qua caruisse tranquillitas certa est... Uxores habeant, qui muliebri sine fine consortio et nocturnis amplexibus atque convitiis vagituque infantium et insomni negotio delectantur... Nos si dabitur, nostrum nomen non conjugio sed ingenio, non filiis sed libris, non fœminæ sed virtutis auxilio propagamus... Conjugalium tœdiorum pleni sunt thalami, omnes lecti, domus, vici, atria, plateæ... Deo gratias et provisum fuit ne in hos laqueos incideremus... » (PÉTRARQUE, *Opera*, Bâle, 1554, 2 vol. Epist. sen., XIV, 3.)

3. « Quid est, oro, mulier nisi juventutis expilatrix, virorum rapina, senum mors, patrimonii devoratrix, honoris pernicies, pabulum diaboli,

sont folles, assure Alberti, et pleines de puces[1]. »

Son image n'est point faite à l'image de Dieu, et le peintre Cennino Cennini ne trouve dans son corps aucune mesure accomplie[2]. Quand on l'épouse, l'acte a la même importance, pour Sacchetti, que d'empletter un cheval; on la traite en servante, en nourrice ou en ménagère; on la séquestre. On lui apprend à coudre, non à lire, « car il ne sied pas trop bien aux femmes de savoir lire, à moins que tu ne veuilles la faire moinesse[3] ». Dès l'âge de sept ans, on la sépare du commerce des garçons, même de ses frères, avec lesquels elle ne doit « ni discourir, ni dormir, ni rien[4] ». On la fait balayer, relaver et récurer[5]. On la marie sans prendre conseil de sa volonté ou de son cœur. Son office n'est point d'être belle, savante, de plaire, sourire, charmer, briller : il est de continuer l'espèce en silence. « J'estime, dit le vieux Gianozzo, que la beauté d'une femme ne se juge pas aux grâces et gentillesses du visage, mais dans la personne bien formée et appropriée à te porter et te produire en abondance de très beaux fils[6]. »

Ses vertus sont des vertus de femelle, comme ses grâces sont des grâces de foyer. Elle ne sort point. Elle n'entre point dans les boutiques, car « ce ne serait pas honorable qu'elle trafiquât avec les hommes parmi les places. » Elle ne se montre point aux fenêtres. Elle ne touche point aux affaires, aux tiroirs, aux papiers, ni

janua mortis, inferni supplementum ? » (Æneas-Sylvius, *Opera*, p. 609.)

1. « Tutte sono pazze e piene di pulce le femmine. » (Alberti, *Oper. volg.*, 1, p. 43.)

2. Cennino-Cennini, *Il libro dell'arte*. Florence, 1859, cap. lxx.

3. « E s'el è fanciulla femina, polla a chuscire, e non a leggere, che non istà troppo bene a una femina sapere leggere. » (*Breve Consiglio di Paolo da Certaldo*, pub. par S. Morpurgo. Florence, 1892.)

4. Vespasiano, *Delle lodi e commendazione delle donne*, publ. par V. Marchesini. Florence, 1890.

5. San-Bernardino, *Prediche*, II, 455.

6. « Stimo le bellezze in una femina si possono giudicare non pure ne' vezzi e gentilezza del viso, ma più nella persona formosa e atta a portare e produrti in copia bellisimi figliuoli. » (Alberti, *Op. volg.*, II, p. 159).

aux soucis ni aux secrets de son mari. Elle n'a pas à questionner ni à se mêler; elle n'a pas à récriminer ni à se plaindre; sa quérimonie est fâcheuse et son babil importun. Griselda, qui se laisse chasser de la couche conjugale, chasser de la maison conjugale, décapiter dans sa dignité de femme, d'épouse, de mère, qui sacrifie à son seigneur et maître jusqu'à son honneur et jusqu'à son enfant, reste le modèle. C'est à dessein que Boccace en a couronné son *Décaméron*. Elle dit son chapelet, fréquente l'église, donne le sein, porte les clefs, répartit l'ouvrage, raccommode le linge, veille à la cave, veille au grenier; elle sait des litanies, des oraisons, des recettes, des remèdes, des chansons pour endormir et consoler les enfants; elle se lisse le front d'eau et ramène ses cheveux sous la coiffe; elle baisse les yeux, elle s'efface. C'est du moins son devoir. Et, de la sorte, assise sur sa vertu comme sur un coffre, au milieu de ses servantes et de ses femmes, modeste et paisible, elle aura accompli sa destinée quand on pourra graver sur sa tombe l'épitaphe de la matrone romaine : *lanam fecit, domum servavit*.

Le Quattrocento, peuplé de commères et de bourgeoises, rempli de moralistes rogues et de consciences rigides, reste dans tout l'élément conservateur et républicain de sa vie, fidèle à cet idéal rébarbatif. Du même coup il en élabore un autre.

Trop voluptueux pour se priver d'une joie, trop artiste pour renoncer à une beauté, trop riche, possédant trop d'or et de bijoux pour ne les point accrocher à des épaules nues, il appelle la femme hors de l'enceinte de la famille, l'arrache à la quenouille ou au berceau, la pare, l'exalte et l'adore. Il ne lui demande pas que des vertus domestiques ; il lui demande des vertus mondaines ; il l'introduit dans la lumière et dans le lustre du salon, et, au lieu de ne la considérer qu'avec des yeux chagrins d'éducateur ou de mari, il lui sourit avec des yeux d'amant. La femme n'est plus celle qu'on

corrige; elle devient celle qu'on aime, et elle a toujours vingt ans.

Pétrarque, jugeant la matière indigne, ne s'occupait point de femmes. Boccace, dans son *Décaméron*, qui se divertit aux fraudes des Florentines fûtées et amoureuses, dans ses romans du *Filocopo* et de la *Fiammetta*, qui glorifie la fille du roi Robert, dans son *Ninfale fiesolano*, dans son *Corbaccio*, dans son *Filostrato*, jusque dans son œuvre latine, et dans ce *De claris mulieribus*, qui énumère les femmes illustres, depuis Eve à la reine Jeanne de Naples, n'a d'yeux, d'oreilles, d'amour, de haine et d'attention que pour les femmes. Un siècle après, le frère Filippo Foresti, de Ferrare, écrit les biographies des femmes célèbres, et un religieux anonyme, ayant évoqué la sainte Vierge, « avec les genoux du cœur ployés en terre », prend expressément la défense des femmes. Son livre, *Della defensione delle donne*, est curieux[1]. L'auteur s'y emploie à détruire les trois sortes de reproches qui sont adressés aux femmes, « premièrement que toutes sont de peu de talent et cervelle; deuxièmement qu'elles sont toutes impudiques et très déshonnêtes; troisièmement, très inaptes et difficiles à bien faire, mais qu'à tout mal, tromperies, fraudes, embûches, toutes soient très disposées et accommodées[2] ». Tout à l'heure, l'Eglise prétendait que la femme n'est point faite à l'image de Dieu : *mulier non est facta ad imaginem Dei.* Aujourd'hui c'est l'Eglise qui prend sa défense. A ses yeux, la femme est aussi une créature de Dieu, puisque Dieu la créa de son esprit, comme l'homme. Et s'il est vrai que l'Eglise consacra toujours de son autorité le fait accompli, la réhabilitation de la femme est désormais accomplie.

1. *La Defensione delle donne d'autore anonimo.* Scrittura inedita del secolo XV, pub. par Francesco Zambrini. Bologne, 1876.

2. « Prima; che tutte siano di poco ingegno e cervello; seconda, che siano impudiche tutte e disonestissime; terzia, al ben fare difficili e inettissime, ma ad ogni male, inganni, fraudi, insidie, tutte siano attissime et accomodate. » (*Ibid.*, p. 15.)

C'est en vain que sant-Antonino répète à sa pénitente le conseil du passé : « Montrez-vous pour un temps sotte aux hommes, afin qu'éternellement vous soyiez sage auprès de Dieu[1] ! » Quelle est la jeune fille d'aujourd'hui qui prête l'oreille au vieil évêque de Florence, elle qui reçoit une éducation toute masculine, qui est élevée avec les jeunes gens, et à qui l'on apprend, outre le grec et le latin, à chevaucher, à courir, à jouer de la paume sur la pelouse, à chanter, à toucher d'une viole en bois de santal, à broder avec des aiguilles d'or et à danser, sans réfléchir « qu'aux très honnêtes femmes autre chose convient que d'étudier à poser les pieds selon les sons[2] » ?

Jadis Fiammetta avait beau citer à chaque instant les deux antiquités, elle n'était guère cultivée ; seul Boccace l'était ; Fiammetta est en train de le devenir. A l'âge de huit ans, la petite Cecilia Gonzaga sait écrire le grec, décliner les noms, conjuguer les verbes sans erreur. Lorsque le pape Pie II arrive à Urbin, une jeune princesse prononce devant lui une harangue latine si joliment fleurie que l'excellent latiniste s'avoue embarrassé d'y répondre[3]. Le roi Charles VIII de France est arrêté à Asti par une fille de onze ans, Margherita Solari, qui lui débite un compliment latin de sa composition. Costanza da Varano possède une éloquence supérieure, au dire de Barzizza, à celle des docteurs étrangers. Isotta Nogarola, seulement comparable aux Sybilles, aux Muses, à Sapho, dispute dans la maison de Lodovico Foscarini de la part res-

1. « Mostratevi stolta a tempo agli uomini, a ciò che voi possiate in perpetuo essere savia appo Dio. » (Sant-Antonino, *Opera a ben vivere.* Florence, 1855, p. 133.)

2. « Non usava (la mère d'Alessandra dei Bardi) quello usano le piu de tempi nostri, che in luogo di menarle a visitare le santissime donne, le menano e alle nozze e a balli e alle vanita, e mettono grandissimi studi in casa di farvi venir maestri, che insegnino loro ballare e andare a tempo : e non pensano, all'onestissime donne convenirsi altro, che imparare a porre i piedi secondo i suoni. » (Vespasiano, *Vite*, p. 539.)

3. Jacopus Bergomensis met ces paroles dans la bouche du Saint-Père : « Ego, domini mei, sic mihi persuades, nullam in Italiam mulierem adesse quæ sit cum hac, vel doctrina, vel eloquentia comparanda. »

pective d'Eve et d'Adam dans le péché originel. Cassandra Fedele compose un livre sur la classification des sciences. Alessandra Scala déclame, à Florence, l'*Antigone* de Sophocle avec une telle pureté d'accent qu'elle laisse charmée l'érudition qui l'écoute. Et si ces dernières sont des savantes, les femmes du monde suivent leurs traces. Ippolita Sforza, se rendant à Naples, emporte dans sa bibliothèque d'épousée l'Evangile en grec, Tite-Live en latin, Virgile avec le commentaire de Servius. Battista Sforza rit à gorge déployée, avec son ami l'humaniste Filetico, de l'imbécillité d'un familier qui ne savait point que l'*e* grec se change parfois en *o* : *dicebat ille Cymothee*[1]. Battista di Montefeltro, reçoit l'hommage du traité *De Studiis et Litteris* de Leonardo Bruni. Blanche d'Este, excellente dans la danse, dans la musique et dans la broderie, compose des vers en italien, en latin et en grec.

La femme s'aperçoit qu'elle est belle, se regarde au miroir et se sourit. Il n'est point vrai que cette chair humaine, dont elle est pétrie, soit un mélange impur de poussière et de boue qu'on ne saurait trop flageller, meurtrir et recouvrir. Pourquoi rougirait-elle, comme d'une honte, de ses cheveux, de sa gorge, de ses bras, que jadis elle n'avait jamais dissimulés d'un soin trop exact? Ce sont de belles choses que les anciens chantaient en des marbres divins. *Scindam ego nunc tunicam, subducta et veste papillas, Nuda eris...* ose écrire le poète Pontano[2]; et déjà, à côté des vierges emmitouflées du passé, les Botticelli, les Ghirlandajo, les Lorenzo di Credi, évoquent la nudité gracile et frileuse

1. « Quemdam familiarem nostrum erravisse memini, tecum disputantem, præceptor, cum Romæ essemus : dicebat ille Cymothee. In quo tantus est error ut in eo major esse non possit. » (B. Pecci, *Degli umanisti nel Lazio*. Arch. soc. rom. stor. patr. XIII, 480. Rome, 1890.)

2. « Scindam ego nunc tunicam, subducta et veste papillas
Nuda eris, et nullo tegmine bella geres.
Ipsa manum collo injicies, super ipsa recumbes.
Verbera et ipsa dabis, verbera et ipsa feres. »
(*Eridani*, ad Stellam.)

des Vénus, des Dianes, des Grâces et des Nymphes[1].

La femme échancre sa robe, dégage ses cheveux, qui enroulent leurs annelures autour de son front pensif, expose avec un frisson les mystères de son corps délicat à la jeunesse de l'air. Elle conçoit pour ses ongles, pour ses dents, pour ses cheveux, pour rendre plus blanche, plus molle, plus douce, sa peau nue, des huiles, des poudres, des pâtes, des eaux de toilette, dont les secrets ingénieux remplissent les innombrables *ricettari* contemporains. Elle jette loin les toiles grossières, les coiffes empesées, les lainages sombres et rudes qui emprisonnaient, engonçaient les commères des peintures giottesques. Voici en retour les brocarts *sopra ricci* ou les brocarts *ricci sopra ricci*, qui coûtent deux mille francs le bras, tissés et brodés d'animaux, d'aigles, de faisans, de paons, de tigres, de léopards, et de quelque emblême d'amour ou de quelque devise latine[2]; voici les soies, les satins, les velours, les damas, les étoffes lamées d'or et d'argent, alourdies de bijoux; voici les fines toiles de Reims et d'Allemagne, les mousselines ténues, les dentelles diaphanes, et les bas d'écarlate, et les cordelettes d'or, et les manches séparables, si longues qu'on en vêtirait plusieurs pauvres, dit san-Bernardino, si pesantes qu'il faut à Bianca Maria Sforza les comtes Corrado di Lando et Manfredo Tornielli pour les lui porter; voici les fils de perle, les chapelets d'or, d'améthyste et d'ambre, les ferronnières, les diadèmes, les agrafes, les fibules, les bijoux signés de grands noms. Le luxe dépasse l'imaginable[3]; ni les lois somptuaires,

1. Valla écrit : « Ausim affirmare, nisi fœdæ et simul et emeritæ feminæ reclamarent... utpote quæ numero vincunt formosas, vel nudas, vel seminudas utique in æstate incessuras, quod utinam, ut pro me dicam, hoc a viris fieri permitteretur, et plus bellas corpore quam deformes, teneras quam exsicatas audiremus. Nam si his feminis quæ pulchrum capillum, pulchram faciem, pulchrum pectus habent, has partes denudatas ferre patimur, cur in eas injuriosi sumus, quæ non iis, sed aliis partibus pulchræ sunt ? » (*De Voluptate.*)

2. Luzio et Renier. *Il lusso di Isabelle d'Este.* Nuova Antologia, juin, juillet, sept. et oct. Rome, 1896.

3. « E mai si foce, dit Alessandra Strozzi, le maggiori spese in dosso alle donne che si fa ora. Non è si gran dota, che quando la fan-

ni les sermons des prêcheurs, n'y peuvent rien. Béatrice Sforza se commande quatre-vingt-quatre robes neuves en l'espace de deux ans; Isabelle d'Este attache à sa robe six cent neuf boutons d'or ; Ippolita Sforza porte une robe qui vaut un quart de million. « En une nuit, s'écrie Léonardo Bruni le lendemain de ses noces, j'ai consommé patrimoine et matrimoine. »

Ainsi faite, jolie, cultivée et parée, une devise latine sur la manche, un livre savant dans la main, ornée d'esprit et de corps, la femme n'est point pour rester à la maison ; ce serait dommage. Il faut qu'elle se montre, qu'elle participe aux actes de la vie sociale et joyeuse qu'elle enrichira de son apport précieux. Son existence n'est plus un reflet et un écho, une sujétion dans la maison fermée. Elle a une personnalité propre, une âme à elle, des impressions, des opinions, des connaissances qu'elle s'est acquises et qu'il est bon de savoir. Elle a des choses à dire, des qualités à produire, des conseils à donner. Elle est quelqu'un. Et à ce quelqu'un incombe une mission charmante, non plus de continuer l'espèce, mais d'apporter de la grâce et du prix dans les rapports, d'assouplir les relations gourmées, d'alléger, d'égayer et de parer la culture de la société qui renaît. Elle est le centre naturel de ce monde éparpillé, qui n'a plus à sa tête une idée ou un chef ; elle le groupe autour d'elle, le dirige, l'excite, le retient, empêche le discours d'être trop grave, la plaisanterie d'être trop libre, les manières d'être trop grosses. C'est pour elle qu'on s'efforce d'être alerte, gracieux, désinvolte, de secouer la poussière des livres ou la boue des chemins, de brosser son habit et ses façons, d'éviter comme des fautes et presque comme des vices la longueur, la lourdeur, la raideur. Lorsqu'elle est là, on parle mieux, on voltige avec plus d'aisance, on chante avec plus de mélancolie, on conte avec plus d'à-propos. Et Castiglione pourra bientôt écrire « qu'il

ciulla va fuori, che tutta l'ha in dosso, tra sete e gioie. » (Lettere d'un gentildonna fiorentina, p. 548.)

n'y a point de cavalier qui puisse avoir de la grâce, de l'agrément ou de la hardiesse sans la fréquentation, l'amour et la faveur des dames ».

Cependant sa royauté évidente, de fait, non de droit, se réclame de son charme féminin, non de sa force virile. Il peut lui arriver de savoir le grec comme un cuistre et de manier l'épée comme un reître; il ne lui arrivera jamais de vouloir intervertir les rôles. Alors qu'une liberté si grande vient de lui être octroyée, elle ne songe point à en réclamer une plus grande, ni à rien désirer supplanter. Au contraire, elle s'étonne de tant de marges et d'horizons; elle garde comme une surprise heureuse et un exquis embarras de l'air qui pique sa peau nue, du soleil qui luit sur sa robe chamarrée, des spectacles inédits et défendus auxquels sa science l'initie et qu'elle regarde entre ses doigts écartés comme la *Vergognosa* de Pise. Le commerce de Platon ne lui a pas désappris la petite chanson dont elle berce son nouveau-né; les aiguilles d'or, l'habitude du fuseau de laine; la grâce nouvelle, les austères vertus. Elle peut en même temps et tout ensemble satisfaire aux humbles besognes de la ménagère et à son rôle délicat de *Madonna*. C'est une mondaine sans doute; du même coup, c'est une mère et une épouse. Elle ne rougit plus d'être femme, mais elle ne prétend pas devenir homme. Elle est libre, elle n'est pas émancipée.

Le siècle précédent avait exalté Béatrice, c'est-à-dire un rayon de l'échelle platonicienne qui conduit à Dieu. C'est au Quattrocento que naquit Angélique, où l'Italie incarna son éternel féminin, et c'est au Quattrocento que naquit Isabelle d'Este, l'apparition féminine la plus glorieuse de la Renaissance. La femme n'est plus une déité inaccessible dans un paradis de lumière, et elle n'est plus le diable incarné que Pétrarque recherchait en enfer. Ce n'est plus la Dame translucide que le poète et le chevalier élevaient sur le socle de leurs rêves, et ce n'est plus la servante docile, ravalée aux gros métiers

de la maison. Elle n'est plus si haut ni si bas. Relevée de son abjection et descendue de son piédestal, elle est mise par le Quattrocento à sa place d'humanité véritable, à côté de l'homme, à marcher, à lutter et à souffrir avec lui.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE

I. L'âme italienne. — Le christianisme opposé à sa structure toute classique et latine. — L'Eglise catholique, apostolique et romaine. — Ce qu'elle garde du paganisme. — Le culte, le dogme et la discipline. — La religion reste une fonction publique.
II. La papauté au Quattrocento. — Les papes : l'idée pontificale disparait devant le personnage. — Rome, état italien : ses limites, ses ressources, ses faiblesses, sa politique et ses armes. — La foi, moyen politique et moyen financier. — La Rome glorieuse et belle : Nicolas V, Pie II. — Le pouvoir temporel.
III. Protestation italienne et catholique contre l'Eglise. — Dante. — Les secrétaires apostoliques. — Les cardinaux. — Comment on parle au pape et du pape : Marsile Ficin, Lorenzo Valla. — Cette protestation n'aboutit pas à l'hérésie. — L'Eglise perd son importance de facteur spirituel et moral.

I

L'Italie enferme un élément particulier : elle est le siège de l'Eglise.

Cette Eglise, mêlée à toutes ces convulsions, intervenant à toutes les heures de son histoire, partout présente, toujours présente, universelle et éternelle, lui assure une place spéciale. L'Italie, possédant l'Eglise, ne peut être comparée exactement à aucune autre nation d'Europe. Après avoir vu la signorie et la société, il nous faut donc voir l'Eglise.

Pour l'expliquer ou tout au moins pour essayer de la comprendre, il est nécessaire de considérer l'âme italienne, dont elle est le produit grandiose et spontané, telle que des siècles de soleil ont formé cette âme et telle qu'elle est apparue, lorsque les circontances extérieures ne l'ont pas oblitérée.

C'est une âme heureuse, épanouie et eurythmée, faite avec des lois d'équilibre et de clarté, gardant à ses origines une structure de simplicité et de santé

incomparables. Elle ne se replie pas, elle s'épanche; elle ne se concentre pas, elle s'entr'ouvre; elle ne s'isole pas, elle se répand et s'abandonne aux constants appels d'un climat plus tendre et d'un paysage plus beau. L'Italien ne vit pas, n'a jamais vécu chez lui, dans le for de sa conscience et de sa maison. Le sentiment du confortable lui est aussi inconnu que celui de l'intimité. Il vit dans la rue, sur la place, où il traite ses affaires, fréquente ses amis, se repose, se promène ou s'agite; il est en dehors et au dehors, au sein d'une nature clémente et tempérée avec laquelle il communie et chez laquelle il se trouve bien. Cette nature n'a rien d'agressif et de rigoureux; elle n'est pas trop brûlante ou trop gelée, trop éclatante ou trop obscure; il n'y a pas besoin contre elle de se défendre et de se prémunir; on ne lui échappe pas, on y reste. Terre bénie et fleurie, elle accueille l'enfant qui se confie à elle, le console, le tranquillise dans la lumière et dans la paix, l'appelle à soi pour le détourner de lui, et lui offre en telle profusion une si douce magie de spectacles qu'il oublie le reste et se rend. Insensiblement, sans secousses, l'attention se détourne de la vie intérieure; le regard se pose et se repose sur le détail de formes pures et splendides; la pensée se limite à la contemplation de l'univers physique et merveilleux. Pourquoi penser? En italien, une pensée signifie un chagrin. A quoi bon monter plus haut, descendre plus profond, chercher derrière? Crever le ciel jonché d'étoiles, fouir le sol semé de fleurs? Regarde! Et comme devant le soleil la brume se dissipe, le mysticisme s'enfuit devant la réalité, le symbole le cède à l'allégorie, et la métaphysique n'est aux yeux de Guichardin, qu'un vain exercice de l'esprit. L'Italie n'a pas donné au monde les géants de sa pensée, elle lui a donné les plus hauts, les plus purs, les plus fervents ouvriers de sa beauté. Ce n'est pas son cerveau qui est saisi devant le jeu des apparences, c'est son œil. Pour

qu'elle comprenne, il faut qu'elle voie; sa langue naturelle s'exprime en images, non en idées. Et dans cet effort tenace, où semble se résumer l'aventure intellectuelle de l'Italie, à une réalité plus précise, plus concrète, plus matérielle, plus étroitement serrée dans la splendeur de ses aspects et dans la rigueur de ses lois, il faut reconnaître l'influence de l'astre radieux et salutaire dont Virgile admirait la lumière diffuse sur le ciel apaisé, que saint François d'Assise appelait Monsieur le soleil, qu'à l'heure qui nous occupe Marsile Ficin prie et Jovien Pontano adore, qui chasse les tristesses et les nuages, développe au dehors les esprits et les plantes, réconcilie la créature avec la création, limite l'infini qu'il mesure, éclaircit la profondeur qu'il transperce. *Sine sole sileo*, disent les cadrans solaires des villas patriciennes. Ainsi l'Italie. Sans soleil, elle se tait.

Une telle habitude de l'esprit n'est point favorable au christianisme. Le christianisme, né d'un désaccord entre le dehors et le dedans, pénétré du sentiment de l'impuissance humaine, plaçant la réalité suprême au dessus et au delà, et n'étant presque fait qu'avec de la vie intérieure, n'est point chez lui sous ce climat d'harmonie, de tendresse et de volupté. L'Italie a donné à l'humanité de très grands chrétiens. Elle lui a donné peut-être le plus grand de tous, le divin Poverello d'Assise. Il est à remarquer qu'elle les inspira lorsqu'elle-même, enfoncée dans la nuit universelle du moyen âge, semblait arrachée à son sens, et que ceux qu'elle produisit, génies d'équilibre, de mesure et de clarté, moins fils du rêve que de l'action, paraissent se ressentir, dans leur sens pratique et pour ainsi dire politique, de l'influence heureuse de cette terre de beauté. A son contact bienveillant, le christianisme se mitige, s'atténue, s'humanise, s'égaie, se réconcilie avec les hommes et avec les choses; et, lorsqu'à la Renaissance, l'Italie est rendue à son origine, il s'organise et se

réduit dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

L'Eglise catholique, apostolique et romaine, moins que chrétienne, est surtout, comme son nom l'indique, romaine. Elle est une expression splendide, la plus stable et la plus considérable, de cette *romanitas* dont saint Augustin inventa la parole. Merveilleusement avertie de la structure toute latine de l'âme italienne, au courant de ses besoins comme de ses possibilités, au lieu de détruire un passé si profondément inscrit aux racines du sol et aux catégories de l'esprit, elle le transforme; au lieu de renverser le Colysée, elle le consacre; au lieu d'abattre les obélisques de granit que dressèrent les Gentils, elle les termine d'une croix légère qui ne les défigure ni ne les altère. Tout est maintenu de l'ancienne civilisation qui a régi le monde, et non seulement la langue, mais les institutions, les traditions et les pompes, l'ensemble et le détail, l'organisme et le bibelot, et comme on a fait des paroisses avec les municipes, avec les cratères antiques on fait des bénitiers. « Nous pouvons dire, écrit un des plus fidèles employés de la Curie, l'humaniste Flavio Biondo, que l'état de choses actuel est semblable à celui des anciens, puisque le Pontife romain semble s'acquitter de l'office et répondre au rôle du consul; les cardinaux correspondre au rôle du Sénat, les rois, les princes, les ducs, les marquis correspondre au rôle des légats, des questeurs, des tribuns de milice, des préfets de Gouvernement, des centurions et des décurions... La multitude des évêques et des autres ecclésiastiques fréquentant la curie tient la place des magistrats qui administrent, ou les charges de la république, ou les diocèses des provinces... La basilique de Saint-Pierre est le Prétoire... Aussi, sans offense, pouvons-nous dire que l'Église romaine et la république romaine sont semblables [1]. »

1. « Similem itaque presentis rei statum esse hinc dicimus, quia pontificem romanum consulis, cardinales senatorum, principes, duces,

Comment demander à ce peuple, épris de réalité sensible, qui ne saisit l'idée que par sa forme plastique, qui ne comprend que lorsqu'il voit, qu'il sent, et qu'il touche, un culte uniquement spirituel, un culte qui ne soit qu'en esprit? Il avait trouvé le paganisme : on le lui conserve. Les dieux antiques, les beaux dieux nobles et calmes, n'ont jamais déserté leur patrie. Ils gardent leurs fidèles et leurs légendes. C'est à peine si on les débaptise ou les démarque, si on appelle Marie l'ancienne Vénus, saint Pierre, l'ancien Zeus. Le peuple s'agenouille devant leurs images glorieuses, taillées dans le marbre, coulées dans le bronze, peintes contre les murs, qu'il continue à prendre pour leurs personnalités réelles. Il continue à aller à eux en procession, les mains chargées d'offrandes, de nourritures, de fleurs, de parfums, d'animaux, pour se les rendre favorables; et eux continuent leur rôle d'autrefois. Ils restent ce qu'ils étaient dans le monde antique, des patrons familiers, accessibles, intéressés aux petites affaires d'un chacun, des protecteurs indigènes, locaux, qui président aux corporations, aux lares, aux fontaines, qu'on prie avec les mêmes formules, qu'on évoque dans les mêmes occasions; et comme jadis Milon, avant de tuer Clodius, avait imploré telle déité, aujourd'hui Olgiati implore saint Ambroise avant de tuer le Visconti.

C'est à peine si le dogme s'altère. « Le christianisme, écrit le pape Pie II au sultan, n'est qu'une nouvelle leçon plus complète du souverain bien des antiques. » Ce qui, pour d'autres, constitue l'essentiel du christianisme, l'idée de .péché et, par conséquent,

marchiones, comites et alios christiani orbis nobiles, legatorum, quæstorum, tribunorum militum, præfectorum præsidiis, centurionum et decurionum, officio fungi et respondere videtur. Episcoporum vero et aliorum ecclesiasticorum multitudo romanam frequentans curiam, magistratum obtinet locum, per quos aut reipublicæ officia, aut singulæ provinciarum dioceses administrentur... Petri ipsius basilica est pretorium, consul est pontifex... Non itaque injuria dixisse videmur, romanæ olim reipublicæ similem esse ecclesiasticam rem romanam. » (Flavio Biondo, *Opera*. Bâle, 1559, p. 217.)

celle d'expiation, demeure au second plan. L'âme n'est point compliquée de pensées importunes ; on ne lui demande pas de trahir sa nature classique, de se replier sur elle-même, de se livrer à un examen quotidien de ses fautes, de puiser dans le sentiment douloureusement fortifiant du remords des énergies nouvelles pour la bataille du salut ; on la confie à un guide bienveillant, à un spécialiste habile qui la soutient, la conseille, la dirige, la panse, la lave, la relave et la guérit. Les églises italiennes, les dômes, les cathédrales, les basiliques que la beauté élève ne sont point, non plus, des lieux de retraite et de contrition. Construites dans l'équilibre et l'harmonie, elles ne s'élancent pas au ciel, n'y dressent point de pinacles, n'y tordent pas de crochets, n'y accumulent pas des masses tourmentées et éperdues, elles s'étalent sur la terre qu'elles semblent étreindre et à laquelle elles demeurent fidèles. Elles s'ouvrent sur la place qu'elles continuent et qu'elles embellissent. On n'y vient point se recueillir et se ressaisir dans la solitude et l'intimité, on y vient flâner, prendre le frais, voir les gens. L'œil se distrait de belles formes, de belles couleurs, de belles voix. On y est bien. On n'y est pas chez Dieu, on y est chez soi. On y danse, on y joue, on y dîne. On y fait des affaires et les cent pas. On y écoute un homme savant, qui, du haut de la chaire, commente le poème de Dante ou récite des poésies latines. On y apporte tout ce qu'on a de beau, de précieux, les marbres profanes qu'on retrouve, les drapeaux, les trophées conquis sur l'ennemi[1]. C'est le forum, un forum cou-

1. Une nouvelle de Sacchetti débute ainsi : *Certi Fiorentini erano a cena in una chiesa di Firenze.* San-Bernardino dans son sermon 38, *Dei mercatanti e de' maestri e come si deve fare le mercanzie*, s'élève contre ceux qui trafiquent dans le Dôme de Sienne. A Pérouse, le 18 avril 1482, Astreo récite, dans l'église de Santa-Maria Maggiore, une élégie en l'honneur de Platina. A Florence, le 16 janvier 1428, maître Antonio d'Arezzo *expose* Dante dans l'église de San-Stefano ; l'église se trouvant trop petite, il continue dans l'église de Santa-Maria del Fiore. A Naples, on attache un cochon vivant à une corde qu'on monte et qu'on descend dans l'église par le moyen d'une poulie : c'est à qui,

vert et protégé, bon lorsque la pluie ou le soleil rend l'autre impraticable. Il faut entendre, dans un dialogue d'Alberti, un Médicis parler de Sainte-Marie de la Fleur de Florence, où il se promène avec ses amis. « Ce temple, s'écrie-t-il, a en lui grâce et majesté; et ce qui me délecte, ce que j'ai longuement considéré, c'est que je vois, réunies dans ce temple, une gracilité charmante à une solidité robuste et pleine, tellement que, d'une part, chacun de ses membres semble placé là pour la grâce, et que, d'autre part, je comprends que chaque chose y est faite et affirmée à éternité. Ajoute qu'ici habite, si on peut dire, la continuelle tempérance du printemps; dehors, vent, gel, bruine; ici, dans cette retraite close à tous les vents, un air tiède et tranquille; dehors, les bouffées de l'été et de l'automne; ici un asile très clément. Et s'il est vrai, comme on dit, que les délices sont là où nos sens reçoivent tout ce qu'ils peuvent exiger de la nature, qui hésitera à appeler ce temple nid des délices? Ici, où que tu regardes, tu vois partout exposées l'allégresse et la joie; ici toujours un parfum embaumé; et ce que j'estime par dessus tout, tu éprouves à ces voix du sacrifice et à ces rites que les anciens appelaient mystères, une suavité merveilleuse[1]. »

parmi les fidèles, pourra s'en emparer. Le *vesperie* sont des fêtes célébrées dans les églises « où se réunissent des gens masqués qui prononcent des paroles honteuses, jouent à des jeux puérils et chantent des obscénités ».

1. « E certo questo tempio ha in sè grazia e maestà: e, quello che io spesso considerai, mi diletta, ch'io veggo in questo tempio giunta insieme una gracilità vezzosa con una sodezza robusta e piena; tale che da una parte ogni suo membro, pare posto ad amenità; e dall'altra parte comprendo che ogni cosa qui è fatta e affirmata a perpetuità. Aggiungi che qui abita continuo la temperie, si può dire, della primavera; fuori, vento, gelo, brina: qui entro, socchiuso da' venti, qui tiepido aere e quieto; fuori, vampe estive e autunnali; qui entro temperatissimo refrigerio. E s'egli è, come dicono, che le delizie sono quando a' nostri sensi s'aggiungono le cose quanto e quali le richiede la natura, chi dubiterà appellare questo tempio nido delle delizie? Qui, dovunque tu miri, vedi ogni parte esposta a giocondità e letizia; qui sempre odoratissimo; e, quel ch'io sopra tutto stimo, qui senti in queste voci al sacrificio, e in questi, quali gli antichi chiamavano misteri, una soavità maravigliosa. » (LEONE-BATTISTA ALBERTI, *Opere volgari*, vol. I, p. 8.)

Et de même que plus que la maison de Dieu, l'église est la maison commune, plus qu'une vie intérieure, la vie religieuse est une vie publique. Les secrètes pensées qui peuplent la solitude, les souffrances intimes, les aventures poignantes du drame moral d'où sortent les apostasies et les conversions sont naturellement étrangères à l'habitude mentale de ce pays. Pour se repentir, pour croire, pour prier, il faut être au moins deux, sinon foule. Si l'on feuillette l'histoire religieuse d'Italie, on verra qu'elle est principalement faite d'explosions en masse, de commotions en bloc qui entraînent, soulèvent et apparient une ville, une province, un peuple confondu. Le phénomène strictement personnel, l'idée de devoir et de responsabilité morale, tout ce qui implique et constitue l'individu, est un phénomène protestant, non italien. L'Eglise italienne épargne à la conscience ce travail grave, réfléchi et prolongé qui a occasionné la Réforme. Ne la laissant jamais seule vis-à-vis d'elle-même et de son Dieu, elle la déshabitue des isolements dangereux ; et, pour l'arracher aux abîmes, elle l'arrache aux sommets. Plus que d'une adhésion profonde de l'être intime, qui est profonde et qui, par conséquent, demeure secrète, elle se montre jalouse de signes évidents, d'actes manifestes, accomplis en public et offrant l'avantage d'affirmer au public une foi patente ; elle insiste sur le détail des jeûnes, des processions, des oblations agréables, des sacrifices expiatoires, des pratiques rituelles et ordonnées. La religion reste ce qu'elle est chez les anciens, un lien social, une légalité sacrée, la plus solennelle des fonctions. Elle est une discipline, et l'Eglise qui la monopolise, la constitue et la régit, est un Gouvernement.

II

Au Quattrocento, elle n'est plus qu'un Gouvernement.

La papauté est affaiblie, déchue de sa grandeur primitive, ramenée sur la terre des hauteurs où l'avaient conduite un Grégoire le Grand, un Innocent III et, à tout prendre, un Boniface VIII. Rome peut se désoler dans un *Lamento :* « Où maintenant est Pierre, mon premier mari, où Sylvestre, où Grégoire, où le bon Clément; où est Urbain et ceux qui l'ont suivi[1]? » Le soufflet d'Anagni cuit toujours sur sa joue. Elle a été mise en enfer par Alighieri. Elle a souffert de la captivité de Babylone qui, pendant soixante-dix ans, a transporté son siège à Avignon. Elle a souffert du schisme d'Occident, qui l'a fendue en deux, si ce n'est en trois. Elle souffre des conciles qui s'organisent à Pise, à Constance, à Bâle, se dressent contre elle, prétendent recevoir leur sanction du Christ, opposent leur autorité à son autorité. Une moitié de l'humanité pensante va lui échapper. Un mouvement de révolte s'organise. La gigantesque hiérarchie s'ébranle. Elle en a conscience et s'armant d'autant plus prend l'épée ou le couteau.

Regardons les neuf papes qui se succèdent sur le siège apostolique du xv[e] siècle : Martin V (1420-1431), Eugène IV (1431-1447), Nicolas V (1447-1455), Calixte III (1455-1458), Pie II (1458-1464), Paul II (1464-1471), Sixte IV (1471-1484), Innocent VIII (1484-1492), Alexandre VI (1492-1503). Ce sont moins des représentants de Dieu sur la terre, les élus, les investis, les infaillibles, que des hommes aux humaines faiblesses, à l'autorité fripée, au prestige troué, matière de pas-

1. « Dov' è mo Pietro mio primo marito
O Silvestro, o Gregorio, o bon Clemente
Dov'è Urban e quei che l'an seguito? »

(Medin e Frati, *Lamentistorici dei secoli XIV, XV, XVI.* Bologne, 1887; 3 vol. II, p. 55.)

quinades avant Pasquin[1]. Les gamins de Florence chantent la chanson derrière Martin V : *Papa Martino, signore di Piombino, duca d'Urbino, non vale un lupino.* Eugène IV, travesti comme un comédien, doit s'enfuir sous les targes d'une barque ; Sigismond Malatesta demande à Pie II si les excommuniés continuent à boire le bon vin la même chose ; Savonarole appelle Alexandre VI, qui le couvre de ses foudres, une vieille ferraille, *un ferro rotto.*

On remarque chez ces rois de l'Eglise, dans leurs propos et dans leurs gestes, dans l'accident de leurs petites passions et de leurs petits intérêts, un air voisin, immédiat, une façon d'être qui n'écarte plus, qui rapproche. Les épisodes du conclave d'où sortira Pie II se déroulent dans les latrines[2]. Paul II est occupé de savoir si l'empereur porte au chaton de sa bague une aussi belle pierrerie que la sienne. Martin V souffle les chandelles inutiles. Eugène IV lit son bréviaire de moine. Nicolas V est un bibliomane bilieux, nerveux et actif, comme Paul II est un numismate gras, placide et très vain. Lorsque le petit libraire Vespasiano visite Nicolas, celui-ci est content, se sent à l'aise, ordonne qu'on ferme les portes et qu'on les laisse bavarder à leur plaisir. « Hein, Vespasiano, lui demande-t-il, à la confusion de beaucoup de superbes, est-ce que le peuple de Florence aurait cru qu'un prêtre à sonner les cloches pût devenir pontife[3]? » Pie II donne

1. Quelques-unes d'entre elles sont sanglantes. Ainsi celle-ci en forme de prière à Dieu :

« Il tempio di San Pier fatto è ruffiano ;
Una puttana el governa e possiede
In modo tal, che per tutto si crede
Che tu sia facto al papa capellano. »
(*Giorn. stor. della lett. it.*, XIX, p. 455.)

2. « Convenere apud latrinas plerique cardinales. » (Æneas-Sylvius, *Commentarii.*)

3. « Sendovi forse venti doppieri accesi, s'erano accostati quattro dov'era la Sua Santità ; accennò che si discostassino, e rimosso ognuno cominciò a ridere, e sì me disse : a confusione di molti superbi, Vespasiano, avrebbe creduto il popolo di Firenze che uno prete de suonare campane, fusse istato fatto sommo pontefice ? » (Vespasiano, *Vite*, p. 33).

audience sur les prés, se promène parmi les montagnes, accepte à boire à l'écuelle d'un berger, se rappelant Artaxercès, qui trempa ses lèvres aux mains jointes d'un quidam. Une femme le visite à Sienne et lui raconte qu'elle est poursuivie par un prêtre de sa suite et qu'il fasse cesser ce scandale; alors doucement le pontife lui raconte la troisième nouvelle de la seconde journée de Boccace, où il est parlé d'une dame qui, étant follement amoureuse d'un jeune homme et ne sachant comment le lui faire assavoir, va au confesseur et lui demande de morigéner l'innocent[1]. Paul II jette en riant des sous à la population, qui godaille sous ses fenêtres. Alexandre VI, alors qu'il n'est que cardinal, est « un beau jeune homme, d'aspect agréable, de présence plaisante, de parole ornée et gracieuse, qui émeut irrésistiblement les belles femmes qu'il a vues à l'aimer et les attire de façon merveilleuse, plus que la calamite le fer[2] ». La nuée qui entourait Moïse sur le Sinaï est dissipée. Comme dit le *Lamento*, où est Grégoire qui, pendant deux jours et pendant deux nuits, fit attendre à sa porte, les pieds nus dans la neige, l'empereur Henri IV? Sous l'idée pontificale qui s'effondre apparaît le pontife. Le dieu s'envole : reste l'homme.

Jadis l'ombre de Rome se projetait sur l'univers immense. Rome n'était pas qu'un Etat d'Italie : elle était le centre de la chrétienté. Aujourd'hui Rome n'est plus qu'un Etat d'Italie. Il s'étend du Garigliano aux confins de la Toscane; il possède de vastes territoires

1. « Obstupuit ad ea Pontifex, moxque Boccatii fabulam animo volvit, in qua mulier introducitur adolescentem amans, quæ cum alio pacto amorem suum indicare illi non posset, confessorem adiit, rogavitque ut adolescentem corriperet, tamquam sibi molestus esset, hortum nocte ingrediens atque concubitum petens. Correptus ille, cum se purgasset et sæpius, neque satisfecisset mulieri, cognovit tandem quod quærebatur; et viam edoctus ad fœminam, amanti morem gessit. Confessor ignarus, dum prohibere peccatum nititur, suadet. Recitavit Pontifex fabulam mulieri. » (*Opera inedita*, p. 521.)

2. « Formosus est, lætissimo vultu, aspectu jucundo, lingua ornata atque melliflua, qui mulieres egregias visas ad se amandum gratior allicit, et mirum in modum concitat, plus quam magnes ferrum. » (GASPARE VERONESE, *Vita Pauli* II.)

et des villes sujettes, Bologne, Urbin, Faenza, Ancône ; il a des droits de vasselage, trois universités, des rentes à percevoir, des intérêts à régir. Il s'agit de ne point le laisser tomber en déshérence. Il s'agit de maîtriser les puissantes familles autochtones, les Orsini, les Colonna, les Savelli, les Prefetti di Vico, qui le déchirent en se le disputant. Il s'agit en face d'elles, malgré elles, de se caser, de se fortifier et de se maintenir. Il ne s'agit de rien d'autre. Là s'arrête tout dessein. Autrefois l'ambition de Rome embrassait le monde ; aujourd'hui l'ambition de Rome se restreint à l'intérêt d'un neveu à servir ou à une tour crénelée des Romagnes à garder.

Au début du Quattrocento, Rome conserve une indépendance municipale. C'est une commune comme les autres communes, se régissant elle-même, maintenant ses institutions et ses droits. Martin V, qui s'y établit en 1420, la soumet aux Colonna de la même manière et pour les mêmes raisons que les Médicis soumettront Florence aux Médicis et que les Sforza soumettront Milan aux Sforza. Mettant au-dessus de l'intérêt universel de l'Eglise l'intérêt suprême de sa maison, Martin V n'est pas un pape, c'est un Colonna ; et si on grave sur la tombe de ce prince, parti « sans terres », mort maître chez lui, *Temporum suorum felicitas*, ce n'est point qu'il ait mis fin au schisme, c'est qu'il a purgé la campagne de brigands, relevé les maisons, assuré les routes, initié un commencement de Gouvernement durable. Il a été bon administrateur, bon policier, bon soldat, bon politique. Et, à sa suite et comme lui, les autres papes seront surtout politiques, soldats, policiers, administrateurs.

A peu près tous se battent, depuis Eugène IV qui, selon Poggio, était « de nature très inclinée à vivre en guerre », jusqu'à Alexandre VI, qui emploie comme condottière son propre fils. Eugène IV tranche la tête au dernier Prefetti di Vico. Paul II abat la puissance des Malatesta

et des Anguillara. Sixte IV s'empare par trahison de Lorenzo Colonna, à qui il a promis la vie sauve et qu'il décapite, malgré la foi de sa promesse. Aux funérailles du malheureux, la mère s'empare de la tête coupée et, la montrant aux Romains : « Voilà, s'écrie-t-elle, la foi du pape[1] ! » Innocent VIII bénit les artilleries de son fils Riario. Sixte IV, selon une épigramme que nous avons déjà rapportée, meurt à l'annonce de la paix.

Non qu'ils soient de méchants hommes ; nous les voyons souvent animés d'une piété véritable, braves gens, bons cœurs, Eugène IV, Nicolas V ; placés dans cette Italie qui garde une perpétuelle attitude de qui-vive, héritiers d'une position qu'ils n'ont pas créée et enfoncés dans une impasse dont ils ne peuvent sortir, il ne leur est pas loisible d'agir autrement. « O Gabriele, se disait à lui-même en mourant le pape Eugène IV, combien il aurait mieux valu pour la santé de ton âme que tu n'eusses été ni pape, ni cardinal, mais que tu fusses mort religieux[2] ! »

Pour que Rome, état politique, subsiste, il lui appartient d'employer les moyens courants des autres Etats politiques d'Italie, de propager la haine entre ses voisins, de semer la discorde entre ses rivaux et, au lieu de laisser accomplir à la loi d'amour dont elle a mission un apaisement dangereux, de maintenir l'Italie en une inimitié réciproque profitable. C'est ainsi que les vicaires du Christ ont des *bravi* à leur solde, des espions, des soldats, des condottières, généralement des cardinaux, les Vitelleschi, les Scarampa, les Riario, les della Rovere, les Borgia, qui, en chapeau rouge, égorgent. Plutôt que de céder une miette de territoire,

1. « Questo é la testa del mio figliuolo e la fede di papa Sisto! » (ALLEGRETTI, *Diario*, p. 817.)

2. « O Gabriello (ch'era il nome suo), quando sarebbe suto meglio per la salute dell'anima tua, che tu non fussi mai suto nè papa, nè cardinale, ma fussiti morto nella tua religione ! » (VESPASIANO, *Vite*, p. 20.)

ils aiment mieux appeler l'ennemi national, l'étranger, ils aimeraient mieux appeler l'ennemi chrétien, le Turc. Les touchant plus directement que les affaires de l'Eglise, dont la destinée, à leur mort, passera à d'autres mains, ils ont tout près d'eux une famille, des neveux; depuis Innocent VIII, des fils : à coups de bombarde ou de couteau, par la traîtrise et par le poison, volant, assassinant, faisant de tout litière, ils taillent à leurs fils des Etats dans les principautés de l'Eglise. Martin V avait doté les Colonna; Eugène IV pourvoit ses neveux Condulmieri; Calixte III donne aux Borgia les pierreries des reliures de la Vaticane, que ceux-ci portent à leurs bas; Sixte IV sert une rente de 60.000 ducats à son fils; Innocent VIII assassine Girolamo Riario pour donner son Etat de Forli à son fils; Alexandre VI engraisse et gave ses enfants au point de soulever l'indignation générale. Leur office est moins celui de saint-Père que celui de père prévoyant. C'est au Quattrocento que se fondent les grandes maisons pontificales des Piccolomini, des della Rovere, des Borgia. L'intérêt suprême de l'Etat, l'intérêt immédiat de la famille, tels les pôles de l'horizon apostolique.

Il semble que la religion soit absente du domaine de la Curie. A vrai dire, elle est absente. Dès qu'un mouvement de ferveur ou de réveil religieux se dessine quelque part, la papauté intervient et l'entrave. En 1400, Boniface X condamne au supplice le promoteur des processions des *Bianchi;* en 1427, Martin V cherche une querelle à san-Bernardino; en 1466, Paul II persécute les *Fraticelli dell' Opinione;* en 1498, Alexandre VI excommunie Savonarole. Non que les *Bianchi*, que les *Fraticelli*, que Bernardino, que Savonarole soient hérétiques : ils ont le tort d'être trop fervents. « Le trop de religion gâte le monde », disait Guichardin[1]; et cette religion, lorsqu'elle est mise en

1. « La troppa religione guasta il mondo, perchè effemina gli animi,

cause, sert de prétexte ou de moyen, non de but ou de fin. On l'emploie à des destinées humaines. Si Eugène IV proclame le Concile d'union, ce n'est point qu'il désire ramener dans le giron la grosse fraction schismatique de l'orthodoxie, c'est qu'il s'agit d'apporter une heureuse diversion au concile de Bâle proclamé contre lui. Si, à partir de Nicolas V, les Papes se dressent contre le Turc avec une impétuosité qu'il faut savoir reconnaître, ils prêchent moins une croisade contre l'infidèle qu'ils n'organisent une défense contre l'envahisseur. Le Turc a pris Constantinople; le Turc s'est emparé du duché d'Athènes et du despotat de Morée. Il est en Grèce, en Illyrie, en Bosnie, en Albanie. Il est aux portes d'Italie qu'au moindre signe il peut envahir par les deux portes ouvertes de la Carniole et du Frioul. Le danger est grave, aussi imminent pour la Péninsule et pour Rome qu'à la veille de l'invasion barbare. Alors Pie II se dépense, recueille de l'argent, remplit l'Europe de mandataires, écrit du latin à Mohamed, convoque un Congrès à Mantoue, donne rendez-vous à la flotte chrétienne à Ancône, et vieux, perclus, épuisé, meurt à la tâche, les yeux fixés sur l'Orient. La tentative avorte : comportait-elle tant de sérieux qu'elle dût réussir? A Mantoue, il semble que le pontife soigne surtout sa réputation littéraire. « Le silence ayant été ordonné, écrit-il, il pérora environ pendant trois heures devant une si grande attention de l'auditoire qu'aucun mot ne fut perdu ou incompris, et quoiqu'en ces jours il souffrît très gravement de la toux, il ne toussa jamais et ne montra pas le plus petit empêchement; il parla de la guerre qu'il fallait faire contre le Turc, très copieusement, démontrant qu'elle n'était pas seulement utile, mais encore juste, très facile et nécessaire. Son discours fut publié dans la suite... Lorsqu'il eut fini, le cardinal grec, Bessarion,

avviluppa gli uomini in mille errori e divertisceli da molte imprese generose e virili. » GUICCIARDINI)

parla pour le Collège; sa harangue fut louée; mais elle fut la preuve de combien l'éloquence latine dépassait l'éloquence grecque[1]. »

Ce qui demeure de foi dans l'habitude des grands ou dans l'ingénuité des couches populaires est détourné de son sens, pour être asservi à l'intérêt politique ou pécuniaire de la Curie. Avec la religion, on se défend ou on s'arme, et comme il faut de l'argent pour maintenir sa force et son luxe, avec la religion on bat monnaie. Tout est offert, taxé, troqué. On vend les charges, on vend les prébendes, on vend les bénéfices, « comme ailleurs les pastèques », dit un contemporain; on vend la pourpre cardinalice; on vend jusqu'à la tiare pontificale, qu'Innocent VIII achète à deniers comptants. Et lorsqu'on ne sait plus quoi vendre, on vend le vice, on vend le péché. Pour une somme d'argent, on peut commettre un crime. Le vol, l'assassinat, le parricide, sont tarifés; d'avoir tué ses deux filles, ça coûte à quelqu'un 800 ducats; avec 150 ducats, on peut se payer un adultère. « Le Seigneur, disait le vice-camerlingue d'Innocent VIII, ne veut pas la mort du pécheur; il veut qu'il vive et qu'il paie! »

Rome se décore et se pare à mesure qu'elle se fortifie et s'étend. En cela encore, elle imite les autres signories. Elle accueille la Beauté, étudie les lettres profanes et introduit aux portes de bronze de la Basilique de Saint-Pierre, les figures de la Louve, de Romulus et de Rémus, de Jupiter, de Ganymède, de Léda. L'humanisme qui est né en dehors de l'Eglise, qui, à tout prendre, est né contre l'Eglise, est accaparé

1. « Imperato silentio, horis circiter tribus peroravit, tanta auditorum attentione, ut nullum exciderit non intellectum verbum et quamvis tussi per eos dies laborasset gravissime... neque tussuit unquam, neque vel minimum ostendit impedimentum. De bello in Turcas gerendo, multa copiose locutus, id non modo utile, verum etiam justum, facillimum ac necessarium demonstravit. Ejus oratio post modum edita est... Pontifex cum finem fecisset, Bessarion cardinalis graecus locutus... Laudata est ejus oratio etsi graecam facundiam quantum Latina praeiret ostenderit. » (ÆNEAS-SYLVIUS, *Comm.*)

par l'Eglise. On ne se demande pas si ce culte exclusif de l'antiquité est dommageable à l'idée chrétienne. On remarque qu'il est une force nouvelle, et on met la force nouvelle de son côté. Bien mieux, avec les papes Nicolas V et Pie II, c'est l'humanisme qui s'assied sur le trône pontifical. Car, en définitive, qu'est-ce autre chose qu'un humaniste que ce petit Tommaso Parentucelli, humble donneur de leçons, qui est remarqué par son goût et sa pratique des lettres? A la mort d'Eugène IV, il lui arrive de prononcer une oraison funèbre si éloquente « qu'à part ses autres vertus, écrit Vespasiano, étant nouveau dans le Collège, cette oraison poussa les autres à le faire pape[1] ». Tout s'enchaîne. Lorsqu'il meurt lui-même, il est pleuré par Filelfo, qui ne parle que du désespoir des Muses et d'Apollon.

Nicolas V est un Mécène[2]. Il profite de son élévation pour satisfaire les deux grandes passions de sa vie, qui furent d'acheter des livres et de murer. « Lorsque l'opinion du vulgaire, pensait-il, est fondée sur le consentement des hommes savants et sur de grands édifices... le crédit s'établit et s'affirme tellement qu'il passe des admirateurs présents aux admirateurs futurs. » Il porte le nombre des manuscrits de la Vaticane de 400 à 1200, et il construit tant d'édifices que le poète Brippi peut bien dire que, pendant mille ans, les papes n'en ont pas construit autant. Il réédifie ou restaure Saint-Théodore, Saint-Etienne le Rond, Sainte-Marie-Majeure, la fontaine Trevi, Saint-Jean de Latran ; il bâtit sur le Capitole le palais des Conservateurs ; il bâtit le palais de la

1. « Fù recitata tanto degnamente e con tanta eloquenza, e soddisfece in modo a tutto il collegio dei cardinali e a quegli che vi si trovavano che oltre alla sua singular virtù, sendo nuovo in questo collegio, questa orazione mosse i cardinali a farlo papa. » (VESPASIANO, *Vite*, p. 32.)

2. Sur Nicolas V, v. VESPASIANO, *Vite*, p. 20. — GIANOZZO MANETTI, Muratori, Rerum, III, II, 907. — Giorgi, *Vita Nicolai V*, Rome, 1742. — Zanelli, *Il pontefice Nicolo V e il risorgimento delle arti, delle lettere e delle scienze in Italia*, Rome, 1855. — Sforza, *La Patria, la Famiglia ed i parenti di papa Niccolò V*, Att. della R. Ac. Lucchese, Lucques, 1884, p. 400. — Müntz, *Les Arts à la cour des papes*, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, Paris, 1878-1882.

Monnaie ; il élargit le pont Saint-Ange. C'est toute la ville qu'il veut reconstruire selon un plan idéal conçu dans sa tête. Le palais du Vatican était tombé dans un tel abandon « qu'aucun être raisonnable, à part les volatiles, n'auraient voulu l'habiter » : Nicolas V le restaure, l'aménage, l'agrandit, le dote de la chapelle Saint-Laurent, de la Bibliothèque, de la salle des Palefreniers, du Belvédère ; il abat, à côté, l'ancienne basilique de Saint-Pierre pour en commencer une nouvelle. Du même coup, il fortifie l'*Urbs* de citadelles, de tours, de murs d'enceinte ; jusqu'à la Curie qui se clôt d'une haute muraille qui la rend inaccessible ! Le Borgo n'est plus l'asile ouvert aux infortunes ; c'est la place forte verrouillée et cadenassée contre les assauts du dehors et les coups de main du dedans.

Les cérémonies sont relevées d'une pompe magnifique ; les prélats sont vêtus de soie et d'or ; les autels des églises, les attributs du culte, jusqu'aux ustensiles de la domesticité, couverts de pierreries. Nicolas V met des diamants et des perles à la couronne d'épines de Jésus ; et cette couronne ne vaut plus par ce qu'elle rappelle, elle vaut par ce qu'elle coûte. Il se plaît aux bois finement travaillés, aux lices précieuses, aux blancheurs des statues, à l'éclat amorti des orfèvreries. Il a autour de lui une nuée d'architectes, Rosellino, Antonio di Francesco, Ridolfo Fioravante, Leone-Battista Alberti ; une nuée de peintres, fra Angelico, Piero della Francesca, Andrea del Castagno, Benedetto Bonfigli ; une nuée d'ébénistes, de joailliers, de tapissiers, de brodeurs, et des copistes, des humanistes, des hellénistes, des érudits qu'il stimule, fouette de son rêve impatient de beauté.

C'était dans le prix d'une tiare que Nicolas V mettait la grandeur de l'Eglise, c'est dans la majesté de sa propre personne que Paul II la salue. Il faut tout le bon sens du Sacré-Collège pour empêcher ce Vénitien bel homme de prendre, comme nom apostolique,

l'épithète de *formoso*, homme bien fait. Paul II recueille des monnaies, des bijoux et des pierres gravées ; donne la gualdrape rouge aux chevaux cardinalices, donne du pain et des jeux au peuple pour qui il fait courir dans des *Palii* tour à tour les Juifs, les adolescents, les adultes, les vieillards, les chevaux, les ânes, les buffles[1]. Dans les fêtes du carnaval qu'il institue, on voit figurer l'Amour ailé, Diane à cheval entourée de nymphes, Cléopâtre réduite par Octavien, Mars, Bacchus, les Faunes, les Etendards, les Aigles. Sixte IV fonde la chapelle Sixtine, Sainte-Marie du Peuple, Sainte-Marie de la Paix, l'hospice de San-Spirito. Il promulgue un concours de peinture. Il emploie tous les grands fresquistes contemporains, depuis Perugin, Pinturicchio, Cosimo Rosselli jusqu'aux Signorelli, aux Ghirlandajo, aux Botticelli, aux Lippi ; et lorsqu'il se fait représenter lui-même par Melozzo di Forli dans une image éternelle, ce n'est pas lorsqu'il bénit ou qu'il prie, c'est lorsqu'il confère à l'humaniste Platina les fonctions de préfet de la Bibliothèque Vaticane qu'il a ouverte au public. Innocent VIII achète des joyaux, pour 5.248 ducats une première année, pour 12.000 ducats en 1487 ; en 1488, il n'a plus d'argent, de sorte qu'il met en gage la tiare pontificale.

On traite ce monde comme il le mérite. On lui offre les civilités qui lui sont chères. En 1459, lorsque Pie II vient à Florence, Florence lui donne un tournoi, une lutte d'animaux où dix lions, trois loups, quatre taureaux, deux buffles, une vache, un sanglier, un veau et

1. « Romanis ludos ac proemia ludorum plurimum auxit. Ut enim omnes, ex quibus Respublica romana coalescere videbatur, ludos suos, prœmiaque ludorum sortirentur, primum Hebræis, tum adolescentibus, dehinc adultioribus, postremo senibus, pedestres ludos prœmiaque ludorum addidit. Pallia vero hactenus currentibus equis in prœmium dari consueta multo amplioris pretii nobiliorisque texturæ dilargitus est. Et quo festivum Populo cunctis ludricorum diebus spectaculum exhiberet, aliud sequenti die post equorum cursum asinis, aliud autem bubalis, altero die currentibus pallium condecens adjunxit. » (GASPARE VERONESE, *De gestis Pauli II*, Muratori, *Rerum*, t. III, part. II, p. 1012.)

une girafe sont mis aux prises; et elle lui donne « un magnifique bal sur le marché vieux, fermé d'une palissade recouverte de ratine, avec, autour, des bancs recouverts de tapisseries; et il y fut à danser soixante jeunes hommes florentins des premiers citoyens et des plus aptes à danser, richement ornés de perles et de joyaux, et beaucoup de gentilles filles et jeunesses aptes à danser; et ceux qui dansaient changèrent souvent d'habits pendant la journée, et vinrent regarder tous les seigneurs ambassadeurs; et une partie des cardinaux s'y trouvaient[1]... »

On le voit, il n'y a plus à Rome d'autre pouvoir que le pouvoir temporel. La religion est une discipline, l'Eglise un gouvernement, et les papes sont des tyranneaux.

Au siècle suivant, raconte Vasari, comme Michel-Ange avait terminé la statue de Jules II et qu'il avait représenté le pape, une de ses mains levées « pour bénir ou maudire, » le sculpteur demanda au pontife ce qu'il devait faire de l'autre main, s'il y devait placer un livre. « Mets-y une épée, lui répondit Jules II, je ne sais pas les lettres[2]. »

Au siècle qui nous occupe, les papes tiennent déjà à la main l'épée de Jules II. Et cette épée nue n'est pas le glaive flamboyant de l'archange, c'est l'arme de combat du condottière, trempée dans tous les crimes,

1. « Un magnifico ballo in sul Mercato vecchio, chiuso da uno steccato e di sopra coperto di rovesci con palchetti attorno coperti d'arazerie, e furono a danzare 60 Giovani fiorentini dei primi ciptadini e dei più atti a ballare, adornati riccamente di pelle e gioie e molte gentile fanciulle e giovane atte a danzare, e mutoronsi el di molte veste ciascuno di que' danzavano : e fuvvi a vedere tutti i signori imbasciadori e parte di cardinali ci si trovava. » (GIOVANNI CAMBI, *Storie*, Delizie degli eruditi toscani, vol. XX, 369.)

2. « Condusse Michelagnolo questa statua finita di terra innanzi che il papa partisse di Bologna per Roma, ed andato sua Santità a vederla non sapeva che se gli porre nella man sinistra, alzando la destra con un atto fiero, che il papa dimandò s'ella dava la benedizione o le maledizione. Rispose Michelagnolo ch'ella avvisava il popolo di Bologna, perchè fosse savio; e richiesto sua Santità di parere, se dovesse porre un libro nella sinistra, gli disse : Mettivi una spada, che io non so di lettere. » (VASARI, *Vie de Michel-Ange.*)

dans toutes les souillures et les passions des princes du siècle.

Arme dangereuse, car elle est à deux tranchants, et celui qui en frappe, le premier en sera frappé. Les papes qui l'ont tirée tombent au rang de ceux qui la manient et, pour l'Italie, ils ne valent pas mieux que « le moindre baron. »

III

Personne, en effet, n'a dit plus de mal de l'Eglise italienne que les Italiens.

Vue à sa distance, simplifiée et agrandie par le lointain, l'institution formidable peut exercer son prestige ; vue de près, comme tout ce qui est humain, elle ne produit plus d'illusion. Les Italiens sont sur les lieux ; ils sont, comme on l'a écrit, dans les coulisses[1] ; derrière les portants, à l'envers de la comédie ou du drame qui se joue, ils connaissent le secret des ficelles, l'agencement des poulies, l'ingéniosité et la facilité des trucs ; ils assistent à la fabrication des tonnerres. Aussi bien, là où le public tremble, eux sourient ou se fâchent.

Lorsque Giovanni Villani, rigoureusement guelfe et d'ailleurs bourgeois cauteleux, parlait de l'Eglise, il assourdissait et précautionnait sa verve. Dante Alighieri, avec l'audace et l'insolence du génie, met bravement la papauté en enfer. Nicolas III, Clément V, Boniface VIII, les successeurs presque immédiats du géant de Canossa, mis en enfer, dans la *bolgia* des simoniaques, les corps fichés dans des trous, la tête en bas, les pieds en l'air, les pieds cuits par du feu ! Ils ont renversé l'ordre établi par Dieu : ils sont renversés à leur tour ; ils ont oublié de regarder le ciel : ils mordent la terre ; ils ont piétiné sous leurs pieds la sainte flamme de l'esprit : la sainte flamme brûle leurs pieds en retour ! L'Eglise vient d'essuyer un affront plus sanglant que celui

1. Macaulay.

qu'elle a reçu de Philippe le Bel; elle a été giflée par la pensée. Et le coup est si vigoureux, porté d'un bras si titanesque, qu'elle en restera à jamais chancelante. Depuis Dante jusqu'à Machiavel, jusqu'à Guichardin, jusqu'à tous, c'est une voix pour ainsi dire unanime de colère, de mépris, d'ironie et de protestation qui s'élève.

La nation est catholique sans doute, jalousement attachée à un dogme qu'elle respecte et qu'elle veut respecté; en même temps, dans toute sa pensée, elle est foncièrement anticléricale. L'avarice de l'Eglise, l'intempérance de l'Eglise, la sensualité de l'Eglise, l'ambition de l'Eglise, sont presque des lieux communs de l'opinion italienne. Il faut penser à ces caricatures d'ecclésiastiques, successeurs des fratre Cipolla et devanciers des fratre Timoteo, qui émaillent les contes des *novellieri* et entretiennent la verve des écrivains. Il faut penser à ces *rappresentazioni sacre*, émanées du clergé pourtant, élaborées pour l'édification des fidèles, jouées dans la nef même des églises, qui ne craignent pas de tourner en ridicule la prélature, de l'humble frère de l'Observance au cardinal pourpré. Il faut recueillir dans tous les cercles, dans toutes les classes, dans toutes les villes, les échos de cette raillerie ou de cette indignation qui frappe à la même place, ne se lasse jamais de frapper et témoigne d'une virulence et d'une acrimonie qu'on chercherait vainement en d'autres pays. « Si au sermon, dit san-Bernardino, le peuple souffre de l'ennui, du chaud ou du froid, et que le prêcheur profère ou seulement annonce un petit mot contre les prêtres, contre les prélats ou contre les cardinaux, aussitôt les dormeurs s'éveillent, les ennuyés s'égaient; pour ceux qui souffrent du chaud, la chaleur s'est changée en fraîche rosée; pour ceux que l'hiver tourmentait, à l'hiver a succédé l'été ou le printemps; on oublie la faim, on oublie la soif[1]. »

1. « Si populus in sermone tædio, calore, seu frigore cruciatur, et prædicator contra sacerdotes et prælatos seu religiosos verbulum pro-

Plus on se rapproche de Rome, plus la voix devient acerbe. Les humanistes appelés par la Curie, nommés par la Curie, se montrent sans pitié pour elle; placés comme ils sont mieux que personne pour en connaître tous les défauts. « Dans la curie, dit Poggio, tout est tourné au siècle, et peu de choses sont rapportées à la religion[1]. » « Dans la curie, ajoute-t-il, les vices de l'univers viennent affluer, de telle sorte qu'elle en est comme le miroir[2]. » « Dans la curie, dit Lapo de Castiglionchio, on trouve seulement la superbe, l'insolence, l'avarice, la simulation, la jactance, la gourmandise, la luxure, la perfidie, la lâcheté, la fraude et la fausseté. » « On y vend les églises, dit Accolti, tous le bénéfices, les indulgences, jusqu'à la justice, et il s'ensuit que nous avons des loups pour pasteurs[3] » « Les prêtres, dit Leone-Battista Alberti, sont les hommes les plus cupides du monde; ils rivalisent l'un l'autre à qui aura le plus, non de ce qu'ils devraient avoir, de la vertu et des lettres; mais ils veulent surpasser les autres par la pompe et par l'ostentation; ils veulent de belles montures grasses et ornées; ils veulent se montrer en public avec une armée de mangeurs; et de jour en jour, à cause de leur paresse et de leur absence de vertu, leurs penchants se font plus lascifs, plus téméraires et plus inconsidérés[4]. » Et

ferat, aut annunciet se dicturum, statim evigilant dormientes, affecti tædio hilarescunt, calore insuper æstuantes aut frigore cruciati, in auditu talis oblocutionis in rorem eis vertitur calor, in temperiem æstus et in veris amœnitatem horridum frigus, fames quoque et sitis a memoria evanescunt. » (SAN-BERNARDINO, *Opera*, Lyon, 1650, 2 vol. I, p. 101.)

1. « In ea ad seculum omnia, ad religionem pauca referuntur. » (POGGIO, *Epistolæ*, VIII, 29.)

2. « Hac in curia multa innotescunt quæ sunt apud alios ignota. Omnium enim vitia huc confluunt, ut sit tamquam speculum. »

3. « Præcipua cura est avaritiæ, crudelitati, gulæ, luxuriæ inhærere; Ecclesias, Beneficia, omnia, indulgentias, justitiam ipsam venalia habere. » (BENEDETTO ACCOLTI, *Dialogus de præstantia virorum sui ævi*. Parme, 1689, p. 14.)

4. « I preti sono cupidissimi, quali insieme l'un con l'altro gareggiano non chi più abbia, quale ei debba, virtù e lettera, ma vogliono tutti soprastare agli altri di pompa e ostentazione; vogliono molto numero di grassissime e ornatissime cavalcature, vogliono uscire in publico

encore : « Penses-tu que ce soit royal chez un pontife, de se revêtir pour se faire adorer, ainsi qu'un dieu, d'un long manteau de femme, comme en portaient les efféminés et les luxurieux de Babylone? Penses-tu que ce soit martial de cheminer au milieu d'un bataillon carré escorté d'un long cortège? Et penses-tu que ce soient des préteurs véritables, ceux qui, par lucre, s'intéressent aux affaires de parjures, d'usures, de testaments, de mariages, de territoires et d'églises[1]? » Cristoforo Landini, fait dire à Leone-Battista Alberti, dans ses *Dialogues des Camaldules :* « Je suis écœuré, je suis dégoûté de ceux en barrette noire et en barrette rouge. »

Ce qu'il y a de significatif, c'est que la protestation ne part pas seulement du dehors, elle part du dedans. Les cardinaux eux-mêmes s'indignent contre la pourriture d'un monument au sommet duquel ils sont pourtant placés. « Tu exposeras ton fils à un grand péril, écrit, dès le début du siècle, le cardinal Giovanni Dominici, si tu l'envoies étudier chez les religieux et les clercs; ils sont comme ça, et il y apprendra peu; jadis, avec eux, grandissaient les bons fils, et on faisait les braves gens. Aujourd'hui tout est fumier[2]. » « Le vrai patrimoine de l'Eglise, écrit le cardinal Giuliano Cesarini, est de gagner les âmes. L'Eglise n'est pas une masse de pierres et de murs. Le Christ ne vous a

con molto esercito di mangiatori ed insieme hanno di dì in dì voglie per troppo ozio e per poca virtù lascivissime, temerarie, inconsulte. » (LEONE-BATTISTA ALBERTI. *Opere volg.*, II, p. 403.)

1. « Regium in pontificibus esse putes, quod ad instar Babylonum luxuriosissimorum regum et effæminatorum, muliebri prælongo amictu parati sese ut deos adorari patiantur... Ducis autem illud fortassis est, quod agmine quadrato et longo ordine progrediantur... Quos eosdem quoque, si quando perjuriorum, usurarum, testamentorum, matrimoniorum aut agrorum ædiumque sacrarum caussas quæstus sint gratia cognituri, quis tamen veros esse prætores illos dixerit? » (LEONE-BATTISTA ALBERTI, *Opera inedita*, pub. par Mancini. Florence, 1890, p. 73.)

2. « Il figlio porrai a gran pericolo se il mandi ad imparare con religiosi o cherici; son tali quali e poco v'imparerà. Anticamente con questi crescevano i buoni figlioli e facevansi i buoni uomini. Ora ogni cosa è terra. » (GIOVANNI DOMINICI, *Regola del governo di cura familiare*. Florence, 1860, p. 138.)

pas fait gardiens de forteresses et de camps; il vous a fait pasteurs d'âmes[1].» «Ecoute l'Evangile, écrit le cardinal Jacopo Ammanati à Paul II, tiens-la constamment sous les yeux, alors que tu cherches à acquérir de la réputation. »

Laissons de côté la pluie d'épigrammes, de quolibets et de traits sur les moines faiseurs d'oreilles, sur les évêques simoniaques, sur l'ignorance des ordres, sur la charlatanerie du clergé, sur les scandales des couvents. Le chef visible de l'Eglise, le successeur de saint Pierre, est pris directement à partie. Personne ne l'épargne.

« Rappelle-toi, écrit en toutes lettres le pieux Marsile Ficin à Sixte IV, que tu es le vicaire d'un Christ rempli de mansuétude et de douceur. Le divin empire que Christ t'a concédé est moins l'empire des armes que des âmes; Christ t'a donné les clefs, il ne t'a point donné le casque et l'épée; il ne t'a point donné la verge pour frapper les brebis égarées; il t'a donné de douces paroles pour les ramener bienveillamment à l'étable. Dieu ne t'a pas fait mercenaire, il t'a fait berger. Et ton troupeau, berger, gît loin de ta vue; il est dispersé parmi les forêts et les roches. Si tu voulais lui jeter un regard, tu ne pourrais considérer, les yeux secs, une si grande ruine des tiens. Oh ! douleur, ton troupeau est tourmenté de toutes les maladies et de toutes les misères; partout on accuse le berger, partout on le méprise, et je me plains de ton infamie, et je pleure sur mon infortune... Efface, efface du livre de honte, ton nom que Dieu a écrit sur le livre de vie[2]. »

1. « Hoc est verum patrimonium ecclesiæ lucrifacere animas. Non enim ecclesia est congeries lapidum et murorum. Non custodem vos fecit Christus castrorum et mænium, sed pastorem animarum. » (ÆNEAS-SYLVIUS, *Opera*, p. 64.)

2. « Memento esse te Christi mansuetissimi clementissimique vicarium. Divinum tibi Christus in primis concessit imperium, non armorum præcipue sed animorum. Claves præterea dedit, non galeam aut ensem. Non dedit virgam aliquam qua devias oves percuteres, sed et blanda potius verba, quibus benigne ad stabula vocares. Non merce-

Sannazaro compose cette épitaphe pour la tombe d'Innocent VIII : « Il est juste que les anciens Quirites soient reconnaissants à Innocent : il leur rend une patrie épuisée par sa progéniture[1]. » Pontano réserve celle-ci à la tombe de Lucrèce Borgia : « Ici gît celle qui fut Lucrèce par le nom, Thaïs par le fait, fille, épouse, bru d'Alexandre[2]. » Sur Alexandre Borgia : « Alexandre a vendu les clefs, les autels, le Christ ; il les avait achetés, il pouvait bien les vendre[3]. » Et sur la famille Borgia : « La perfidie des Scythes et des Carthaginois, la férocité bestiale d'un Caligula ou d'un Néron, sont dépassés par un Borgia. » Dans un dialogue de Pontano, Caron, le nocher de l'enfer, est représenté charriant, à journée faite, des papes et des prêtres. « Quoique, dit-il, je passe chaque jour des hommes de toute sorte et de tout rang, je ne vois personne qui soit marqué de signes plus infâmes ! — En effet, lui répond Mercure, personne n'est moins soucieux que ceux-ci de la véritable religion ; leur grande affaire est d'augmenter leurs biens domestiques, d'amasser de l'argent et de s'occuper à engraisser leur ventre ; et quoique tous soient avares, personne ne mange plus grassement, personne ne s'habille avec plus d'élégance[4]. » « Le

narium te Dominus constituit, sed pastorem... Latet oculos tuos grex tuus, o pastor, sylvis rupibusque dispersus. O utinam hunc parumper aspiceres, non enim posses cladem tantam oculis siccis aspicere. Proh dolor, grex tuus omnibus undique morbis malisque vexatur. Passim incusatur pastor, passim vituperatur... Hinc infamiam tuam doleo, hinc lugeam meam miseriam... Dele de infamiæ libro nomen tuum, jamdiu scriptum a Deo in libro vitæ. » (Marsilio Ficino, *Opera*, p. 108.)

1. « Innocuo priscos æquum est debere Quirites.
Progenie exhaustam restituit patriam. »

2. « Hoc tumulo dormit Lucretia nomine, sed re
Thaïs, Alexandri filia, sponsa, nurus.

3. « Vendit Alexander claves, altaria, Christum ;
Emerat ille prius, vendere jure potest. »

4. « Quamquam ex omni hominum numero atque ordine quos ipse quotidie transveho fœdioribus compunctum notis video neminem. Mercurius. Nulli de vera religione sunt minus soliciti, quippe quorum studiorum est ampliare rem familiarem, congerere pecuniam atque in saginandis corporibus occupari ; et cum nimis improbe avari sint omnes, nemo cœnat lautius, nemo vestit elegantius. » (Pontano, *Opera*, p. 1157.)

pape, écrit Lorenzo Valla, n'a pas seulement trafiqué de la chose publique, ce que ni un Verrès, ni un Catilina, ni aucun spéculateur n'aurait osé faire, il trafique de la chose ecclésiastique et de l'Esprit-Saint[1]. » Valla ajoute : « Il n'y a plus de religion, plus de sainteté, plus de crainte de Dieu ; et ce qui est horrible à rapporter, les impies s'excusent de tous les crimes par l'exemple du pape[2]. » Plus loin : « Avec Esaïe et Paul, nous pouvons dire au pape et à l'entourage du pape : Le nom de Dieu est blasphémé parmi le monde par votre bouche[3] ! » Plus loin : « Nous en attestons Dieu, que c'est l'injure qui nous a été faite qui nous force à nous révolter comme jadis Israël se révolta contre Roboam. Et quelle fut cette injure ? Une fraction seulement du malheur qui nous atteint : payer de plus lourds impôts. Qu'en serait-il si notre république était épuisée ? Tu l'as épuisée. Si nos temples étaient pillés ? Tu les as pillés. Si les vierges et les mères étaient violées ? Tu les as violées. Si la ville était inondée du sang des citoyens ? Tu l'en as inondée. Pouvons-nous continuer à supporter ces choses ? Ah ! si tu désirais être notre père, nous n'oublierions pas d'être tes fils ! C'est comme père, souverain pontife, ou, si tu préfères, comme maître, que ton peuple t'a appelé, non comme ennemi et bourreau[4]. »

Il serait superflu de grossir la liste de ces injures, qui

1. « Papa non modo rem publicam, quod non Verres, non Catilina, non quispiam peculator auderet, sed etiam rem ecclesiasticam et Spiritum sanctum quæstui habet. » (LORENZO VALLA, *Opera*, p. 794.)

2. « Nulla itaque unquam religio, nulla sanctitas, nullus dei timor, et quod referens quoque horresco, omnium scelerum impii homines a papa sumunt excusationem. » (*Ib.*)

3. « Cum Esaïa et Paulo, in papam et papæ proximo dicere possumus : Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes. » (*Ib.*)

4. « Deum testamur, injuria cogit nos rebellare ut olim Israel adversus Roboam fecit. Et quæ tanta fuit illa injuria, quanta portio nostræ calamitatis graviora solvere tributa ? Quid enim si rempublicam nostram exhaurias ? Exhausisti. Si templa spolias ? Spoliasti. Si virginibus matribusque familiæ stuprum inferas ? Intulisti. Si urbem sanguine civili perfundas ? Perfundisti. Hæc nobis sustinenda sunt ? An potius, si tu nobis pater esse desieris, nos quoque filios esse obliviscemur ? Pro patre, Summe pontifex, aut si hoc te magis juvat pro domino, hic te populus advocavit, non pro hoste atque carnifice. » (*Ib.*)

émaillent toute la littérature quattrocentiste et qu'à la fin du siècle Savonarole résume avec l'emportement du génie. Elles sont connues ; elles sont banales et se répètent. Elles disent impertubablement la même chose, et les protestants trouveront peu à y ajouter. Car Luther a beaucoup moins innové qu'on a cru, n'ayant fait que ramasser en Italie des idées qui traînaient par terre, et auxquelles la dogmatique réformée ne vint s'adjoindre que plus tard. Le conteur Masuccio voudrait supprimer le Purgatoire. Le pape Pie II est pour le mariage des prêtres[1]. Le savant Galateo, dans son dialogue de l'*Heremita*, n'admet d'autres sources que les Evangiles, combat les subtilités de la scolastique inutile, refuse à l'Eglise le droit de condamner[2]. Et Lorenzo Valla lance contre le pouvoir temporel son fameux livre de la Donation de Constantin, que publiera Ulrich de Hutten.

Seulement, tandis que les protestants rompent nettement et ouvertement avec l'Eglise, les Italiens s'y accommodent et prétendent seulement l'améliorer. L'Eglise catholique, le dogme catholique, la fonction éminemment cultuelle et pratiquante de la religion leur conviennent, sont faits pour eux, sont faits par eux ; et s'ils voient les tares et les déchets du système, ils songent à le réformer, non à le détruire. Il faut remarquer que jamais, d'aucun pays de l'Italie moderne, il n'est sorti une hérésie viable. Il n'en est sorti qu'une protestation.

Au Quattrocento, cette protestation est si valide, si unanime, élève si haut la voix et l'élève si librement qu'elle montre combien l'Eglise est déchue de sa prétention à la dictature des consciences. Elle n'a pas seulement perdu le gouvernement des âmes ; elle a perdu

1. Cette opinion fait un tel chemin que, sous Sixte IV, paraît un livre intitulé *Contra impugnatorem celibatus et castitatem presbytorum*.

2. Sur l'*Heremita* de Galateo et ses conformités avec la doctrine protestante, v. E. Gothein, *Die Cultur-Entwickelung Süd-Italiens*, Breslau, 1886, p. 462.

le gouvernement des esprits. La doctrine la préoccupe moins que les intérêts de Rimini ou de Faënza, et si elle s'inquiète, ce n'est pas d'une pensée trop libre et trop téméraire, c'est d'une foi trop exacte. Celui qu'elle brûle, ce n'est pas Lorenzo Valla, c'est Jérôme Savonarole. A Rome, on est libre. On peut croire et agir comme il vous plaît. Filelfo aimait Rome pour l'incroyable liberté qu'on y pouvait trouver : *Incredibilis quaedam hic libertas est*, disait-il. Et la preuve frappante est que Lorenzo Valla qui a insulté le pape, attaqué le pouvoir temporel, ravalé Aristote, raillé les ordres, et dont toute l'œuvre et toute l'existence jettent l'anathème à la papauté, non seulement vit à Rome, mais y vit vanté, acclamé, assuré, professeur, chanoine et curial.

Regardons dans ce siècle grouillant d'idées et de germes, où tout est remis en question, où l'humanité intellectuelle recommence à nouveaux frais, où la scolastique est tombée, où la théologie devient platonicienne, où l'esprit critique est fondé, les entraves que l'Inquisition cherche à apporter à une pensée, qui chaque jour se libère, s'affranchit, gagne en hardiesse et en insolence. Moins que de persécutions, il s'agit de quelques tentatives isolées, sans portée comme sans lendemain. Si Paul II enferme et torture les membres de l'*Académie romaine*, il est surtout poussé à cette résolution par un mobile politique, sévissant moins contre des païens que contre des conspirateurs ; et d'ailleurs, à peine le procès instruit, relâche-t-il Platina qui devient préfet de la Vaticane et relâche-t-il Pomponio Leto, qui est réinstallé dans son enseignement. Si Sixte IV, ému par des quérimonies de moines, consent à examiner le médecin de Narni, Galeotto Marzio, qui, dans son livre, *Vulgo de incognitis*, a soutenu quelques hérésies de la pire sorte, il accomplit en quelque sorte un acte de condescendance, et Galeotto Marzio est libéré par lui, comme Leto l'avait été par Paul II. Enfin, si Innocent VIII défend à Pic de la Mirandole de publier

ses neuf cents thèses et le fait arrêter en Dauphiné et emprisonner à Vincennes, il est à remarquer que le jeune comte lui a ouvertement désobéi, qu'il trouve en Italie, dans la Florence du Médicis, la sécurité que la France lui a refusée et qu'un des premiers actes du successeur d'Innocent VIII, Alexandre VI est de lever la condamnation dont ses conclusions restaient frappées[1].

Ces quelques velléités de rigueur ecclésiastique, éparpillées dans un siècle comme le Quattrocento, font d'autant mieux ressortir l'esprit de tolérance ou plutôt d'indifférence, dont l'Eglise est animée à l'égard d'une pensée, dont nous nous proposons, dans ce livre, d'étudier la manifestation littéraire.

1. Léon Dorez et Louis Thuasne, *Pic de la Mirandole en France* Paris, 1897.

LIVRE DEUXIÈME

LE LATIN

CHAPITRE I

L'HUMANISME

I. Les dialogues *ad Petrum Histrum*. — Etat d'âme qu'ils révèlent. — La jeunesse érudite et pédante, et non plus artiste et créatrice. — L'Italie, fatiguée et énervée dans ses sources vives. — Effort des siècles précédents. — L'humanité se repose chez les humanistes.
II. L'antiquité au moyen âge. — Comment elle est cultivée, honorée et vivante. — Comment elle est déformée par l'Eglise, qui la réduit au rôle de servante et la destine à la fonction morale. — Le latin, les légendes et les livres en cours. — L'œuvre qui s'impose. — L'antiquité pénètre la vie. — Définition de l'humanisme.
III. Obstacles opposés à l'humanisme. — Le christianisme. — Les ascètes, les frères quêteurs et les moines. — Deux civilisations sont aux prises. — Triomphe de l'humanisme. — Causes de ce triomphe.

I

C'est en l'année 1300 que Dante « se retrouvant en une forêt obscure, » place la date de son mystérieux voyage d'outre-tombe; et cette même année, Boniface VIII célébrait le jubilé de l'Eglise, Giovanni Villani songeait à écrire ses chroniques, et Giotto couvrait de fresques la cathédrale supérieure d'Assise. Juste un siècle après, en l'année 1401, paraît à Florence un petit livre latin, œuvre de l'humaniste Leonardo Bruni, qu'on peut titrer pour sa matière *Libellus de disputationum exercitationisque studiorum usu*, et qui donne exactement le format de l'esprit nouveau[1].

Trois jeunes hommes de Florence, Leonardo Bruni,

1. Nous en avons trois éditions modernes. Je me sers de celle de G. Kirner, *I dialoghi ad Petrum Histrum di Leonardo Bruni*. Livourne, 1889.

Niccolò Niccoli, Roberto de' Rossi, s'en vont, l'après-midi de Pâques, chez leur vieux maitre Coluccio Salutati. Celui-ci, les ayant priés civilement de s'asseoir, remarque avec tristesse que l'exercice et l'usage de la disputation sont négligés par la génération nouvelle, laquelle se trompe, car il n'est pas de discipline plus profitable que la disputation pour aiguiser le talent en même temps que pour récréer l'esprit fatigué de lecture. Niccolò Niccoli répond qu'il n'en faut point attribuer la faute aux jeunes hommes, mais à l'inclémence des temps, qui sont mauvais, et au dénuement des livres, qui sont rares. Les routes de la science sont obstruées ; la philosophie abandonnée à des esprits si vulgaires qu'ils disent plus de solécismes que de paroles et qu'il vaut mieux les ouïr ronfler que parler ; la dialectique souillée de sophismes britanniques, exercée par des hommes dont le seul nom, emprunté au cortège de Rhadamante, fait horreur, *Farabrich*, *Buser*, *Occam ;* la grammaire, la rhétorique, à vau-l'eau. L'époque est découronnée, privée de son plus beau patrimoine. Personne, en aucune discipline, ne montre un esprit excellent. Que peut-on faire sans maître, sans doctrine, sans ouvrages ? Mais, comme Coluccio Salutati observe à son jeune ami qu'il a tort de se plaindre avec acrimonie de temps qui ont produit Dante, Pétrarque et Boccace, et que Dante, s'il avait écrit en latin, serait à préférer même aux Grecs, Niccolò Niccoli se redresse dans une extrême fureur : « Qu'as-tu, crie-t-il, à rappeler les noms des Dante, des Pétrarque, des Boccace ? Penses-tu que je sois homme à juger d'après une opinion vulgaire, de manière à ce que j'approuve ou désapprouve ce qu'approuve la multitude[1] ? » Rien n'est à louer de ceux que Salutati appelle les « triumvirs ». Dante commet de si grossières

1. « Quos tu mihi Dantes, inquit, commemoras ? Quos Petrarchas ? Quos Boccacios ? An tu putas me vulgi opinionibus judicare, ut ea probem, aut improbem quæ ipsa multitudo ? » (p. 30.)

erreurs qu'il semble avoir ignoré tout au monde. Il traduit le *Quid non mortalia pectora cogis Auri sacra fames?* de Virgile par *Perche non reggi tu, o sacra fame Dell'oro l'appetito dei mortali?* Il représente Caton d'Utique, qui mourut à quarante-six ans, c'est-à-dire jeune, sous les traits d'un vieillard à la barbe blanche et prolixe. Il condamne à l'extrême supplice Marcus Brutus, homme excellent par la grandeur d'âme, tandis qu'il laisse aux Champs-Elysées Junius Brutus, qui fut plus scélérat. Dante a lu sans doute les *quodlibeta* des frères. Il n'a point pratiqué les ouvrages des Gentils. Il a composé certaines lettres que chacun rougirait d'avoir écrites. La latinité lui manque. Peut-on appeler poète et préférer à Virgile celui qui ne parle pas latin ? « C'est pourquoi, ô Coluccio, je veux écarter ce poète du concile des lettrés et l'abandonner à la tourbe des cordonniers, des boulangers et gens de cette sorte. Car, à sa façon de parler, il semble avoir voulu être le familier de pareils sires[1]. » Et prenant directement les triumvirs à partie, Niccoli conclut en ces termes . « Ah ! misérables, quelle obscurité vous aveugle ! Je préfère haut la main une seule lettre de Cicéron et un seul poème de Virgile à tous vos opuscules[2] ! »

Or peu importe qu'une telle opinion soit rétorquée, le jour suivant, par le même Niccolò Niccoli et qu'elle n'ait, comme on l'a prétendu, qu'une valeur limitée d'exercice oratoire et de divertissement dialectique : l'essentiel est qu'on ait pu la soutenir. Elle montre mieux que beaucoup de paroles et de dissertations, la révolution profonde, la révolution décisive et absolue, qui s'est accomplie dans l'histoire de l'esprit. Donc, quatre-vingts ans après la mort de Dante, on ose le

1. « Quamobrem, Coluci, ego istum poetam tuum a concilio litteratorum seiungam atque eum zonariis, pistoribus atque eiusmodi turbæ relinquam. » (p. 33.)

2. « Heu miseros, quanta caligo obcœcat ! Ego, mehercule unam Ciceronis epistolam atque unum Vergilii carmen omnibus vestris opusculis longissime antepono. » (p. 38.)

prendre directement à partie, et, ce qui est pis, l'exécuter pour des vétilles de grammairien. On ne comprend plus, ou du moins on comprend autrement. Le pôle intellectuel s'est déplacé. Les œuvres de la pensée sont soumises à un nouveau critère. Ce n'est plus la poésie qui triomphe ; ce sont les humanités. Les jeunes hommes ne sont plus artistes ; ils sont pédants ; ils ne créent plus, ils s'endoctrinent ; ils ne s'envolent plus sur l'aile du génie, ils prennent garde à des fautes d'érudition La littérature n'est plus nationale, elle est antique ; et il n'y a plus qu'une langue qui vaille, c'est le latin.

On a voulu expliquer cette oblitération singulière par la tristesse des conditions politiques. On a dit que la petite politique du tyran ne pouvait engendrer que la petite grammaire de l'humaniste. On a dit, on a beaucoup répété surtout, que, lorsque les circonstances extérieures sont douloureuses, c'est une nécessité pour les esprits honnêtes de retourner en arrière, d'oublier les vivants chez les morts et de se consoler du présent par le passé. Encore faudrait-il expliquer ces circonstances douloureuses. Il y a plus.

La vérité est qu'au début au moins du Quattrocento nous assistons à une sorte de déclin d'humanité, déclin qui se manifeste dans tous les domaines, qu'on observe à la racine de toutes les activités et qui se vérifie aussi bien dans l'affaissement de la conscience morale et dans la déchéance de la commune politique que dans l'appauvrissement de la puissance de créer. Ce n'est pas seulement ceci ou cela qui retombe, et dont il soit possible d'expliquer la décrépitude par une autre décrépitude, c'est l'esprit public, la vie nationale, l'âme italienne sous toutes ses faces et dans toutes ses manifestations. « De partout, chantait Sacchetti avant de mourir, les cors ont sonné la retraite; la saison est finie[1]. »

1. « Sonati sono i corni
D'ogni parte a ricolta :
La stagione è rivolta,
Se tornerà non so. ma credo tardi. »

Au début du Quattrocento, l'âme italienne subit une diminution, parce qu'elle éprouve une fatigue. Elle a, dans les quelques siècles qui viennent de s'accomplir, tant lutté, tant rêvé, tant produit! Elle a fleuri d'une végétation si luxuriante! Elle a brillé d'une lumière si radieuse! Le moment titanesque de l'Italie, son moment épique, n'est pas la Renaissance; c'est la fin du moyen-âge, c'est l'heure levée avec le XIIe siècle, qui fut toute remplie d'efforts grandioses et de créations sublimes, qui a fait la commune, qui a fait la ligue lombarde, qui a bâti les cathédrales, qui a peuplé l'univers de comptoirs, qui a donné à la pensée un saint Thomas d'Aquin, au christianisme un saint François d'Assise, à la papauté un Innocent III, à la poésie un Dante, à l'érudition un Pétrarque, à l'art un Boccace et un Giotto. Qu'on réfléchisse à la somme de vitalité, au jaillissement de substance humaine qu'il a fallu, pour créer à quelques lieues de distance, ces génies et ces géants! Qu'on réfléchisse aux efforts inédits, aux forces inconnues, au travail obscur, perdu pour la gloire, qui dut s'accumuler pour les permettre! Nous voyons les cimes brillantes : qu'on songe à l'espace de montagne qui les enveloppe!

L'humanité sort brisée d'une pareille dépense. Il est temps qu'après autant donné, l'esprit récupère. Il est temps qu'après avoir autant agi, il se repose. Et l'humanité se repose chez les humanistes.

D'autant plus que les prédécesseurs immédiats des humanistes, Dante, Pétrarque, Boccace, n'avaient pas été que des artistes et des poètes. Ils avaient été encore, ils s'étaient glorifiés d'être surtout, des savants. Ils avaient écrit des vers en latin. L'antiquité, allumée devant leurs yeux comme un phare, marquait, selon eux, la route nouvelle. Elle représentait le modèle imprescriptible et la beauté indiscutable. Déjà méprisaient-ils leur œuvre vulgaire qu'ils considéraient comme un accident dans l'histoire de leur pensée et

comme une concession accordée à la nuit des temps. Dante, s'il n'avait point songé, comme on l'a prétendu, à écrire sa *Comédie* en latin, avait, après cette *Comédie*, écrit en vers latins ses *Eglogues*. Pétrarque appelait ses sonnets des bêtises. Boccace rougissait comme d'une honte de ses contes. Le Quattrocento, incapable de concevoir une Béatrice, de chanter une Laure, de conter une Griselda, composera des *Africa*, des *Genealogia deorum*, des compilations. Essoufflé comme un homme qui a trop chanté, il reprendra haleine en écoutant les chansons des autres. Epuisé, énervé dans sa force créatrice, il se restaurera dans l'étude. Ceux que Salutati appelait les « triumvirs » avaient été à la fois fourmis et cigales; le Quattrocento ne sera plus que fourmi. Les triumvirs avaient amassé pour eux-mêmes et transformé incontinent le butin amassé en monuments de jeunesse et de vie : le Quattrocento amassera pour l'avenir. Il accomplira en un siècle, mais avec plus de sûreté et de profit, ce qu'un homme de Trecento accomplissait génialement en une vie, et pour le livrer aux poètes de demain, petitement, patiemment, miette à miette, il recueillera, cataloguera et disposera sur des tablettes ordonnées et accessibles, le glorieux héritage du passé.

II

Cependant l'antiquité, que le Quattrocento va restaurer, n'avait jamais disparu de l'horizon intellectuel de l'Italie[1].

Durant tout le moyen âge, le latin littéraire avait été cultivé et enseigné, non seulement dans les écoles ecclé-

1. Muratori, *Antichità italiane*, Munich, 1765, 3 vol. — Giesebrecht, *De litterarum studiis apud Italos primis mædii œvi seculis*, Berlin, 1845. — Ozanam, *le Scuole e l'Istruzione in Italia nel medio evo* (traduction italienne, Florence, 1895).

siastiques, mais dans les écoles privées. En l'an 1000, s'il en faut croire le chroniqueur français Glaber, un grammairien de Ravenne, du nom de Vilgardo, voit en rêve les démons, sous la forme des poètes Virgile, Horace et Juvénal, se présenter à lui et lui rendre des grâces infinies du culte qu'il leur voue ; « et il commença à enseigner fastueusement des choses contraires à la foi, et il assurait qu'il fallait croire en tout les propos des poètes[1] ». Au XIe siècle, le péripatéticien Anselme, obligé, dans l'angoisse d'une vision, à choisir entre la compagnie des Muses et la compagnie des Bienheureux, opte pour la compagnie des Muses. Vers la même époque, le poète de cour Wippo exhorte l'empereur Henri III d'imiter l'Italie, qui travaille, étudie, fréquente les gymnases : « Au sortir de la petite enfance, écrit-il, il n'y a pas d'Italien qui n'observe ces usages, et toute la jeunesse est envoyée suer dans les écoles[2]. » Et le mouvemeut est si général, si évident, que l'Eglise, prise d'inquiétude comme au temps où le pape Grégoire condamnait dans la même bouche l'éloge simultané de Jupiter et de Christ, élève la voix et proteste ; que l'évêque de Vérone, Raterio, s'irrite contre certains docteurs qui prennent leur sottise pour la vraie science et préfèrent les fables antiques à l'histoire sacrée; que l'évêque de Mantoue, Gumpoldo, condamne avec véhémence ceux qui, négligeant les lettres divines, s'adonnent aux sciences profanes ; que Pierre Damien s'aperçoit tristement « que les moines, moins curieux des règles de saint Benoît que des règles de Donato se précipitent avec insolence parmi l'auditoire théâtral des grammairiens et soulèvent de

1. « Cœpit multa turgide docere fidei contraria, dictaque poetarum per omnia credenda esse asserebat. »

2. « Tunc fac edictum per terram Teutonicorum
Quilibet ut dives sibi natos instruat omnes
Litterulis, legemque suam persuadeat illis...
Hoc servant Itali post prima crepundia cuncti,
Et sudare schola mandatur tota juventus. »

vaines disputes parmi les séculiers au milieu de rumeurs mondaines[1] ».

Avec la langue de l'antiquité, les livres de l'antiquité sont répandus. Gerbert, nommé pape en l'an 999, rapporte toute sa bibliothèque de Rome et d'Italie : « Tu sais, écrit-il à Rainaldo, combien on retrouve, dans les cités et les champs d'Italie, d'écrivains à chaque pas[2]. » Le couvent de Bobbio se vante, au xe siècle, de posséder Démosthènes et Aristote, tous les poètes latins, les grammairiens Adamantius, Dositheus, Papirius, Priscien, Flavien, Marius, Honoratus[3]; au couvent du Mont-Cassin, sous la direction de l'abbé Desiderio, on corrige et enlumine les manuscrits dans un décor de colonnes et de mosaïques

Les cités, dont le régime municipal rappelle de si près la république romaine, se targuent de descendre de héros fabuleux, honorent les tombes glorieuses, décorent de titres antiques leurs magistrats. Padoue montre le sépulcre d'Anténor. Milan ne veut pas qu'on abatte la statue d'Hercule. Pise a été fondée par Pélops. Venise est fabriquée avec les ruines de Troie. Dardanus est parti de Fiesole avec l'astrologue Apollon pour fonder Troie. Achille a régné dans les Abbruzzes, Turnus en Toscane, Diomède dans les Pouilles. Agamennon fut roi de Sicile; Evandre, roi du Piémont; Hercule, roi de Calabre. Les femmes de Florence content des Troyens, de Fiesole et de Rome.

Partout l'antiquité est présente dans ce moyen âge d'Italie, pour qui le sang noble reste le sang romain, le droit civil, le droit romain et le latin la langue officielle de l'Eglise, de l'Etat et de la jurisprudence. Jamais on ne l'a abandonnée. Il n'y a pas eu, dans son influence,

1. « Quomodo liceat theatralia grammaticorum gymnasia insolenter irrumpere, et velut inter nundinales strepitus vana cum sæcularibus verba conferre ? »

2. « Nosti quanto studio Librorum exemplaria undique conquiram. Nosti quot scriptores in Urbibus aut agris Italiæ passim habeantur. »

3. *Catalogus Bobbiensis X seculi.* Muratori, Antiquit. ital. III, Diss., 43.

solution de continuité. Et la Renaissance qui ne l'a point « découverte », ne marque pas un coude de l'histoire, mais la simple recrudescence d'une vénérable tradition.

Ceci établi, il convient d'ajouter aussitôt que l'antiquité ne règne pas sans partage, et qu'elle n'est pas, ce qu'elle deviendra plus tard, la discipline unique des esprits. L'Eglise la tolère plus qu'elle ne la recommande, lui assignant une place subalterne et un service en sous-ordre. Son apport n'est valide qu'autant qu'il contribue à la propagation de la vérité, et la vérité reste le dogme, dont la sagesse humaine doit demeurer la servante. « La sagesse humaine, écrit Pierre Damien, lorsqu'on l'emploie à traiter des sujets divins, ne doit pas prétendre à faire la maîtresse; mais, comme une servante, elle doit servir sa maîtresse[1]. » Il faut que l'antiquité s'accommode d'une domination étrangère et, dans ce but, on la démarque, on l'arrache à son sens, on lui attribue des prétentions morales, on lui découvre des intentions cachées, de telle sorte qu'on la transforme en vaste symbolique. Sénèque, Cicéron, Juvénal, Horace sont désignés sous l'épithète commune d'*ethici;* Virgile a annoncé la venue du Christ; un moine de Paris peut, en 1467, copier *l'Art d'aimer* d'Ovide en l'honneur de la Vierge, *ad laudem et gloriam Virginis Mariæ, amen.* Ce n'est pas en vain que, durant un millier d'années, l'antiquité a subi tant de contacts, et a été la proie de tant d'invasions. Elle ressort du moyen âge altérée et déformée, presque défigurée, tellement chargée de dépôts, tellement encombrée d'alluvions, tellement fleurie de végétations parasites qu'on ne la reconnaît plus.

Regardons, au début du Quattrocento, où l'on en est, et ce qu'à cette longue cohabitation avec la barbarie, les personnages antiques, les écrivains antiques, les mythes antiques, sont devenus.

1. De divina omnipotentia, *Opera omnia.* Bassano, 1783, cap. v.

Jupiter est un roi de Crète; Uranus, le petit-fils de Nemrod; Vénus, une reine de Chypre. Elle est si belle que qui la voit en devient amoureux; aussi, après sa mort, est-elle déifiée et dite la déesse de l'amour. Apollon est né à Délos; il est astrologue, s'occupe du cours du soleil, habite, comme Dieu, la quatrième planète. Thésée est duc d'Athènes. Athènes possède une Université. Alexandre le Grand descend dans une cage de verre au fond de l'Océan et essaie d'entrer au paradis. Néron accouche d'une grenouille, qui lui sort par le flanc. La reine de Fiesole, Belisea, prisonnière de Catilina, s'en va à la messe le dimanche. Socrate est né à Rome et a épousé la fille de l'empereur Claude. Platon est un des huit plus grands médecins de l'antiquité. Quand il pleure, on entend sa voix de loin; il meurt de n'avoir pas su résoudre une énigme. Aristote est un amoureux dont on conte les aventures. Cicéron est maître et trouvère de la grande science de rhétorique, merveilleux cavalier, franc de courage, armé de bon sens; une fontaine, qui porte son nom près de Pouzzoles, guérit les maux d'yeux. Martial est un cuisinier, Salluste un docteur, Ptolémée un roi. On montre, à Rome, le palais et les jardins d'Ovide. Virgile, consacré magicien, nettoie Naples des mouches, moucherons, sangsues, cigales et serpents qui la désolent; il ouvre la montagne du Pausilippe; il empêche par la présence d'un archer le Vésuve d'entrer en éruption. Le nom de Virgile a pour étymologie *ver gliscens*, Virgile ayant été fécond comme le printemps; le nom de Maro a pour étymologie *mare*, Virgile étant profond comme la mer. Le nom d'Ovide est venu au poète de ce qu'il avait le visage rond, fait comme un œuf; le nom de Nasone, de ce qu'il avait un grand nez ou, selon d'autres, de ce que, le nez étant l'instrument par lequel nous odorons chaque chose, Ovide voulut odorer et savoir chaque chose mondaine. Socrate veut dire, en grec, observateur de justice; Platon signifie

accompli ; Aristote, parfait en bonté. *Metamorphoseos* vient de *meta*, qui veut dire en grammaire « science » et de *morfoseo*, qui veut dire, en grammaire latine, « changé ». Selon Boccace, les Francs dérivent de Frank, fils d'Hector, « rien n'étant impossible à l'omnipotence de Dieu ». Voilà les histoires[1].

Le latin littéraire, le latin élégant et savant, qu'on enseigne et qu'on cultive, est à l'avenant. Un des grammairiens les plus illustres de son époque, Buoncompagno, qui professe à Bologne au début du XIIIe siècle, compose, à l'usage de l'un et l'autre sexe, une sorte de secrétaire galant intitulé *Rota Veneris*[2]. Nous y trouvons des déclarations de cette sorte : *Pretiosissima forma pre filiabus hominum, grates decem milia ex parte vestri fidelissimi habeatis ; scientes procul dubio quod vestri amoris vinculum me tenet indissolubiliter colligatum. Unde quicquid placet precipere, paratus sum effectui mancipare.* A quoi la femme peut répondre par exemple : *Amoris vestri vinculum per effectum operum dissolvatur. Quoniam viro nupsi qui me maritali anulo subarravit, cinsit colum meum lapidibus pretiosis, deditque michi vestes auro et gemmis plurimum renitentes. Unde non possum nec debeo tecum more solito jocundari.* Cinquante ans plus tard, fra Salimbene da Parma traduit dans sa chronique *fare nausea* par *facere nauseam*, *avere per male* par *habere pro malo*, *temere per la sua pelle* par *timeri pelli suae*, *usignuolo* par *lusiniolus*, *granaio* par *grantias*, *lasagna* par *lasana*[3]. Benvenuto da Imola, commentant,

1. V. Comparetti, *Virgilio nel medio-evo*. Florence, 1897, 2 vol. — Gidel, *La légende d'Aristote au moyen âge*. Paris, 1874. — Bartsch, *Albrecht von Halberstadt und Ovid im Mittelalter*. Leipzig, 1861. — Graf, *Roma nella memoria e nell'immaginazione del medio-evo*. Rome, 1882, 2 vol. — M. Guido Mazzoni a donné un petit tableau très ingénieux et très personnel du concept de l'antiquité que se faisait le début du Quattrocento dans sa conférence *Poliziano e l'Umanesimo*.

2. *La Rota veneris*, dettami d'amore di Buoncompagno da Firenze, nota di Ernesto Monaci. Rendiconti dell' Ac. Linc. V, 75. Rome, 1889.

3. Marco Tabarrini, *La Cronaca di fra Salimbene da Parma*. Studi di critica storica, Florence, 1876, p. 211.

dans la seconde moitié du Trecento, *la Divine Comédie*, rédige ainsi un épisode que Boccace lui a conté : *Dicebat enim (Boccacius) quod dum esset in Apulia, captus fama loci, accessit ad nobile monasterum montis Cassini, de quo dictum est. Et avidus videndi librariam, quam audiverat ibi esse nobilissimam, petivit ab uno monacho humiliter, velut ille qui suavissimus erat, quod deberet ex gratia aperire sibi bibliothecam. At ille rigide respondit, ostendens sibi altam scalam : ascende quia aperta est. Ille lœtus ascendens invenit locum tanti thesauri sine ostio vel clavi, ingressusque vidit herbam natam per fenestras, et libros omnes cum bancis coopertis pulvere alto ; et mirabundus cœpit aperire et volvere nunc istum librum, nunc illum, invenitque ibi multa et varia volumina antiquorum et peregrinorum librorum ; ex quorum aliquibus detracti erant aliqui quaterni, ex aliis recisi margines chartarum, et sic multipliciter deformati : tandem miseratus labores et studia tot inclytissimorum ingeniorum devenisse ad manus perditissimorum hominum, dolens et illacrymans recessit ; et occurrens in claustro petivit a monacho obvio quare libri illi pretiosissimi essent ita turpiter detruncati. Qui respondit quod aliqui monachi, volentes lucrari duos vel quinque solidos, radebant unum quaternum et faciebant psalteriolos, quos vendebant pueris ; et ita de marginibus faciebant evangelia et brevia, quæ vendebant mulieribus* [1].

Enfin, les livres antiques pouvaient sembler nombreux à une époque qui ne les connaissait pas tous. Ils apparaissent rares à une science mieux informée, qui catalogue et qui classe : « Où sont, s'écrie Niccolò Niccoli, les ouvrages de Varron ? Où les histoires de Tite-Live ? Où Salluste ? Où Pline ? Où tant d'autres ? Où plusieurs des volumes de Cicéron ? O misérable et malheureuse condition de notre époque [2] ! » Ceux qui demeurent sont

1. Benvenuto da Imola, *Comentum super Dantis Alhighieri comœdiam* Florence, 1887, V, 301.
2. « Ubi sunt M. Varronis libri qui vel soli facere possent sapientes, in quibus erat linguæ latinæ explicatio, rerum humanarum divinarumque

tellement encroûtés du fatras des écoles, si torturés dans le carcan des scolastiques, si obscurcis d'éclaircissements qu'ils demandent un travail de réfection équivalent à un nouvel engendrement. Bien mieux, ils vont périr, abandonnés qu'ils sont aux gerces, aux souris, aux araignées, « dans des réduits infâmes, où, selon Poggio, l'on ne jetterait pas un condamné à mort[1] ». Au dire de Benvenuto da Imola, « une haute poussière » les recouvre. On leur arrache des feuilles entières qu'on transforme en petits psautiers à vendre aux enfants. On fabrique avec leurs marges des amulettes et des images qu'on débite pour quatre sous aux bonnes femmes[2]. La bibliothèque du Mont-Cassin, comme on vient de l'apprendre ouverte à tous les vents, n'a plus de porte, n'a plus de clef; l'herbe pousse aux fenêtres. Et Boccace pleure du spectacle.

Une besogne gigantesque et pressante s'impose. Il s'agit, ayant arraché l'antiquité au joug séculaire de l'Eglise, de la rendre à elle-même, de l'éclairer à sa lumière, de prendre conscience de son esprit et de son sens; et de nettoyer de sa gangue ce latin qui est le minerai grossier et brut, de le tremper, de le forger, de l'assouplir, de le polir, de le rendre flexible et pur, de le tordre en rinceaux sveltes et en vignes folles, comme une ferronnerie de Caparra; et de découvrir les textes qu'on a perdus et de confronter ceux qui demeurent; et d'en combler les trous et d'en dégager les interpolations et d'en râcler les croûtes.

Alors la jeunesse intellectuelle, qui a vingt ans en l'année 1400, se met à l'œuvre. Car, si sa force créatrice

cognitio, omnis sapientiæ ratio, omnisque doctrina ? Ubi T. Livii historiæ ? Ubi Sallusti ? ubi Plinii ? ubi innumerabilium aliorum ? ubi Ciceronis complura volumina ? O miseram atque inopem conditionem horum temporum ? » *Dialog. ad Petrum Histrum*, p. 22.)

1. « Erant enim non in Bibliotheca libri illi, ut eorum dignitas postulabat, sed in teterrimo quodam, et obscuro carcere, fundo scilicet unius turris, quo ne capitalis quidem rei damnati retruderentur. » (Poggio, *Epistolæ*, I, 5.)

2. Voir le passage de Benvenuto da Imola, rapporté ci-dessus.

est épuisée, elle est assez robuste pour la tâche de compilateurs et de collationneurs qui l'appelle, où elle va dépenser le trop plein de ses énergies, mettre le zèle farouche et la passion sauvage qu'on trouve encore à cette époque. Un domaine infini, absolument vierge, s'offre à son activité joyeuse ; elle s'y lance à corps perdu, n'entendant rien, ne voyant rien, passant les jours, passant les nuits, ne perdant pas une minute, prise d'un enthousiasme de missionnaires. C'est un entraînement qui fait croire à une rénovation [1].

En 1329, Pétrarque a trouvé à Liège deux nouveaux discours de Cicéron. En 1392, Coluccio Salutati, qui possède Catulle, Tibulle et Properce, reçoit de Pasquino Capelli les *Epistolæ ad familiares*. En 1417, Poggio, qui s'est rendu au concile de Constance, découvre, dans le couvent de Saint-Gall, les œuvres de Quintilien, l'*Argonautique* de Valerius Flaccus, les *Commentaires* d'Asconius Pedianus, les *Silves* de Stace, un fragment de Priscien ; il trouve ailleurs, on ne sait où, Silius Italicus, Lucrèce, Ammianus Marcellinus, Columelle ; à Cluny, le *Pro Sexto Roscio* et le *Pro Murena ;* à Langres, huit nouveaux discours de Cicéron ; à Cologne, Pétrone ; à Naples, au couvent du Mont-Cassin, le *De Aquis* de Frontin. En 1422, Gerardo Landriani découvre, à

1. Gianozzo Manetti, occupé au travail, reste neuf ans à Florence sans traverser l'Arno. Vittorino da Feltre lave les écuelles de son maître pour en recevoir des leçons. « Je m'adonnai à Chrysoloras avec une telle ardeur de savoir, écrit Leonardo Bruni, que ce que j'avais appris le jour en veillant, je le répétais la nuit dans mon sommeil. » « J'ai tout enduré, ajoute Barzizza, fatigues, veilles, travaux, labeurs, navigations détestables pour acquérir de la considération. ». « Voici l'ordre de mes études, dit Pier-Paolo Vergerio, chaque nuit je me lève longtemps avant le jour ; je m'assieds auprès de mes livres à la chandelle ; je repasse en ma mémoire ce que j'ai appris ; je pense à ce qu'il me faut apprendre ; je m'en vais à l'école où j'interroge les élèves les plus instruits, où j'assaille de questions mes camarades et où je prends deux ou trois leçons chaque jour ; c'est ainsi que s'écoule ma journée, toute donnée à l'étude avec la première partie de la nuit et souvent la dernière. » Durant tout le siècle, cette ardeur ne se ralentit pas. On se rappelle l'affiche pendue à la porte d'Alde Manuce : « Qui que tu sois, si tu veux parler à Alde, sois bref, et cela fait, laisse-le à ses travaux, à moins que tu ne veuilles lui prêter l'épaule, à l'exemple d'Hercule secourant Atlas épuisé. Sache que quiconque met ici le pied y trouvera du travail. »

Lodi, le *De Oratore*, l'*Orator* et le *Brutus*. En 1429, le cardinal Giordano Orsini achète à Niccolò da Treviri un manuscrit contenant douze nouvelles comédies de Plaute. En 1433, Giovanni Aurispa met au jour les *Panegyrici veteres*. Cosme de Médicis fait venir Pline de Lubbeck ; d'autres font venir de Cologne un livre qu'ils croient être le *De republica* de Cicéron et qui se réduit au *Songe de Scipion*[1].

Mais ce qu'on retrouve n'est rien à côté de ce qu'on recherche ; il faut lire l'énorme correspondance engagée à propos des *Décades* de Tite-Live et des *Annales* de Tacite pour juger le mouvement.

Les livres sont des trésors. Coluccio Salutati se dit l'esclave des livres, et on appelle Giovanni Aurispa une harpye de livres. Federigo di Montefeltro ne veut qu'un livre pour sa part du sac de Volterre. Alphonse d'Aragon introduit un livre dans ses armes et réserve, dans sa journée de souverain « l'heure du livre ». Florence garde dans sa salle d'audience quatre évangiles grecs reliés de perles et de diamants, et lorsqu'en 1406, elle a triomphé de Pise, elle est moins fière de sa victoire que des *Pandectes* d'Amalfi qu'elle emporte comme butin. Et ce sont des légendes significatives que celles que cette époque invente ou qu'on invente pour cette époque, qu'on signe la paix pour un livre, qu'on guérit d'une fièvre quarte à la lecture d'un livre, que Panormita vend un champ pour acheter un livre, que Guarino devient blanc du chagrin d'avoir perdu une caisse de livres.

Avec les livres antiques, ces hommes recueillent les médailles antiques, les monnaies antiques, les débris de marbre antiques, les inscriptions antiques. Ils ne sont pas que bibliomanes ; ils sont archéologues. Ciriaco d'Ancona, Poggio Bracciolini, Pomponio Leto, Flavio Biondo, pour ne citer que les plus illustres, sont occu-

1. G. Voigt. *Die Wiederbelebung des Klassischen Alterthums*. Berlin, 1893 (3e édit.) 2 vol. vol. 1, liv. II. chap. IV.

pés à ce travail. Lorsqu'on demandait à Ciriaco d'Ancona ce qu'il était en train d'accomplir, il répondait : « Je ressuscite des morts ! » Tous, à l'exemple de Ciriaco d'Ancona, ressuscitent des morts.

Et ayant réuni ces fragments, étiqueté ces débris, groupé ces membres épars, ils commentent, copient, imitent, répandent et prêchent leurs textes sacrés. A leur instigation, quelquefois à leurs frais, des bibliothèques publiques se fondent. Des universités s'inaugurent ou se réorganisent. Des nouvelles chaires sont créées en faveur de l'antiquité profane, qui prend rang officiel à côté de la médecine et de la jurisprudence. Les vieillards à cheveux blancs, les marchands, les hommes d'Etat, confondus aux adolescents imberbes, accourus de Hongrie et d'Orient, se remettent à l'école. Et que si l'Italie venait de perdre la suprématie dans les études classiques au point qu'en dépit du réveil, qui signala la fin de son XIe siècle, elle n'aurait su montrer une école analogue à celle d'Orléans, produire un poète latin comme Hildebert de Tours ou Gautier de Châtillon, citer un grammairien comme Eberard de Béthune ou Alexandre de Villedieu, se prévaloir d'un encyclopédiste comme Vincent de Beauvais, l'Italie reprend à l'Europe le sceptre des lettres latines que l'Europe lui avait pris. Elle ne s'en va plus étudier aux universités étrangères, ce sont les étrangers qui, attirés par cette flamme brillante, affluent chez elle. Un franciscain, Cennese, qui a étudié à Padoue, croit aller se perfectionner à Vienne ; ayant écouté les maîtres allemands, il monte sur la chaire et enseigne à leur place.

Grâce à cette ardeur communicative et à cet enthousiasme juvénile, il semble à l'humanité qu'elle se réveille d'un long sommeil. Jusqu'alors elle n'a pas vécu, elle n'a que végété dans les ténèbres et croupi dans l'ignorance. L'antiquité lui révèle sa vraie nature. A la lumière du soleil éblouissant qu'elle allume, le

monde présent apparaît médiocre, mesquin, malade, souillé de taches, gros de préjugés, de superstitions et d'erreurs. Il faut le détruire; il faut faire table rase du passé, recommencer à nouveaux frais l'expérience intellectuelle, construire à l'esprit une maison neuve. Tout est à reprendre et à remettre en question.

L'antiquité n'est pas que la mode: elle devient la règle et la loi. Ce qui est né et s'est développé hors de sa sphère d'influence ne compte pas. Que signifient ces humbles communes, enfumées, resserrées dans leurs enceintes, occupées de vils trafics et de petits intérêts, en comparaison de l'Empire romain, qui embrassait le cercle entier des terres? Que valent ces gloires municipales, ici connues, ignorées autre part, devant les gestes synthétiques et la réputation universelle des Fabius, des Caton, des Marcellus? Que compte l'idiome vulgaire, le dialecte, le patois de pauvres gens, qui débattent leurs affaires d'un sou et racontent leurs fariboles, en regard de l'allure royale et de la voix sonore du latin, que Valla appelle « chose éternelle et divine », qui parle à l'univers et s'exprime pour toujours? Et quelle figure maigre et piteuse font les vierges de Cimabue, taillées dans le bois, hiératiques et noires, sans mouvement et sans vie, devant la grâce blanche et la beauté divine des Vénus de Médicis qu'on retrouve? L'antiquité ne pénètre pas que la littérature; elle pénètre la vie. Elle ne discipline pas que la pensée; elle discipline les mœurs. Elle devient le synonyme de vérité, de sainteté, de beauté; et, pour dire qu'une chose est belle, on dit qu'elle est antique.

Les noms de baptême sont antiques[1]. Les gestes des souverains sont antiques : Alphonse le Magnanime, vêtu en souverain romain, entre à Naples par une

1. Maffeo Vegio, s'il veut qu'on donne de beaux noms aux enfants, ne veut pas qu'on leur donne des noms païens. Au siècle suivant, l'Arioste sourira de cette habitude des savants de dénaturer les noms vulgaires : « *In Cosmico, in Pomponio vai mutando : — Altri Pietro in Pierio altri Giovanni. — In Jano e in Giovian va riconciando.* »

brèche de quarante aunes faite au mur. L'érudition, qui n'est plus que l'étude et l'intelligence de l'antiquité, descend des académies dans les salons. Les femmes sont érudites. Les fêtes sont érudites. La politique est érudite : à la raideur des anciens formulaires, succède la période oratoire de Tite-Live ; au squelette sec et dépouillé, la draperie ample et somptueuse. Et la théologie deviendra érudite avec Marsile Ficin, qui la fait platonicienne, et avec Paolo Cortese, qui, dans sa Dogmatique parue en 1502, appelle Christ le dieu du tonnerre, Marie la mère des dieux, les trépassés des mânes, et met en enfer le Styx, l'Averne et le Cocyte[1].

Pas de solennité complète sans une harangue latine. On pérore en latin devant le potentat qui fait son entrée triomphale, devant le cercueil du défunt, devant la chambre nuptiale des nouveaux mariés[2]. A Rome, à Florence, à Ferrare, les compagnies se divertissent à voir représenter Plaute et Térence. Le luxe a fait ses classes : Niccolò Niccoli mange dans des objets de la galerie d'Apollon, Isabelle d'Este dans un service où Domenico a représenté les différents épisodes de la vie d'Apollon. On s'habille, on se pare « à l'antique ». Dans les repas, les confiseurs copient leurs plats montés sur les bas-reliefs, les vases, les statues de Rome ou d'Athènes. En 1475, aux noces du seigneur de Pesaro, on fait intervenir la sainte Poésie, qui apparaît sous la figure d'une jeune femme, recouverte d'un voile où est brodée la parole *Veritas*, escorté de jeunes filles qui portent le Parnasse, des neufs Muses, d'Apollon avec sa lyre, de dix poètes grecs, de dix poètes latins, qui parlent chacun dans leur langue et offrent aux convives le livre dont ils sont porteurs[3].

1. T. Piper, *Mythologie der christlichen Kunst*. Gotha, 1847-51, 2 vol. I, p. 287.

2. Brandileone, *Nuove ricerche sugli oratori matrimoniali in Italia*. Riv. stor. it. XII, 4. — Patetta, *Contributo alla storia delle orazioni nuziali e della celebrazione del matrimonio*. Turin, 1896.

3. *Delle nozze di Costanza Sforza con Camillo d'Aragona celebrate a Pesaro l'anno* 1475. Pesaro, 1894.

Le latin n'est pas que la langue du savoir, il est la langue de l'élégance. On abandonne l'idiome vulgaire aux drapiers et épiciers. Lorsqu'on l'emploie, c'est avec un remords et poussé par la nécessité. « Nous nous servons de cette façon de parler, dit Filelfo, dans les choses dont nous ne voulons pas transmettre la mémoire à la postérité[1]. » « Ce sont là des choses, assure Bruni, qui peuvent mal se dire dans le vulgaire idiome[2]. » « Dans le vulgaire idiome, ajoute Vespasiano, on ne peut montrer les choses avec ornement, comme on le fait en latin[3]. » « Peut-on appeler poète, s'écriait Niccolò Niccoli, celui qui ne parle pas latin[4] ? » Toutes les œuvres écrites en vulgaire n'existent pas, n'ont jamais existé, sont considérées comme non avenues. Et si l'une d'entre elles paraît douée de quelque esprit, on tente à son endroit une opération de sauvetage ; on s'efforce de l'arracher à l'oubli ; on essaie de la revêtir de la dignité qui lui manque ; on la traduit en latin. Pétrarque avait mis en latin la *Griselda* de son ami Boccace. A son tour, Coluccio Salutati songe à mettre en latin *la Divine Comédie* de Dante, et s'il n'effectue pas son projet, le projet est repris par un moine, Matteo Ronto, qui traduit en hexamètres les terzines du poète[5]. Pareillement, Antonio Loschi traduit la nouvelle de Boccace de ser Ciappelletto ; Leonardo Bruni, celle de Guiscardo et Ghismonda, Bartolommeo Fazio, celle du roi Alfonso et de Messer Ruggeri, Filippo Beroaldo celle de Tito et Gisippo.

1. « Hoc scribendi more utimur iis in rebus quarum memoriam nolumus transferre ad posteros. »
2. « Contuttochè queste sien cose che mal dire si possono in vulgare idioma. »
3. « Molte cose degne si potrebbero dire di memoria, che sono scritte da scrittori degnissimi, nello ornato e elegante latino e non nello idioma volgare, dove non si può mostrare le cose con quello ornamento che si fa in latino. »
4. « Nos enim non pudebit eum poetam appellare et Virgilio etiam anteponere qui latine loqui non possit ? »
5. L'évêque de Fermo, Giovanni da Serravalle, en traduit les mots pour les Pères du Concile de Constance. Le poète romain Sulpizio Verolano en traduit des sentences.

Un tel mouvement porte un nom dans l'histoire, on l'appelle l'humanisme.

L'humanisme n'est pas que le goût de l'antiquité, il en est le culte, culte poussé si loin qu'il ne se borne pas à adorer, qu'il s'efforce de reproduire. Et l'humaniste n'est pas que l'homme qui connaît les antiques et s'en inspire ; il est celui qui est tellement fasciné par leur prestige qu'il les copie, les imite, les répète, adopte leurs modèles et leurs modes, leurs exemples et leurs dieux, leur esprit et leur langue.

III

Un pareil mouvement qui, poussé à ses extrémités logiques, ne tendait à rien moins qu'à supprimer le phénomène chrétien, devait trouver un obstacle sur sa route; non l'Eglise qui l'accueillit et le prit à son service, mais la foi.

Ceux qui demeuraient fidèles au passé, les humbles, les ignorants, les simples, s'agenouillant encore devant les croix des routes et joignant les mains avant de prendre leurs aliments; les moines mendiants, les frères prêcheurs, les descendants de saint François, les chrétiens, comprirent que l'enthousiasme qui orientait le monde des intelligences vers un nouveau pôle était plus qu'un mode littéraire, mais une véritable religion et que derrière l'antiquité se cachait le paganisme. Ils pressentirent à quelles inévitables conclusions de détachement dogmatique, d'impiété et même d'hérésie devait aboutir une discipline prétendant à saper les fondements et les croyances dont l'humanité vivait depuis quatorze cents ans. Plus avisés que les premiers humanistes, avertis d'un péril que ceux-ci, au moins au début, ignoraient de bonne foi, ils devinèrent que rien de leur discipline ne résisterait à cette poussée de furieux. Alors, se serrant à ce qui était resté vivant de la doctrine, étreignant la croix dressée aux limites des

deux mondes, ils se mirent à travers le courant.

En face de chaque humaniste, un chrétien se dresse. En face de Coluccio Salutati, c'est Giovanni Dominici et Giovanni da San-Miniato ; en face de Lorenzo Valla, c'est fra Antonio da Bitonto ; en face de Guarino, c'est Giovanni da Prato ; en face de Beccadelli, c'est Bernardino da Siena ; en face de Poggio, c'est la corporation entière.

Ils citent saint Jérôme, qui s'accusait devant le tribunal de Dieu d'avoir été cicéronien et citent saint Augustin, qui se lamentait d'avoir perdu son temps à apprendre par cœur les voyages d'un certain Enée et à pleurer sur Didon morte d'amour. A les entendre, ce culte à une civilisation qui a adoré de faux dieux, qui s'est prosternée devant de fausses images, est une hérésie. Les fables sont des mensonges, et les poètes, des maîtres de frivolité et d'obscénité. Les sentences antiques, dont les orateurs parsèment leurs discours, sont semblables aux glands qui repaissent l'Enfant prodigue. Les enfants d'aujourd'hui sont élevés dans le sein des infidèles, et on leur enseigne les pires maléfices par l'étude des livres les plus libertins et des écritures les plus charnelles. « Les enfants deviennent plus vite païens que chrétiens, dit Giovanni Dominici, et ils nomment Dieu, Jupiter ou Saturne, Vénus ou Cybèle plutôt que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, d'où il arrive que la vraie foi est méprisée, Dieu raillé, la vérité méconnue, le péché établi. Et l'on étudie davantage chez les vieux séculiers et les faux réguliers, davantage dans le paganisme que dans le christianisme, comme te le démontrent clairement ceux qui sont appelés prédicateurs, dans la bouche desquels dansent poètes, philosophes et fables, et aucune vérité ne s'y attache avec l'intelligence de la Sainte Ecriture.[1] »

1. « Prima diventando pagani che cristiani, et prima chiamando Dio Juppiter o Saturno, Venus o Cibeles che il sommo Padre, Figliuolo e Spirito Santo : donde procede la vera fede essere dispregiata, Dio non riverito, sconosciuto il vero, fondato il peccato. E più si studia ancora da'vecchi secolari, e falsi regolari, nel paganesimo che nel cristiane-

« Toutes ces études, s'écrie Giovanni da San-Miniato, non seulement sont vanité, et vanité des vanités, mais dans la bouche du disciple de Christ, quasiment des blasphèmes et un culte d'idoles; ainsi que d'horribles monstres, elles souillent l'esprit, dissolvent les mœurs et détruisent avec la peste de leur venin ce que tu peux avoir gardé de bon dans le cœur[1]. » « Il est plus utile pour un chrétien, crie Dominici, de labourer la terre que d'étudier les livres des gentils[2]. » Les uns et les autres prêchent dans les églises, prêchent sur les places, jettent aux échos de l'air leur voix indignée. Parfois, sous un souffle de pénitence, des bûchers s'allument où l'on jette, avec les ornements mondains, avec les images profanes, les livres de l'antiquité impure.

Les humanistes ont bec et ongles pour répondre à ces ignorantins. Déjà Pétrarque leur avait enseigné que la théologie n'est rien autre que la poésie de Dieu[3]. Dans sa *Genealogia Deorum*, Boccace reprend la question. Si les poètes fuient le monde ainsi que le leur reprochent les moines, c'est qu'il ne leur convient pas d'aller, comme ces derniers, derrière les bonnes femmes pour leur tirer de l'argent et acquérir avec la tromperie ce que le mérite ne pourrait gagner. S'ils paraissent menteurs, c'est qu'ils parlent par fiction et que la fiction est l'essence de la poésie. Ils sont lascifs? Mais, sous cette lascivité apparente, se cachent de pieux enseignements. Ils n'ont pas connu le Christ? Ils croient

simo, e assai te lo dimostrano quelli che sono chiamati predicatori, dando di quello tesoro hanno nel cuore. Nella lingua dei quali ballano filosofi poeti con favole e non vi s'appicca verità con intelletto di scrittura santa. » (DOMINICI, *Regola*, p 135.)

1. « Hæc omnia non solum vanitas et vanitas vanitatum, sed in ore christicolæ pœne blasphemiæ sunt, idolorumque ignota cultura, quæ velut monstruosa portenta mentem inquinant, mores dissipant, et si quid boni animo possides hujus peste veneni perimetur. » (Alessandro Wesselofsky, *Il Paradiso degli Alberti*. Bologne, 1867-1879. 4 vol. Disp. 66 *bis*, p. 204.)

2. « Utilius est christianis terram arare quam gentilium intendere libros. »

3. « Theologiam pœticam esse de Deo. » (PÉTRARQUE, *Epist. fam.*, X, 4.)

à plusieurs dieux? Si l'on y regarde de près, on découvrira dans leurs livres la profession d'un seul Dieu. Leonardo Bruni, pour combattre les moines avec leurs propres armes, traduit l'opuscule de Basile *De legendis antiquorum libris*. Coluccio Salutati, à trois reprises différentes, se déchaîne contre leurs fausses opinions[1]. Selon lui, les Saintes Ecritures ne sont que poésie. Les Saintes Ecritures contiennent, autant que l'œuvre des Gentils, des récits d'immoralité et de crimes. Autant que l'œuvre des Gentils, elles sont lascives, mais cachent sous un voile la vérité éternelle. Les Pères de l'Eglise qui lisent les païens, qui citent les païens, n'ont jamais proscrit le commerce de leurs œuvres. De ces œuvres, en effet, découlent toutes sortes de lumières et d'avantages. « En vérité, dit Coluccio, j'ai jugé, pour ce qui est de moi, que les poètes doivent être lus pour trois raisons, la première est afin que les mots soient employés selon la commodité et la matière ; la seconde, parce qu'ils remplissent nos œuvres de merveilleux ornements, de sentences et de paroles ; la troisième, parce que, en louant la vertu et en condamnant le mal, ils nous montrent ce que doit être notre vie. » Si lui-même s'adonne aux poètes, ce n'est point par amour de gloire, mais par amour du savoir et pour répandre ce savoir. « Toi, conclut le vieil homme en prenant directement à partie son adversaire, selon la sainte rusticité, tu es seulement utile à toi-même. Moi, je m'efforce d'être utile à moi et aux autres[2]. »

Mais, las de se défendre, les humanistes ont tôt fait d'attaquer. Ils ne combattent plus avec des raisonnements, ils assaillent à coups d'injures. Ils accablent les retardataires de quolibets, de railleries et de gros mots

1. « Nullum enim dicendi genus majus habet cum divinis eloquiis et ipsa divinitate commercium quam eloquium poetarum » (Coluccio Salutati, *Epistolario*, a cura di Francesco Novati, 3 vol. Rome, 1891, 1893, 1896. Vol. III, p. 541.)

2. « Tu quod sanctæ rusticitatis est, solum tibi prodes, ego michi prodesse conor et aliis. » (*Epist.*, vol. III, p. 542.)

dont la pluie devient toujours plus pressée. Les moines sont sales, épris de vin et de sensualité, vulgaires, intrigants et concupiscents; à la fois libertins et serviles; ils sont hypocrites; pis que cela, ils sont ignares. Guarino n'a-t-il pas entendu l'un d'eux assurer, dans sa prédication, que les *Etnici* s'appelaient de la sorte parce qu'ils venaient du mont Etna, et voulant nommer *Cadmus*, n'a-t-il pas répété plusieurs fois *Cadino*[1]? Les trois vertus dont ils se réclament, de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, apparaissent, à Valla, plus dignes de blâme que de louange[2]. C'est pour n'avoir rien appris et pour continuer leur vie de paresse qu'ils endossent un habit crasseux, sans jeter loin la crasse de leur âme. « Vraiment, dit Poggio, c'est une grande affaire, une affaire que les louanges ne sauraient trop porter aux nues, que de passer les veilles nocturnes à chanter! Que diraient-ils s'ils devaient aller, comme les paysans, à la charrue par l'orage et par la pluie, les pieds nus et le corps à peine couvert[3]? » Leur ordre est un vrai ramassis de valets de ferme et de mercenaires, de gens sans feu et sans aveu, pépinière de brigandage et de lubricité. Ils se croient le sel de la terre. Ils semblent dire constamment avec le prophète : « le zèle me dévore! » Ils s'immiscent dans les familles, s'insinuent, intriguent, épient, captent, enveniment, dominent, toujours présents, toujours actifs, au chevet des mariés comme au chevet des défunts[4]. L'échine courbée, les yeux au ciel, marchant sans bruit, ils stationnent près des femmes, à qui ils racontent des rêves et des célestes visions. Quand on les interroge, avant de répondre, ils

1. Sabbadini, *La Scuola e gli studi di Guarino Guarini Veronese*. Catane, 1896, p. 144.
2. Valla, *Dialogus de professione religiosorum*.
3. « Magnum profecto negotium, et multis laudibus extollendum cantandi gratia vigilias nocturnas agere. Quid dicerent, si agricolarum more pergerent ad arandum etiam sub ventorum et imbrium tempestate; nudis persæpe pedibus, corpore parum contecto? » (Poggio, *Dialogus adversus hypocrisim*, Lyon, 1579, p. 27.)
4. Voir le portrait que Flavio Biondo fait des Fraticelli dans son *Italia illustrata*, *Opera*, p. 338.

poussent un profond soupir. Quand ils prêchent, ils s'élancent en avant, comme s'ils voulaient sauter de la chaire; tantôt ils crient, ainsi que des fous, pour murmurer ensuite à mi-voix et tout doucement. Tantôt ils frappent sur le pupitre avec un poing furieux. Tantôt ils rient: plus semblables à des singes qu'à des prédicateurs[1]. Et Poggio assure qu'il a connu un moine qui, pour attirer les femmes, prêchait nu. Il faut reconnaître dans ces caricatures la veine d'un comique national sans doute; il faut y reconnaître encore les coups portés par l'humanisme contre son unique et véritable ennemi.

A la vérité, la guerre ainsi déclarée s'engage au-dessus des rangs des combattants. Au-delà de la question oiseuse de savoir si les poètes antiques peuvent ètres lus par le chrétien, il s'agit de deux formes de culture, et pour ainsi dire de deux façon d'être, qui se trouvent en présence et en face, sans que, d'une part ou de l'autre, on s'en rende nettement conscience. L'une enseigne que la lettre tue, et l'autre met dans la lettre ornée son soin le plus exact. L'une professe l'ignorance, et l'autre n'est jamais lasse d'étudier, de connaître et de savoir. L'une prétend que la curiosité perdit Eve, et l'autre fait d'une curiosité insatiable et partout dirigée la principale des vertus. L'une exalte le ciel, et l'autre reste fidèle à la terre, peuplée de joie et de beauté. Deux civilisations sont aux prises, sans qu'il soit possible de prévoir d'avance les conséquences infinies d'une pareille bataille. L'engagement ne dura pas longtemps.

Que pouvaient, en effet, ces humbles frères sans grammaire, décriés de longtemps, dépassés de partout,

1. « Videas jactare se illos tamquam e suggesto prosilire velint, modo tamquam furibundos vocem extollere, deinde summisse loqui; quandoque manibus tabulas percutere, nonunquam ridere, adeo multas variasque formas latrando assumere, ut alterum Protheum dicas. Quos simiæ sæpius quam prædicanti similes duco. » (POGGIO, *Ibid.*, p. 21.)

contre le mouvement irrésistible qui entraînait les esprits? On ne lutte pas contre les idées, et eux-mêmes furent les premiers emportés par le courant. Car, pour un humaniste qui abdique, pour un Gregorio Correr qui se repent, qui dit à Dieu dans son Soliloque : « Pardonne-moi, mon Dieu, de ce que l'amour des lettres qu'il eût été mieux que j'ignorasse, et non ton amour, m'ait fait clerc[1] ; » pour un Maffeo Vegio, qui abandonne Ovide et Horace en faveur de saint Jérôme et de saint Augustin, et retourne aux livres de David, qu'il jugeait jadis des histoires de bonnes femmes, et s'agenouille devant la sainteté de Monique et non plus devant l'adultère de Jupiter, et adresse de pieuses exhortations à ses sœurs qui ont pris le voile, et finit lui-même par entrer dans les ordres, que de fra Alberto da Sarteano, que de fra Girolamo Agliotti, que de consciences indécises entre Ezéchiel et Quintilien !

Bien vite, la place est déblayée. Bernardino de Sienne, sanctifié quelques années après sa mort, étudie les lettres profanes chez Guarino ; le frère Timoteo Maffei dédie au pape Nicolas V une écriture où il invective les fanatiques qu'il voit « in studiosos viros invehi et, spretis litterarum studiis, in sancta rusticitate gloriari ; » et l'humanisme, débarrassé de ces ennemis d'un jour, n'a plus qu'à poursuivre sa route de triomphe.

Tout le favorise : le climat, la race, le moment. On découvre les chefs-d'œuvre de l'antiquité sous le ciel même qui les produisit. Le peuple qui les découvre n'est point essentiellement modifié dans sa substance. Le moment qui les découvre, fatigué de produire, n'a rien de mieux à faire qu'à fouir et qu'à amasser. Un cri de joie s'élève à voir renaître au jour, dans leur limpidité première, tant de purs trésors de pensée, de sagesse et de beauté.

L'Italie s'y reconnaît. Elle s'y saisit et s'y retrouve

1. « Ignosce qnod me ab initio amor litterarum quas melius ignorassem, non tua dilectio, clericum fecit. »

telle qu'elle était à ses origines, lorsqu'elle couvrait le monde de son éloquence et de ses légionnaires et qu'en une heure de coalition heureuse toutes les puissances s'accordaient pour donner à son âme son expression la plus haute. Et elle s'y saisit et s'y retrouve telle qu'elle est à peu près demeurée, en dépit de l'aventure du moyen âge, qui put l'égarer, qui ne réussit pas à la perdre.

L'antiquité n'est pas, chez elle, une froide science d'école, une curiosité quelconque de bibliothèque et de cabinet sans adhérence avec la sympathie intérieure; elle est la tradition incrustée dans la chair et dans les moelles. Le latin n'est pas une langue étrangère ou une langue morte, propre à susciter l'intérêt de philologues et de spécialistes; autochtone et actuelle, elle chante, vibre, vit dans l'idiome que l'on parle. Et Rome enfin, avec son peuple de héros, d'orateurs et de poètes, avec sa couronne de légendes et de mythes, et la majesté de ses temples, de ses vestiges et de ses souvenirs, n'est pas la cité des doctes : c'est la patrie.

Aussi bien l'homme nouveau, qui s'est assigné la tâche humaine de ressusciter cette patrie et d'imposer aux intelligences sa loi immuable de grandeur et de vétusté, emporte, chez le peuple d'artistes qu'est l'Italie, une faveur souveraine. Il semble que passe en lui quelque chose de l'héroïsme et de la noblesse des grands morts qu'il défend. Volontiers on l'associe et on le confond avec sa cause. Rome l'emploie pour se défendre des conciles; les républiques l'introduisent dans leurs chancelleries; les tyrans lui commettent le soin de leur immortalité, sorte de légitimité dans l'avenir qui fera oublier l'usurpation dans le passé. Poète, orateur, philosophe, comme il s'appelle et comme on l'appelle, il instruit les enfants, crée et garde la bibliothèque, compose des lettres politiques, rédige des billets d'amour, fourbit des invectives, salue les hôtes illustres et pleure les défunts importants. Il ennoblit, pare, relève de sa

présence chaque endroit et chaque moment. Il fait l'opinion publique, devient le jugement de la postérité, représente la mode. Il vit grassement, muni de prébendes et de sinécures ; il a des chevaux et des domestiques ; il parle d'égal à égal avec les potentats.

C'est une puissance nouvelle, une figure nouvelle, l'humaniste, qu'il nous convient maintenant d'étudier de plus près, chez son ancêtre Pétrarque, — à Florence, à Milan et à Venise, — à Rome et à Naples.

CHAPITRE II

LES HUMANISTES. FLORENCE, MILAN ET VENISE

I. Pétrarque.
II. Les successeurs immédiats de Pétrarque : Jean Boccace, Luigi Marsigli, Coluccio Salutati.
III. Cosme de Médicis. — Son influence et son groupe. — Niccolò Niccoli, Leonardo Bruni, Ambrogio Traversari, Giannozzo Manetti, Carlo Marsuppini. — Poggio Bracciolini. — Essor de l'humanisme florentin.
IV. Caractère combattif de l'humanisme milanais. — Le milieu et les princes. — Antonio Loschi, Giuseppe Brippi, Gasparino da Barzizza. — L'Université de Pavie et ses professeurs. — Francesco Filelfo. — Influence du séjour de Filelfo à Milan : les nouveaux princes, les nouveaux poètes et les nouveaux érudits. — Giorgio Merula.
V. Caractère patricien de l'humanisme à Venise. — Les grands citoyens et les grands dignitaires. — Dynasties littéraires : les Giustinian, les Barbaro, les Zeno. — Les étrangers. — Education de la jeunesse dorée : les Vénitiens se distinguent dans la pédagogie. — Pierpaolo Vergerio, Guarino Guarini, Vittorino Rambaldoni. — Influence de Venise sur le nord de l'Italie.

I

Pétrarque est l'ancètre des humanistes, le premier en date et le premier en génie. Madonna Laura ne fut qu'un épisode de sa pensée et qu'un accident de sa vie, du temps où il allait par les rues d'Avignon, l'habit élégant et les cheveux bien peignés[1].

Il professe pour l'antiquité un culte qui touche au fanatisme. Il se réfugie dans l'antiquité comme dans un temple. Il converse avec les antiques comme avec ses familiers. Il ne vit plus chez les vivants, il vit chez les morts. « Des hommes actuels, écrit-il, la seule vue me blesse gravement ; tandis que les souvenirs, les

1. *Pétrarque*, *Opera*, Bâle, 1554, 2 vol. — *Epistolæ de rebus familiaribus et variæ*, pub. par G. Fracassetti, Florence, 1859, 3 vol. — G. Voigt, *Die Wiederbelebung des Klassischen Alterthums*, Berlin, 1893 (3e édit.), 2 vol., liv. I — A. Mézières, *Pétrarque*, Paris, 1867. — L. Geiger, *Petrarca*, Leipzig, 1874. — P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, 1892.

gestes, les noms illustres des anciens me causent une joie magnifique et si inestimable que si le monde le pouvait savoir, il s'étonnerait de ce que je me plaise tant de converser avec les morts et si peu avec les vivants[1]. » Lorsque, sur sa route de pèlerin, se dresse la silhouette d'un couvent, il frémit à la pensée que ce couvent renferme un texte antique. Ses amis de France, d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie, mis à contribution, lui recherchent des textes antiques. Les paysans de la campagne romaine lui apportent des monnaies antiques. Il possède une bibliothèque de chefs-d'œuvre antiques unique au monde. Cicéron est son père ; Virgile, son bréviaire, son confident et son ami.

Il ne peut regarder, sentir, concevoir qu'à travers l'antiquité. Sa politique s'inspire de l'antiquité, comme son patriotisme et son affection : il n'appelle point ses amis Kempen, Accursio, Nelli, Stefano, comme ils se nomment selon le siècle, mais Socrate, Olympe, Simonide, Lelius. Et cette antiquité qui l'obsède est une antiquité saisie sous un nouvel aspect, une antiquité rajeunie, filtrée du moyen âge, dont la science d'école lui inspire un souverain mépris. Il déclare ouvertement la guerre aux juristes, aux médecins, aux astrologues, aux grammairiens, aux théologiens, non seulement par la voix, mais par l'exemple de sa vie, qui est toute une protestation. C'est contre les docteurs patentés, assermentés, reconnus, en dehors d'eux, en face d'eux, qu'il est devenu une intelligence illustre, que les papes lui écrivent, que les princes lui donnent à porter au baptême leurs enfants, qu'il s'asseoit à la droite des doges, et qu'Arezzo, de son vivant, montre la maison où il est né.

La langue qu'il parle est un latin déjà fleuri. Avant

1. « Sicut enim horum graviter conspectus offendit, sic illorum recordatio magnificique actus, et clara nomina incredibili me afficiunt atque inestimabili jucunditate : quæ si omnibus nota esset, multos in stuporem cogeret, quod ita cum mortuis esse potius quam cum viventibus delecter. » (*Epist. fam.*, VI, 4.)

Pétrarque, comme nous venons de le voir, le latin était réduit à quelques maigres et pauvres expressions d'école : Pétrarque lui ouvre la porte de la nature et le conduit au soleil. Avant Pétrarque, la pensée ne disposait que de deux ou trois *histoires :* Pétrarque brise les cadres, étend les horizons, inaugure de nouveaux genres. Il dispute de philosophie morale à l'exemple de Sénèque et de Cicéron, écrit littérairement les premières lettres familières, compulse les premières harangues éloquentes, conduit l'histoire sur la route où la recueillera l'avenir. On lui doit des vers, des églogues, un poème épique. Il s'occupe de géographie, d'ethnographie, de toute chose humaine. C'est un humaniste dans le vrai sens, dans le beau sens du mot.

Comme tel, il est seul dans son époque. Quoique ecclésiastique, il n'appartient à aucune Eglise. Il ne ressemble à personne. Il échappe à cette culture immobile du moyen âge, qui transmettait une âme cristallisée. C'est le premier solitaire, par son existence qui s'écoule à la campagne, par son génie qui l'empêche de trouver un égal, par son orgueil qui lui défend de s'abaisser jusqu'à un inférieur. Il ne tend point à la masse la main qui secoure; il ne parle plus la langue que le vulgaire emploie; il dissimule sa pensée toujours plus sous le voile des allégories.

Ce phénomène considérable s'accomplit que l'intelligence se sépare, se retranche et s'isole. Il faut à cette mentalité précieuse, qui n'a plus au monde sa semblable, le bienfait de la retraite. La cellule est bien défendue et gardée. Elle est close de silence, de verdures et de livres. La Sorgue coule, les oiseaux chantent, les livres parlent; on entend le meuglement des bœufs et le bêlement des agnèles; alors « cette fable de la vie » devient à peu près supportable.

Mais, dès qu'il veut sortir de sa bibliothèque, reprendre pied dans le monde réel, vivant, et qui grouille, et qui lutte, Pétrarque n'y est plus. L'empe-

reur, les papes, les doges, qu'il prétend diriger en des lettres savantes, applaudissent son latin, ne suivent pas ses conseils. « A ce que les événements me montrent, écrit-il, je vois bien que je ne suis pas meilleur économe que politicien; l'unique amour de la solitude et des lettres a détruit en moi toutes ces choses[1]. » Les visiteurs, même les plus chers, le dérangent; la famille et ses soins l'importunent; les rumeurs du monde le molestent. S'éloignant, il grandit. S'isolant, il se distingue. Etant seul, il est unique.

Il ne vit pas : il écrit. Il est toujours à lire, à écrire et à penser, afin « que le loisir ne pourrisse pas son génie ». Lorsqu'on le rase, il écrit. Lorsqu'il mange, il écrit. Lorsqu'il est étendu sous un arbre, il écrit. Il a une plume pendue à son chevet et du papier à portée de son lit; s'il se réveille au milieu de la nuit, il saisit ses instruments, et dans le noir, à tâtons, il écrit[2]. Pour lui, écrire ou vivre, c'est tout un : *Scribendi enim mihi vivendique unus finis erat*, disait-il. Sa vie est une vie d'écriture, comme son amour est un amour de chansons. Ses actes se réduisent à des mots. Il ne veut point laisser des fils, mais des livres; il aime moins Laura que les sonnets charmants qu'elle lui inspire; il la cultive moins pour elle-même que pour l'adorable sentiment de tendresse qu'elle lui vaut, tellement que son ami Giovanni Colonna lui demandait si la véritable dame de son cœur n'était pas la Poésie[3]. Sans doute

1. « Ut enim re intelligo, nihil melior œconomicus quam politicus sum; omnia hæc unus solitudinis ac litterarum amor abstulit. » (*Epist. fam.*, XXII, 12.)

2. « Inter comendum radendumque legere aut scribere aut legentes audire, et scribentibus dictare soleo. Et quod neque de ipso neque de alio quod meminerim legi inter equitandum cœnandumque idem facere consuetudinem feci; itaque, sœpe, quod miraberis, equo sedens viam simul carmenque complevi, et dum procul ab hominum turbis sum, in alterutro Helicone nostro, nisi peregrini convivæ respectus impediat, semper calamus agrestes inter epulas eminet, neque ulla mihi mensa sine pugillaribus tabellis instruitur. Sæpe etiam nocte media experrectus, sopito lumine, ante omnia pulvinari hærentem calamum arripui et ne concepta defluerent, inter tenebras scripsi, quod reversa luce vix legerem. Hæ sunt curæ meæ. » (*Ep. fam.*, XXI, 12.)

3. « Quid ego ais... re autem vera in animo meo Lauream nihil esse,

qu'il affiche un patriotisme ardent, qu'il a composé la canzone *Italia mia* et songé pour de bon à suivre Cola di Rienzo ; il l'a peut-être moins fait par républicanisme que par littérature. Une cause lui paraîtra surtout juste, lorsqu'artistiquement parlant, lorsqu'oratoirement parlant, elle est belle. L'éloquence reste la raison suprême de ses antipathies comme de ses goûts ; il adore Cicéron avant de le comprendre, à cause d'une « certaine douceur et sérénité de paroles [1], » de même qu'il déteste les Averroïstes pour leur style impur.

Les belles réminiscences, les beaux gestes, les belles attitudes, les belles idées, les belles paroles, l'assaillent, le remplissent, le grisent, l'émeuvent jusqu'aux larmes, et il va. Chez lui, la forme et le fond ne vivent plus d'une vie adéquate ; mais la forme domine le fond que souvent elle précède, empêche et étrangle. Une nuit, à Naples, il est réveillé par un orage : il descend dans la rue, non pour voir cet orage, mais pour le raconter. N'ayant apporté aux ambassades dont il fit partie que le service de son éloquence, ayant aimé ses amis surtout en correspondance et son Avignonaise surtout en sonnets, s'étant dévoué à son pays principalement en paroles et pour l'idée littéraire de la Rome républicaine, Pétrarque est plus que le premier homme moderne, il est le premier homme de lettres.

Mais ce qui rend poignante cette figure ambiguë placée à un tournant d'histoire, c'est que Pétrarque se rend un compte douloureusement précis de la dualité qui le travaille. Son analyse cruelle distingue les deux personnages qui coexistent en lui et s'opposent jusqu'à l'antinomie, le personnage d'éloquence face au public, et le personnage de réalité face à la cons-

nisi illam poeticam, ad quam aspirare me longum et indefessum studium testatur ? » (*Ep. fam.*, II, 9.)

1. « Sola me verborum dulcedo quædam et sonoritas detinebat, ut quidquid aliud vel legerem, vel audirem, raucum mihi longeque dissonum videretur. »

cience. « Le mensonge de l'éloquence ! » a-t-il dit d'un mot éternel. Et lorsque saint Augustin, qu'il écoute dans cette fameuse ascension du Mont-Ventoux, lui indique le remède, lui ordonne de se renoncer lui-même, lui enjoint de brûler ses livres, il se rebelle et étreint d'un geste passionné ses manuscrits.

Toutes les influences de cette époque partagée se reflètent dans cette pauvre conscience, remplie de doutes, d'inquiétudes, de désirs, d'aspirations, de velléités et de remords, qui s'y agitent, s'y succèdent, s'y combattent et la laissent déchirée à jamais [1]. Pétrarque est un faible. C'est un malade et un affligé. Il n'est bien nulle part [2]. Il est constamment désireux, « d'ailleurs ». A peine arrivé, il repart. Il change d'opinion comme un infirme de côté. Il se cramponne à l'idée de la mort pour réformer sa vie, et se feignant mort, les yeux fermés, sans un mouvement sur sa couche, il jette un cri et se lève en sursaut. Le ciel et la terre, l'amorce de la gloire et l'obligation du sacrifice, Laure et Jésus, saint Augustin et Cicéron, l'élan d'une âme éperdue et les exigences d'un corps qu'il appelle « un âne indompté, » se disputent sa personnalité. Il voudrait redevenir véritable, se retrouver, se posséder, être un, être lui, vivre selon les normes d'une loi imposée et évidente : il ne peut pas. Trop de tendances, de forces opposées, de directions contraires, le sollicitent et se l'arrachent ! D'où la tristesse implacable qui demeure gravée au front douloureux de cet enfant du siècle.

Il lui reste la gloire d'avoir souffert jusqu'au martyre d'une lutte supérieure à ses forces, qui s'engageait au-delà de sa destinée et dont il fut tout à la fois la victime et l'élu.

1. « Voluntates meæ fluctuant et desideria discordant et discordando me lacerant. » (*Ep. fam.*, II, 9.)

2. « Si quem ego sub cœlo locum bonum non malum ne dicam pessimum reperiem, cupide perseverenterque subsisterem ; nunc velut in prœduro recubans grabatulo huc illuc versor, nec votis omnibus quæsitam requiem invenio. Vagor ergo et sine fine peregrinus videor. » (*Ep. fam.*, XV, 4.)

II

Pétrarque était d'Arezzo. C'est à Florence, où lui-même n'avait jamais demeuré, qu'il trouva ses successeurs immédiats. De toutes les villes d'Italie, Florence est la plus fine, et dans la littérature elle a déjà un illustre passé.

Le conteur Jean Boccace (1313-1375), qui est citoyen de Florence ; le frère augustin Luigi Marsigli (1330-1394), qui, après avoir pris son grade à Paris et parcouru l'Europe, revient à Florence ; le notaire Coluccio Salutati (1331-1406) qui, après avoir servi la commune de Todi, la Curie de Rome, la commune de Lucques, est nommé chancelier de Florence, ont tous vécu sous l'influence de Pétrarque : « Sa seule présence, écrit Marsigli, suffisait à diriger chaque âme sur la voie de la vertu ; tant on voyait de qualités réunies en sa personne[1]. »

Ces hommes signalent un moment de transition. L'esprit hésite entre la culture ancienne et l'esprit nouveau, de même que Florence, travaillée de révolutions, s'agite entre les souvenirs de la liberté communale et l'échéance prochaine du tyran. Du tumulte des Ciompi (1373) à l'avènement de Cosme de Médicis (1434), de la mort de Pétrarque (1374) à l'avènement complet de l'humanisme, s'écoulent quarante ou cinquante années de préparation laborieuse, où les physionomies intellectuelles appartiennent, par tout un côté de leur culture, au passé, tandis que, par un autre, elles présagent l'avenir. Dieu et Jupiter, la scolastique et l'antiquité, le latin et le vulgaire, la littérature et la vie, intéressent tour à tour les consciences. Mais

1. « Per cierto solo la sua presentia era sufficiente sprone a spingere ogni animo verso il cammino di virtù ; tante insieme se ne vedeano raunate in lui che del parlare non dico. » (AMBROGIO TRAVERSARI, *Ambrogii Traversari aliorumque ad ipsum latinæ epistolæ*. Florence, 1759, 2 vol, Vol., 1, p. 227.)

tandis que Pétrarque était resté saignant de cette lutte dont il comprenait la portée, ses élèves et ses continuateurs ne souffrent plus, ne comprennent plus, ne prévoient plus. Les éléments, hétérogènes à en être ennemis, qui les influencent, s'accommodent et coexistent en paix dans leur âme.

Boccace, qui meurt converti, commente publiquement la *Divine Comédie*. Luigi Marsigli, qui est moine, commente certains sonnets et certaines *canzoni* de Pétrarque ; Coluccio Salutati, qui semble taillé sur le patron héroïque de l'ancienne commune, ne pleurant jamais, austère et rigide au milieu de ses dix fils, défend les « triumvirs » contre Niccoli et s'indigne contre Sénèque, qui prétend que l'âme n'est pas immortelle. Boccace est ambassadeur ; Marsigli, mêlé aux différends religieux, soutient en face de la Curie les églises nationales ; Coluccio Salutati, chancelier de Florence, est le premier à la défendre et à la conseiller. C'est là le passé.

En même temps un souffle nouveau s'élève. Boccace, à côté de son œuvre vulgaire, que d'ailleurs l'antiquité a envahie, laisse une œuvre d'humaniste considérable, recueille des textes antiques, le premier les confronte les uns avec les autres. Luigi Marsigli a constamment les noms de Cicéron, Virgile et Sénèque à la bouche ; « et non seulement, dit Leonardo Bruni, il en référait les sentiments et les pensées, mais souvent encore il en récitait les paroles, de manière qu'il semblait dire des choses, non d'autrui, mais de lui[1] ». Coluccio Salutati attaque les moines, éprouve une béatitude de Bienheureux à recevoir les *Lettres familières* de Cicéron, publie *la Divine Scipiade* de Pétrarque, compose un poème épique en l'honneur de Pyrrhus, et des poèmes, et des discours, et des traités, telle-

1. « Semper ille Ciceronem, Vergilium, Senecam aliosque veteres habebat in ore; nec solum eorum opiniones atque sententias, sed etiam verba persæpe sic proferebat, ut non ab alio sumpta sed ab ipso facta viderentur. » (*Dialoghi ad Petrum Histrum*, p. 9.)

ment qu'on l'appelle le « singe de Cicéron » et qu'il s'en montre fier. Par sa gloire, par sa réputation, par son renom d'éloquence — ser Coluccio est synonyme d'éloquence — il console l'humanité de la mort de Pétrarque : « La céleste gloire de ton génie, lui écrit Francesco da Fiano, nous compense de la tombe digne de larmes éternelles de notre divin Pétrarque. » C'est là l'avenir.

Il s'accentue chaque jour. Un familier de Pétrarque, Giovanni Malpaghini de Ravenne, appelé, en 1397, à Florence, a introduit l'éloquence antique à l'Université. Luigi Marsigli, qui pense que *i belli e buoni detti* des philosophes anciens sont aussi utiles à entretenir la foi que les maximes des saints, introduit l'éloquence antique dans la chaire. Coluccio Salutati introduit l'éloquence antique dans la politique. Chancelier de Florence, il prétend faire des œuvres d'art, des actes et des lettres confiées à son soin, et que s'il y traîne une période lourde comme un char, il brise au moins avec la sécheresse des vieux formulaires et substitue, aux pauvres rédactions de notaires grossiers, une phrase plus fleurie. Depuis Coluccio Salutati, le chancelier de Florence sera toujours un lettré, jusqu'au plus glorieux, Machiavel. « Pour tromper, que peut-il y avoir de plus efficace, disait-il, qu'une douceur étudiée et artificielle ? Quoi de plus agréable et plaisant qu'une façon de raisonner accommodée et limée ? Quoi de mieux pour séduire, émouvoir et subjuguer l'esprit humain qu'un discours suave et rempli d'artifices[1] ? » Le secrétaire subtil de Florence n'est-il pas déjà contenu dans cette déclaration du vieil homme rectiligne ? Aussi bien, Giovanni Galeazzo Visconti estimait chacune de ses lettres plus dangereuse que mille cavaliers.

1. « Et quid efficacius ad decipiendum quam laudum composita et ornata dulcedo ? Quid gratius aut placidius quam omni ex parte respondens stilo perpolita locutio ? Quid humanas mentes magis trahit permovet atque flectit quam oratio gravibus innixa sententiis ? Quid magis delectat quam dulcis et artificiosa narratio ? » (*Epist.*, III, 377.)

En son couvent de Santo-Spirito, Luigi Marsigli groupe les érudits et les jeunes gens désireux de le devenir, et dans cette école libre, où la science n'est plus enseignée *ex cathedra*, mais éparpillée sur les lèvres de laïques non assermentés, il faut reconnaître une des premières académies. Et pour voir combien l'érudition se propage, il faut aller dans la villa d'Antonio Alberti, nommée *il Paradiso*, où, en 1389, se réunit un des premiers salons[1]. Il ne s'agit plus des compagnies frivoles du *Décaméron*. Quarante ans ont passé, et des hommes graves et chenus, docteurs, théologiens, humanistes, Salutati, Marsigli, interviennent au milieu des *pulcelette* qui chantent ensemble avec les garçons. Des « raisonnements » remplis de substance et de savoir s'emmêlent aux nouvelles d'amour, aux concerts des oiseaux, aux musiques de Francesco Laudini. Le propos est d'établir de quelle façon l'homme s'engendre et par quelle route il se fait rationnel ; quand l'âme intellectuelle se fonde en lui et comment elle demeure après la vie du corps ; quelle est la vraie étymologie de la cité de Prato et la véritable origine de la ville de Florence, en se basant « sur des œuvres authentiques et notables ». On cite Ovidius dans son *Metamorfoseos* et la grande mer d'éloquence de Livius Padouan. Les nouvelles, pour être belles, veulent être *piene d'antichitade*. Les nobles dames, qui connaissent la grammaire, jugent malséant de dissiper leur temps sans utilité et doctrine, mais demandent de rapporter de leur commerce avec les doctes *utile e sano ammaestramento*. Elles comprennent un peu le latin. Elles discourent elles-mêmes. Et Madonna Cosa, dans un raisonnement où Catilina est cité, résout la question de savoir si c'est le père ou la mère qui aime le mieux son enfant. « Par notre Dame Marie, s'écrie le vieux maître Biagio, je ne savais pas que les femmes de Florence fussent philosophes

1. Wesselofsky, *Il Paradiso degli Alberti*, *Op. cit.*

morales et naturelles, ni qu'elles eussent la rhétorique et la logique aussi promptes, comme il me semble qu'elles l'ont. »

De tels signes, précieux à recueillir, montrent le travail profond qui s'opère et combien l'humanisme gagne de jour en jour. En 1396, le Grec Manuel Chrysoloras est appelé à l'Université. En 1406, la République décrète de solennelles funérailles à Coluccio Salutati, qu'on décide d'appeler *Coluccio poeta ;* les gonfalonniers, les prieurs, les docteurs, le peuple, entourent son cercueil, qui est exposé piazza dei Peruzzi, et Viviano Neri prononce son oraison funèbre devant les étendards abaissés. Guarino de Vérone est appelé par la République, comme Filelfo va l'être tout à l'heure, pour enseigner le grec. Donnant la première l'exemple, et un exemple bien porté, la jeunesse dorée s'adonne au commerce des antiques. Roberto de' Rossi, élève de Marsigli à San-Spirito, vit dans la fréquentation assidue d'Aristote. Donato Acciajuoli commente Aristote. Angelo da Scarperia traduit Aristote et l'enseigne dans son palais. Antonio Corbinelli, que Giovanni da Prato voulait détourner du paganisme, accueille Guarino dans sa maison. Niccolò d'Uzzano consacre une partie de son patrimoine à instituer une *Casa di sapienza* où puissent vivre « pour l'amour de Dieu » quarante ou cinquante élèves besoigneux. Et le plus grand d'eux tous, le plus beau, Pallas Strozzi, — « il était si beau, dit Vespasiano, que qui ne l'aurait pas connu autrement, seulement à le voir, aurait reconnu que c'était Messer Pallas[1] », — appelle Chrysoloras à ses frais, achète à prix d'or des manuscrits précieux et veut bâtir une bibliothèque publique à Santa-Trinità.

L'époque d'hésitation est finie, et une nouvelle génération s'est levée, pour laquelle les lettres antiques

1. « Bellissimo del corpo e di tutte le parti, che chi non l'avesse conosciuto altrimenti, solo nell'aspetto arebbe giudicato che fusse Messer Palla. » (VESPASIANO, *Vite*, p. 272.)

sont le salut, Cicéron, le dieu, et Cosme de Médicis, le patron.

III

Cosme de Médicis était un simple marchand, sur le moule des autres marchands de Florence, bourgeois, citoyen, sans plus de titres et d'ancêtres qu'aucun d'eux[1]. Cependant, dès qu'il apparaît, toute vie converge à lui ; il n'y a plus Florence : il y a lui. Il marque de son empreinte chaque manifestation nationale, œuvre de poésie, œuvre de politique, œuvre d'art, et il donne, à son moment et à sa cité, l'expression de sa physionomie glabre et chenue, si étrangement dosée de ruse, de finesse et de cordialité.

Le premier des Médicis en évidence, on ne comprendrait pas cet homme qui, sans accomplir de coup d'Etat et sans exercer de charge civile, devint l'âme même de sa patrie, s'il n'était le fruit d'une politique de popularité, poursuivie pendant un siècle par sa famille, dans l'ombre de la boutique, sans bruit et sans écart. Cosme n'a pas plus de génie que Vieri et que Giovanni. Il a le mérite de venir après eux et de recueillir adroitement leur héritage.

Lorsque son père mourut, en 1429, il avait quarante ans, peu de lettres, quelques voyages, beaucoup d'expérience des hommes et des affaires, une mémoire éternelle, de l'argent et de l'ambition. Alors on le sentit si bien armé pour la lutte, on le voyait entouré d'un tel crédit qu'on eut peur. On voulut le mettre à mort, on ne fit que l'exiler. Lorsqu'au bout d'un an, il revint de Venise, grandi par l'absence, grandi surtout par le succès, sa cause était gagnée. Il était prince de Florence.

1. Sur Cosme de Médicis, v. Vespasiano, *Vite*, p. 246. — Æneas-Sylvius, *De Viris claris*, Mansi, III, p. 167. — Fabroni, *Magni Cosmi Medicei Vita*, Pise, 1789, 2 vol. — Pellegrini, *Sulla republica fiorentina a tempo di Cosimo il vecchio*. Pise, 1889.

Sa politique fut de ne jamais le sembler. Ordonnant en ayant l'air d'obéir, exigeant en ayant l'air d'acquiescer, tenant les fils de toute activité en demeurant d'apparence étranger aux affaires, ce prince « sans le titre et sans la pompe », comme dit de lui Æneas-Sylvius, qui refuse à Brunelleschi l'exécution d'un trop beau palais, qui n'a qu'un domestique et cède le pas aux vieillards, exerça une autorité d'autant plus absolue qu'il s'employa toujours à la dissimuler. Il se contenta d'être ce qu'il ne paraissait point.

Son arme principale est l'argent dont il sait admirablement se servir. Il se lie les autres, non par des bienfaits, mais par des obligations et du travail. Il prête à tous, aux petits, aux grands, aux princes, aux papes; il disait qu'il aurait voulu prêter même à Dieu; et il donne à tous à travailler, à écrire, à copier, à traduire, à peindre, à ciseler, à sculpter, à bâtir. Comme un de ses intendants lui annonçait, épouvanté, qu'il avait dépensé dans l'année sept mille florins à l'abbaye de Fiesole et cinq mille florins à l'église de San-Marco: « Cela prouve, répondit-il, que ceux de San-Marco sont paresseux et que ceux de Fiesole ont bien travaillé[1]. » « Pour moi, ajoute Flavio Biondo, qui ai restauré la ville de Rome dans mes écrits, je ne crains pas d'affirmer qu'en la cité romaine il n'existe point de vestige d'édifice privé de prince, qui témoigne d'une magnificence plus grande que les palais de Cosme[2]. »

On se tromperait cependant si, dans cet or versé à profusion et dans cette protection somptueuse et continue, tenant toute une ville obligée, on ne voyait qu'un moyen de gouvernement. Cosme ne favorise pas seule-

1. « Io intendo quello che tu dici; quelli di Santo-Lorenzo meritano grandissima riprensione, chè è segno che non hanno lavorato; e quelli della Badia meritano grandissima commendazione, che è segno che hanno lavorato più che quelli di Santo-Lorenzo » (VESPASIANO, *Vite*, p. 254.)

2. « Quin ego ipse, qui Romam meis instauravi scriptis, adfirmare non dubito, nullius extare privati ædificii principum in urbe romana reliquias, quæ majorem illis ædibus præferat operis magnificentiam. »

ment la beauté parce que, dans cette cité d'arts et métiers, c'est une façon intelligente d'établir sa puissance, il la favorise parce qu'il l'aime. Il est heureux des murs qui s'élèvent, heureux des rayons qui se garnissent, heureux des beaux tableaux, des belles statues et des beaux livres qu'on lui montre. Il s'intéresse aux moindres choses, sourit, approuve, branle le chef, pose des questions, chez lui partout, dans la boutique du libraire Vespasiano, dans la cellule du savant moine Traversari, dans l'échoppe d'un humble artisan qui lui confie, avec ses ébauches, ses ennuis domestiques.

Laid, sobre de paroles, « faisant plus de faits que de paroles[1] » ; répondant par monosyllabes ou sentences ambiguës ; détestant les histrions et les bouffons ; jouant aux échecs, taillant sa vigne, lisant Platon.

Il mourut, en 1464, sur une lecture de Platon que lui faisait Marsile Ficin, qu'il eut le mérite d'élever. « Pourquoi ainsi fermer les yeux ? » lui demandait Monna Contessina. « Pour les habituer », répondait-il. Et puis il les ferma pour toujours.

Florence le baptisa « père de la Patrie », comme si la Florence des Giano della Bella, des Dante, des Giotto, était née avec lui. Et, de fait, elle est animée d'un mouvement si différent, elle travaille selon une activité si nouvelle, elle s'élance à une destinée si opposée à la ligne jusqu'ici poursuivie qu'elle peut croire à une sorte de résurrection.

Tout semble lui sourire à la fois. En 1439, l'union est faite avec l'Eglise d'Orient. En 1441, la première bibliothèque publique est fondée. En 1460, l'Académie platonicienne tient ses premières réunions. Les plus grands artistes des temps modernes sont à l'œuvre : Ghiberti coule les portes du Baptistère ; Brunelleschi équilibre la coupole de Sainte-Marie-de-la-Fleur ; Donatello noue des guirlandes d'enfants qui rient et qui

1. « E faceva più fatti che parole. » (Vespasiano, *Vite*, p. 258.)

jouent autour des chaires d'églises. Partout s'élèvent des églises, des couvents, des palais, des jardins, des villas, des loggias, des chapelles, dans la Via Larga, à San-Lorenzo, à San-Marco, sur les douces collines qui ferment l'horizon de grâce. Pise est soumise depuis 1406. En 1421, Florence établit son port à Livourne. Si l'expédition de Lucques est malheureuse, la paix est signée avec Rome, l'entente établie avec Milan, les Etats d'Italie tenus en respect et balancés les uns par les autres au moyen d'une habile politique d'équilibre. Le pape accueille comme des rois les ambassadeurs qui viennent le saluer de Florence. Et dans cette atmosphère d'activité et de joie grandit et se développe une nouvelle génération d'esprits, directement issue de celle des Salutati, des Marsigli, des Chrysoloras et des Malpaghini, mais combien plus hardie et brillante !

Niccolò Niccoli (1364-1444) est un marchand, qui vit au milieu des statues antiques, des débris savants, des médailles d'or, des inscriptions, des camées et des vases amoncelés en sa maison, qui semble l'asile des belles-lettres et des belles choses. D'une propreté méticuleuse, revêtu de robes roses traînant à terre, mangeant sur du linge éblouissant, il se sert de calices grecs pour vaisselle. Il possède huit cents manuscrits de l'antiquité profane et de l'antiquité sacrée. Bibliomane, bibliographe, calligraphe, numismate, grammairien, il est inquiété de questions d'orthographe, qu'il élucide avec les exergues des médailles et les étymologies grecques. « Et de le voir à table, ainsi antique comme il était, écrit Vespasanio, *era una gentilezza*[1]. »

Leonardo Bruni (1370-1444), poète, historien, philosophe, passe pour si grand homme qu'un étudiant venu expressément d'Espagne pour le connaître tombe à

1. « Quando era a tavola, mangiava in vasi antichi bellissimi, e cosi tutta la sua tavola era piena di vasi di porcellana, o d'altri ornatissimi vasi. Quello con che egli beveva era coppa di cristallo, o d'altra pietra fina. A vederlo a tavola, cosi antico come era, era una gentilezza. » (VESPASIANO, *Vite*, p. 480.)

genoux à ses pieds. Né à Arezzo, d'où il garde l'épithète d'*Aretino*, il a vu à quatorze ans, dans le château de Quarata, une image de Pétrarque qui a décidé de sa vie. Devenu chancelier de la République de Florence, après avoir servi, dans sa jeunesse, les papes Innocent VII et Jean XXIII et pris part au concile de Constance, il est nommé membre du conseil des Dix, ambassadeur et prieur. Solitaire et parcimonieux ; taciturne et drapé d'écarlate.

Ambrogio Traversari (1386-1439) est un moine si savant qu'il rédige dans les deux langues latine et hellénique l'acte d'union du concile de Florence ; est un cœur si pieux qu'il éprouve un scrupule à citer les auteurs profanes dans des lettres d'ailleurs rigoureusement cicéroniennes. Fils d'un pauvre paysan romagnol, entré à Florence dans le couvent des Angioli, nommé général de l'Ordre des Camaldules, il sera béatifié quelques années après sa mort et, sur sa tombe, les roses se mettent à fleurir en hiver.

Gianozzo Manetti (1396-1458) est un théologien qui sait trois livres par cœur : les *Epitres* de Saint-Paul, *la Cité* de saint Augustin, l'*Ethique* d'Aristote. S'il a appris le grec, ce n'est point, comme Boccace, pour lire Homère, mais pour traduire les Psaumes et le Nouveau Testament, et il connaît moins la grâce que « la force des vocables », dont il arme son discours contre les Juifs, qu'il désire moins convaincre qu'exterminer. Il ne profère jamais un juron, ne dit jamais un mensonge, déteste les joueurs et, dans les innombrables missions qu'on lui confie, apporte la paix. « Il fit plus de cent paix », dit Vespasiano.

Carlo Marsuppini (1390-1453), pâle, hypocondre, tourné en dedans, ennemi des compagnies joyeuses et des conversations frivoles, curieux des livres rares et des pierres gravées, compose des vers et se montre si érudit qu'en une de ses leçons, au Studio de Florence, il cite tous les auteurs grecs ou latins.

Et de ce groupe, Poggio tient la tête.

Poggio Bracciolini, né le 11 février 1380 à Terranova, dans le Valdarno florentin; venu, petit garçon, chercher fortune à Florence avec cinq liards en poche et une intelligence débrouillée; accueilli par Niccoli et Salutati, qui le dirigent vers la vertu, c'est-à-dire vers les lettres; élève de Giovanni Malpaghini, qui l'initie au latin, et de Manuel Chrysoloras, qui l'initie au grec; fils surtout de ses œuvres, car « ce qu'il possède de facultés il l'a acquis en lisant, non en écoutant[1] », mène une vie agitée et traversée qui se ressent de l'instabilité de l'époque. L'*otium cum dignitate*, qui fut l'éternel soupir de son cœur et peut-être tout le sommaire de sa philosophie, lui échappa constamment pour ne lui impartir la paix qu'au déclin de son existence.

Entré chez l'évêque de Bari en 1403; nommé secrétaire apostolique par le pape Boniface IX et, dès lors, le plus ordinairement au service de la Curie aux destinées de laquelle cinquante années de sa vie sont liées, on le trouve tour à tour au concile de Constance, en France, en Angleterre, à Rome, à Florence, à Bologne, à Ferrare. A Constance, il assiste au supplice de Jérôme de Prague et découvre Quintilien; en Angleterre, il souffre de nostalgie chez l'évêque de Beauvais et s'endort durant les repas interminables des Brites; en Italie, il accompagne les pérégrinations du pape Eugène IV; à Rome, enfin, où il se réinstalle avec le pontife, il lui prête l'assistance d'une plume singulièrement fourbie, le défend contre l'anti-pape Félix, le voit mourir et lui succéder Nicolas V.

Encore que de telles « mutations, mouvements et nouveautés », ne contristent pas autrement son humeur; ce n'est point chez les vivants qu'il fréquente, mais chez les morts, qui lui apprennent à vivre et avec lesquels il a noué « une très douce habitude ». Attentif

1. « Sed tamen testari possum quidquid in me est facultatis, me legendo, non audiendo, percepisse. » (Poggio, *Epistolæ*, XIII, 3.)

aux seules lettres, chérissant uniquement les savants, s'accommodant de ce qu'il trouve, il se repaît des ouvrages de Cicéron qui sont comme la nourriture qui lui conserve la santé. « Plutôt enclin à la familiarité et à la douceur[1] », « n'étant ni souche, ni tronc[2] », il pratique les femmes et ne se montre point tout à fait ignorant de leurs mœurs. Comme le cardinal Sant-Angelo lui reprochait d'avoir des enfants, ce qui ne convient point à un ecclésiastique, et de les avoir d'une concubine, ce qui ne convient point à un laïque, le joyeux secrétaire de la curie répond avec un sourire : « J'ai des fils, ce qui convient à un laïque, je les ai d'une concubine, ce qui est une antique coutume du clergé[3]. » Au demeurant, philosophe excellent, auquel il peut arriver de fuir devant la peste, de recevoir quelque argent des Malatesta, des Este, des Gonzague, des Aragon et des autres, de se fâcher rouge pour une piqûre légère, mais dont l'éloquence exalta toujours d'un zèle aussi pieux que fidèle le mépris du corps périssable, la caducité des faux biens, la haine du lucre, l'oubli des injures et la morale de Zénon.

C'est à Florence, où lui-même avait reçu le pain de l'esprit et où brillaient les gloires contemporaines les plus pures, que se trouvait sa patrie d'élection et qu'il revient mourir. Nommé, en 1453, chancelier de la République, il est salué, dans la ville de Médicis, « par la joie et les applaudissements de tous les citoyens[4]. » Dès lors l'automne grave succède aux bourrasques de l'été et aux giboulées du printemps. Poggio est libre : il peut ne donner au service de la commune que la somme de travail qui lui plaît. Il a pris de l'âge : au lieu de l'infirme chez qui les sens tuaient la raison, il

1. « Ego sum ad lenitatem et familiaritatem propensior. » (*Epist.*, III, 21.)
2. « Non sum truncus aut stipes » (*Epist.*, XIV, 13.)
3. Shepherd, *Vita di Poggio Bracciolini* (trad. Tonelli). Florence, 1825, 2 vol. : vol. I, p. 84.
4. « Magna omnium civium alacritate et plausu. » (*Ep.* X, 2.)

est devenu le vieillard assagi qui ne peut plus ce qu'il n'aurait dû jamais vouloir. Il vit à la campagne, dans sa petite villa de la Valdarnine, qu'il s'est construite selon son goût, parmi ses livres enfin réunis, et au milieu de quelques marbres qui l'emplissent d'un émoi sacré. S'étant marié, à l'âge de cinquante-cinq ans, avec une jeune patricienne de dix-huit, Vaggia dei Buondelmonti, qui unit une merveilleuse beauté à un grand bon sens, chose rare, car Pétrone dit bien que, rarement, la beauté se mélange à la sagesse, il ferme la bouche à ceux qu'une telle alliance pourrait surprendre par son écriture : *An sit seni uxor ducenda?*

Le tableau est charmant : le philosophe, d'orateur est devenu laboureur; il a de petits enfants qui l'égaient de leur babil et de leurs bouffonneries[1]; il emploie sa sagesse à chercher des nourrices aux nouveaux venus; il cultive ses melons en s'excusant d'Horace et il écrit l'histoire de la cité dont il est secrétaire, à côté de la jeune femme qui lui sourit. Les princes d'Italie, les prélats, les dignitaires et les hauts personnages à qui il départit l'immortalité par des phrases latines, lui mandent des sommes d'or, des fruits, des primeurs, du poisson. Si ce n'est que l'évêque de Ferrare lui ayant envoyé un coq et quatre poules de Padoue, Poggio ne put les élever, puisque les poules furent volées et que le coq se tua de désespoir. Puis l'hiver arrive avec son cortège d'infirmités. La podagre le tourmente ; ses yeux n'y voient plus sans bésicles; sa main tremblante ne peut plus mouler les jolies minuscules romaines d'autrefois[2]; un fils lui a fait le chagrin de prendre le froc; sa femme est morte; il lui semble que les lettres latines vont mourir; et il les précède dans la tombe, le 30 octobre 1459.

1. « Balbutire incipit, dit-il de l'un d'eux, et ipsa verborum corruptio est omni mihi eloquentia jucundior. » (*Epis.* VIII, 15.)

2. « Fuit quondam tempus, cum omnes ferme elegantia litterarum superarem, nunc ætas afficit ut ab omnibus videar superari. » (Poggio, *Epist.*, VIII, 3.)

Tous ces hommes sont au travail. Car si Niccolò Niccoli, pareil en cela à Pythagore, Socrate et Jésus, n'a pu se résoudre à laisser aucun livre écrit, les beaux traités latins, les beaux dialogues latins, les belles morales, les belles épîtres, les belles invectives pullulent, et surtout les belles harangues, qui accompagnent chaque solennité publique et privée de la grâce obligée de leurs superlatifs. Nul personnage ne meurt, aucun capitaine et aucun gonfalonnier n'entrent en fonctions, aucun ambassadeur n'est accueilli, aucun condottière ne reçoit le bâton qu'il ne soit salué d'un discours. Leonardo Bruni compose une comédie et son *Isagogicon*, des dialogues de morale et des commentaires de son temps; Ambrogio Traversari tient au jour son *Hoedoporicon*, ou journal de ses voyages et relations littéraires; Carlo Marsuppini cultive la poésie; Gianozzo Manetti compulse un traité sur la *Dignité de l'homme* et des vies de *Vieillards illustres* qui font suite aux *Hommes illustres* de Pétrarque et aux *Femmes illustres* de Boccace. On doit à Poggio, outre ses *Facéties*, des dialogues sur *l'Avarice*, sur *l'Hypocrisie*, sur *la Misère de la condition humaine*, sur *l'Infélicité des princes*. Lorsque Leonardo Bruni a présenté à la commune, en 1416, le premier livre de son *Histoire de Florence* qu'il vient d'accomplir, un tel cadeau lui a valu d'être exempt d'impôts, lui et ses enfants, « pour ce que, ayant éternisé la gloire de l'Etat, il ait ainsi un souvenir éternel de la reconnaissance du peuple ». En 1453, lorsque Leonardo Bruni meurt, c'est Poggio qui lui succède dans cette entreprise auguste, comme il lui a succédé dans sa place de chancelier.

Un jeune enthousiasme se dégage, qui conquiert les meilleures intelligences et constitue, dans l'antique république, une petite république très étroite d'études, de passions et d'intérêts communs. Lorsqu'en 1427 Filelfo y arrive, il reste charmé du mouvement qui l'anime et du culte qu'on lui porte, qui

n'est qu'une des formes du culte qu'on porte à l'érudition. « Florence, écrit-il, me charme extrêmement. C'est, en effet, une ville à laquelle rien ne manque pour la grâce et la magnificence des édifices et pour la grandeur et la richesse des citoyens. Tous me chérissent, tous m'honorent, tous me portent au ciel en des louanges suprêmes. Mon nom est dans la bouche de chacun. Lorsque je me promène dans la ville, non seulement les premiers citoyens, mais encore les très nobles dames, me cèdent le pas pour me rendre honneur. On me montre une telle déférence que j'en ai honte. J'ai jusqu'à quatre cents auditeurs par jour, peut-être davantage, et, pour la plus grande part, hommes d'importance et du Sénat[1]. » La vieille Université florentine, le *Studio*, comme on l'appelle[2], réorganisée en 1413, momentanément close pendant la guerre de la République avec Milan et maintenant rouverte, appelle les gloires les plus brillantes d'Italie, les Guarino, les Aurispa et Filelfo. La Curie, chassée de Rome, amène à Florence son groupe de secrétaires apostoliques latinisants. Le concile d'union, chassé de Ferrare, y débarque la foule des Grecs théologiens. L'érudition qui court les rues s'assied dans la *Casa della Sapienzia* de Niccolò d'Uzzano, dans le palais de Via Larga de Cosme de Médicis, dans la maison de Niccolò Niccoli, chaque jour remplie d'adolescents, que le vieux homme va rechercher jusque sur la place et qui, attentifs, silencieux, réunis autour de lui parmi

1. « Florentia me plurimum delectat. Est enim urbs cui nihil desit, neque ad ædificiorum magnificentiam atque venustatem, neque ad civium dignitatem et amplitudinem. Adde quod universa in me civitas conversa est, omnes me diligunt, honorant omnes ac summis laudibus in cœlum efferunt. Meum nomen in ore est omnibus, nec primarii cives modo, cum per urbem incedo, sed ipsæ et nobilissimæ feminæ, honorandi mei gratia, locum cedunt, tantumque mihi deferunt, ut me pudeat tanti cultus. Auditores sunt quotidie ad quadragentos, vel fortassis enim amplius, et hi quidem magna ex parte grandiores et ex ordine senatorio. » (**Filelfo**, ***Epist.***, **II, 2.**)

2. Sur le Studio de Florence, v. A. Gherardi, *Statuti della università e studio fiorentino dell'anno* 1387 *seguiti da un' appendice di documenti dal* 1320 *al* 1472. Florence, 1881.

les manuscrits et les marbres, tournent les pages et posent des questions[1]. Une armée innombrable de copistes est à l'œuvre. Le libraire Vespasiano a peine à satisfaire aux demandes. Et Cosme prête à tout ce monde son intérêt et son appui.

C'est lui qui donne au petit Poggio les *Lettres à Atticus* à copier ; c'est lui qui use de toute son influence pour nommer Traversari au grade de général des Camaldules ; c'est lui qui achète à Niccolò Niccoli la bibliothèque que le pauvre grammairien s'est ruiné à recueillir, et il lui demande, pour l'amour de lui, de la conserver jusqu'à sa mort, et il le prie, pour l'augmenter, de puiser dans sa bourse[2]. Il emploie, rien que pour l'abbaye de Fiesole, quarante-cinq copistes à la fois et cela pendant vingt-deux mois ; il élève dans les « mystères de Platon » le fils de son médecin dont il fera le grand Marsile ; il accompagne Poggio au cours de ses investigations savantes dans la campagne romaine. Ami des uns et des autres, il réunit ces savants dans son palais, en des causeries et des festivités heureuses, où le sombre Marsuppini consent à venir et où le camaldule Traversari, dégagé de la contrainte professionnelle, met de la bonne humeur. Et il les stimule, les récompense, les console. Et eux à leur tour, pour lui rendre hommage, le représentent dans quelque dialogue, sous les traits d'un vieillard rempli de prudence, de même que les peintres le figurent, dans leurs fresques, en roi mage accroupi devant l'Enfant.

Ce sont désormais de gros personnages qu'on sacre poètes et couronne du laurier de Pétrarque, qu'on

1. « Eranvi alle volte dieci ovvero dodici giovani, tutti nati di nobilissima istirpe, con libri in mano, che leggevano ; per al quanto ispazio faceva loro porre giù i libri, e a ognuno domandava quello che aveva letto ; fatto questo, entrava in qualche degno ragionamento, in modo tale, che in casa sua non si perdeva mai tempo, nè si faceva quello che si fa in alcune case, dove, subito vengono a giuocare. » (Vespasiano, p. 477.)

2. A la mort de Niccolò Niccoli, le fonds fut transporté à San-Marco et constitua la première bibliothèque publique d'Italie.

élève aux graves dignités de la République, qu'on écoute sans broncher, comme le roi Alphonse d'Aragon, changé en statue, oubliant de chasser les mouches, écoutait le latin de l'ambassadeur Manetti. La signorie garde, dans une salle de son Palais, le portrait de Poggio peint par Pollajuolo; Donatello donne les traits de Poggio à la statue du prophète Jérémie, qu'il dresse au campanile; Carlo Marsuppini reçoit à l'église de Santa-Croce une sépulture incomparable. Et lorsque Leonardo Bruni meurt, on l'enveloppe de soie rouge, on l'enguirlande de branches vertes, on pose sur son cœur son *Histoire de Florence;* et à lui qui avait écrit : « Qu'est-ce qu'un tombeau? Que vaut cette chose muette ? En quoi profite-t-elle au sage? Qu'y a-t-il de plus ignominieux qu'un sépulcre qui parle et qu'une vie qui se tait [1] ! » Rossellino élève, dans la même église de Santa-Croce, le plus exquis, le plus parfait et le plus noble des tombeaux. Il n'aurait pu lui faire plus plaisir.

Encore que conscients de la mission dont ils sont investis et de la dignité impérissable qui les revêt, ils mènent une vie heureuse et réjouie de délicates voluptés. Ils fréquentent dans la boutique du libraire Vespasiano qui, admis à l'intimité de pareils hommes, consigne leurs gestes ou plutôt tisse leurs éloges dans un livre d'une ingénuité charmante. Ils se rendent dans la cellule du camaldule Traversari où Cosme de Médicis vient passer régulièrement quelques heures de sa journée si remplie. [2] Ils disputent matin et soir sur la place, à l'angle du Palais [3]. Et lorsqu'à la campagne, en été, ils aperçoivent une eau courante, ils ne

1. « Quid enim sepulcrum, quoad muta res est, juvare sapientem potest? Aut quid vilius quam sepulcrum memorari, vitam sileri ? » (Leonardo Bruni, *Epistolæ*, VI, 5.)

2. « E radi di erano che Cosimo non andasse agli Agnoli... e vi stavano ogni di parecchi ore presenti. » (Vespasiano, p. 263.)

3. « E perché messer Lionardo d'Arezzo, messer Gianozzo Manetti, messer Poggio, messer Carlo d'Arezzo, messer Giovanni Aurispa, maestro Gasparo da Bologna, uomo dottissimo, e infiniti altri dotti venivano ogni sera e ogni mattina sul canto del Palazzo dove disputavano e conferivano di varie cose... » (Vespasiano, p. 23.)

peuvent tenir de s'y baigner pour s'y reposer de leur science. « L'incroyable aménité de la rivière, écrit Leonardo Bruni, qui coulait entre des rives vertes, sur un lit de cristal et sous des feuilles de peuplier nous attira et sembla vouloir prendre sa revanche. C'est pourquoi, ayant prestement enlevé nos souliers et nos toges, nous avons pêché et joué dans l'eau à paraître des enfants, crié à paraître des gens ivres, lutté à paraître des gens fous[1]. » La religion, la politique, les affaires, qui préoccupaient si puissamment la génération précédente, passent à l'arrière-plan. S'ils s'en inquiètent encore, c'est par exception et en quelque sorte en seconde ligne. A la vérité, il n'y a qu'une affaire qui compte, l'antiquité, et il n'y a qu'une classe d'hommes qui réellement vive, ceux qui s'adonnent à ces études « très humaines et très vertueuses ».

Doucement ils s'exhortent entre eux à la vertu. Ils citent des exemples illustres. Ils rapportent des sentences morales, et ils ferment leurs oreilles à ce que Poggio appelle « les importunités des archipirates terrestres[2] ». Jouissant du repos de l'âme, ils ne veulent que connaître l'origine de Rome, la langue que parlait la plèbe de Rome, la véritable raison de l'exil d'Ovide. Cependant la question des diphtongues les oppresse. Ils se demandent lequel, de Scipion ou de César, fut plus grand capitaine. Ils raillent les juristes, les médecins et les moines. Ils abominent les hypocrites. Ils disputent sur la signification du mot *quotusquisque*. Et ce leur est une opinion avérée que le pronom *mihi* doit s'écrire *michi* et non *mihi*.

1. « Sed traxit nos et vindicavit sibi incredibilis amœnitas amnis, qui tectus fronde populea, cristallino alveo, viridibus ripis, mira placiditate fluebat. Quibus allecti, depositis togis et calceis acerrime piscati sumus. In quo ita lusimus ut pueri, ita clamavimus ut ebrii, ita concertavimus, ut dementes insanique videremur. » (LEONARDO BRUNI, *Epistolæ*, II, 20.)

2. « Non audio molestias Archipiratarum terrestrium. » (POGGIO, *Epistolæ*, II, 14.)

IV

L'humanisme, né avec Pétrarque et grandi à Florence, trouva, dès le début du siècle, deux autres centres de culture, Milan et Venise.

A Milan, l'humanisme garde un caractère particulier : il est agressif, guerroyeur et batailleur[1].

De l'invective d'Antonio Loschi contre Florence, qui l'initie, en 1402, jusqu'aux injures jetées à la tête de Politien par Merula, qui meurt en 1494, il ne semble pas qu'il se soit sensiblement départi de son attitude militante. Les humanistes sont des bretteurs ; leurs recherches grammaticales partent d'un train d'escadron, et le comte di Virtù traduit en chiffre de cavaliers la valeur des lettres de Salutati. Nous ne sommes plus chez Cosme de Médicis, que Machiavel appelait « l'homme désarmé le plus illustre qu'ait produit jamais aucune ville. » Nous sommes chez Gian Maria Visconti, qui chargeait, dans la rue, la population réclamant la paix. Nous sommes chez Philippe-Marie Visconti, qui vivait dans un arsenal. Nous sommes chez Francesco Sforza, fils de condottière et condottière lui-même. Et tout à l'heure nous serons chez Ludovic le More. Les éperons sonnent sur les dalles, et le boute-selle retentit au quartier.

De prime abord, il eut semblé que de tels princes ne dussent témoigner qu'une curiosité limitée aux lettres antiques. Et, à vrai dire, le vieux Giovanni Galeazzo faisait du bourreau sa compagnie favorite ; et son fils Philippe-Marie préférait, aux livres savants, les livres dévots, lisait le latin dans des traductions, ne récompensait point les ouvrages de l'esprit ni leurs auteurs[2] ;

1. Argelati, *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*. Milan, 1745, 2 vol.

2. « Humanitatis ac litterarum studiis imbutos neque contempsit, neque in honore pretio habuit », dit de lui P.-C. Decembrio. — Antonio Beccadelli hésite à le glorifier en vers, n'en pensant rien recevoir

et le successeur de Philippe-Marie, Francesco Sforza, ne maniait d'autre instrument que son épée; de sorte qu'il faut aller jusqu'à la fin du siècle et au duc Galeazzo Maria pour trouver, à la tête de l'Etat, ce que Florence y trouva dès le premier jour, un Mécène éclairé. Néanmoins l'humanisme est désormais tellement entré dans les mœurs que, même à cette cour militaire, il joue un rôle. N'oublions pas que Pétrarque y avait demeuré huit années, et laissé un exemple, exemple qui sera recueilli presque aussi vite, si ce n'est aussi bien, qu'à Florence. N'en voit-on pas un signe éloquent entre tous dans l'intérêt inattendu que le vieux Visconti sanguinaire, farouche et bestial accorde à l'Université de Pavie, à la Chartreuse de Pavie, au Dôme de Milan?

A la génération florentine des Coluccio Salutati et des Luigi Marsigli, Milan peut opposer une génération semblable qui, quoiqu'un peu plus tard venue, est déjà aux prises avec elle. C'est Antonio Loschi, de Vicence (1360-1441), qui sert le comte di Virtù de poésies et de proses latines, parmi lesquelles cette violente invective contre Florence, à laquelle répondirent Salutati d'abord, Rinuccini ensuite. « Bête entre les bêtes, esclave des esclaves, grenouille, fumier[1]! » lui criait Salutati. C'est Uberto Decembrio de Vigevano (1370-1427), qui, à la mort de Loschi, lui succède dans sa place de chancelier et dans sa fonction de bel-esprit. C'est Giuseppe Brippi de Milan (1378-1457), poète, orateur, professeur de droit canon à Pavie, auteur d'hexamètres à Apollon et de harangues latines à Martin V. Et plus vieux qu'eux tous, en même temps que plus célèbre, c'est Gasparino da Barzizza de Bergame (1359-1431).

ou bien peu : « Aut nulla, aut certe quam parva similia nullis. » (Ramorino, *Notizia di alcune epistole e carmi inediti di Antonio il Panormita*. Florence, 1889. Arch. stor. it. III, 447.) — Filelfo écrit à Toscanelli que la seule chose qui l'afflige à Milan, c'est que le duc « ethrusco potius delectatur sermone quam litterario. »

1. Giovanni da Schio, *Sulla vita e sugli scritti di Antonio Loschi*. Padoue, 1858.

Des jeunes hommes ne tardent pas à suivre ces traces éclatantes. Guiniforte da Barzizza (1406-1463), que son père Gasparino salue enfant comme un génie divin, devient secrétaire de Philippe-Marie, vicaire général du duché, professeur de philosophie morale et d'éloquence à l'Université de Pavie. Maffeo Vegio de Lodi (1407-1458), au lieu de fréquenter l'école de droit, chante en latin l'amour, le vin, sa villa de Pompeiana et, dans l'audace de la vingtième année, s'avise de terminer l'*Enéide*. Pier-Candido Decembrio (1399-1477), fils d'Uberto Decembrio, rivalise avec Vegio dans cette entreprise; esprit fécond, cœur léger, qui cultiva tous les genres et atteignit presque la gloire.

Les hommes influents, appelés du dehors, se joignent à cette petite cohorte et donnent à l'Université de Pavie une vraie alacrité. Dès le début du siècle, Chrysoloras y a enseigné le grec, et Gasparino da Barzizza, le latin. En 1429, Beccadelli y est appelé; en 1431, Lorenzo Valla. Une noble ardeur pour les études nouvelles se répand et atteint ceux qui, d'emblée, y sembleraient le plus contraires : un franciscain, Antonio da Rho, qui combat les erreurs grammaticales de Lactance, publie son traité *De Imitatione* avant les *Elégances* de Valla et succède, dans sa chaire d'éloquence latine, à Gasparino; un augustin, Andrea Biglia, philosophe, grammairien, historien de Parme et de Milan; un jurisconsulte, Catone Sacco, qui ramène le droit à la tradition latine et fonde un collège pour les pauvres étudiants. Si, dans le millier de volumes que conserve la bibliothèque ducale, il y a beaucoup de fatras, nous y trouvons, parmi les Grecs, Homère, Platon, Aristote et, parmi les Latins, à peu près tout le monde[1]. En 1422, l'évêque de Lodi découvre, dans le Dôme de cette cité, le *Brutus*, le *De Oratore* et

1. Térence, Salluste, Cicéron, Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Stace, Suétone, Juvénal, Perse, Pline, Claudien (V.G. d'Adda, *Indagini sulla libreria viscontea-sforzesca*. Milan, 1875).

l'*Orator*. Giovanni Corvini possède une bibliothèque privée à laquelle les lettrés font les yeux doux. Cambio Zambeccari s'occupe avec goût des choses de l'esprit. Erasmo Trivulzio ouvre sa maison aux réunions des lettrés[1]. Giacomo Becchetti écrit ses *Adnotationes in Aulum-Gellium*. Il y a donc un milieu. Il n'y a pas un chef. En 1439, arriva Filelfo.

Filelfo est, avec Poggio, la personnalité la plus en vue du premier humanisme italien. Ces deux vont ensemble, de même taille, de même génie, vivant des mêmes ressources, exploitant les mêmes crédulités. Dès qu'ils se rencontrèrent, ils se haïrent.

Francesco Filelfo était né, en 1398, dans les marches d'Ancône, à Tolentino, d'une ancienne famille florentine, assure-t-il, d'une marchande de tripes violentée par un moine, assure Poggio. D'abord élève de Gasparino da Barzizza à Padoue, puis maître d'éloquence lui-même à Padoue, à Venise et à Vicence, il était parti pour Constantinople en 1420, où il avait appris le grec et s'était marié, et dont il était revenu, en 1427, les coffres si remplis de livres et l'esprit si rempli de savoir qu'à l'entendre les jeunes filles d'Italie s'étaient portées à sa rencontre agitant des palmes vertes sur son chemin. Ardent et vivant, il avait professé sa science fraîche à Bologne, en 1427, à Florence, en 1429. A Florence, où il s'était d'abord bien trouvé, les choses n'avaient pas tardé à se gâter. La morgue du néophyte, sa jactance, sa présomption n'étaient point faites pour cette ville de mesure et d'ironie. On avait souri. On lui avait diminué son traitement. On avait élu à côté de lui Carlo Marsuppini au *Studio*. Bien mieux, comme il pactisait, dans les dissensions politiques de la cité, contre les Médicis, on l'avait attaqué à main armée en pleine rue. Et déjà il commençait à déverser la longue haine amassée contre cette ville de sodomie, contre

1. E. Motta, *Libri di Casa Trivulzio nel secolo XV*, Côme, 1890.

Cosme de Médicis, renard et tigre altéré de sang, contre son frère Laurent de Médicis, animal cornu, contre Marsuppini, contre Niccoli, contre Poggio, contre les humanistes et contre leurs banquets où ils ne font qu'éructer et vomir, lorsqu'en 1433 Cosme revint brusquement d'exil. Il fallait fuir, « autrement c'en était fait des Muses et de Filelfo[1] ». Il avait fui, et, après quelques années, trouvé un refuge à Milan à la cour de Philippe-Marie Visconti.

A Milan, Filelfo est chez lui, comme Poggio est chez lui, à Florence. Il n'y a point là d'illustration qui le gêne; Valla est parti; Beccadelli est parti; Pier-Candido Decembrio, qui reste, s'il témoigne d'un esprit souple dans ses traductions du latin et du grec, et dans ses deux biographies latines du Visconti et du Sforza, ne jouit pas d'une position tellement en évidence qu'elle porte ombrage; et d'ailleurs, avec lui, la guerre est tout de suite déclarée[2].

Il est au service de Philippe-Marie, « prince divin, honneur et lumière splendide des rois, religieux, doux et munificent ». Il reçoit un traitement annuel de sept cents sequins, « car le chien ne se nourrit pas de bettes ». Il habite une belle maison où il entretient un grand train de domestiques et de chevaux, où il entretiendra sur le tard des courtisanes qu'il appelle ses muses. Il est dans l'atmosphère batailleuse qui convient à son génie, le fouette, l'aiguise, le redresse et le féconde. Mieux que Pétrarque et mieux que Poggio, il montre ce que peut une parole indépendante, lorsqu'elle se gonfle de venin et lorsqu'elle se hausse jusqu'au cri. Il taille sa plume qui, entre ses ongles, devient une

1. « Nam si ad redditum Cosmi Medicis in tanta gladiorum impunitate continuissem actum esset et de musis et de Philelpho. » (*Epist.* II, Sienne, février 1435.)

2. « Quis humani ingenii paulo peritior, cum oculos Petri Candidi faciemque inspexerit, non istius modi hominem expressum quoddam ac perspicuum invidentiæ simulacrum existimabit... Intuere colorem mustellinum, intuere macilentiam... Quid ejus lingua venenosius, quid fœtulentius, quid abhominabilius... » (Filelfo, *Epist.* XVI.)

véritable arme de combat, tranchante, dangereuse et perfide. Elle lui suffit. Elle vaut le poignard et le poison. « Cosme a besoin du poignard et du poison contre moi; contre lui mon génie et ma plume suffisent[1]. » C'est à Milan qu'il termine ses satires. C'est à Milan qu'il compose ses *Commentationes florentinæ de exilio*, où il traite les Médicis et les Florentins « d'impudiques charbonniers, et usuriers, et cabaretiers, et brelandiers[2] ». C'est à Milan qu'il appointit les épigrammes de son recueil *De Jocis et Seriis*.

Il est grand homme. « Quoi de plus digne qu'un grand homme? » demandait-il à Pallas Strozzi[3]. Il peut tout, il sait tout : « Je suis un de ceux, mandait-il au sultan, qui en célébrant avec l'éloquence les actions illustres rend immortels ceux qui, par leur nature, sont mortels[4]. » Il surpasse en gloire les antiques : « Si Virgile me dépasse en poésie, je suis meilleur orateur que lui; si l'éloquence tullienne vaut mieux que mon éloquence, elle le cède à mes vers. Ajoute que je peux accomplir ces choses, et dans la langue pélasgique, et dans la langue latine. Donne-m'en un autre comme moi[5]! » Il est encore mendiant. Jamais la mendicité ne montra une impudence aussi éhontée : « Frappez et l'on vous ouvrira, demandez et l'on vous donnera[6] », répétait-il. Il avoue son métier

1. « Sicis ipse venenisque utatur : ego autem ingenio et calamo. » (*Epist.*, II, Sienne, octobre 1437.)

2. « Et carbonariis, et fœneratoribus et cauponibus et aleatoribus cunctisque impudicis. » (Errera, *Commentationes florentinæ de exilio*. Arch. stor. it. Florence, 1890. V, 209.)

3. « Quid enim magno viro dignius? quid illustrius ? » (*Epist.* V.)

4. « Καὶ γαρ ὢν αὐτὸς ἐν ἐκεινῶν ἀριθμῷ οἵ τοὺς κατὰ φύσιν θνητοὺς ἐκποιοῦσι διὰ τὰς καλὰς πράξεις ἀθανάτους τῇ δοξῃ... » (Rosmini, *Vita di Francesco Filelfo*. Milan, 1808, 2 vol. II, 306.)

5. « Quod si Virgilius superat me carminis ullis
Laudibus, orator ille ego sum melior,
Sin Tulli eloquio præstat facundia nostro,
Versibus ille meis cedit ubique minor.
Adde quod et lingua possum hæc præstare Pelasga,
Et Latia. Talem quem mihi des alium? »
(*Ib.*, III, 149.)

6. « Querite et invenietis, petite et dabitur vobis. » (*Epist.* de Milan, juillet 1453.)

avec une ingénuité incomparable. « Maintenant que je suis libéré de la fièvre tierce, écrit-il au cardinal Bessarion, je viens payer mes dettes envers toi et envers Pie II, c'est-à-dire écrire des vers en recevant en échange de l'argent[1]. » La vertu qu'il exalte le plus est la munificence, qui a valu l'immortalité à Denys de Syracuse, à Archelaüs de Macédoine, au tyran Phalaus, à Jules César. Si la munificence s'exerce en espèces : tant mieux ; à défaut d'argent, il accepte du vin, des aliments, des étoffes, des chevaux, n'importe. Alexandre Sforza lui envoie du drap rouge pour un manteau ; ayant reçu le drap, il réclame la fourrure[2]. Quelqu'un lui a promis un cheval ; mais, le sachant pressé par le besoin, lui mande, à la place, du blé ; et le cheval? S'étant marié trois fois, il a quelque douzaine d'enfants légitimes ou naturels qu'il s'agit de pourvoir ; lui-même fixe à chacun la quote-part à fournir : 250 ducats à Ludovic le More, 50 ducats à l'évêque Galeazzo de Mantoue, 50 ducats à Borso d'Este, 100 ducats à Pierre de Médicis. Il paie ces générosités en odes et passages de la *Sforziade*. La *Sforziade* est un poème épique qu'il a entrepris à la louange de Francesco Sforza. Ce poème a le mérite d'être élastique. Francesco paie-t-il? Aussitôt l'inspiration revient au poète, et sa voix ronfle comme une toupie. Francesco ne paie-t-il pas? Le poète demeure à court; car « le génie languit lorsqu'il est arrosé de mauvais vin[3] ». Et si le malheur voulait que le duc payât mal, Filelfo geint, crie, tempête, menace de s'en aller chez le Turc,

1. « Ora che sono libero dalla febbre terzana vengo a soddisfare al mio debito verso di voi e verso Santo Padre Pio II, cioè a scrivere dei versi, ricevendo in cambio danaro. » (Rosmini, II, 317.)

2. « Pelliri autem ab alio quam ab Alexandro, cujus est donum, haud decere arbitror. » *Epist.* XII.) — Invité par Simonetta à dîner, et ne pouvant s'y rendre, il lui écrit : « Non autem moleste laturus sim si quid tibi ex tuo isto celebri convivio supervacaneum relinquatur ut ad me mittas. » (*Epist.* XVI.)

3. « Ingenium spurco suevit languescere vino,
Humida mugitum reddere rapa solet. »
(Rosmini, II, 285.)

au diable, de proclamer à l'univers que les caisses de Milan sont vides; et le rude capitaine Sforza, courbant la tête, écrit à son trésorier : « En aucun cas, nous ne voulons le perdre : qu'arriverait-il, s'il se croyait trompé? Il pourrait, en outre, suspendre le travail grandiose qu'il a entrepris à notre glorification. »

Le mérite incontestable de ce marchand d'immortalité est d'avoir imposé sa marchandise à tout le monde, depuis les princes qui se flattent de vivre toujours grâce à son lyrisme, jusqu'à Cosme, qui, ravalé par lui, cache mal son inquiétude. Aussi bien, lorsqu'en 1453 Filelfo se promène par l'Italie, cette promenade ressemble à un voyage de triomphe. Le pape lui donne 500 florins; le roi d'Aragon le crée chevalier et poète; le marquis de Mantoue le comble de présents; Borso d'Este le traite magnifiquement; Malatesta de Rimini, philosophiquement. Piccinino lui témoigne toutes sortes de courtoisies, et alors, pour le corps, Piccinino est Tydée, pour l'âme il est Alcée; et Dieu lui-même couche avec Alphonse d'Aragon. « Dieu lui-même, qui s'inquiète de tout et juge tout, t'accompagne toujours et couche avec toi[1]. »

Filelfo vécut à Milan la plus grande partie de sa vie, sous Philippe-Marie, sous la République ambroisienne, sous Francesco Sforza, qu'il servit tour à tour et qu'il aurait pu servir tous ensemble, flattant chaque convoitise, fidèle à chaque fortune heureuse, se détournant de chaque déconfiture. « J'ai toujours suivi et je suis toujours, disait-il, la doctrine fondée par Antisthène, amplifiée par Zénon, parfaite par Chrysippe[2]. » Néanmoins Florence, où il n'eut point été contraint de commenter Pétrarque et où il avait été jeune, l'attirait. Maintenant il était devenu vieux; il sentait que son

1. « Nam Deus ipse qui et curat omnia et dijudicat concomitatur te semper et pernoctat tecum. » (*Epist.* III. Milan. novembre 1444.)

2. « Ego illam maxime disciplinam sequor et secutus sum semper quam ab Antisthene profectam amplificavit Zeno, perfecit Chrysippus. » (*Epist.* VIII, Milan, décembre 1450.)

astre commençait à pâlir ; à la mort de Francesco Sforza, son traitement avait été diminué ; sa lassitude avait déjà tour à tour frappé à la porte de Bologne, de Rome, de Pavie ; seule Florence, avec laquelle il s'était ménagé un accommodement en ne terminant point ses *Commentationes* et en s'offrant à écrire une *Cosmiade*, le berçait d'une illusion de résurrection. Laurent le Magnifique lui permit d'y venir mourir. Engagé à enseigner le grec, il y arriva en 1481, si fatigué et si malade qu'il n'eut pas la force de monter sur sa chaire et qu'il s'éteignit le 31 juillet de la même année. Il ne l'aurait jamais cru. Habitué à ressusciter les morts, il pensait lui-même être immortel.

Fait de la sorte, superbe, acerbe, venimeux, rapide, actif et gonflé, Filelfo reste une des figures de premier plan du Quattrocento. Trois villes lui donnèrent la bourgeoisie d'honneur. Le sultan, sur un mot de lui, délivra sa belle-mère que le Turc avait prise. Sa correspondance s'étend jusqu'aux confins du monde civilisé. Il possède une bibliothèque illustre, crée toute une génération d'élèves, et, en vulgaire, en latin et en grec qu'il parle indifféremment, laisse une œuvre volumineuse qui va de l'épître familière au poème épique, de l'épigramme à l'ode, de la satire au panégyrique, de l'invective à la palinodie, du musée secret au traité de morale, du discours au livre d'histoire, dix livres de satires, trois livres de raisonnements, trente-sept livres de lettres, onze livres de poèmes, et, dans tout ce bagage, pas un mot sincère. Il avait raison de dire : il n'y a qu'un Filelfo.

Son influence s'est faite sentir. Lorsqu'il meurt, Milan n'est plus une cour de princes soldats, mais une cour de princes érudits. Francesco Sforza a veillé à ce que l'éducation de ses enfants soit aussi soignée que la sienne avait été négligée. Il prétend que son fils Galeazzo Maria, confié à Guiniforte da Barzizza, ne perde pas une minute de son temps. « Nous ne voudrions pas, écrit-

il au gamin qui est en vacances et en fête chez le vieux Borso d'Este, que, pour les plaisirs que te donne continuellement ce très illustre seigneur, tu te détournasses de l'étude des lettres (ce que pourtant nous ne croyons pas), et nous voulons qu'au temps approprié tu te retouves, chaque jour de travail, avec Messer Guiniforte pour t'appliquer à apprendre quelque chose[1]. »

L'enfant, qui, dans son adolescence, semblait une merveille de culture[2], se souvient, lorsqu'il succède à son père en 1466, de sa jeunesse studieuse : il se montre Mécène aussi délicat qu'intelligent. Son frère Ludovic le More, qui, en 1480, prend les rênes du pouvoir, a été à la même école, comme en témoignent ses devoirs d'écolier. Les Martorelli, les Avellano, les Vallagusa ont été ses précepteurs et lui ont enseigné à discourir avec noblesse, à disputer finement et à consacrer aux études ses loisirs d'homme d'Etat. Avant d'accorder sa confiance à un jeune homme, il s'inquiète du fonds de lettres qu'il peut avoir. Il prend part aux querelles d'érudits. Il pose de savantes questions[3]. La place de secrétaire ducal qu'avait occupée si longtemps le vieux Cicco Simonetta (1410-1480), mort sur l'échafaud, est confiée à Bartolommeo Calco (1431-1508) un érudit, un mécène, un helléniste qui, fonde à ses frais deux écoles, ou à Jacopo Antiquario (1444-1512), l'ami des Pic de la Mirandole et des Politien. Les poètes latins s'appellent Lancino Corti, Giovanni Biffi, Leonardo Griffi. Giovanni Simonetta écrit une Histoire des Sforza, qui va de 1423 à 1466; Lodrisio Crivelli, une autre

1. « Non voressemo che per li piaceri te dà continuamente quello Illmo signore te deviaste dallo studio delle lettere (il che pero non credemo) volemo che adaptato el tempo ogni di da lavoro te ritrovi con Misser Guiniforte per dar opera ad imparare qualche cosa. » (Cappelli, *Guiniforte, Op. cit.*, p. 411.)

2. « Erat in vultu gestuque gravitas digna principe, loquebatur ex tempore, quod vix alius diu cogitans effari potuisset. » (Æneas-Sylvius, *Com.*, p. 87.)

3. Quæris, illme ac sapientissime princeps, unde natalis stipitis comburendi consuetudo effluxerit, hoc est an apud priscos romanos mos iste fuerit, aut si nihil litteris proditum est? » (Gabotto e Confalonieri, *Vita di Giorgio Merula.* Alexandrie, 1894, p. 170.)

Histoire des Sforza, qui s'arrête en 1424 et un récit des apprêts de la croisade commandée par Pie II. Le jurisconsute Jason del Mayno a autant de grâce et de curiosité dans l'esprit que le vieux Catone Sacco. L'enseignement du grec est confié à Chalcondylas et à Lascaris. Cola Montano, l'élève de Georges Trapezuntios, demeuré à Milan jusqu'en 1475, exalte la jeunesse dorée à sa parole de flamme et aux souvenirs des grands anciens. Bonino Mombrizio, qui met en hexamètres le récit de la Passion et la *Théogonie* d'Hésiode, réunit des documents relatifs à la vie des saints. Gabriele Paveri Fontana (1420-1490) commente Horace, compile une grammaire, enseigne l'éloquence latine pendant vingt années. Francesco Puteolano la professe également. Et, en 1481, arrive Merula.

Merula, homme réputé de génie, est le véritable successeur de Filelfo.

S'appelant en réalité Giorgio Merlani et né à Alexandrie en 1430; élève, tour à tour, de Filelfo, de Galeotto Marzio, de Paveri Fontana, de Giorgio Tifernate; commentateur de Cicéron, éditeur de Martial, et de Pline, et de Virgile, et de Plaute, et des *Scriptores rei rusticae;* auteur d'une monographie sur l'affaire de Scutari, *Bellum scodrense*, et gardant en réserve ses fameuses *Quaestiones plautinae*, qui constituent l'impatience du monde savant, il tenait une telle place à Venise qu'on venait à Venise pour le voir. « Non seulement de l'Italie entière, mais des endroits les plus reculés de l'univers, écrit Alessandro Minuziano, les hommes les plus savants étaient davantage attirés par la réputation de Giorgio que par les magnificences de la ville[1]. » A Milan, Merula professe, écrit une Histoire des Visconti, trouve des épigrammes inconnues d'Ausone, et se bat, continuant la tradition

1. « Doctissimos viros ex remotissimis terrarum partibus, nedum ex universa Italia, Georgii fama, magis quam urbis admiranda magnificentia, attrahebat. » (Gabotto e Confalonnieri, *Merula*, p. 68.)

des Loschi, des Decembrio, des Filelfo. Rogue, hargneux, soupçonneux, toujours sur la défensive, il querelle avec tout le monde, non seulement avec ses propriétaires et ses fermiers, qui lui ont pris trois paires de bœufs, deux vaches, une génisse, des duvets et d'autres meubles, mais avec Galeotto Marzio, qui a osé attaquer son maître Filelfo et dont le livre *De Homine* est plein de fautes; avec Domizio Calderini, qui a osé mal parler de son Martial; avec Filelfo, qui lui reproche d'avoir écrit *Turcæ, arum* et non *Turci, orum*, et qui l'appelle *merdula;* avec Politien, qui l'a volé dans ses *Miscellanea.* Sa route est bordée de cris. Il soulève des volées d'injures, de la part de Squarciafico, de la part de Cornelio Vitellio, de la part de Paveri-Fontana, qui écrit contre lui une Merlanique, où il est comparé à un merle et à un merlan; et il meurt en 1444, en pleine guerre avec Politien à qui il ne pardonna que sur son lit de mort. « Nous avons ouï dire, écrivait Ludovic le More, que Merula, qui peut, à notre époque, être appelé, à bon droit, le prince des lettres, est un homme unique[1]. »

V

Si, à Milan, l'humanisme est surtout une arme, à Venise il est principalement un luxe[2].

Nous n'y trouvons point des professionnels sur le type d'un Filelfo ou d'un Poggio, nous y trouvons des patriciens de grande allure, qui font de l'occupation des lettres leur passe-temps délicat. Les Zeno, les Foscarini, les Morosini, les Correr, les Trevisan, les Giustinian, les Barbaro ne sont point maîtres d'éloquence, chanceliers de République, poètes ou secrétaires de cour, ils sont maîtres du Conseil, avogadores de la

1. « Unumque esse Merulam audivimus qui ætate nostra litterarum princeps dici jure merito possit. » (Gabotto e Confalonnieri, *Ib.*, p. 170.)

2. Foscarini, *Della Letteratura veneziana*. Padoue, 1752. — Agostini, *Istoria degli scrittori veneziani*. Venise, 1762. — Gabotto, *Il trionfo dell'Umanesimo nella Venezia del Quattrocento*. Venise, 1890.

Sérénissime, procurateurs de Saint-Marc, ambassadeurs, légats, podestats, prélats, patriarches d'Aquilée, grands amiraux et grands de Venise.

Avant tout, ils sont citoyens, « parce que, dit Francesco Barbaro, ceux-là seulement sont heureux qui, au milieu d'un peuple libre, s'emploient pour le bien commun, traitent dignement de grandes choses et jouissent d'une réputation de sagesse[1] ». Et tous, nous les voyons occupés à ces « grandes choses ». « Jamais on ne vit, déclare Perleone, Leonardo Giustinian manquer à sa tâche publique et privée. Chaque jour il venait à la curie et au forum, chaque jour il aidait ses amis et il assistait la République de son talent, de son conseil et de son autorité[2]. » « Les affaires publiques et privées nous obsèdent tellement, écrit Girolamo Donato à Politien, que nos études sont moins des études que des larcins faits au temps[3]. » « J'ai beaucoup d'affaires et peu de temps pour les lettres », ajoute Gregorio Correr. « Je voudrais, mande à Pallas Strozzi Leonardo Giustinian, reprendre mes premières études interrompues pour le service de la République[4]. » « Les lettres m'appelaient, peut s'écrier Ermolao Barbaro; mais j'ai dû obéir à mon père, à mes frères, à mes amis, qui pensaient que mon œuvre profiterait à la République[5]. » Pour ce monde, le latin n'est qu'une diversion heureuse et, comme l'un d'eux s'exprime « une très belle volupté ».

1. « Illi fortunati videri qui in libero populo pro communibus comodis laborant, et cum auctoritate magnas res gerunt, et sapientiæ laude perfruuntur. » (F. Barbaro, *Epist*, App. 50.)

2. « Nemo unquam eum vidit publico aut privato munere defuisse. In curiam, in forum quotidie veniens, et amicis et Reipublicæ... consilio, ingenio et auctoritate aderat. » (Agostini, *Op. cit.*, Leonardo Giustinian.)

3. « Nam nos, et publica et privata distringunt, et nostra fere sunt temporis furta, non studia. » (Politien, *Epistolæ*, II, 12.)

4. « Malueram... prima mea studia, diu jam Reipublicæ causa intermissa tamen aliquando ripetere, ut cum dignitate in ocio post diuturnum negotium esse possem. » (Agostini, *Op. cit.*)

5. « Appellabantur me quidem litteræ... ego contra in diem ducere ac differre... ut patri fratribus et amicis obsequerer, qui meam operam in Republica profuturam putabant. » (Politien, *Epistolæ*, XII, p. 248.)

Mais s'il est beau de se reposer et de se délasser de la vie dans le commerce des grands sages; s'il est beau de parer son esprit de sentences graves et hautes, comme on orne son corps de draperies calmes et riches; s'il est beau d'employer, dans une solennilé publique, non le dialecte, ailé et léger, qui zézaie et qui rit, mais la langue sonore qui embrassait le monde dans ses périodes; s'il est beau de réunir au lever du soleil, la jeunesse dorée dans son palais pour lui expliquer Aristote, et de mériter sur sa tombe la noble épitaphe de Bernardo Giustinian : *Miles*, *orator*, *procurator*, il est plus beau d'aimer uniquement son pays et mettre tout son zèle à le servir [1]. Les doges que Venise recouvre du manteau ne sont pas lettrés; les papes que Venise envoie siéger à Rome ne sont pas lettrés; Pier-Loredano, que Venise appelle « un autre Metellus » n'avait, nous dit Flavio Biondo, « pas une lettre latine »; et ceux-là même qui en sont pourvus gardent de leur origine certaines opinions fleurant l'hérésie, à l'exemple de Bernardo Bembo, qui s'imagine que l'éloquence peut coexister avec la jurisprudence et les sciences exactes ou, à l'exemple d'Ermolao Barbaro qui, en 1455, dédie au pape Paul II un discours *Contra poetas*. Dans cet Etat, qui laisse dormir en paix les précieux manuscrits que Bessarion lui a légués, où Lorenzo dei Monaci professe que le temps accordé au grec est du temps perdu et où Lauro Quirini qui enseigne Aristote sur la place publique, a peur que le Sénat lui ferme la bouche, parce qu'il distrait les jeunes gens du commerce [2], la véritable république ne s'appelle pas la République des lettres, elle s'appelle la Sérénissime.

1. Benedetto Accolti dans son dialogue *De præstantia virorum sui ævi* dit des Vénitiens : « Rem suam publicam unice diligunt, proque illa augenda ingenti semper studio laboraverunt. »

2. « Tu ne pourrais, écrit Lauro Quirini à Francesco Barbaro, t'empêcher de rire, si tu me voyais chaque jour philosopher sur la place des Marchands, entouré et pressé de toutes parts par la foule des étudiants. J'ai pourtant peur que le Sénat ne m'impose silence, s'apercevant que je distrais la jeunesse du commerce pour la tourner à la philosophie. » (Barbaro, *Epistolæ*, App. 65.)

Cependant, même circonscrit de la sorte, l'humanisme vénitien joue un rôle. D'Albertino Mussato, qui l'inaugure, jusqu'à Pietro Bembo qui l'accomplit, il constitue un mouvement continu qui garde un caractère et qui laisse une trace.

Venise est le point de contact de l'Orient et de l'Occident, le port où l'érudition s'embarque et débarque de la Grèce. Venise est la cité opulente, somptueuse et dorée[1]; « la plus triomphante cité » que Commines ait jamais connue; « la cité la plus riche, la plus peuplée et la plus libérale » que Filelfo ait rencontrée sous le soleil[2]; et les latinistes accourent à cette source d'or[3]. Et Venise a, pour les accueillir, les fêter et les comprendre, de grandes familles de patriciens où le talent s'hérite avec la bibliothèque, la dignité civique avec le nom, l'érudition avec le titre, et qui forment comme des dynasties de gloire et de science. Dans leurs palais paisibles et immenses, ces marins et ces marchands, entourés de livres et d'enfants, ont haute mine et, après tant d'années, ils nous frappent, comme Luigi Foscarini frappait jadis Isotta Nogarola : « Les livres, ces compagnons et conseillers fidèles, dont la maison se pare et resplendit, te stimulent. Le mobilier est splendide. La famille est joyeuse. Elle ne remue pas, ne crie pas... Quand on le lui ordonne, elle parle; quand on le lui ordonne, elle se tait[4]... »

Tel d'entre eux, Leonardo Giustinian, lui-même orateur de mérite, a deux fils, Lorenzo et Leonardo. Lorenzo est patriarche d'Aquilée, théologien que canonisera

1. Venise est tellement recouverte d'or que le Milanais Casola ne croit pas qu' « al tempo di Salomone che fu re degli judei ne se facesse tanta abundantia ». (P. Molmenti, *Venezia*. Florence, 1897, p. 87.)

2. « Una est urbs urbium omnium quæ sub sole sunt populissima, opulentissima, liberalissima. »

3. En 1407, Gasparino da Barzizza ; en 1414, Guarino ; en 1427, Francesco Filelfo ; en 1461, Giannmario Filelfo ; en 1465, Giorgio Merula : en 1484, Marcantonio Sabellico ; en 1494, Alde Manuce.

4. « Te hortantur fedeles illi comites tui ac consiliarii libri quibus domus tua ornatur ac splendet. Praeclara sana supellex, jucunda familia, quæ, ut aiunt non obstrepit, non clamat... jussi loquuntur, et jussi item silunt. »

l'Eglise, et Leonardo est sénateur, ambassadeur, avogadore de la Sérénissime, procurateur de Saint-Marc, orateur et traducteur de Plutarque. Et il a un petit-fils, Bernardo Giustinian (1408-1489), envoyé comme ambassadeur au pape, au roi de Naples, au roi de France, membre du conseil des Dix, capitaine de Padoue, avogadore de la Sérénissime, procurateur de Saint-Marc, qui laisse, avec des lettres et des discours, une Histoire de Venise en quinze livres.

Francesco Barbaro compose, à dix-sept ans, un traité sur le mariage où il dispute si doctement *De coitus ratione* que Poggio le compare à Cicéron raisonnant des devoirs; il voudrait aller chercher des livres en Palestine et, pour des livres, donnerait sa fortune; il prononce d'amples et augustes oraisons; il est en relations avec l'élite de la société cultivée contemporaine, en même temps qu'à vingt et un ans il entre au Sénat et qu'il s'acquitte à journées faites de ses innombrables fonctions de capitaine de Vicence, de capitaine de Trévise, de capitaine de Padoue, d'ambassadeur et de procureur de Saint-Marc. Le frère de Francesco Barbaro, Zaccaria Barbaro, collectionne les manuscrits. Le fils de Zaccaria Barbaro, Ermolao Barbaro, traduit, à douze ans, les fables d'Esope en latin. Le petit-fils de Francesco Barbaro, Ermolao Barbaro (1454-1498) est couronné poète à quatorze ans, traduit Thémiste à dix-neuf, prend son grade de docteur à vingt-trois, correspond avec les Merula, les Politien, les Pic de la Mirandole et accumule une œuvre latine dont l'étendue émerveille son époque. C'est lui qui lit Aristote à la jeunesse dorée, réunie dans son palais; et il compulse Dioscoride; et il corrige les textes du vieux Pline en ses *Castigationes plinianae primæ* et en ses *Castigationes plinianae secundæ*, ce qui ne l'empêche point d'être en première ligne, à l'exemple de son aïeul et de son père, ambassadeur accrédité en Allemagne, à Rome et à Milan. « Et quelle autre famille est-il en Italie, demande-t-il

à Merula, et quelle autre maison dont trois membres en série ininterrompue, l'aïeul, le père et le fils, aient été envoyées par le même Sénat, vers les mêmes princes, au même titre[1] ? »

Giacomo Zeno écrit la vie du vieil amiral son oncle qui, à quatre-vingts ans, se mit à étudier le grec. Andrea Giuliano abandonne le commerce pour les lettres latines et prononce, à Constance, l'oraison funèbre du grec Chrysoloras. Gregorio Correr, qui ne saurait passer une journée sans Virgile, compose, à dix-huit ans, une tragédie latine, *Procné*. Leonardo Giustinian et Francesco Barbaro saluent en grec l'empereur Paléologue qui, l'an 1425, débarque pour la première fois à Venise. Lodovico Foscarini dispute du péché originel avec Isotta Nogarola, à Vérone. Marco Lippomano, Daniel Renier, Sebastiano Priuli cultivent l'hébreu. Bernardo Bembo (1433-1519) et Girolamo Donato (1457-1511) tous deux ambassadeurs et dignitaires, partagent avec Ermolao Barbaro l'honneur d'être à la tête de l'Italie lettrée, à la fin du Quattrocento. Et c'est au milieu d'eux que le Romain Alde Manuce établit son imprimerie.

Au demeurant, qu'est-il resté de ce mécènat magnifique et de ce dilettantisme de grands seigneurs? Quelques discours, la plupart inédits; quelques lettres; quelques biographies; quelques belles éditions, et des fragments de cette histoire latine de Venise qu'on rêvait aulique et majestueuse comme la République, que le Sénat commanda à tous, à Porcellio Pandone, à Damiano del Borgo, à Jacopo Ragazzoni, à Flavio Biondo, à Marcantonio Sabellico, à Bernardo Giustinian, dont Sabellico dépêcha trentre-quatre décades en quinze mois, que Giustinian conduisit des origines à l'élection du premier doge et qu'il appartenait au siècle suivant

1. « Et quid alia gens, alia domus est in Italia præter nostram ex qua tres continua serie, avus, pater, filius, ab eodem senatu, ad eosdem principes, hoc nomini profecti fuerunt? » (A. Zeno, *Dissertazioni vossiane*. Venise, 1752, 2 vol.)

et à Pietro Bembo d'accomplir. Témoignages honorables sans doute, mais offrant plus la marque d'un intérêt cultivé que le fruit d'une passion exclusive. Et à Venise, qui ne donna, au latin du Quattrocento, aucun de ses titres de gloire, ni les *Elegantiæ* de Valla, ni les *Miscellanea* de Politien, ni les *Bucolica* de Pontano et dont le monument écrit du siècle reste ses admirables relations italiennes d'ambassadeurs, l'humanisme ne serait que l'histoire d'une curiosité intelligente, s'il ne s'était distingué par ailleurs.

Dans les rangs du patriciat vénitien se cachait, en effet, une jeunesse nombreuse, élégante et riche, qu'il s'agissait d'élever jusqu'à sa destinée. Faire de ces enfants des hommes ; transformer ces gracieux adolescents en être harmonieux, complets, développés dans tous les sens, dignes de représenter en tout et partout la grandeur de Venise ; armer ces futurs citoyens pour la lutte ; rompre leur esprit comme on rompait leur corps ; parer leur âme de beauté comme on parait leurs habits de bijoux ; les douer de justesse, de finesse et de clarté, cette tâche s'impose, et le latin y va servir. Avec son sens pratique, que le contact permanent de la vie maintenait en haleine, Venise attribua d'emblée aux lettres latines leur place véritable ; elle fit d'elles un ornement de l'esprit, et elle vit en elles le moyen d'éducation le plus parfait. Car ces patriciens érudits, qui endoctrinent la jeunesse dans leurs palais, professent à Padoue entre deux ambassades et témoignent d'un tel zèle d'enseignement que la République doit leur interdire, par un décret, de donner des leçons, tant gratuites que payées, sont des éducateurs dans l'âme. Ils ont la vocation dans le sang, à partir de Francesco Barbaro et de son *De re uxoria*, et de Gregorio Correr et de son *Quomodo pueri educari debeant*. Et c'est à Venise, qui, au surplus, n'a pas donné de grands poètes ou de grands grammairiens, ou autour de Venise, que se sont formés et qu'ont agi les grands pédagogues de l'époque. Pier-

Paolo Vergerio le vieux est de Capo d'Istria. Guarino Guarini est de Vérone. Vittorino Rambaldoni est de Feltre. Et si Gasparino Barzizza est de Bergame, c'est à Padoue, où il tient école publique et privée, entre 1407 et 1422, qu'il se développe, se saisit et déploie le meilleur de son activité.

Docteur en droit civil, en droit canon et en médecine ; à Florence, élève de Chrysoloras et maître lui-même d'éloquence ; chancelier des Carrara ; secrétaire d'Innocent VII ; délégué de Ravenne à Constance ; homme lige du cardinal Zabarella ; accrédité à la cour de l'empereur Sigismond, Pier-Paolo Vergerio le vieux, né à Capo d'Istria et mort à Budapesth, a mené, à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle, une vie vagabonde et misérable, et laissé une œuvre incohérente comme sa vie, faite de discours, de lettres, d'une Histoire de Venise, d'une Histoire des princes de Carrara, d'une Vie de Pétrarque, pêle-mêle où se distingue un petit traité qu'il eut l'idée d'écrire en 1404, qui est dédié au prince Ubertino Novello et qui s'appelle *De ingenuis moribus*. C'est dans le *De ingenuis moribus* que l'on peut lire cette phrase : « Il y avait quatre disciplines où les Grecs avaient coutume d'éduquer leurs enfants : les lettres, la lutte, la musique et le dessin[1] » phrase qui marque une date, puisqu'elle signale l'entrée de l'antiquité dans le domaine de l'éducation. Et c'est en effet, comme éducateur, que Pier-Paolo Vergerio, qui a écrit aussi une comédie : *Paulus ad juvenum mores corrigendos*, a survécu à peu près.

Il en va de même de Guarino. Guarino, comme Vergerio, a beaucoup écrit, des vers, des lettres, des traductions du grec en latin, des commentaires des vieux auteurs, des grammaires, des harangues, une quantité de harangues à propos de noces, d'enterrements, de cérémonies académiques ou municipales ; c'est cepen-

1. « Erant enim quattuor quæ pueros suos Græci docere consueverunt : litteras, luctativam, musicam et designativam. »

dant un pédagogue dont le nom reste attaché à une école.

Guarino Guarini, né à Vérone en 1374, mais que Leonardo Giustinian dit de Venise, « pour avoir jeté à Venise les premiers fondements de la vie, de l'éducation et de l'instruction[1], » est un nom glorieux du premier humanisme, qui revendique sa place à côté de celui de Poggio à Florence et de celui de Filelfo à Milan. Pour lui, d'extraction très humble et fils d'un simple forgeron, les lettres n'auraient su être une distraction élégante; elles devaient être le pain. De Vérone, où il eut pour premier maître le vieux grammairien Marzagaia; puis de Padoue, où il suivit peut-être les leçons de Giovanni Conversino de Ravenne, à côté des Pier-Paolo Vergerio, des Ognibene da Scola et des Secco Polentone, il partit, en 1403, pour Constantinople où il resta cinq ans; il y apprit le grec, qu'il revint enseigner à Florence (1410-1414), à Venise (1414-1419), à Vérone (1419-1429). C'est à Vérone que vint le chercher Niccolò III, marquis d'Este, pour le charger de l'éducation de son fils Lyonel, à Ferrare. Et de Ferrare, Guarino ne bougea plus; il avait trouvé son siège, et ce siège était une chaire.

Marié et père de nombreux fils, dont l'un lui donna ce chagrin, de mettre à mal sa servante, mais dont un autre, Battista Guarino, lui donna cette joie de continuer son esprit et d'être son portrait; au milieu de sa maison, de son école et de son Université; appelant les adolescents qui l'entourent « sa famille », Guarino apparaît comme un brave homme, sans jalousie et sans fiel, sans grande physionomie non plus, humaniste jusqu'aux moelles, et doucement pieux. Jadis, à Vérone, il possédait une petite villa appelée le Paradisetto où, comme Poggio à Terranuova, il s'adonnait à la chose rustique et pre-

1. Remigio Sabbadini, *Guarino Veronese e il suo epistolario*, Salerne, 1885, p. 55.

nait les oiseaux aux filets; aujourd'hui les oiseaux qu'il poursuit sont ses élèves qui, volètent autour de lui « à la guise des étourneaux[1] ». Il est en relations de lettres et d'amitié avec les hommes les plus considérables de son temps; il a produit, dans les rangs de la noblesse vénitienne, une génération d'esprits ornés qui le cultivent; il est l'âme littéraire de Ferrare. Quoi de plus? Lorsqu'il mourut en 1460, chargés d'ans et de gloire, sa perte fut un deuil public. « C'était, dit Æneas-Sylvius, un vieillard vénérable, le maître de quasiment tous ceux qui, à notre époque, se distinguèrent dans les études des humanités[2]. »

Vittorino de Feltre, qui fut son élève, est pareillement un éducateur. Mais lui ne fut qu'éducateur. Il n'a rien écrit, rien chanté, point discouru; il n'a été, il n'a voulu être que maître d'école. Né à Feltre, en 1376, d'un pauvre écrivain public; ayant constamment donné des leçons pour en recevoir; ayant été jusqu'à laver les écuelles du mathématicien Pelacani afin d'en recueillir l'enseignement, on le trouve tour à tour à Padoue, où il étudie l'éthique, la rhétorique, la physique; à Venise où il fréquente Guarino, qui lui révèle le grec et lui donne l'exemple; à Padoue de nouveau, où il enseigne l'éloquence, jusqu'à ce qu'il s'en aille, en 1425, à Mantoue, fonder la célèbre école de *La Gioiosa*, où nous le retrouverons dans sa modestie et son activité joyeuse.

Ces trois hommes assurent à Venise une physionomie dans l'histoire de l'humanisme. Ils ne sont point des amateurs qui laissent une œuvre d'amateurs : ils sont des professionnels qui donnent une direction spéciale au mouvement érudit du xve siècle. Sans eux, Venise serait restée à l'arrière-plan; grâce à eux, elle contribue autant qu'une autre au développement nou-

1. « Sturnos aut locustas gregatim evolare dicas. » Remigio Sabbadini, *La scuola e gli studi di Guarino Guarini*, Catane, 1896, p. 27.

2. « Guarinus veronensis grandævus et venerabilis senex, magister fere omnium, qui nostra ætate in humanitatis studio floruerunt. » (Æneas-Sylvius, *Comm.*, p. 103.)

veau. Si elle ne saurait se mesurer avec Florence qui lui a donné l'impulsion et avec qui elle maintient le contact, elle constitue un centre de culture aussi bien que Milan.

Padoue, qui est son Université, relève son enseignement juridique, scientifique et médical de chaires d'éloquence, où tour à tour professent Vergerio, Barzizza, Vittorino, Ermolao Barbaro, Lauro Quirini et, où à côté d'eux, Ognibene da Scola, Pallas Strozzi, Secco Polentone se distinguent. Vérone[1], qui garde dix ans son concitoyen Guarino, possède des hommes tels que Damiano del Borgo, Aleardo Pindemonte, Giorgio de Lasise, et des femmes telles que les deux Nogarola, dont l'une, Angiola, est un poète, dont l'autre, Isotta, est une célébrité. Guarino va porter la nouvelle culture à Ferrare, où, à côté de l'Aurispa, de Basinio Basini, de Theodore Gaza, il travaille à créer l'atmosphère intellectuelle de cette cour de soldats. Vittorino va porter la nouvelle culture à Mantoue et préparer le terrain à la bonne Isabelle. Le long de l'Adriatique, à Mirandole, à Carpi, à Cesena, à Pesaro, à Urbin, à Rimini, s'échelonnent autant de petites cours lettrées. A Rimini, Sigismondo Malatesta entretient des humanistes, des poètes, des peintres, des architectes, qui travaillent tous pour sa gloire et pour la gloire de sa maîtresse Isotta. Et à Urbin, Federigo Montefeltro, élève de Vittorino, est le véritable prince nouveau, latiniste, bibliomane, mécène, qui transforme son palais en paradis des lettres et en séjour des muses.

1. G. Giuliari, *Della Letteratura veronese al cadere del secolo XV.* (Bologne, 1876.)

CHAPITRE III

LES HUMANISTES. — ROME ET NAPLES

I. L'humanisme à Rome et à Naples fut une importation étrangère.
II. Rome. — Son état de désolation au Quattrocento. — Sa population. — L'Eglise. — Les humanistes, secrétaires apostoliques. — Leur mission, leurs habitudes et leur œuvre. — Lorenzo Valla. — Influence de Lorenzo Valla. — Les universités de Bologne et de Pérouse ; l'imprimerie ; les cardinaux lettrés. — Niccolo Perotti, Giovannantonio Campano, Bartolommeo Platina. — Pomponio Leto. — L'Académie romaine.
III. Naples. — Son climat, sa population et sa cour. — Le roi Alphonse d'Aragon le Magnanime — Essor qu'il donne aux lettres latines. — Premiers humanistes qu'il appelle. — Antonio Beccadelli, dit *Il Panormita*. — Gioviano Pontano. — La nouvelle génération à l'œuvre. — L'humanisme napolitain se traduit en poésie. — L'*Accademia pontaniana*.

I

Trois villes donc, Florence, Milan et Venise, contribuèrent à la naissance de l'humanisme.

Deux autres villes, Rome et Naples, accueillirent l'humanisme sorti du berceau. Rome et Naples ne se trouvaient pas en effet, au début du Quattrocento, dans des conditions sociales et politiques de nature à produire le mouvement nouveau : l'une vidée par le schisme, l'autre en proie à une guerre dynastique, et toutes deux plongées dans l'ignorance.

Aussi bien l'humanisme fut chez elles une importation. Il n'y fleurit que sur le tard. On doit dire qu'il s'y acclimata et s'y développa comme s'il y était né.

II

Durant le Quattrocento, Rome offre un singulier spectacle de grandeur et de misère, de luxe et de barbarie, de culture fine et de rude grossièreté. C'est la

ville des papes dans un décor de ruines et dans un repaire de brigands; et le contraste est frappant entre la pompe de l'Eglise et la sauvagerie de la société et du lieu.

Au début du siècle, la Ville éternelle est réduite à un tel état d'abandon qu'elle semble, « dans l'état où les bergers la fondèrent ». « Nous la voyons, dit Leone Battista Alberti, toute gâtée et désolée par la ruine[1] .» « Elle gît dans la prostration, dit Poggio, dépouillée de toute majesté, comme un gigantesque cadavre pourri. » Les rues sont des fondrières et des égouts; la vigne et la ronce grimpent aux marbres; des tavernes de juiverie et de friperie s'accrochent aux colonnes du Panthéon. Les bêtes paissent sur le mausolée d'Auguste; les loups rôdent jusqu'à l'entour du Vatican; un jour, des taureaux épeurés se réfugient dans Saint-Pierre. « Rome, s'écrie Vespasiano, est devenue une terre de vachers[2] . » « Poussés par la douleur, s'écrie Flavio Biondo, nous voulons faire savoir aux contemporains et à la postérité qu'aujourd'hui, par détermination prise de nos jours, au forum romain, non ailleurs, a lieu le marché aux cochons[3]. » La campagne qui envahit la cité ne projette qu'une image agrandie de cette désolation : « Un air maudit, écrit Matteo Franco à Bibbiena; des hommes turcs; des choses exécrables; et jour et nuit à combattre avec *bravi*, avec soldats, avec divers, avec chiens enragés, avec juifs, avec fous, avec tri tes, et avec *romaneschi*[4]. » Le fumier, la fumée, les immondices, souillent, noircissent, détruisent les calmes

1. « Oggi per la ruina grande la veggiamo quasi tutta guasta e desolata. » (*Oper. volg.*, IV, 231.)
2. « Era Roma come una terra di vaccai. »
3. « Doloris impetu nos trahente, nostris et futurorum seculorum hominibus notum fore volumus, porcos nunc ex publico ætatis nostræ instituto ibi et nullo alio in loco, quod sæpe vidimus, venundari. » (*Opera*, p. 249.)
4. « Aria maladetta; uomini turchi; cose pessime; e dì e notte a combattere con bravi, con soldati, con vari, con cani velenosi, con lebrosi, con ebri, con pazzi, con tristi e con romaneschi. » (Del Lungo, *Florentia*, p. 431.)

monuments antiques[1]; on en a peur et croit qu'ils sont bâtis par les démons; on en fait de la chaux; les papes Eugène IV, Nicolas V, en font de la chaux pour leurs bâtisses. « Pourquoi Titus, s'écrie Cristoforo Landino, élèves-tu jusqu'au ciel tes grands amphithéâtres? Ces beaux marbres se convertiront en chaux[2]. » « Nous trouvons, dit Flavio Biondo, des vignes là où il y avait de superbes édifices, dont les blocs carrés sont cuits pour en faire de la chaux[3]. » Un jour, un noble fouillant son jardin découvre une statue colossale; on vient la voir; ennuyé de cette affluence, il ordonne de l'enfouir de nouveau. Lorsque Donatello et Ghiberti se penchent sur ses débris affleurant le sol, on croit qu'ils cherchent un trésor. Lorsque Pomponio Leto se promène dans les ruines, on croit qu'il est un fantôme.

Comme population, de la racaille et des guenilles, des porchers, des bouviers, des mendiants, des brigands et des tyrans. Ceux qui, selon Albertini, ignorent le plus les choses de Rome sont les gens de Rome. « Le peuple de Rome, ajoute Leonardo Bruni, est mort et enseveli depuis des siècles, et ses habitants sont un ramassis de gens qui servent, mais ne dominent plus[4]. » « S'il y a encore quelques citoyens, ajoute Poggio, ils sont rares et s'adonnent à l'élevage des bestiaux. » « Le monde, ajoute Campano, est plus semblable aux barbares qu'aux Romains; crasseux d'apparence, impur de langage, inhabile aux arts, il semble pour la culture un paysan et un rustre[5]. » Les nobles, bloqués dans

1. « Clarissimas illorum statuas atque imagines, pedore, vinolentia, fumo, culina, et omni denique spurca, cœnosa feditate, deturpant, obscurant, delent. » (CAMPANO, *Epist.*, I.)

2. « Alta quid ad cœlum, Tite, surrigis amphitheatra?
Ista olim in calcem marmora pulcra ruent. »
(Bandini, *Specimen*, I, p. 125.)

3. « Multis enim in locis vineas videmus, ubi superbissima vidimus ædificia quorum quadrati lapides Tiburtini in calcem sunt concocti. » (*Opera*, p. 262.)

4. « Sed certe Populus ille romanus, de quo ipso loquor, jampridem mortuus et sepultus est : hæc autem quæ nunc Romæ habitat, collectitia turba, non dominatur, sed servit. » *Epist.*, VIII, 4.

5. « Gens ipsa Barbaris multo quam Romanis similior; aspectu

leurs forteresses et leur ignorance, sont mi-bouviers. mi-bandits : nous avons vu le seigneur d'Auguillara; les Orsini, les Colonna, les Prefetti di Vico n'ont que de plus vastes ambitions ; en querelle constante les uns avec les autres, ils ajoutent à l'horreur de ce désert l'horreur de la révolution et de la guerre. A Florence, sur le Ponte-Vecchio, on vendait des bijoux ; à Venise, sur le pont du Rialto, on vendait des étoffes ; à Rome, sur le pont Saint-Ange, on vend des armes.

Une telle désolation faite de tous les vices, de toutes les ambitions et de toutes les incuries, dure jusqu'à la fin du siècle. L'apparence se lustre ; le fonds demeure le même, si semblable que lorsque Suppazio, ce personnage de Pontano, qui cherche un homme, se rend à la Ville éternelle, il ne trouve au Campo dei fiori que goulus, ruffians et souteneurs ; au pont Saint-Ange, qu'usuriers; à Saint-Jean de Latran, que cuisiniers et hôtelleries ; partout, dans les rues, dans les caves, sous les portes, contre les murs, que crapule. Deux périls le menacent : celui des courtisanes auxquelles il manque laisser son manteau, et celui des mules des prêtres, qui le veulent écraser sous leurs fers. Parmi ces prêtres, d'aucuns sont bons; d'autres paillards et cupides, et pour sa disgrâce, Suppazio en rencontre un lettré[1]. « Voilà les gens, dit Campano, qui habitent les demeures des Catulles, des Scipions, des Césars[2]. » Comment l'humanisme aurait-il pu naître en un pareil milieu ?

Et pourtant dans cette solitude, attristée par la captivité de Babylone et le schisme, l'Eglise est revenue : l'Eglise aux belles pompes, aux façons nobles, aux

fœda, sermone varia, disciplinis imperita, cultu agrestis, rusticaque videtur. » (CAMPANO, *Epist.*, I.)

1. « Venio ad Floram, præter popinones, lenones, ganeones, vix illic video alios. Venio ad Pontem, omnia invenio plena fœneratorum. Eo Lateranum, soli ibi coqui, solæ tabernæ meritoriæ. Perrecto diversa urbis loca, regiones, angiportus, compita, greges cujusque modi generis hominum incompositi passim obviam fiunt, omnes ut mihi videbantur ventri dediti. » (PONTANO, *Opera*, 1250.)

2. « Hi Catullorum, Scipionum, Cæsarum domos habitantes. » (CAMPANO, *Epist.*, I.)

rites savants ; l'Eglise qui parle latin, qui est restée fidèle dans son organisme au monde antique, qui se montre curieuse de l'intelligence et du savoir ; et l'Eglise opulente, riche de charges, de sinécures, de prébendes. On se précipite à la curée. En 1403 arrive Poggio ; en 1405, Bruni ; en 1407, Loschi ; en 1410, Scarparia ; en 1417, Cenci ; puis successivement Bartolommeo da Montepulciano, Gregorio Correr, Bartolommeo Fazio, Lapo da Castiglionchio, Andrea Fiocchi, Maffeo Vegio, Giovanni Aurispa, Ermolao Barbaro. Tous sont étrangers : Bruni, Poggio, Fiocchi, Bartolommeo da Montepulciano, Lapo da Castiglionchio, sont de Toscane ; Loschi et Vegio sont de Milan ; Correr et Barbaro sont de Venise ; Fazio est de Forli ; Aurispa de Sicile ; seul Agapito Cenci est de Rome. La mission qui leur incombe est semblable : elle est, sur l'exemple de Loschi, d'introduire le beau latin dans la sécheresse des encycliques ; de défendre, comme Poggio, l'Eglise contre les conciles et ce « monstre » de Félix V ; d'orner et d'armer la Curie d'une présence auguste et formidable. Peut-être qu'ils deviendront évêques et cardinaux. En attendant, ils sont scribes, abbréviateurs, dataires, notaires, protonotaires. Ils sont surtout secrétaires apostoliques. « Celui-là, dit Æneas-Sylvius, est, d'après mon opinion, véritablement secrétaire apostolique et digne de ce nom important, qui sait choisir les mots et les lier habilement, qui connaît l'art de provoquer les passions et de les adoucir, qui fait vibrer dans ses écrits de la finesse, du trait et une culture digne d'un homme libre, qui connaît intimement l'antiquité et la foule des exemples historiques, à qui ne sont point étrangers les contours du droit civil et du droit canon, enfin qui est capable d'écrire d'une manière habile et ornée tout ce qui concerne l'expédition des lettres[1]. »

1. « Usque mea sententia vere Secretarius est, et hoc tam gravi nomine dignus, qui verba eligere et apte construere sciat ; qui et sedandarum passionum et excitandarum artem calleat ; in cujus scriptis lepos facetiæ et eruditio, libero digna homine, perluceant ; qui

Cet office, qui ressemble à une qualité, ne les embarrasse guère, et la Curie reste pour eux à l'arrière-plan ; elle ne leur prend ni tout leur temps, ni tout leur cœur. Le pape ne leur apparaît point un dieu ; il ne leur apparaît point non plus un diable ; il est celui qui paie, le patron, dont on ose sourire et même rire. Lorsqu'ils portent la tonsure, cette tonsure ne les contraint point à une humeur désobligeante, ni ne les empêche d'avoir des aventures et des enfants[1]. Et sauf Maffeo Vegio, qui pleure ses erreurs passées, et sauf Gregorio Correr, qui se tourne exclusivement à Dieu, ils mènent une vie joviale et humaine. Ils forment, dans ce silence des choses, un petit groupe loquace, et dans cette barbarie de la plèbe, un petit cénacle érudit. Ils absorbent la vie de la pensée, s'improvisent les custodes de l'antiquité sacrée, et, lorsque quelque hôte illustre est de passage, s'emploient à lui servir de ciceroni. Entre eux ils discutent de la langue que pouvait parler le peuple de Rome, et, tandis que Leonardo Bruni affirme que jamais celui-ci n'aurait su décliner *supellex*, Flavio Biondo lui répond que l'idiome populaire a aussi sa grammaire ; ils s'en vont raisonner de l'avarice chez Bartolommeo da Montepulciano, qui possède une vigne à Saint-Jean-de-Latran ; ils s'en vont lire un dialogue de Platon chez l'helléniste florentin Rinuccini, qui demeure dans le quartier de Saint-Pierre ; Antonio Loschi a un beau jardin réjoui d'une fontaine. Et que si les livres, le papier, le public manquent, et que seul l'écho des grandes voûtes réponde aux disputes savantes et aux saintes indignations, à tout prendre, il y a les pierres, et ces pierres pour eux savent parler. *Nullum sine nomine saxum*, dira Pomponio Leto. Devant les

omnem antiquitatem, exemplorumque vim teneat ; qui legum et juris civilis terminos non ignoret ; qui denique omnia, quæcumque inciderint quæ sint explicanda, composite, ornate, memoriter et prudenter scit scribere. » (Kollarii, *Dialogi*, II, 754.)

1. « Duæ romanæ mulieres quas novi, diversa ætate forma, iverunt domum curialis cujusdam e nostris, voluptatis ac præmii causa. Is cum pulchriorem bis cognovisset, alteram semel attigit... » (Poggio, *Facetiæ*.)

aqueducs, les amphithéâtres, les arcs de triomphe, au lieu d'un sentiment de frayeur grossière, ils éprouvent une véritable vénération[1]. Ce n'est pas à eux qu'il faudrait assurer que de pareils monuments sont l'œuvre des diables. Ils les adorent, en chassent les parasites et les ronces, en recueillent pieusement les inscriptions. Un jour que Poggio est occupé à cette besogne, il avise deux filles qui le regardent et sur lesquelles il repose ses yeux fatigués, et comme Niccolò Niccoli lui reproche un tel divertissement et le plaisir qu'il a pris avec ces deux personnes : « j'aime mieux, lui répond Poggio, dans quelque lieu que ce soit où je transcris des épigrammes, avoir à mon côté deux filles de forme libérale qu'un buffle aux grandes cornes ou qu'un taureau sauvage[2]. » D'une œuvre aussi efficace, naissent des livres pleins d'éloquence ou de savoir, où les sciences de l'épigraphie, de l'archéologie, des antiquités trouvent leurs premiers fondements : le *De Varietate fortunæ* de Poggio, le recueil d'inscriptions de Cyriaque d'Ancone, la *Descriptio urbis Romæ* de Leone-Battista Alberti, le *De Romanis Magistratibus* d'Andrea Fiocchi, la *Roma instaurata* de Flavio Biondo, la *Roma triumphans* de Flavio Biondo, le *De Rebus memoralibus Basilicæ S. Petri* de Maffeo Vegio, le *De Antiquitatibus Romæ* de Pomponio Leto, le *De Urbe romana* de Bernardo Rucellai.

Non qu'une tâche aussi ardue remplisse tous leurs loisirs. Ils savent faire la part des grâces et des ris, assister à une chasse au renard, se réunir chez Antonio Loschi, en une agape fraternelle où, le vin aidant, la sapience ne tarde pas à se convertir en facéties et les facéties en cris. Ils aiment la bonne chère, les vins généreux, les propos salés et poivrés. Durant l'ennui

1. « Recreo persæpe animum, dit Poggio, visu eorum ædificiorum quæ stulti propter ingenii imbecillitatem a dæmonibus facta dicunt. » (*Epist.* IX, 8.)

2. « Mallem, quocumque in loco hæc epigrammata transcribo, adstare mihi adolescentulas forma liberali, quam bubalum amplis cornibus, aut silvestrem taurum. » (Poggio, *Epist.*, III, 21.)

des longues antichambres et pour vaincre la torpeur des interminables stations, ils se racontent de grasses histoires où Poggio trouvera la matière de ses Facéties. Les rires montent, les questions pleuvent, les réponses se croisent. Et c'est dans un pareil milieu et sous une telle influence que grandit un gamin alerte et éveillé, destiné à devenir un homme de génie, Lorenzo Valla.

Valla naquit à Rome, mourut à Rome et passa à Rome la plus grande partie de son existence. Romain par la naissance : « Je suis né et j'ai grandi à Rome dans la curie romaine[1] », il voulait être encore Romain par sa carrière et sa gloire : « Je suis Romain plus qu'aucun autre, puisqu'à notre époque j'ai rendu Rome plus Romaine, c'est-à-dire plus latine[2] .»

C'est donc à Rome qu'il faut placer la figure de celui qui disait qu'une courtisane est plus utile à la société qu'une religieuse, qui prétendait n'avoir jamais connu un pape honnête homme, et qui signalait l'histoire de la Donation de Constantin comme la plus insigne des tricheries. Pour ce fils de l'antiquité, Rome n'est pas la ville des pontifes et n'est pas même l'ancien siège de l'Empire : elle est la mère des lettres[3].

A vrai dire, Valla n'était qu'à moitié Romain. L'*Urbs* stérile n'aurait su produire un esprit de cet envergure. Ses parents étaient de Plaisance, mais son père, Luca Valla, docteur en droit civil et canon, étant venu chercher fortune à la Curie, qui le nomma avocat consistorial, c'est grâce à ce déplacement que l'enfant vit le jour à Rome, en l'année 1405.

Nous savons peu de chose de ses premières années et de ses premières études. Ayant perdu son père

1. « Ego certe et natus et alitus Romæ atque in romana, ut aiunt, curia. » (VALLA, *Opera*, p. 386.)

2. « Sono romano io a preferenza d'ognuno, giacchè ai nostri tempi resi Roma più romana cioè più latina. » (G. Mancini, *Vita di Lorenzo Valla*, p. 248.)

3. « Non dico domicilium imperii, sed parentem litterarum. » (VALLA, *Opera*, p. 3.)

de bonne heure, il fut élevé en grande partie par son oncle maternel, Scribani, secrétaire apostolique. Batailleur jusqu'à prendre au collet le gros latiniste Gianantonio Porcellio, qui avait attaqué son frère dans la rue; curieux jusqu'à s'informer de l'auteur du livre de Job, qui ne peut être Job lui-même, puisque sa mort y est contée, il semble avoir reçu l'impulsion et l'éducation du cercle érudit de la Curie, avec lequel les professions de son père et de son oncle le mettaient en rapport. « Tu m'as connu adolescent, écrit-il à Poggio, et, avant de me rendre à Pavie, j'ai causé et même disputé d'éloquence avec toi et avec tous les secrétaires [1]. » Il écoutait, lisait, apprenait par cœur les textes antiques, questionnait, disputait et raisonnait beaucoup, car les opinions courantes ne lui inspiraient aucune considération superflue. C'est ainsi qu'à peine sorti de l'adolescence il osait opposer contre l'évidence même, au génie de Cicéron, les Institutions oratoires de Quintilien, et que, pour clore la bouche à certains mal intentionnés qui l'accusaient d'impuissance physique, il mettait à mal la servante de sa sœur [2]. Il avait vingt-quatre ans lorsque le secrétaire apostolique son oncle défunta; il demanda sa succession au pape Martin V; mais, outre qu'il était jeune, les humanistes curiaux, à qui il donnait trop vivement la réplique, ne l'aimaient guère. La place lui fut refusée, et Valla, froissé, partit en 1430 de sa ville natale, qu'il n'aurait jamais voulu abandonner.

1. « At ego priusquam adii unquam Papiam, tecum millies locutus fueram, tecum etiam altercatus, tecum et cum omnibus secretariis de facundia certabam. » (*Opera*, p. 352.

2. « Cum nonnulli meorum propinquorum me virginem sive frigidioris naturæ, et ob id non idoneum conjugio arbitrarentur, quorum unus erat vir sororis, quodammodo experiri cupiebant. Volui itaque eis ostendere id quod facerem, non vitium esse corporis, sed animi virtutem, et simul, ut suscepta aliqua prole non esset mihi soror molesta, quæ orba liberis est, ad familiam nostram, quæ jam extincta est, excitandam descendi ad venerem, nec ut tu, ad alienam uxorem, aut ad præcustoditam, sed ad eam quæ sui juris esset, eamdem virginem quam cum ex ea intra duos annos suscepissem tres liberos inhumanissimum est visum tam ipsius, quam liberorum causa, abjicere. » (*Opera*, p. 362.)

Lorsqu'au bout de dix-huit ans il y revint en 1448, appelé cette fois par le pape Nicolas V, il était célèbre. Il avait enseigné à l'Université de Pavie ; il avait brillé à la cour napolitaine d'Alphonse le Magnanime ; et il avait composé le plus clair de son œuvre de combat, ses dialogues sur la Volupté, le Libre arbitre, la Profession des religieux, ses Disputations dialectiques, et, avec sa Donation de Constantin, son Histoire du règne de Ferdinand d'Aragon[1]. Rome s'aperçut aussitôt de l'entrée sur sa scène de cette verve fougueuse, de cette parole de flamme et de cette personnalité de premier ordre.

Renté, prébendé, consacré par la gloire, le nouveau secrétaire apostolique y dépense une activité frémissante ; il entre en guerre ouverte avec le vieux Poggio qui, ayant cru reconnaître sa marque à certaines notes critiques apposées à ses Lettres, lui décoche une *Invective* et en reçoit un *Antidote*[2] ; il traduit pour le saint-Père des textes grecs en latin ; il compulse et publie ses Elégances grammaticales ; et il professe à la Sapienzia, l'Université romaine, qui, en dépit de l'essai de réorganisation tenté par Eugène IV, n'a fait que végéter et croupir[3]. Installé à demeure dans la maison même où il occupe trois chambres, il la rajeunit, la ranime, en chasse les vendeurs ou les parasites, et la transforme en ce qu'un contemporain appelle « la palestre des citoyens de Rome ». Virgile, Quintilien et Cicéron à la main, il stimule toute une jeunesse qui accourt de loin pour l'entendre. Il ne se lasse de semer

1. Le *De Voluptate* paraît en 1431. Son *De Libero Arbitrio*, en 1439 Ses *Disputiones dialecticæ* en 1439. Son *De Donatione Constantini*, en 1440. Son *De Professione religiosorum*, en 1442. Ses *Historiarum Ferdinandi* en 1445.

2. D'où l'origine de cette trop fameuse dispute, qui dura des années, partagea l'érudition italienne en deux camps, et fut continuée par les élèves des deux champions. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

3. Sur l'Université romaine, v. Caraffa, *De Gymnasio romano et de ejus professoribus*. Rome, 1751. — Renazzi, *Storia della Università romana*. Rome, 1803. — Novati, *Gli studenti romani dei secoli XIV e XV*, Giorn. stor. della lett. it. II, 129.

le bon grain et de répandre la bonne nouvelle. Il jouit, « auprès de tous, d'une autorité extrême » ; il est le seul « à rivaliser pour le zèle et l'excellence avec l'antiquité ». Et, lorsqu'en 1457, il succombe, en pleine maturité et en pleine vie, grâce à son exemple et grâce à son Mécène Nicolas V qui, comme nous l'avons vu, répand autour de lui une fièvre d'érudition, les conditions de la Ville éternelle sont changées.

Regardons cette ville dont un pape latiniste dirige désormais les destinées et auquel un autre pape latiniste, Pie II, succède en 1458, qui possède une bibliothèque de manuscrits, la plus riche du monde, qui, de toutes les cités d'Italie, est la première à accueillir l'imprimerie et qui, avec les Orsini, les Albergati, les Capranica, les Cesarini, les Landriani et les Bessarion, réunit toute une cour de cardinaux lettrés et poètes, finement gourmands de belles-lettres latines ; elle n'est plus « la terre de vachers » dont se plaignait le libraire Vespasiano, elle est une des citadelles de l'esprit.

A côté de l'Université romaine de la Sapienzia, les deux Universités de Pérouse et de Bologne, également placées sous la juridiction pontificale, accordent une place toujours plus grande aux études nouvelles ; à Pérouse, nous trouvons Campano et Antiquario ; à Bologne, après Aurispa, Guarino et Filelfo, les Battista Guarino, les Filippo Beroaldo, les Niccolò Perotti, les Antonio Urceo et le cardinal Bessarion, qui tient une Académie dans son palais. Le préfet de la bibliothèque Vaticane est Bartolommeo Platina (1421-1481), ancien soldat, ancien précepteur des Gonzague de Mantoue et un des esprits les plus riches et les plus féconds du Quattrocento. L'évêque d'Aleria, Gianandrea Bussi de Vigevano (1417-1475) émende des textes pour l'impression. Alde Manuce de Bassiano fait à Rome ses débuts d'imprimeur. Marcantonio Sabellico (1431-1506) arrive à Rome de Vicovaro ; Callimaco Esperiente (1437-1496)

de San-Gemignano en Toscane ; Domizio Calderini (1448-1478) de Torri dans le Véronais. Et dans cette génération nouvelle, ce sont les anciens élèves de Valla qui tiennent la tête, à leur tour devenus des maîtres, prélats, dignitaires de l'Eglise et dignitaires de l'érudition. C'est l'évêque de Siponte, Niccolò Perotti (1420-1480), qui, dans sa Métrique latine, dédiée au pape Nicolas V, dans sa Grammaire latine écrite pour son neveu Pirro, et dans ses excellents Commentaires au texte de Martial, parus après sa mort sous le titre de *Cornucopiæ*, se montre le digne émule de l'auteur des Elégances. C'est l'évêque de Crotone, Giovan-Antonio Campano (1429-1477), poète, historien, professeur d'humanités, qui, « des buissons et ronces » de Campanie, où il gardait les brebis, a passé à Naples et à Pérouse, et qui, par la bonne humeur de ses saillies, la drôlerie de son corps, l'abandon de ses lettres et la grâce de ses épigrammes, sait plaire au pape Pie II dont il devient le familier et qui l'envoie prêcher la guerre au Turc en Allemagne. Et c'est surtout le grand Pomponio Leto qui est la gloire de cette seconde époque et le successeur de Valla à la Sapienzia.

Né dans les Calabres, enfant naturel peut-être de l'illustre famille princière des Sanseverino, qui ne le reconnurent point à sa naissance et qu'à son tour il ne voulut point reconnaître dans la célébrité, il s'est appelé *Lætus*, l'homme joyeux, encore que, dans beaucoup de cas, il pense que c'est *Infortunatus*, l'homme infortuné, qu'il faudrait dire. Brave homme, tout petit, un peu bègue et les yeux vifs, il professe pendant vingt-huit années, formant une brillante escouade d'élèves où se rencontrent les Sabellico, les Volsco, les Inghirami, les Pontano, les Sannazaro et Alessandro Farnese, qui sera pape sous le nom de Paul III. Il possède un jardin au mont Esquilin et une vigne au mont Quirinal, où il élève des canards et où il s'adonne à la chose rustique, selon les préceptes de Varron et de Columelle.

Les jours de fête, il se récrée sur les bords du Tibre, à l'ombre rafraîchissante d'un arbre. Les jours de travail, il descend de bonne heure de sa maison dans la rue et, une lanterne à la main, il s'achemine vers son école, qu'il trouve déjà remplie, car l'affluence des auditeurs y est si considérable qu'on y retient sa place dès le milieu de la nuit. Il parlait d'une voix solennelle et lente. Il exhortait avec passion la jeunesse à la vertu, semblait ravi d'extase devant la majesté des ruines. « Et il n'y avait rien, put-on écrire, de si abstrus dans l'Urbs, ni de si caché, qu'il ne le pénétrât[1]. »

Tout ce monde est au travail. Campano écrit la Vie de son protecteur Pie II, la Vie du condottière Braccio da Montone, des traités de morale, des lettres, des discours, des épigrammes, des élégies. Platina écrit une Vie de Pie II, un livre sur le Prince, une Histoire de Mantoue, des traités de morale, ses fameuses Biographies des pontifes. Domizio Calderini, qui professe brillamment à l'Université, commente Martial, Juvénal, Virgile, Properce, Stace, traduit Pausanias, corrige Ptolémée, compose des vers latins. Filetico enseigne l'éloquence à la Sapienzia en 1473, Filelfo en 1474, Volsco en 1482. Pomponio Leto compulse son œuvre diligente sur les antiquités de la Ville éternelle, sur ses magistratures politiques et religieuses, sur son histoire, sur ses lois. Et si toute cette activité est un peu désordonnée, obéissant au caprice ou aux dispositions d'un chacun, sur eux fervents et recueillis, Rome exerce pareillement le prestige de sa fascination merveilleuse.

Ces hommes sont sur les lieux, parmi les monuments grandioses à la langue tranquille, en proie à un passé surhumain qui affleure de partout, qui hante le rêve, obsède la conscience, remplit l'éternité. Leur horizon se confine aux longues lignes d'aqueducs qui

1. « Nihil in urbe tam obstrusum, tamque abditum ad quod non penetrarit. »

bordent l'espace, et leur élan s'arrête aux frontons des temples qui touchent le ciel. Insensiblement la magie de Rome opère.

Ils arrivent à perdre la notion de la civilisation présente, si médiocre en regard de l'ampleur gigantesque qui fut, et ils arrivent à méconnaître, devant la beauté éternelle, la grimace du moment. Leur Noël est l'anniversaire de la fondation de l'*Urbs;* leur pape est Pomponio Leto qu'Antonio de Vérone appelle « l'oracle des bonnes lettres, le chef singulier des Muses, le Souverain Pontife ; » leurs prêtres sont les prêtres de l'antiquité, et les événements datent pour eux *abs Urbe condita, regnante Pomponio pontifice maximo.*

C'est ainsi que Pomponio Leto, Bartolommeo Platina, Gianantonio Campano, Callimaco Esperiente, Marcantanio Sabellico, Emilio Buccabella, Fabio Mazzatosta et d'autres fondent cette *Academia romana* aux liturgies païennes, qui se réunit dans les Catacombes, célèbre le 20 avril en un banquet, représente les farces atellanes et joue les comédies de Plaute[1]. N'y avait-il, dans cette association aux allures suspectes, qu'une sorte d'excroissance littéraire, ou fallait-il la supposer rigoureuse jusqu'au bout, animée d'intentions d'hérésie et prétendant, dans son exaltation et sa griserie historiques, annihiler l'état de choses avenu depuis le règne du Christ et de Pierre? On pouvait s'y tromper. « Platina, Callimaco, Luca Tozolo, dit un contemporain, pour avoir pris plaisir aux histoires des Romains et les avoir goûtées, et pour désirer que Rome revînt à son premier état avaient délibéré d'enlever cette cité à la sujétion des prêtres[2]. » Quoi qu'il en soit, le pape

1. Alessandro Paoli, *I Letterati a Roma e il potere temporale nel secolo XV*. Rome, 1872, Nuova Antologia, XXI. — Lumbroso, *Accademici nelle Catacombe*, Rome, 1889. Arch. del R. soc. rom. di storia patria, XII, 231. — G.-B. Rossi, *L'Accademia di Pomponio Leto e le sue memorie scritte sulle pareti delle catacombe romane*. Rome, 1890. Bull. di archeol. crist. Ser. V., vol. I, p. 81.

2. « Per essergli forse piaciute e gustate le istorie dei Romani, et per desiderare che Roma torni in quelli primi stati, havevano deliberato levare questa città della subietione dei preti. »

Paul II, qui savait combien les souvenirs antiques avaient nourri de complots à la Catilina et à la Brutus, et qui se rappelait jusqu'où l'enivrement littéraire avait pu conduire un Cola di Rienzo, résolut de sévir. En 1468, vingt membres de l'Académie romaine furent arrêtés sous l'accusation de lèse-majesté pontificale et de conspiration de paganisme. Callímaco, ayant couru jusqu'en Egypte, se réfugia en Pologne auprès du roi Casimir. Pomponio Leto fut ramené de Venise et emprisonné au château Saint-Ange. Platina fut soumis à une torture si cruelle qu'il en garda longtemps le bras douloureux : « Chaque jour, écrivait-il, cette partie de mon corps s'affaiblit davantage et me fait davantage souffrir[1]. » Hélas! le Vénitien Paul II s'imaginait pouvoir réagir contre une idée et arrêter un mouvement qui gagnait jusqu'aux enfants. « Les enfants, constatait-il, ont à peine dix ans que, sans aller à l'école, ils savent mille ribauderies : pensez combien ils doivent se remplir de mille autres vices lorsqu'ils lisent Juvénal, Plaute, Térence, Ovide, et ces autres livres[2]? » Il était trop tard pour l'essayer dans la Rome où avaient régné Nicolas V et Pie II.

Le paganisme était partout. Il était à la porte de Saint-Pierre, qui offrait l'image de Jupiter et de Léda; il était dans la bibliothèque du Vatican, qui garnissait de pierres précieuses les ouvrages des Gentils; il était dans les pompes du culte; il était dans la rue qui promenait au carnaval le triomphe d'Auguste escorté de légionnaires, de faunes et de dieux; il était dans les banquets et dans les fêtes des cardinaux patriciens qui ouvraient les cortiles de leurs palais aux représentations et aux allégories profanes; il était dans l'esprit, dans les mœurs, dans la conscience de cette cour pon-

1. « Hac enim parte corporis magis magisque quotidie debilitor. »
2. « Li putti non hanno ad pena deci anni che senza che vadano ad scola sanno mille ribaldarie: pensate come se degono poi impire di mille altri vicii quando legeno Juvenale, Terenzio, Plauto, Ovidio e questi altri libri. »

tificale, inspirée, imbue, gorgée d'antiquité; et il sera dans le triomphe de Jules César que César Borgia ordonne place Navone ou dans le nom impérial dont s'affuble le pape Jules II[1].

Aussi bien, la tentative d'opposition du pontife de Venise, qui, dans l'histoire du Quattrocento, demeure une de ces tentatives isolées de réaction, que nous avons examinées, était condamnée d'avance. Elle n'aboutit à rien. Les membres de l'Académie romaine, vite sortis du cachot, retrouvèrent, sous le pontificat de Sixte IV, les honneurs et la vogue dont on avait voulu les priver. Bartolommeo Platina est nommé bibliothécaire de la Vaticane; Pomponio Leto est rétabli à la Sapienzia. Callimaco Esperiente ose, sous Innocent VIII, se produire à Rome comme ambassadeur du roi Casimir. Les réunions de l'Académie romaine, à peine mitigées dans la forme, sont reprises. Si l'on prétend sacrifier à San-Vittore, à San-Fortunato, à San-Genesio, il est facile de reconnaître, sous ces appellations d'une allégorie transparente, la Fortune, la Victoire et ce qu'on nomme, en italien le *Genetliaco* de la Ville éternelle. Et, en 1483, l'empereur Frédéric accorde à l'association qui s'est définitivement resaisie le droit de créer des docteurs et de couronner des poètes.

III

Si, à Rome, l'humanisme n'a pas le caractère bien défini, variant avec l'esprit et les dispositions des hôtes divers que la Curie accueille; à Naples, où il est également une importation, il obéit à une ligue. Il s'y transforme en poésie.

Rien qu'à nommer Naples, c'est déjà un mirage[2].

1. Le cardinal Jacopo Ammanati ne trouve pas, à Rome, un précepteur chrétien : « quod rari ibi grammatici sunt, qui non gentilitatis quam religionis plus habeant. » (Jacopo Ammanati, *Epistolæ et Commentarii*. Milan, 1506, 292.)

2. E. Gothein, *Die Culturentwicklung Sud-Italiens in Einzeldarstellungen*. Breslau, 1886.

Une ville heureuse et reposée au bord d'un golfe qui se recourbe comme une lyre. Des îles d'azur qui baignent dans une mer sans marée et des promontoires lilas qui s'estompent sur un ciel à transparence de fleur. Des orangers, des chênes, de frêles arbustes toujours verts. Au fond, le Vésuve qui rappelle à Æneas-Sylvius le Parnasse. Un peuple qui dit encore : « Saint Virgile, priez pour nous ! » Et le soleil qui verse sur ces choses sa bienfaisante bénédiction.

Cependant, sous le sol si fleuri qu'il semble un lit de repos, la lave gronde, comme, sous la nonchalance des mœurs, la passion coule. Parfois la lave se rue et secoue la terre de tremblements terribles ; et parfois la passion jaillit avec l'impétuosité des choses trop longtemps contenues. La nature comme la société vivent dans un état d'instabilité permanente.

Au moyen âge, Naples semble le théâtre tumultueux de l'aventure européenne. Grecs, Arabes, Normands, Allemands, Français, Espagnols, y ont apparu et disparu tour à tour, y déposant chacun un peu de leurs passions, de leurs habitudes et de leurs vices. Au Quattrocento, il s'y presse une foule aussi disparate que l'apparence de ce pays où rien ne se ressemble et où « la diversité des hommes et de leurs occupations, dit Pontano, est aussi grande que la diversité de la nature. Rien n'est tellement semblable à une autre chose qu'une observation plus exacte n'y découvre de nombreuses diversités ». Naples est la cité ouverte et accueillante de la Méditerranée. A l'élément autochtone se joint l'élément étranger, des Grecs, des Espagnols, des Arabes, des Maures, des Barbaresques, des Anglais, une population flottante et grouillante d'aventuriers, de parasites, de quémandeurs, de voyageurs, d'esclaves, de valets, d'entremetteuses. Au dessus, les barons, sans lettres et sans mœurs, brutes sauvages et superbes, dressées pour la bataille, dont la vie est une aventure et le repaire un nid d'oiseaux de proie. Au dessus, la dynastie que se sont

disputée tour à tour les Hohenstauffen, les Anjou, les Aragon : à Jeanne Ire, qui meurt étouffée sous un traversin, succède Ladislas ; à Ladislas, qui meurt de poison, succède Jeanne II ; à Jeanne II, aux débordements de Bacchante furieuse, succède Alphonse d'Aragon.

De ce climat, de cette histoire, de cette population cosmopolite, il résulte un singulier relâchement dans les mœurs. « Toute cette société, écrit Poggio, est la lie du monde et comme la sentine de tous les crimes[1]. » La corruption, étalée sans fausse honte en pleine lumière, semble, à Naples, comme en pays conquis. C'est moins de la débauche qu'une décomposition, hâtée par le soleil, de toutes les énergies et de toutes les résistances de l'être physique et moral. Il fait chaud. Le ciel étend sa coupole comme un dais. Le flot se brise mollement sur la grève. Pourquoi retenir ses passions? Qui les empêche? Quelles lois, quels exemples, quelles fortifiantes traditions? Tout s'allie, jusqu'au ciel, jusqu'au roi, dans ce perfide conseil de mollesse, de volupté, d'abandon de l'âme et de la chair. Naples fut appelée le jardin d'Italie, et le dieu des jardins et de Naples reste Priape. Le dérèglement devient la règle. Le péché témoigne d'une inconscience si heureuse qu'on se demande si le nom de péché convient encore et si l'on n'est pas revenu à un état de grâce, à l'innocence divine des époques primitives, à l'animalité candide des habitants des fleuves et des bois. Les femmes gardent l'impudeur tranquille de cette Calletia[2] qui, selon Pontano, se déshabille spontanément dans la rue devant le roi Alphonse et marche devant

1. « Est enim fæx orbis et tamquam scelerum sentina gens illa omnis. » (Poggio, *Epist.*, XI, 29.)

2. « Cum autem Alphonsus rex Caietæ diversaretur aliquando, videretque Calletia tum viros, tum matronas, omnes denique agere, quo maxime modo regem honorificentissime exciperent, eam pannis supra pudenda convolutis, proficiscentem ad rem divinam regem et præcedere in pompa nudato femore, et recedentem in regiam eodem habitu reducere solitam, nullisque abduci potuisse rationibus, quin hoc honoris genere (sic enim dicebat) regem prosequeretur. » (Pontano, *Opera*, p. 1201.)

son cheval, dévêtue, pour lui faire hommage de sa belle nudité.

Pas plus qu'à Rome l'humanisme n'aurait su naître dans cette ville paresseuse et ravagée de révolutions[1]. Cependant, lorsqu'il y parvint, Naples employa à se l'assimiler sa merveilleuse souplesse, de telle sorte qu'il n'y a chez elle presque pas de transition entre l'ignorance brute et le souci délicat de la forme parfaite.

L'humanisme y fut implanté en quelque manière de vive force, par l'exemple, la volonté et l'autorité d'un seul, le roi Alphonse d'Aragon[2].

Alphonse se vêtait généralement de noir avec quelque agrafe et quelque chaîne d'or au cou. Il aimait les perles, les ivoires et la musique. Fort sobre, il buvait son vin coupé d'eau. De façons simples et ouvertes, l'ennemi et souvent la victime de la dissimulation italienne, il se mêlait au peuple dont il vivait entouré. Prince, il voulait rester homme; Espagnol, il aurait voulu devenir Italien. Il resta Espagnol, têtu comme eux, passionné comme eux, taciturne comme eux. Il répétait volontiers que si sa chemise avait connu son secret, il aurait jeté sa chemise dans le feu. Très dévot, écoutant trois messes le jour, et suivant, des chandelles aux mains, les processions dans les rues, il était cependant religieux; il avait lu quatorze fois la Bible dans le commentaire de Nicolas de Lyre et s'intéressait aux questions de théologie. Toutefois, ce qui distingue ce

1. « Tout git dans les ténèbres, écrit Alberto da Sarteano, en 1433, aucune lumière de lettres, aucune érudition. » (ALBERTO DA SARTEANO, *Vita et Opera collecta et scripta a Francisco Haroldo*. Rome, 1688, *Epist.*, XXV.) — « Les Napolitains, dit Poggio, qui s'enorgueillissent tant d'être nobles, semblent penser que la noblesse consiste à se donner du loisir et à vivre dans l'inertie, puisqu'éloignés de toute espèce d'occupation, ils consument dans l'indolence et dans l'ignorance, les revenus de leurs biens. » (POGGIO, *Opera*. Bâle, 1538, p. 67.)

2. Sur Alphonse d'Aragon, V. VESPASIANO, *Vite*, p. 48. — ÆNEAS-SYLVIUS, *De Viris claris*, Mansi, III, 187. — BECCADELLI, *De Dictis et Factis Alphonsi regis*. Rostock, 1589. — FAZIO, *De Rebus gestis Alphonsi*. Mantoue, 1563. — B. Croce, *la Corte spagnuola di Alfonso d'Aragone a Napoli*. Naples. 1894.

monarque, c'est son besoin de resplendir en tout et partout, dans ses bijoux, dans ses aumônes, dans ses palais, dans ses jardins et dans le culte fastueux, somptueux et passionné qu'il conçoit pour l'antiquité. Alphonse d'Aragon est le prince d'Italie le plus gagné à la cause nouvelle. Dans ses armoiries, il y a un livre ouvert. Dans le programme de sa journée, il y a l'heure du livre. Il emporte des livres jusqu'à la guerre. Il considère perdu le jour où il n'a pas lu. Il conserve comme une relique un os de Tite-Live obtenu des Padouans. Il se réconcilie avec Cosme de Médicis pour un manuscrit. Il salue Sulmone, la patrie d'Ovide, avec des cris de joie. Et la légende veut qu'il ait été guéri d'une fièvre quarte, à une lecture de Quinte-Curce[1].

Alphonse d'Aragon entra à Naples, le 25 février 1443, vêtu en triomphateur romain et par une brèche de quarante aunées pratiquée dans le mur. Derrière son char d'or, flanqué d'allégories savantes, escorté de la Fortune, des Vertus, de Jules César lauré, marchaient déjà des humanistes, Lorenzo Valla, Antonio Beccadelli, le gros Gianantonio Porcellio, poète mendiant, flatteur éhonté et bonne à tout faire. A ce premier noyau se joint, en 1445, Bartolommeo Fazio de la Spezia, élève de Guarino, et précepteur dans une famille, auteur d'ouvrages historiques, d'un traité sur le bonheur, de petites biographies de ses contemporains; en 1455, Gianozzo Manetti; un peu plus tard, Theodore Gaza. Ajoutons les allants et venants : Aurispa, Marrasio, Æneas-Sylvius, Filelfo, ceux qui passent. Et, envers tout ce monde, Alphonse d'Aragon se dépense sans compter.

A Fazio, pour un simple épisode de la biographie latine qu'il lui consacre, il donne quinze cents florins et n'estime point le payer. A Manetti, il donne un privilège sur le sel, neuf cents ducats de rente, la présidence

1. Antonio Beccadelli, *De Dictis et Factis Alphonsi regis.* (Rostock, 1589, *passim.*)

de la Sommaria et de royales paroles[1]. A Beccadelli, il donne une rente sur la douane, la présidence de la Sommaria, le vieux palais de la Siza, un autre palais, une villa sur la Résina et ses armoiries. A Valla, que sa *Donation de Constantin* a rendu suspect à l'Inquisition, il donne l'appui de sa haute influence : « O tristes mortels, se serait-il écrié, c'est poussés par la haine et par l'envie, non par la contemplation de la foi, que vous attaquez un homme non seulement beaucoup plus sincère que vous, mais encore plus savant que vous tous ensemble; par crainte de le combattre, vous lui tendez des embûches; car, s'il pensait mal dans les questions qu'il vous avait proposé de discuter, il fallait le convaincre, non le circonvenir par un jugement furtif[2]. »

Grâce à cette protection efficace et à cette munificence splendide, Naples se réveille de sa torpeur. Valla compose à Naples son *Dialogue sur le libre arbitre* et son *Dialogue sur la profession des religieux*. Manetti traduit les *Psaumes*, le *Nouveau Testament*, Aristote. La bibliothèque se remplit de manuscrits augustes, et dans la bibliothèque, au milieu des beaux livres, devant le roi qui écoute, on lit à haute voix Virgile et Tite-Live dont on discute les expressions difficiles. Valla explique ce que veut dire *ire in sententiam pedibus*, et si Beccadelli prétend que la tête d'un monstre décrit par l'historien est celle d'un dragon, Valla, en querelle avec les uns et avec les autres, prétend que cette tête est celle d'un crocodile. Ces discussions sont publiques. « Je me rappelle, dit Beccadelli, lorsque nous lisions Virgile à Messine. Tous les enfants, même de la plus humble condition, mais désireux d'apprendre, étaient admis au lieu où on lisait après dîner par l'édit du roi.

1. « Messer Gianozzo, i vostri pari istimano il tempo assai, e l'andar drieto alle corti se ne perde assai; e pertanto attendete ai vostri studi ; non bisogna che voi vegniate a corte ; quando noi vi vorremo, manderemo per voi ; assai onore e riputazione si fia, quando s'intenderà che voi siete appresso di noi. » (VESPASIANO, *Vite*, p. 60.)

2. VALLA, *Antidotum in Poggium*.

Mais les hommes qui ne venaient pas pour lire, encore qu'ils fussent les plus considérables et les plus distingués, étaient exclus. La lecture finie, on apportait à boire au roi, selon la coutume des rois d'Espagne. De sa main, le roi distribuait au précepteur soit des fruits, soit des sucreries, et, après que les courtisans avaient bu, une question, le plus ordinairement de philosophie, était proposée aux disciples. Certains hommes des plus savants et des plus illustres étaient présents, et le bruit de ces conversations très suaves et très honnêtes se prolongeait jusqu'à la septième heure. Alors chacun regagnait sa maison, joyeux et rempli de la bénignité du roi[1]. »

Pour louer et exalter un prince aussi magnanime, tous rivalisent. Valla écrit la Vie du père d'Alphonse; Beccadelli, la Vie d'Alphonse; Fazio, la Vie d'Alphonse; Porcellio, le Triomphe d'Alphonse et la guerre des Vénitiens, alliés d'Alphonse avec Milan. Les belles périodes latines se déroulent au soleil. Les invectives éclatent. Toutes les activités de l'humanisme sont en jen. Et si ce premier groupe est un groupe d'occasion, de passage et d'étrangers, — Valla est Romain, Fazio, Gênois, Manetti, Florentin, — Beccadelli demeure à Naples et en détermine le climat intellectuel.

Antonio Beccadelli, dont on ne saurait, selon Valla, prononcer le nom sans demander excuse, était né, en 1394, à Palerme; d'où cette appellation qui lui demeura : le Panormita. De Palerme, il avait mené

1. « Memini quum aliquando Messanæ Virgilium legeremus; pueros vel humilissimæ conditionis, qui discendi animo accederent, usque interiorem locum, ubi post cœnam legebatur edicto regis, omnes admissos fuisse, exclusis eo loco, ea hora, amplissimis atque ornatissimis viris, omnibus denique qui legendi causa non adessent. Finita vero lectione, potio Hispaniæ regi regum more offerebatur. Ministrabat rex sua manu preceptori ipsi, seu poma, seu confectiones zaccharias. Condiscipulis vero, purpuratorum, maxime post potionem, quæstio proponebatur, ut plurimum philosophiæ. Aderant quidam doctissimi atque clarissimi viri; extendebatur vox suavissimis atque honestissimis collocutionibus usque ad horam septimam. Exinde suam quisque domum repetebat, lætus et regis gratia, et benignitatis plenus. » (Antonio Beccadelli, *De Dictis et Factis Alphonsi regis.*; IV, 18.)

une existence d'étudiant vagabond, courant les Universités sans rien faire, dépensant ses florins et ses années : à Sienne, à Pistoie, à Florence, à Padoue, à Bologne, à Pavie ; à trente-deux ans, il s'asseyait encore sur les bancs de l'école. A Sienne où il était arrivé en 1420 et où il avait trouvé, avec Æneas-Sylvius et Giovanni Marrasio, toute une bande d'écervelés qui aimaient le vin, l'amour et les lettres latines, il avait composé son petit livre de l'*Hermaphroditus* qui, à proprement parler, célébrant la sodomie, le rendit célèbre, le fit appeler à l'Université de Pavie et lui valut une acclamation si unanime qu'un charlatan, s'étant donné pour lui, fut publiquement baisé par le podestat de Vérone[1]. De Pavie où il resta de 1429 à 1435, menant joyeuse vie, flânant, riant et datant ses lettres rapides et accortes *ex mediis poculis*, il avait passé au service d'Alphonse d'Aragon et était entré avec Alphonse d'Aragon à Naples, en 1443. Et ce Sicilien voluptueux se reconnut si bien et se complut si fort dans cette ville de beauté qu'il n'en bougea plus jusqu'à sa mort.

Devenu très vite un gros personnage, marié richement avec Laura Arcelli, heureux dans sa famille et dans sa villa, il jouit de la vie douce près de la baie divine. Il lit au roi une page de Tite-Live ou de César, lui fournit un renseignement savant, lui compose une lettre ou un distique, et, à temps perdu, il compulse les gestes de sa vie en un livre d'anecdotes et de détails, fait de petites touches et de petits chapitres, qu'on peut reprendre et abandonner à sa guise. D'agréables amitiés alternent avec ces occupations reposantes. Aurispa, Poggio, Filelfo, témoignent à Beccadelli une admiration d'autant plus empressée qu'elle peut leur être davantage utile, et envers eux il se montre bon prince, puisqu'envers lui son roi se montre bon roi. Il pose des questions érudites à la jeunesse qui l'entoure, fait des

1. Rosmini, *Vita e Disciplina di Guarino Veronese e di suoi discipoli.* Brescia, 1805, 2 vol. vol. ; II, p. 43.

bons mots, fredonne des chansons, baguenaude dans la rue et, vieillard souriant, aimable et gracieux, il meurt à soixante-quinze ans. « Qu'y avait-il, écrit Pontano, de plus charmant qu'Antonio dans les choses joyeuses, de plus agréable dans les choses âpres et troublées[1]? » Et s'il n'a laissé qu'une œuvre écrite qui tient dans la main, son *Hermaphroditus*, son livre sur Alphonse, quelques lettres, il a laissé plus et mieux, un exemple, des élèves et une académie. Ce qu'Alphonse avait fait avec son argent, Panormita le fit avec son talent. A son arrivée à Naples, il n'avait trouvé, dans cette ville illettrée, ni César, ni Tite-Live, ni Lucrèce, ni Térence. Lorsqu'il mourut, Pontano et Sannazar étaient nés.

Giovanni de Ponte — en littérature et en diplomatie Gioviano Pontano — naquit, le 7 mai 1426, à Cerreto, petite ville de l'Ombrie. Sa famille était noble et nombreuse. Lodovico Pontano est un jurisconsulte de renom. Ottavio Pontano est employé à des ambassades par Pie II. Tommaso Pontano enseigne les lettres latines au Florentin Piero de' Pazzi, et Jacopo Pontano, son père, est citoyen riche, beau et influent[2]. Ce dernier étant mort dans une émeute, sa jeune veuve Cristina se transporta avec toute la famille à Pérouse et se montra, pour ses nombreux enfants en bas-âge, une mère remplie de sollicitude et de tendresse. Elle suivait les études de ceux-ci et les excitait au travail par des apologues et des récompenses. Elle disait à Giovanni : « Je t'avais promis une tartine de miel dans l'espoir que tu serais le premier au concours de littérature. Tu reviens battu. J'enverrai ce que je t'ai promis à celui qui t'a surpassé[3]. » Ou bien : « Il y avait un père qui avait deux

1. « Quid enim erat lætis in rebus Antonio jucundius? Quid rursus in turbatis atque asperis gratius? » (PONTANO, *Opera*, p. 1197.)

2. Carlo Maria Tallarigo, *Giovanni Pontano e i suoi tempi*. Naples, 1879, 2 vol. Vol. I, p. 3 et sq.

3. « At ego mellitum tibi edulium paraveram, quod sperarem te victorem literaria e concertatione rediturum. Redis victus? Quod igitur tibi paraveram, ad eum sum, qui te vicit, missura. » (PONTANO, *Opera*, p. 1739.)

fils et qui leur laissa, outre beaucoup d'affaires, une bonne quantité d'huile pour les employer à des œuvres nocturnes. Il arriva que l'un d'eux, ayant consommé toute l'huile dans les banquets et réjouissances, se réduisit brièvement à la misère, tandis que l'autre, usant l'huile dans ses lectures de la nuit, se procura une grande richesse. C'est pourquoi on commença à chanter d'eux par la ville : l'un s'est perdu et a perdu son huile en banquetant aux lumières, l'autre s'enrichit et enrichit son coffre en lisant à la lampe[1]. » A Pérouse, où Pontano connut peut-être Gabriele Altilio et eut pour maître Guido Vannucci de Trasimène, l'enfant apprit le rudiment avec des grammairiens dont il ne semble pas avoir gardé bonne mémoire. « Ci-gît Pasquale qui enseignait la grammaire et qui, ne sachant rien, m'enseigna petit enfant ignare. L'inepte Melchior lui succéda et à lui Cataldo. C'est à peine si un seul tombeau peut supporter ces trois hommes. L'un vaut par ses poings, l'autre à la lutte, l'autre, en criant, surpasserait les grues et les canards. Muses, passez[2]. » De Pérouse enfin, le jeune homme prit son vol pour le vaste monde. En 1447, il arrivait à Naples et comme Panormita, il n'en devait plus bouger.

Il y a chez Pontano deux hommes superposés, tous

1. « Narrare quoque solita est Christiana mater, cum noctu adolescentulus lectitarem ad candelam, extitisse patrem familias, cui gemini essent filii, morientemque illum, tum supellectilem multum illis reliquisse, tum olei non mediocrem summam, quo nocturne uterentur ad opera, tenebrasque evigilandas. Alterum itaque ex iis in conviviis ac cœnis oleum consumpsisse, exque eo brevi in inopiam redactum. Alterum vero dedisse operam litteris, oleoque nocturnis in lectionibus usus quod esset, pervenisse ex eo ad summas divitias. Captum igitur cantari per urbem de utroque hujusmodi carmen : Hic oleum et se perdit, dum ad candelas cenitat ; ille arcam et se ditat, dum ad lucernas lectitat. » (*Ib.*, p. 1717.)

2. « Paschalis jacet hic, docuit qui grammata, meque
Instituit puerum nescius insciolum,
Melchior huic successit ineptus, et inde Cataldus,
Tres hos vix unus ferre potest tumulus.
Ille valet pugnis ; est alter robore luctæ,
Hic clamore grues vicerit atque anates.
Ite procul Musæ... »

(*Ibid.*, p. 3406.)

deux célèbres, mais bien distincts, le diplomate et le poète.

Accueilli à Naples par le trésorier royal Giulio Forte de Messine, qui le recueille dans sa maison, par le secrétaire d'Etat Giovanni Olzina, qui l'introduit à la chancellerie royale, par le conseiller Antonelli Petrucci, qui l'introduit à la cour, Pontano fournit une carrière politique des plus brillantes. Le roi Alphonse étant mort en 1458, ils devient le principal accolyte de son successeur au trône Ferrante d'Aragon, son compagnon dans la guerre contre Jean d'Anjou, son conseiller, son confident, son secrétaire; en 1487, son premier ministre. Sa vie se confond avec la vie publique. Il n'a point d'histoire ou du moins son histoire est celle-là même du royaume, de ses campagnes, de sa diplomatie, de sa cour. Il a assisté à la bataille d'Otrante. Il a négocié la paix de Naples avec Venise. Il a négocié la paix de Naples avec Innocent VIII. Il parle haut et clair. « Ne vous faites pas brebis, mande-t-il à Ferrante d'Aragon, parce que les cochons deviendront loups. Ne vous fiez pas tellement à Dieu, parce que Dieu ne t'aide pas sans que tu t'aides. Ne veuillez pas enfin vous donner tout à la fortune, parce qu'elle a la coutume de tromper, et parce que les hommes ont en bonne partie leur libre arbitre [1]. » Les archives royales sont remplies de ses lettres, marquées au coin de la décision, du bon sens, d'une vue politique nette et saine. C'est un homme public, un homme d'Etat, une sorte de ministre des Affaires étrangères, et cela au premier chef. Entre temps et pour ainsi dire en sous ordre, c'est un humaniste.

Il n'a pas que trouvé des diplomates, des conseillers et des chanceliers à Naples; il a trouvé Beccadelli, qui

1. « Non vi fate pecora, perchè li porci diventaranno lupi. Non fidate tanto in Dio, perchè non te aiuta senza te, in li casi dove l'uomini se ponno ajutare. Non vogliate all' ultimo darve tutto a fortuna, perchè sole ingannare e pur li uomini hanno in bona parte lo libero arbitrio. » (*Lettere inedite di Joviano Pontano in nome de' Reali di Napoli*, pub. par Gabotto. Bologne, 1893.)

lui a donné l'exemple de la hardiesse littéraire; il a trouvé Georges Trapezuntios, qui lui apprend le grec; il a trouvé la fièvre d'études répandue par Alphonse. Il a compris que les lettres latines sont un excellent échelon de fortune. Il s'y est adonné avec l'exubérance et la joie de sa jeunesse, de telle sorte qu'à vingt-quatre ans il se vante d'en savoir plus long que ceux qui ont vieilli sur les livres. Il peut non seulement diriger le roi Ferrante, mais faire l'éducation de l'infant Alphonse, réjouir une compagnie de poésies, discuter en une académie d'érudition. Et pour se reposer des affaires, peut-être bien pour les oublier, il écrit constamment jusqu'à la fin, jusqu'à sa mort, entre deux dépêches, deux ambassades et deux campagnes, avec la facilité et l'indépendance de celui qui ne fait pas de l'écriture son métier.

Au demeurant, c'est un caractère heureux, souriant, sachant prendre les choses comme elles viennent, se plier aux nécessités de la fortune, se maintenir en santé par l'équilibre d'une vie d'action dirigée dans tous les sens. Il est illustre, grand seigneur, opulent. Lorsqu'il entre dans la tente d'Alphonse, qui cause, entouré de ses généraux, celui-ci se lève et dit : « Le maître ! » Il a des rentes sur la douane, des boutiques, un palais et une villa charmante, Antiniana. Son nom est inscrit sur le livre de la noblesse. Son maître Beccadelli s'incline devant son savoir : *Ite ad Jovianum*, répond-il à ceux qui l'interrogent. Il est marié. Il est père. Il a toutes les joies, des satisfactions si complètes que l'adversité ne peut rien sur une âme aussi absolument résolue au bonheur. Sa femme Adriana Sassone meurt ; eh bien ! il se console de ce chagrin irréparable dans les bras de sa maîtresse Stella. Les Aragons, qu'il a servis pendant cinquante ans, sont chassés de Naples par les Français ; eh bien ! il remet au Bourbon les clefs de la citadelle, assure Charles VIII de la révérence du peuple napolitain, jure fidélité au roi de France dans la cathé-

drale[1]. Les Aragons reviennent : il jouit d'être éloigné de la cour dans la paix de la campagne. Il est vieux, solitaire, porte des lunettes ; il jouit encore. « La vie m'a privé de mon fils, de chers petits enfants ; mais elle ne m'a pas privé de la force de l'esprit et de l'âme. Elle m'a privé d'un gendre, non de l'esprit et du cœur, j'ai perdu deux rois, éclat de l'univers, j'ai perdu la compagne de ma demeure, la maîtresse de mon lit, la meilleure part de mon âme ; mais le fracas de la guerre, la tempête des Alpes, la fureur française, ne m'ont point brisé. Nous rions des injustes embûches de la fortune. Bien mieux nous oublions les conjonctures pénibles et la vieillesse malheureuse avec la poésie et les modes des Piérides. Nous regardons près des eaux fraîches du Sébéthus jouer les Naïades accouplées et les jeunes filles, mouillées à la fontaine de Lucrin, nouer savamment leurs tresses blondes au miroir. Antiniana nous appelle dans ses vertes retraites ; l'enfant caressante nous appelle à cueillir les premières roses... Ici, parmi les corolles variées des fleurs variées, Stella lace doucement des couronnes à son amoureux[2]. »

1. Sur la question du loyalisme de Pontano, voir Tallarigo, *Op. cit.*, vol. I, p. 270. — Gothein, *Op. cit.*, p. 539. — Torracca, *Studi di stor. lett. nap*, Livourne, 1884, p. 301. — Percopo, Propugnatore, Bologne, 1888. N. S. Vol. I, p. 1. — Rossi, *Op. cit.*, p. 339.

2. « Orbavit nato, carisque nepotibus, at non
Orbavit mentis robore, non animi...
Orbavit genero, non mente aut corde...
Amisi geminos terrarum lumina Reges...
Amisi sociamque domus, dominamque cubilis
Partem animæ, major pars erat illa mei.
Non me discussit belli tremor, Alpibus acta
Tempestas, non me Gallicus ille furor..
... Videmus iniquas
Fortunæ insidias...
Quin etiam duros casus, inopemque senectam
Solamur cantu, Pieridumque modis,
Et nunc Sebethi gelidos spectamus ad amnes
Hinc illinc socias ludere Naïadas.
Et nunc Lucrini madidas de fonte puellas
Ad speculum flavas arte ligare comas,
Nunc nos ad virides vocat Antiniana recessus
Et vocat ad primas blanda puella rosas...
Hæc inter varias vario de flore corollas
Nectit amatori Stella benigna suo. »
(*Ibid.*, p. 3616.)

Pontano ne devait perdre la joie qu'avec le souffle. Il mourut en 1503.

Son œuvre d'humaniste est considérable. Il a écrit sur tout. De grands traités de philosophie morale : *De Prudentia*, *De Fortitudine*, *De Obedientia*, *De Magnitudine ;* de petits traités de la vie princière : *De Liberalitate*, *De Beneficentia*, *De Magnificentia*, *De Splendore*, *De Conviventia ;* des dialogues, *Charon*, *Antonius*, *Actius*, *Ægidius*, *Asinus ;* un livre sur le prince, *De Principe ;* une histoire de la guerre napolitaine à laquelle il assista, *De Bello neapolitano ;* six livres sur la Facétie, *De Sermone ;* quatorze livres en faveur de l'Astrologie, *De Rebus cœlestibus ;* deux livres sur l'Aspiration, *De Aspiratione ;* et trois livres sur la Fortune, *De Fortuna ;* et un livre sur la lune, qu'il n'eut pas le loisir d'achever ; et des commentaires à Ptolémée ; et des vers.

Trois hommes donc, un roi, un poète et un ministre, ont acclimaté à Naples les études nouvelles, qu'ils ont apportées du dehors, — tous les trois sont étrangers, — et qu'ils ont apportées sur le tard. Néanmoins Naples rattrape le temps perdu. Grâce à la munificence passionnée d'Alphonse, à l'influence agissante de Beccadelli, à l'œuvre entassée de Pontano, Naples peut à la fin du Quattrocento, revendiquer une place littéraire, sans doute au-dessous de Florence, mais à côté de Rome, de Venise et de Milan, et peu importe qu'au zèle véhément du roi Alphonse ait succédé, sur le trône, l'indifférence cruelle de son fils Ferrante, Naples peut se passer désormais d'un Mécène ; rien ne saurait arrêter son mouvement. Nous ne sommes plus chez un peuple sensuel et ignare, nous sommes dans une cour fastueuse et somptueuse, riche de livres et de poètes, peuplée de grands seigneurs érudits. Le jurisconsulte Alessandro di Alessandro écrit ses *Dies Geniales*, où il est parlé des songes, des présages et des fantômes. Le patricien Tristano Caracciolo compulse les

Vies de la reine Jeanne Ire, du grand sénéchal Caracciolo, de Giovanni-Battista Spinelli ; il raisonne *Des variations de la fortune*, prend la défense de *la Noblesse napolitaine*, attaque *l'Inquisition*. Le médecin Antonio Ferrari se montre esprit fin et profond à la fois dans ses œuvres scientifiques : *De situ terrarum*, *De mari et acquis et fluviorum origine*, *De situ elementorum*, *De situ Japigiæ*. Giuniano Maggio compose une sorte de vocabulaire latin, *De priscorum proprietate verborum*. Andrea Matteo Acquaviva commente le *De virtute morali* de Plutarque, et Diomede Caraffa dédie à Eléonore d'Aragon un traité sur les *Devoirs des Princes*.

Si de telles œuvres latines ne se distinguent guère des innombrables œuvres semblables qu'un peu partout, en Italie, le moment contemporain accumule, l'humanisme napolitain garde cependant sa couleur. Il n'est arrivé qu'en 1443, c'est-à-dire à une époque où, sorti des langes, il sait son rudiment par cœur, n'a plus que faire des minuties et des pédantismes d'école et peut se rire de la longue et pénible besogne accomplie par le passé. Naples, qui se moque des grammairiens [1], « petits chiens à japper et à montrer les dents, aspics, monstres que l'enfer rejette, bêtes mauvaises contre lesquelles la nourrice de Beccadelli prononce la formule incantatoire, bonne contre les chiens enragés, » n'a pas à citer à son actif une œuvre qui fasse époque dans l'histoire de l'érudition ; elle a de belles pages de chaude poésie à montrer. Le soleil, la volupté, la joie, ont envahi le latin ; ils ont brisé son armature savante ; ils ont cassé les plis de sa robe roide ; ils ont fondu son âme de métal ; ils l'ont arraché aux tâches infimes des

1. L'œuvre de Pontano est remplie de railleries contre les grammairiens. Citons-en une : « Audieram medicum sciscitaturus an distillationi frictio esset utilis. Aderat forte grammaticus audacia tam importuna, ut respondere medicum non passus, objurgare me statim cœperit quod *fricatio* non *frictio* diceretur, nomina enim quæ a primæ conjugationis verbis deducerentur, supinum habentibus in *itum*, vel in *ictum*, præter cæterorum verborum legem exire in *atio*, non in *itio*, nec in *ictio*. Itaque fricatio, non frictio dicendum esse. »(*Ib.*, p. 1252.)

commentaires, des gloses et des scolies ; ils l'ont redressé de dessus les manuscrits et ils l'ont employé à chanter l'amour, la femme, la nature et la beauté. Ce n'est point en prose que Naples s'exprime, c'est en vers, car la poésie est la langue naturelle de son golfe, recourbé comme une lyre. Beccadelli est poète. Pontano, en dépit de sa lourde œuvre savante, est poète. Et autour d'eux, quelquefois en italien comme Chariteo, plus souvent en latin, les autres sont poètes. Gabriele Altilio (1440-1510) compose des odes, des élégies, un épithalame en l'honneur d'Isabelle d'Aragon, qui le fait comparer à Pindare et à Homère. Giano Anisio (1475-1540) compose une tragédie du titre de *Protogonos*, des poèmes, des satires. Pietro Gulino, Francesco Poderico, Andrea Contrario, Antonio Marchese, Elisio Calenzio, Girolano Carbone, Pietro Gravina, tous adonnés aux muses. Et le plus illustre d'entre eux sera Jacopo Sannazaro (1458-1530), qui, par son poème, *De partu virginis*, ses épigrammes, ses élégies et ses douces églogues de pêcheurs, semble ressusciter Virgile.

Une amitié charmante unit ces hommes : ils se fréquentent, se recherchent, se sourient. Antonio Beccadelli a fondé le *Porticus Antonianus*, qui, à sa mort, devient l'*Academia pontaniana*, et qui, ayant commencé par se réunir dans la bibliothèque royale, autour du Magnanime Alphonse, passe à la mort du roi dans le palais et la villa de Panormita, et à la mort de Panormita dans le palais et la villa de Pontano[1].

Les règlements qu'en a édictés ce dernier ne contiennent aucune disposition fâcheuse ; ils sont de cette sorte que les académiciens se doivent couronner le front d'une guirlande de laurier et qu'abandonnant leur nom vulgaire, ils en adoptent un poétique qui sera consigné dans un album : c'est ainsi que Beccadelli s'appelle Panor-

1. Minieri-Riccio. *Cenno storico dell' Accademia pontaniana*. Naples, 1876. — Minieri-Riccio, *Cenno storico delle Accademie fiorite in Napoli*, Arch. stor. p. le prov. napoletane. Naples, 1880, V, 353. — Tallarigo, *Op. cit.*, p. 102 et sq.

mita, — de Ponte, Pontano, — Sannazar, Sincerus, — Gallucci, Calenzius, — Gulino, Compater, — Ferrari, Galateus, du lieu Galatina, où il avait reçu le jour, — et Careth, Chariteus, des Grâces qu'il cultiva toute sa vie. Le récipiendaire est également contraint d'accepter un banquet, au terme duquel ses louanges sont célébrées en latin. Nulle gêne importune. Nulle étiquette encombrante. Les ris et les jeux se plaisent au commerce des muses, et le plaisir d'une bonne réfection s'ajoute aux plaisirs de l'esprit. L'hiver, on se retrouve autour d'un grand feu, et tandis que le repas s'apprête, on improvise un discours sur les belles-lettres ou on va chercher les Vies de Suétone que lit à haute voix un adolescent et qui prête occasion à une disputation érudite ; l'été, on préfère à l'intérieur d'une maison close l'ombre favorable d'un portique ou la fraîcheur d'un jardin planté d'orangers et de roses. Le latin s'envole de lèvres également prêtes au sourire et à la réplique ; le propos savant s'émiette en facéties ; et Naples donne à de si doux plaisirs la majesté de son décor.

Désormais, à Naples comme dans le reste de l'Italie, la lumière est allumée. Une humanité nouvelle est à l'œuvre. Il est temps d'examiner ses produits.

CHAPITRE IV

LE BEAU STYLE LATIN

I. L'œuvre des humanistes. — Son énormité et son insignifiance.
II. Le beau style, but suprême. — Les traités d'orthographie. — Les lexiques. — Les grammaires. — Principes de rhétorique et de stylistique. — Le *De Compositione* de Barzizza.
III. Exemples de beau style. — Gianozzo Manetti, Poggio Bracciolini, Ermolao Barbaro, Giannantanio Campano, Francesco Filelfo.
IV. Progrès dans le latin. — Le latin de Pétrarque, de Poggio, de Bruni. — Le cicéronianisme des premiers humanistes. — Réaction contre le cicéronianisme.
V. Prédominance de la forme sur le fond. — On ne prend garde qu'à l'éloquence. — Rôle de l'éloquence dans la vie italienne. — Influence artistique d'une pareille discipline.

I

Les humanistes ont beaucoup écrit.

Ils ont écrit des morales, des discours, des lettres et des invectives. Ils ont écrit des philosophies, des histoires, des traités d'éducation, des traductions du grec en latin. Ils ont écrit des biographies, des orthographies, des grammaires, des lexiques. Ils ont écrit des comédies, des tragédies, des poèmes héroïques, des satires, des élégies et des odes. Ils ont écrit en prose et ils ont écrit en vers. Et, se croyant universels, ils ont écrit sur tout.

Déjà le vieux Coluccio engageait Poggio à ne point se mêler de tout. Qu'aurait-il dit de Filelfo qui, dans ses *Conviria mediolanensia*, traite indifféremment de la théorie des idées, de l'essence du soleil, de la médecine, de la stérilité chez la femme, de la musique, de la prodigalité, des tremblements de terre, de la magnificence, de la lune; qui, dans ses *Lettres*, s'occupe tour à tour du siège de l'âme, du mariage, des diamants,

des trois vertus, du clepsydre, de la raison qui fait que les Juifs sentent mauvais, du sens caché de l'*Enéide*, de la langue vulgaire employée chez les Romains, de la virginité, de la licitation, de l'urine ?

Cette œuvre est indifférente. Elle n'est qu'une puérile, lourde, longue et maladroite copie de l'antiquité. Elle n'est pas vivante, elle est morte. Elle demeure hors du commerce des livres, parce qu'elle reste hors du commerce des idées[1]. Il n'en faut tirer que les quelques attitudes, les quelques vérités et les quelques erreurs qui ont pu influer sur le développement de l'humanité pensante.

C'est ainsi que les humanistes ont accordé au style une souveraineté qui sera respectée de la Renaissance artistique; qu'ils ont imposé à l'éducation de l'esprit la discipline de l'antiquité; qu'ils ont initié la méthode critique ; et que quelquefois, par rares échappées, ils ont exprimé un peu de leur époque.

Cependant le style est à la base de toute leur formation.

II

Le style fut, en effet, leur préoccupation dominante. On peut même affirmer qu'il fut leur préoccupation unique.

Placés sous le talon de l'antiquité dont la loi est absolue et le modèle imprescriptible ; ne disant pas, répétant ; ne créant pas, imitant ; manquant totalement

1. La plupart des œuvres latines du Quattrocento furent éditées aux XVIe et XVIIIe siècles, et ce qu'y ajouta le XIXe siècle pour son compte, — les correspondances de Pétrarque, de Salutati, de Poggio par exemple, — est fort peu de chose. M. Remigio Sabbadini, un érudit qui, dans la matière, fait autorité, n'a pas trouvé d'éditeur pour la correspondance de Guarino, pourtant fort intéressante, qu'il a recueillie et tient prête. L'humanisme italien n'a point de chaire universitaire en Italie. Il n'a pas non plus de revue. La *Vierteljahrschrift für Kultur und Litteratur der Renaissance*, qui paraissait d'ailleurs en Allemagne, a dû suspendre sa publication au bout d'une année.

de matière ; n'écrivant point, encore, sous l'impulsion d'une nécessité qui les oblige à communiquer leur âme, mais cédant plutôt à un besoin d'émulation glorieuse qui les excite à témoigner leur force, ils ne s'inquiètent point de ce qu'ils ont à dire, ils s'inquiètent de la manière de le dire, et ils se jugent à la façon dont ils l'ont dit. Il en résulte que leur œuvre se réduit à de simples exercices de composition latine qu'on devrait, pour être logique, examiner au seul point de vue du style; et il en résulte encore qu'au-dessus des rhétoriques leur service réel, leur apport véritable, se borne à établir des principes d'orthographie, des règles de grammaire, des lois de rhétorique et d'élocution.

A vrai dire, l'orthographie par où débutait la grammaire latine du moyen âge est une grande chose. « Je veux tout d'abord, écrit Coluccio Salutati à son élève Alidosi, que tu aies le souci de l'orthographie. Et dans ce but considère les compositions ; comment *commune*, composé de *munus* et de *con*, doit s'écrire avec deux *m* et non pas avec une seule. Ainsi *communicare*, qui en est évidemment déduit. *Attraho* est pareillement composé de *ad* et du verbe *traho*, aussi doit-il être écrit avec un double *t* et non avec un seul. Et parce que *exhibere* est formé de *ex* et de *habeo*, il ne perd point le petit signe de l'aspiration. Ainsi d'une infinité d'autres choses dans lesquelles, non seulement ton copiste, mais la plupart se trompent. Il faut aussi considérer le temps des syllabes, et comment la première syllabe du verbe *colo* étant brève, ce qui appert de son composé *excolo*, cet *l* n'est pas redoublé. Il est nécessaire encore de prendre garde aux dérivations et aux diverses inflexions pour connaître de quelle manière chaque diction doit être écrite. Comme le prétérit *sumpsi* vient de la première forme du verbe, *o* changée en *psi*, il faut que *sumo* soit écrit avec un seul *m*, puisqu'avant *psi*, ni *m*, ni aucune autre lettre, ne peut être redoublée. Et ne fais pas peu de cas de cette diligence de l'orthographie. Il serait

trop bête, lorsqu'on est occupé de grandes choses, de faillir dans les minuscules [1]. »

Minuscule est une façon de dire. Il n'est point d'un intérêt minuscule de savoir si *quum* s'écrit *quum* ou *cum ; lacrima*, *lachryma* ou *lacrima ; littera*, *littera* ou *litera ; Virgilius*, *Virgilius* ou *Vergilius ; mihi*, *mihi* ou *michi*. « Qui parle ainsi, s'écrie Leonardo Bruni, qu'il dise *mihi*, si ce n'est certains imbéciles qui veulent se donner des airs d'antiquaires? Ils ne comprennent pas qu'en prononçant cette diction *mihi*, ils ressemblent plus à des Juifs et à des Chaldéens qu'à des Latins. Car ces nations font coïncider ces voyelles de manière qu'ils tirent l'aspiration du fond de leurs poitrines et parlent moins avec les lèvres et la langue qu'avec le gosier [2]. » Niccolò Niccoli, consultant les inscriptions lapidaires et les exergues des médailles, compose à son usage un traité d'orthographie. Gasparino de Barzizza compose un traité d'orthographie. Vittorino de Feltre compose un traité d'orthographie. Scarpa compose un traité d'orthographie. Giovanni Tortelli compose un traité d'orthographie. Et si Guarino de Vérone se moque d'eux, prétendant que ce sont les araignées, non les

1. « Principio quidem velim scribendi recte, quod orthographiam vocant, diligentiam habeas. Quod ut facias, considera compositiones, ut cum *commune* de *munus* et *con* unitum sit, per duos *m* non per unum scribi debeat... Sic cum ex *ad* et *traho* verbum hoc *attraho* componatur, non unico sed gemino *t* scribi debet. Et *exhibere*, quoniam ab *ex* et *habeo* perficitur, aspirationis notulam non amittit. Sic et alia infinita, in quibus non scriptor tuus solum, sed ut plurimum errant omnes. Oportet etiam considerare tempora syllabarum, ut si brevis sit, qualis est prima verbi *colo*, quod per ejus compositum *excolo* clarum est, non duplicetur cum scribitur illud *l*... Necessarium etiam est, et derivationes inspicere, et varias inflexiones, ut qualiter quælibet scribi debeat dictio cognoscamus. Nam cum præteritum istud *sumpsi* a prima verbi voce veniat, *o* mutata in *psi*, necesse fit *sumo* per unicum *m* scribi, quoniam ante *psi*, nec *m*, nec alia possit littera geminari. Nec hanc orthographiæ diligentiam parvi facias. Nimis enim ineptum est cum majora profitearis in minusculis labi. » SALUTATI, *Epist.* III, 607.

2. « Nam quis ita loquitur, ut dicat *mihi*, præter ineptos quosdam, qui ostentare volunt se antiquarios esse, nec intelligunt ita proferri ab se hanc dictionem *mihi*, ut Judæi at Chaldæi magis quam latini videantur. Nam illæ quidem nationes sic proferunt coincidentiam earumdem vocalium, ut ab imo pectore aspirationem deducant, nec tam lingua et labiis, quam gutture loquuntur. » (*Epist.*, VIII, 2.)

aigles, qui attrapent les mouches, il compulse aussi un petit traité des diphthongues où il établit, sur de bonnes preuves, que les diphthongues latines se réduisent à quatre, à savoir : *au*, *ae*, *eu*, *oe*. Dans son traité d'orthographie, paru en 1450, Tortelli parle de l'invention, nombre, forme et nom des lettres. Pour des questions d'orthographie, Coluccio Salutati demeure inquiet quarante-six ans de sa vie. Dans son *De Aspiratione* qui s'ouvre aux questions d'orthographie, Pontano reprend la délicate affaire de *mihi*. Et Politien, abordant les questions d'orthographie, veut qu'on écrive *totiens*, *quotiens*, *adulescens*, *intelligo*, *Vergilius*.

Aux traités d'orthographie, il faut joindre les lexiques et les grammaires.

Lexique de Maffeo Vegio ; lexique d'Antonio Curio ; lexique de Guarino Veronese ; recueils de synonymes de Barzizza, de Fieschi, de Lamola ; recueil d'homonymes de Guarino ; recueil de *differentialia* de Fazio, et lexique de Tortelli qui, à l'aide de l'œuvre précédente des Antonio da Rho, des Barzizza, des Guarino, rajeunit les lexiques de Villedieu et d'Ugutio[1]. Et parmi les grammaires, nous avons une grammaire de Guarino, une grammaire de Gasparo Veronese, une grammaire de Ognibene de Leoniceno ; une grammaire de Niccolò Perotti ; une grammaire de George Trapezuntios. Dans la première en date de ces grammaires, les *Regulæ* de Guarino, parues au commencement du siècle et qui n'eurent pas moins de vingt-six éditions, Guarino définit les quatre parties de la grammaire et les huit parties du discours ; traite les formules générales, les verbes impersonnels, les usages locaux ; s'occupe du supin, du gérondif, du participe ; des *gradi ;* des figures de la construction, des noms patronymiques, des cinq formes du verbe, des relatifs, des hétéroclites ; de *quis*, *uter* et

1. Le lexique de Maffeo Vegio est un lexique des termes du *Digeste ;* celui d'Antonio Curio, tiré du Commentaire de Donatus, un lexique de Térence ; celui de Guarino, tiré du Commentaire de Servius, un lexique de Virgile.

leurs dérivés ; de la construction de *solvo*, *nubeo*, *lateo*. Et que si Guarino suit encore les traces du *Doctrinale* de Villedieu et d'une dérivation du *Donatus Minor*, Priscien envahit les grammaires ultérieures, celle de Perotti, parue en 1468, et celle de Trapezuntios, parue en 1471.

Mais c'est particulièrement dans les principes de rhétorique et de stylistique que les humanistes se sont montrés excellents.

Antonio Loschi, abandonnant les tristes *Dictamina* du moyen âge, retourne directement à Cicéron, dont il commente onze discours selon la tradition latine. En 1413, Polentone simplifie et élucide le commentaire de Loschi, paru à la fin du siècle précédent. Et, en 1423, Gasparino da Barzizza écrit son traité *De Compositione*.

S'inspirant tour à tour de Cicéron, de Quintilien et de Marziano Capella, Barzizza observe, avec la *Rhétorique à Herennius*, que l'élocution parfaite comprend trois parties, la *composition*, l'*élégance* et la *dignité*. Lui-même s'occupe de la composition, qui, à son tour, comprend trois parties : l'ordre, la liaison et le nombre. Traitant de l'*ordre*, qui est proprement la disposition des mots entre eux, Barzizza remarque que la phrase latine aime à commencer par une proposition indirecte, tandis qu'elle demande à terminer par le verbe : c'est Barzizza qui écrivit le premier ce précepte, appelé à une fortune singulière : *Laudatur oratio illa quæ in verbum sæpius quam in aliam partem orationis finitur ;* non que quelque diction ayant un sens de négation générale, *nemo*, *nullus*, d'affirmation générale, *omnis*, *quislibet*, quelque adjectif remarquable, *insignis*, *egregius*, *spectatus*, *magnificus*, *illustris*, ne soient aussi des manières bienséantes de clore. Barzizza défend à la phrase d'accueillir des mots qui n'y fassent rien, *verba nihil agentia*, et il institue que le discours qui traite de circonstances tristes évite « l'appareil exquis des mots ».

Cependant abordant la *liaison*, soit « certaine collocation délicate et appropriée des lettres et syllabes dans la structure des mots[1], » Barzizza combat l'accumulation des voyelles ou des consonnes. Oh! que voici une phrase contraire à la liaison que celle-ci : *Minime honestæ, aut gratæ aræ illæ Esculapio habitæ erant, quæ omnia apposita omnibus ad voluptatem habebant.* Ou que celle-là : *Tute tuta te virtute tuente tueris!* Et quant au *nombre*, dont l'office est d'examiner la quantité des mots, Barzizza édicte qu'à la fin de la phrase on n'accole pas deux ïambes, ou un ïambe et un pyrrhique, ou un pyrrhique suivi d'un trochée ou d'un spondée. Après un mot de deux syllables, un ïambe fera bien; après un mot de trois syllables, Barzizza voit un molosse, à condition toutefois qu'un trochée précède le molosse. Il pense que la colère s'accommode de l'abondance des brèves et que l'enjouement réclame l'abondance des longues. D'ailleurs le point capital de ces préceptes est formulé en ces termes : « que l'art des nombres serve aux choses dont on doit parler et non les choses à l'art[2] ».

Au *De Compositione* de Barzizza succèdent, dans l'ordre des dates, les cinq livres de la Rhétorique de George Trapezuntios, qui paraissent en 1435, et le *De Imitatione latinæ eloquentiæ* d'Antonia de Rho, qui paraît en 1444.

Aux uns et aux autres, et les éclipsant tous, succèdent les *Elegantiæ* de Valla.

III

Mais les humanistes n'ont pas laissé que des théories. On les aurait contristés en les appelant grammairiens. Avant tout, poètes, orateurs, philosophes, s'ils ont de

1. « Junctura velut a veteribus definitur, est congrua quædam atque concinna litterarum, syllabarumve in contextu verborum collocatio ab omni offensione aurium procul remota. »
2. « Ut rebus de quibus dicendum est ars numerorum serviat et non res arti. »

l'érudition, c'est en quelque sorte par surcroît : principalement ils ont du génie.

Au moins au début, essentiellement empiriques, ils ne possèdent qu'une notion à moitié inconsciente des règles et des principes du discours. Poggio ne sait trop quoi répondre à Valasco de Portugal, qui lui demande quelques brefs préceptes d'éloquence. « A la vérité, lui mande-t-il, je me semble à moi-même grossier et ignare pour t'écrire sur une matière si difficile et qui ne m'est pas complètement connue [1]. » Guarino de Vérone, qui essaie de surprendre et de formuler les lois de la rhétorique, raille ceux « qui consument toutes leurs années parmi les figures, les cas, les gérondifs et autres folies de ce genre, et ne nourrissent de rien de mieux leurs âmes délicates [2] ». Gasparino da Barzizza estime moins que rien, en comparaison du commerce de Cicéron, son petit traité *De Compositione* : « Les discours même de Cicéron, opine-t-il, nous instruiront mieux qu'aucun précepte du bien dire et que l'art que nos ancêtres nous ont livré [3]. » Il ne faut point demander à ces hommes des lois ; il faut leur demander des œuvres. Ils ont mieux à faire qu'à ratiociner sur de misérables questions de pédants ; la beauté les appelle : ils ont à créer.

Sur la tombe de Leonardo Bruni, chancelier de Florence, Gianozzo Manetti parle. Après avoir traité du désespoir des Muses immortelles et divines Camènes, de la vie de Bruni, de l'histoire de Florence, des œuvres de son chancelier, des œuvres des Grecs, des œuvres des Latins, des couronnes *civica*, *muralis*, *obsidionalis*, *castrensis*, *navalis*, que les anciens déposaient sur le front de leurs morts, de l'étymologie du mot

1. « Verum et ego rudis atque indoctus mihi videor ad scribendum de re præsertim difficile, mihique non admodum nota. » (*Epist.*, VI, 4.)
2. « Qui totos consumunt annos inter figuras, casus, gerundia, et alia hujus generis deliramenta, nec melioribus illis teneros alunt animos. »
3. « Mea itaque sententia orationes ipsæ Ciceronis quibus utendum locis sit, aut quando supersedendum, nos melius admonebunt, quam una dicendi præceptio, aut ars a majoribus tradita. »

poète, du rôle du poète, de la poésie, il aborde sa péroraison en ces termes : « C'est ainsi, ô citoyens très illustres, qu'ayant suffisamment et abondamment parlé des mœurs domestiques du défunt et de ce qu'il fut dans notre république et de combien il excella dans les études libérales des belles-lettres et dans les multiples volumes de ses écrits ; et qu'ayant ouvertement et clairement expliqué comment on avait coutume de couronner les empereurs et les poètes du laurier, et pourquoi ils étaient plutôt couronnés du laurier que de l'olivier ou du palmier ou du lierre ou d'autre feuillage perpétuellement verdoyant ; et, à la suite d'une harangue plus abondante que nous ne l'avions pensé en principe, secourus par la grâce divine, revenant enfin à la patrie ainsi que d'une pérégrination un peu longue et grand voyage, il nous reste d'abord à vous rendre grâces et des grâces plus grandes encore de ce que vous ayez voulu merveilleusement parer cette cérémonie solennelle, soit d'une attention singulière et diligente pour ce qui a été référé par nous avec une faconde presque trop grande, soit de vos larmes continues ; ensuite, omettant certains points pour raison de brièveté, à procéder à l'acte même du couronnement. Aussi bien, nous étant tournés vers toi, lumière éclatante des Latins, nous voulons, en toute félicité, couronner tes tempes heureuses et bénies de ce très digne ornement du laurier, en témoignage perpétuel et éternel devant les vivants et devant la postérité d'une sagesse admirable et d'une incroyable éloquence[1]... »

1. « Quas ob res cum Venerationibus vestris, Clarissimi viri, ut ad vos tandem aliquando revertamur, et de domesticis defuncti hominis moribus, et qualis in nostra Republica fuerit, et quantum in liberalibus bonarum artium studiis, atque in multiplicibus scriptorum suorum voluminibus excelluerit, satis, abundeque ostenderimus, ac etiam quemadmodum imperatores atque poetæ laurea coronari consueverint, et cur lauribus quoque potius, quam oleis, vel palmis, vel hederis, aliisve quibusdam perpetuo virentibus frondibus de more coronarentur, plane et aperte explicarimus... atque ex prolixiori oratione, quam ab initio putarimus, tamquam ex longiuscula peregrinatione, et velut diuturno quodam postliminio divina ope freti demum in patriam reverterimus : reliquum est, ut vobis ingentes gratias agamus, majores

Dans l'*Histoire florentine* de Poggio, Luigi Aldobrandini adresse le discours suivant à ses concitoyens, gens retors, finassiers, et ne s'étant jamais payés de mots : « O très excellents citoyens, je pense que vous savez que non seulement chez les hommes, mais chez tous les êtres animés, la nature a placé un désir et un instinct de liberté, tellement que, pour acquérir et pour conserver celle-ci, ils emploient toutes les forces et se prennent à haïr ceux qu'ils voient la menacer, et cet héritage est même commun aux bêtes féroces qui manquent de raison, de telle sorte qu'elles semblent tressaillir de joie et comme se réjouir de la liberté de courir qui leur est accordée, lorsque, poussées par leur naturel appétit, elles se délivrent de leurs chaînes. Et si nous remarquons chez les animaux, conditionnés seulement par les sens, ce mouvement naturel de l'âme à appéter la liberté, combien davantage ne devons-nous pas, nous que Dieu voulut supérieurs au reste des animaux, par la raison, par la prudence, par l'intelligence, prendre la nature pour chef et conserver cette liberté acquise au prix des plus grands sacrifices par nos ancêtres, et à laquelle, parmi les hommes mortels, aucun bien ne saurait se montrer plus excellent, plus agréable, plus souhaitable? Car si la nature, mère des choses, nous a octroyé des biens de plusieurs sortes, elle n'en a point cependant accordé au genre humain de meilleur et de plus utile que la liberté[1]... »

etiam habeamus, quoniam cum singulari quadam et accurata rerum a nobis paulo uberius relatarum attentione, tum etiam ex vestris jugibus lacrymis hoc celeberrimum funus mirabiliter decorastis, quibus quidem brevitatis causa prætermissis, postremo ad ipsum coronationis actum accedamus. Nos itaque ad te, Clarissimum Latinorum jubar parumper conversi, beata et felicia tempora tua ad perpetuum quoddam et æternum admirabilis sapientiæ atque incredibilis eloquentiæ, viventibus et posteris testimonium ex nostro Senatusconsulto hoc dignissimo Laureæ ornamento feliciter coronabimus.. .. » *Janotii Manetti Oratio funebris.* (V. Leonardo Bruni, *Epist.*, voll.. p. 113.)

1. « Scire vos arbitror, præstantissimi cives, non solum hominibus et omnibus animantibus natura insitum esse, ut libertatem appetant et procurent, proque ea adipiscenda conservandaque omnibus viribus

Maximilien I[er] ayant été élu roi des Romains en 1486, Venise dépêche Ermolao Barbaro pour le complimenter, lui et son père Frédéric III. « Alors que tes lettres, ô empereur sacré, eurent apporté à notre République la très agréable nouvelle que le Fils de ta Hauteur, Maximilien, prince très célèbre et très courageux, avait été élu par l'accord admirable du peuple et des optimates et salué roi des Romains, avec le Sénat toute notre ville, non contente de le faire par lettres, nous chargea de ses congratulations, et elle ajouta à son mandat de rendre très manifeste et évidente la grandeur d'une joie qu'elle avait à si bon droit conçue pour un tel événement et de l'exprimer non seulement à vous deux, Princes invincibles, mais à la France, mais à l'Allemagne, mais à toutes les races, mais à toutes les nations, soit parce que rien de si ample, de si glorieux, ne peut arriver à votre Majesté très sacrée qu'elle ne pense qu'il le lui arrive aussi à elle, pour le soin, la fidélité et la bienveillance qui nous unissent ; soit parce que le christianisme et l'Empire romain sont divinement amplifiés par ce haut dessein de votre Providence et que notre république est tellement affectée de ce bien si grand et si partagé qu'elle s'inquiète que nous ne puissions pas exprimer sa joie incroyable dans un discours[1]... »

enitantur, odioque habeant illos, a quibus libertatis periculum imminere conspiciant ; est quippe commune beluis, quæ ratione carent, ut naturali cogente appetitu solutæ vinculis, tamquam vagandi concessa libertate lætari et gestire videantur. Quod si in brutis, quæ tantum sensu moventur, hunc naturalem animi motum ad appetendam libertatem inesse videmus, quanto nos magis, quos Deus ratione, prudentia, intellectu reliquis animantibus præstare voluit, naturam ducem sequi, et libertatem, qua nihil inter mortales est præstantius, nihil jucundius, nihil optabilius, a majoribus nostris summo labore partam tueri debemus ? Et enim cum plurima bona nobis rerum parens natura concesserit, nihil tamen generi hominum libertate melius, nihil utilius elargita est.. » (POGGIO, *Historia fiorentina*. Venise, 1715, p. 49.)

1. « Postquam litteræ tuæ, sacer imperator, jucundissimum reipublicæ nostræ nuncium attulere, Maximilianum celsitudinis tuæ filium principem celeberrimum et fortissimum, admirabili populorum et optimatum consensu lectum, et salutatum esse regem Romanorum, Senatus et universa civitas nostra non contenta id per epistolam fecisse, congratulatum utique nos misit, et in mandatis adjecit, ut magnitudinem

Campano, envoyé en Allemagne par le pape Pie II prêcher la guerre contre le Turc, pense persuader le ramassis des rustres et des Goths, dont l'Italie n'a jamais assez souri, par des arguments de cette sorte : « La nature elle-même vous a donné des corps saillants et développés, un visage aussi terrible dans la guerre que joyeux dans la paix, des voix qui remplissent l'étendue d'épouvante, des âmes promptes, cupides de gloire et de louanges et d'empire ; et la vertu militaire n'éclate pas moins dans l'apparence extérieure de votre corps que dans votre corps lui-même, car vous portez des cheveux longs à la façon des Lacédémoniens, le plus belliqueux de tous les peuples, un habit non allongé et compliqué comme chez les Italiens, non bossu et proéminent comme chez les Français, non abandonné et retombant comme chez les Grecs, non relâché et rejeté comme chez les Arméniens et les Perses, non noueux et attaché comme chez les Indiens, mais convenable au combat, court, dégagé, adhérent aux membres, moulant non seulement chaque articulation, mais, pour ainsi parler, les veines et les nerfs eux-mêmes, toutes choses qui sont martiales, belliqueuses, militaires. C'est ainsi que, grâce au ciel, à la nature, à l'art, aux institutions, à l'étude, à l'esprit, à l'unanimité et à la concorde, vos ancêtres ont administré la chose publique, défendu l'Allemagne contre les armes étrangères, conduit à son plus haut et plus digne sommet cet Empire ; et que si cette splendeur de l'Empire italien s'est éteinte en Italie, elle brille toujours en Allemagne, et elle brillera aussi longtemps

gaudii sui, quod pro tanta re merito concepisset, non duobus modo vobis principes invictissimi, sed Galliæ, sed Germaniæ, sed omnibus, gentibus, omnibus nationibus, testatissimam et conspicuam faceremus, cum quia nihil tam amplum, tam gloriosum sacratissimæ majestati vestræ potest contingere, quod sibi quoque pro sua in vos observantia, fide, benevolentia commune non putet; tum vero maxime quia cum Christianum nomen et Romanum imperium hoc altissimo providentiæ vestræ consilio divinitus amplificatum sit, hoc tanto et tam communi bono sic afficitur universa nostra respublica, ut solicita sit admodum, ne lætitiam incredibilem suam oratione consequi valeamus.. » (ANGELO POLIZIANO, *Opera*, I, p. 465.)

que vous suivrez la trace de vos ancêtres et tant que, ce qu'ils ont acquis par la vertu, par les armes, par la concorde, vous le défendrez par la vertu, par les armes, par la concorde[1]... »

De tels exemples gagnent. Ils pénètrent la langue vulgaire où Filelfo ose lancer des apostrophes de cette nature : « Qui est la cause de tant de soupçons? Qui est le principe de tant d'injures? Qui est l'auteur de tant d'outrages? Qui est-il? Est-ce que je dois le nommer? Certes oui, je dois le dire, je vais le dire, je le dis, je le dirai quand j'y perdrais la vie : c'est le médisant, et le monstrueux, et le détestable, et l'abominable... Ah! Filelfo, tais-toi, ne le dis pas au nom de Dieu, supporte; qui ne peut pas se posséder soi-même pourra mal taxer un autre d'inconstance et d'intolérance[2]... »

Cependant un Français, homme de sens et de bon goût, le cardinal d'Estouveville, ayant entendu à Rome Lorenzo Valla se servir de cette langue, recourir à ces moyens, filer des périodes de cette ampleur et accumu-

1. « Quæ et corpora vobis eximia atque extantia, et vultus quantum pace lætos, tantum belli terribiles, et oculos in pugna minaciores atque incensos, et voces ad perterrefaciendum pleniorem, et animos ad rem paratos et laudis et gloriæ et imperii cupidos dedit. Nec minus habitu corporis quam ipso corpore videmini rem militarem profiteri. Nam et coma porrecta Lacedæmoniorum more, qui olim fuere bellicosissimi, et vestes non promissæ et complicatæ ut Italis, non gibbosæ et prælatæ ut Gallis, non fluxæ et cadentes ut Græcis, non laxæ et rejectæ ut Armenis et Persis, non nodosæ et obligatæ ut Indis adaptantur, sed quales armaturæ conveniant, breves, expeditæ, compactæ membris, nec modo artus singulos, sed ipsos prope dicam nervos ac venas exprimentes. Quæ omnia sunt bellica, militaria, castrensia. Ita quum cælo, quum natura, quum arte, quum institutis veterum, quum studio ips suo, quum ingenio quodam consensu atque concordia majores vestri rem gesserint, et defenderunt ante ab externis armis Germaniam, et postea culmen hoc imperii in maximum ac dignissimum pepererunt, et splendor ille Italici imperii in Italia extinctus, in Germania adhuc lucet, elucebit semper quamdiu majorum seculi vestigia, quod illi virtute, armis, concordia pepererunt, id vos virtute, armis concordia defendetis... » (Campano, *Opera*, Rome, 1495, Oratio rastibonensis.)

2. « Et chi è cagione di tanti sospetti? chi è principio di tante ingiurie? Chi è autore di tanto oltraggio? chi è costui? nominerollo o? Certo io il debbo dire, il dirò io, il dirò, il dirò se la vita ne andasse : egli è il maledico, e il prodigioso, e il detestabile, e lo abbominevole. Ahi Filelfo! taci, non dire per Dio, abbi pazienza : chi se medesimo contenere non può, mal potrà alcun altro d'intolleranza, o d'incostanza, ammaestrare. » (*Due Orazioni di Francesco Filelfo*, pub. par Michele del Russo Naples, 1867, p. 28.)

ler des synonymies de cette espèce pour faire publiquement l'éloge de saint Thomas d'Aquin, demanda en toute bonne foi si cet homme était devenu fou[1].

IV

Il reste que, dans cette masse de prose latine déversée sur le siècle, il est loisible de reconnaître une lente amélioration de la langue.

Le latin du moyen âge, que nous avons vu tout contaminé par la barbarie des sophistes, des théologiens et des jurisconsultes ; puisé aux petits catéchismes de sacristie qui se glissaient partout, *irrumpentes quaquaversum*, aux *chartulæ*, aux *prosperi*, à la philosophie de l'*Eva Columba ;* et si gorgé d'italianismes que pour dire : *Vi ringrazio che delle cose concernenti il capitanato mio tanto onorevolmente per una vostra lettera mi avvisò la vostra Saviezza*, Guarino traduisait encore : *Vobis regratior quia de concernentibus capitanatui meo tam honorificabiliter per unam vestram litteram vestra me advisavit sapientitudo*[2] ; ce latin-là se purifie[3].

Pétrarque, quoique singulièrement embarrassé, contourné et appesanti, et raide, et sec, et sans grâce, et âpre comme un fruit vert, feuille l'arbre qu'il appelait un arbre mort. S'inspirant aux sources, à Cicéron, à Virgile, à Tite-Live, — hélas ! beaucoup trop à Sénèque, — il crée le nouveau latin littéraire. De telle sorte que Cortese peut dire : « Toutes les choses qu'il exprime, ainsi nues comme elles sont, plaisent je ne sais comment[4]. » Leonardo Bruni qui, par ses traductions de

1. Gaspare Veronese, *De Gestis Pauli secundi*. Muratori, *Rerum*, III, part. II, p. 1032.
2. Remigio Sabbadini, *La Scuola e gli Studi di Guarino Guarini*. Catane, 1896, p. 5.
3. Remigio Sabbadini, *Storia del Ciceronianismo*. Turin, 1886.
4. « Ab eo non est delectatio petenda, sed transferenda utilitas ; quamquam omnia ejus, nescio quo pacto, sic inonarnata delectant. »

Platon et d'Aristote, dote l'Italie d'une langue philosophique, est un des premiers à écrire des lettres d'un certain abandon et à signaler sous l'enveloppe verbale l'importance de l'*accent :* « Chez le bon épistolier, remarque-t-il, au-delà des verbes et des sons, il y a quelque chose de placé très loin, comme un signe silencieux de l'âme que tu peux saisir chez celui qui écrit à la vibration même du discours, comme tu peux le saisir chez celui qui parle au mouvement même des yeux[1]. » Et que si Poggio reste incorrect, qu'il accumule des solécismes à plaisir et que Valla a beau jeu pour lui montrer comment, à chaque coup, il offense la grammaire, puisqu'il dit *certificare*, ce qui est un vocable de cuisine, *intellige me non dormitare ut cæteri*, alors qu'il faudrait dire *ut cæteros*, *pone te in meo loco*, au lieu de *te constitue in meo loco*, *penes sanctum Petrum*, au lieu de *prope sanctum Petrum*[2], Poggio qui, tout jeune homme, a copié les *Lettres à Atticus* pour Cosme de Médicis, qui a vécu dans le commerce intime et assidu des anciens, qui a fait leur génie chair de sa chair et sang de son sang, Poggio peut se rire des vétilles qui arrêtent les pédants. Il apporte au style latin je ne sais quelle abondance qui le réjouit, quelle huile qui le dérouille, quelle facilité cordiale et joviale qui le détend. Il ne s'applique pas outre mesure. Il va sans s'inquiéter son chemin. Il en use avec la familiarité la plus grande. Il garde des images et des tournures empruntées aux mœurs et à l'idiome du terroir. Et alors que, jusqu'à lui, le latin demeurait, pour ainsi parler, anonyme, il le vivifie par l'art et le marque de l'empreinte de sa personnalité pittoresque. Cependant il copie encore, et autour de lui tous copient.

Pétrarque, qui aurait voulu que chacun se formât de

1. « In bono scriptore litterarum, præter verba et sonum, inest aliquid profecto repositum et tacitum indicium animi quod, ut in loquente ex oculorum motu, sic in scribente ex vibratione ipsa orationis deprehendas. » (Leonardo Bruni, *Epist.*, VII, 3.)
2. Valla, *Opera*, Antidoti in Pogium, p. 253.

lui-même son style[1], prohibait à Giovanni da Ravenna, son élève, l'imitation servile. « Comme je désire, déclare-t-il dans une de ses plus jolies lettres adressées à Boccace, qu'il devienne ce que je voudrais être moi-même, je l'avertis familièrement et paternellement de prendre garde à ce qu'il fait. Je lui dis que son écriture ne doit pas être la même que celle de son modèle, mais qu'elle doit lui ressembler, et que cette ressemblance ne veut être que la ressemblance d'un père et de son fils. Un père et un fils peuvent être très différents ; cependant il y a entre eux, surtout dans le visage et dans les yeux, une certaine apparence, un certain air, comme disent les peintres, qui fait que la vue du fils rappelle aussitôt à notre mémoire l'image du père... On peut mettre à contribution le talent d'autrui ; mais alors il faut lui emprunter ses couleurs, non ses mots... La première de ces imitations fait les poètes ; la seconde fait les singes[2]. »

En dépit de recommandations aussi sages, l'imitation servile demeure la règle la meilleure et, pour toute cette première génération d'humanistes, Cicéron est le maître unique à imiter.

Déjà Brunetto Latini estimait Cicéron, « li miex parlans hom du monde ». Et Pétrarque lui-même faisait fleurir sous ses pieds l'herbe des Champs-Elysées et lui adressait sa prière : « O premier père de l'éloquence romaine, s'écriait-il, non seulement moi, mais nous tous, qui nous embellissons des fleurs de la langue latine,

1. « Suus (stilus) cuique formandus, servandus est. » (Pétrarque, *Epist. fam.*, XXII, 2.)

2. « Ego autem... quique cum talem fieri, qualem me esse cupio, familiariter ipsum ac paterne moneo, videat quid agit. Curandum imitatori, ut quod scribit, simile non idem sit, eamque similitudinem talem esse oportere non qualis est imaginis ad eum cujus imago est, quæ quo similior, eo major laus artificis ; sed qualis filii ad patrem, in quibus quum magna sæpe diversitas sit membrorum, umbra quædam et quem pictores nostri aerem vocant, qui in vultu, inque oculis maxime cernitur, similitudinem illam facit quæ statim viso filio patris in memoriam nos reducat... Utendum igitur ingenio alieno utendumque coloribus, abstinendum verbis... Illa poetas facit, hæc simias. » (Pétrarque, *Epist. fam.*, XXIII, 19.)

nous te remercions, car de ta source nous arrosons nos champs. Et nous avouons volontiers que, guidés par toi, dirigés par ton exemple, illuminés par ta lumière, nous sommes arrivés, pour ainsi parler, sous tes auspices à cette faculté d'écrire, si petite qu'elle soit, que nous avons[1]. » Boccace assure que Cicéron dépasse tous les orateurs antiques et que sa gloire obscurcit celle de Platon, d'Eschine, de Démosthène. Coluccio Salutati porte fièrement l'épithète de « singe de Cicéron », que Villani lui a décernée. « Le jeune homme, dit Guarino, doit s'imprégner du style de Cicéron, et il faut qu'il s'en nourrisse comme du lait maternel. » « Tout ce qui est en moi, dit Poggio, je le dois à Cicéron[2]. » « Les discours même s de Cicéron, prétend Barzizza, nous instruiraient mieux qu'aucun précepte du bien dire. » Et que si Erasme entendit, un siècle après, l'écho répondre ὄνε, c'est-à-dire âne, à quelqu'un qui criait : « J'ai dépensé dix ans de ma vie avec Cicéron, *Cicerone*, » les Guarino, les Filelfo et les Poggio, qui adorent le dieu d'Arpinum, s'en nourrissent, s'en imbibent, le plagient, le démarquent et le singent, ne furent jamais assez recueillis pour entendre cet écho.

Est-ce à dire qu'une passion aussi généreuse fut jamais récompensée et qu'elle ait produit une œuvre proportionnée à sa ferveur ? Il serait téméraire de l'assurer de cette époque, qui, selon Paolo Cortese, « plaça l'éloquence dans une certaine abondance du discours et ne connut pas clairement ce que veut dire assez ». « Chacun, ajoute-t-il, croyait mériter d'être loué, lorsqu'il avait accumulé beaucoup de choses en tas[3]. » La

1. « O Romani eloquii summe parens, nec solus ego, sed omnes tibi gratiam agimus, quicumque latinæ linguæ floribus ornamur, tuis enim prata de fontibus irrigamus ; tuo ductu directos, tuis suffragiis adjutos, tuo nos lumine illustratos ingenue confitemur ; tuis denique, ut ita dicam, auspiciis ad hanc, quantulacumque est, scribendi facultatem ac propositum pervenisse. » (Pétrarque, *Ib.*, XXIV, 4.)

2. « Quidquid in me est, hoc totum acceptum refero Ciceroni quem elegi ad eloquentiam docendam. » (Poggio, *Epist.* XII, 32.)

3. « Hæc ætas probat eloquentiam in orationis quadam abundantia, nec plane cognovit quid esset satis ; quum magnam se quisque in

phrase énorme et massive s'ébranle d'un pénible mouvement de chariot; elle est chargée de parenthèses, d'incidentes, de propositions indirectes, aussi sonore qu'elle est vide, aussi riche de paroles qu'elle est pauvre de pensées, d'un appareil aussi pesant que sa substance est légère. N'était-ce pas Æneas-Sylvius qui plaçait l'éloquence à répéter cinq fois de suite la même chose en se servant de termes toujours différents? Et Mario Filelfo ne se vantait-il pas, comme d'un titre de gloire, d'avoir été moins court que Virgile et qu'Ovide[1]? Voici, n'ayant rien à dire, ces hommes ne disent rien interminablement. En vain Barzizza a-t-il proscrit du discours les « paroles qui n'y font rien », et donné lui-même un exemple de prose froide; et Filelfo écrit en un style pressé, rapide et nerveux, Poggio, qui, à tout prendre, est celui qui domine la première moitié du xve siècle, est aussi prolifique, sonore et abondant que le réclame la majesté oratoire. Et Valla pouvait lui remettre sous les yeux, non sans à-propos, le précepte de ce Quintilien, qu'il avait découvert à Saint-Gall : « Il y a une foule de paroles inutiles chez certains écrivains, qui, pour éviter la façon de parler commune, attirés par l'apparence de la splendeur, entourent tout ce qu'ils ont à dire d'une loquacité copieuse[2]. »

Il faut encore attendre, permettre au temps d'accomplir son œuvre, laisser l'atmosphère se dégager, la science se tasser, l'esprit s'affranchir, pour connaître, dans la nouvelle Italie, avec l'apparition de Pontano et l'entrée en scène de Politien, la perfection du style latin.

dicendo laudem adeptum putaret, si multa acervatim complexus fuisset. »

1. « Me brevior Naso, meque Maro brevior. »
(G. Favre, *Marius Philelphe*. Mélanges d'histoire littéraire, Genève, 1856, 2 vol., 1., p. 114.)

2. « Est etiam in quibusdam turba inanium verborum, qui dum communem loquendi morem reformidant, ducti specie nitoris circumeunt omnia copiosa loquacitate quæ dicere volunt. »

V

Au surplus, que nous fait cette perfection et que signifie cet effort? Aujourd'hui, qui parle, qui écrit encore latin?

Les candidats à la dissertation latine pourront, peut-être, par analogie de métier, trouver quelque intérêt aux exercices de ces premiers confrères. Quant à nous, ces exercices ne nous touchent d'aucune sorte ; ils ne nous concernent en rien ; et ce long et pénible travail qui dura tant d'années, exigea tant de forces et accumula tant de papier, laisserait l'humanité parfaitement indifférente, si au sommet de pareils tâtonnements, ne se trouvait impliqué plus et mieux que la fortune du beau style latin.

Un tel travail marque, en effet, une date importante dans l'histoire des idées ; il initie la prédominance de la forme sur le fond.

Les latinistes ont eu avant tout un souci dominant, celui de bien parler. Et ils n'en pouvaient, à la vérité avoir aucun autre. Car, qu'on regarde leur position ! Elle ressemble à la position de ceux qui, possédant une langue propre et maternelle, par laquelle ils peuvent se communiquer naturellement et se répandre, apprennent une langue étrangère. Or, quand on apprend une langue étrangère, ce n'est point pour se traduire, c'est pour la savoir. Le but à poursuivre n'est point, dans l'espèce, la fidèle expression de soi-même, c'est la correction. Il ne s'agit pas de déverser ou prolonger son âme, il s'agit de bien parler. Ainsi des humanistes qui se sont placés dans une posture telle qu'ils ont comme unique devoir de bien parler.

Tout d'abord les mots les retiennent. Rien que les mots. Il y en a, assure Vittorino da Feltre, qui passent toute leur vie « après la chasse aux mots[1] ». « Ils ne

1. « In aucupandis verbulis. »

veulent lire que celui dont les mots sont pesés à la balance, tirés au fil à plomb, emboîtés dans leurs moindres parties[1]. » Coluccio Salutati examine les lettres des mots; Gasparino en mesure les pieds; Leonardo Bruni en flaire l'odeur : « J'ai coutume, confesse-t-il, de flairer mille fois les mots un à un avant de les mettre par écrit, et je n'en accepte définitivement aucun avant qu'il n'ait été approuvé et recommandé par les meilleurs auteurs[2]. » Mais, quand ils auront appris les mots, il leur faudra apprendre la syntaxe, et quand ils auront appris la syntaxe, il leur faudra apprendre la beauté. Alors seulement ils auront accompli leur tâche; mais ils l'auront accomplie tout entière. Le reste ne les intéresse plus, puisqu'il n'appartient pas exclusivement au latin. Ils ne s'inquiètent plus de la vérité qu'ils expriment ou qu'on leur exprime, et de ce qu'elle signifie, et si elle est même une vérité; leur esprit trop longtemps aiguillé ailleurs n'a plus maintenant que des oreilles. Est-elle conforme aux triples règles de la composition, de l'élégance et de la dignité? Terminée par un verbe? Terminée par un verbe précédé d'un mot de conséquence? Terminée par un verbe qui n'est pas fait d'un iambe ou d'un pyrrhique? Ne renferme-t-elle pas trop de consonnes? Ni trop de voyelles? Est-elle diphtonguée, assonancée, équilibrée à souhait? Le beau style, le style ample, abondant, nombreux; le style pur, le style exact, le style classique; qui développe en brillant cortège l'escorte de ses incidentes; qui déroule une draperie royale magnifique; qui coule comme un grand fleuve entre de larges bords : voilà.

Poggio ne prend garde qu'à l'éloquence de Jérôme

1. « ... Legere nihil queant, cujus non sint verba expensa atque examinata ponderibus, ad perpendiculum directa, et coegmentata singula. »

2. « Ego millies singula verba olfacere soleo, priusquam letteris mandem. Nullum denique nisi probatum et ab optimis auctoribus michi commendatum recipio. » (Bruni, *Epist.*, VII, 4.)

de Prague, au procès duquel il assiste : « J'avoue, écrit-il à Bruni, que je n'ai jamais connu personne qui s'approchât autant de l'éloquence des Anciens. Ce fut admirable de voir avec quelles paroles, quelle éloquence, quels arguments, quel visage, quelle bouche, quelle confiance, il répondait à ses adversaires et plaidait sa propre cause. De sorte qu'il est à regretter qu'un caractère aussi noble, aussi excellent, se soit appliqué à ces études d'hérésie, si toutefois ce qu'on lui reproche est vrai[1]. » Filelfo, qui entend prêcher le frère Roberto da Lecce, un des orateurs les plus religieux de l'époque, n'écoute que les modulations de sa voix : « La voix, explique-t-il, le visage, le geste du corps entier veulent s'accommoder aux choses dont on parle. Roberto n'y a pas toujours bien veillé ; car alors qu'il représentait le Christ redescendu parmi les hommes et qu'il rapportait ses paroles selon lesquelles les élus, en récompense de leurs mérites, jouiront d'une gloire céleste et sempiternelle, le très docte théologien le faisait d'une voix larmoyante, quand cette voix aurait dû être remplie de joie, et d'un visage triste, fort peu serein et empressé, et où on regrettait l'absence de l'hilarité[2]. » Leonardo Bruni, qui traduit Aristote, est surtout retenu par son éloquence, qu'il s'emploie à défendre contre ceux qui la rabaissent : « Pour autant que j'ai de jugement, affirme-t-il, je ne vois pas comment on aurait pu écrire plus proprement, plus suavement et plus copieusement dans les matières

1. « Fateor me neminem vidisse unquam, qui in causa dicenda præsertim capitis, magis accederet ad facundiam priscorum quos tantopere admiramur. Mirum est vidisse quibus verbis, qua facundia, quibus argumentis, quo vultu, quo ore, qua fiducia responderit adversariis, ac demum causam peroravit, ut dolendum sit tam nobile ingenium, tam excellens ad hæresis studia divertisse, si tamen vera sunt quæ sibi objiciuntur. » (POGGIO, *Epist.*, I, 2.)

2. « Est enim et vox et vultus et totius corporis gestus ad rem ipsam qua de ratione habetur accomodandus. Id autem Robertus non omnino semper attendit : at in proxima quam vulgo vos appellatis prædicatione... quum verba venturi judicis Christi orando representabat, quibus electi in meritorum munificentissimum præmium cælesti ac sempiterna gloria donabantur, id voce flebili, quam lætitiæ plenam esse oportebat, et vultu tristi in quo requirebatur hilaritas. »... (FILELFO, *Epist.*, XIII.)

dont traita Aristote. Lis ses livres, et non seulement ceux moraux et civils en lesquels une grande éloquence est accumulée, mais encore ceux de physique et de métaphysique. Tu verras que même les passages qui ne sont susceptibles d'aucune éloquence sont traités très éloquemment par lui, et que, par son éloquence il apporta aux choses les plus obscures de la splendeur et de la clarté. Et si tu ne veux pas m'en croire, crois-en au moins Cicéron, homme d'un jugement très aigu et lui-même orateur souverain, qui accorde à Aristote la suavité, l'abondance et tous les ornements du style, et qui appelle ses écrits un fleuve d'or[1]. » Leonardo Bruni ajoute : « Avant Aristote, qui montra, je te le demande, qu'on devait prendre garde aux pieds et aux syllabes, et cela, même dans la prose ? De telle sorte qu'il rejette le dactyle et le iambe, l'un comme trop élevé, l'autre comme trop inférieur[2]. » La philosophie est l'éloquence. Le christianisme est l'éloquence. L'histoire est l'éloquence[3]. La morale est l'éloquence, et Filelfo enseigne d'un seul coup à l'Université de Florence l'éloquence et les mœurs, *eloquium moresque*.

Or une telle attitude mentale ne devait pas que se limiter au camp des humanistes, qui constituent désormais les chefs de file de l'opinion. De leur cercle, elle passe dans la vie et s'ancre aux racines de l'esprit italien. Jadis Dolcibene disait en souriant à l'empereur Charles IV : « Monseigneur, n'ayez crainte... Vous possédez l'épée, le pape a le sceau, et moi j'ai la parole,

1. « Equidem quantum est in me judicii, non video, quomodo iis de rebus, quas Aristoteles tractavit, aut aptius, aut suavius, aut copiosius scribere quisquam potuerit. Lege ejus libros, nec morales solum et civiles, in quibus magna eloquentia cohæret, sed eos qui physici aut metaphysici scribuntur. Invenies locos nullius eloquentiæ capaces eloquentissime ab eo tractatos, rebusque obscurissimis splendorem et claritatem per eloquentiam attulisse. De quo, si non michi credere vis, at Ciceroni credas.... Cicero vir acerrimi judicii, summus ipse orator, suavitatem et copiam et omnia scribendi ornamenta Aristoteli tribuit, flumenque aureum illius scripta appellat. » (Bruni, *Epist.*, XIII, 40.)

2. « Quis enim quæso ante hunc pedes et syllabas etiam soluta in oratione servandas ostendit ? Ut dactylum iambumque rejiceret, alterum ut elatum nimis, alterum ut depressum ? »

3. Cicéron n'avait-il pas dit : « Historia, opus oratorium maxime ? »

personne ne pourra vous résister[1]. » Mais Dolcibene était un bouffon, et son propos n'avait d'autre destinée que d'amuser la galerie. Aujourd'hui, au contraire, ce propos de bouffon a fait fortune. Sous l'influence et la discipline des humanistes, l'Italie politique, diplomatique et militaire l'a recueilli et y croit comme à une vérité. Le prince Gian-Galeazzo Visconti estime que la plume de Coluccio Salutati lui a causé plus de mal que trois cents cohortes de cavaliers florentins. Le pape Æneas-Sylvius se figure « que le bien dire est une grande affaire, et que, pour avouer la vérité, il n'y a rien qui gouverne le monde autant que l'éloquence ». Gioviano Pontano, ministre des Affaires étrangères de Naples, pense que le pape peut dormir sur ses deux oreilles et n'a rien à redouter de l'ennemi, puisqu'il vit environné d'une phalange d'érudits et d'orateurs[2]. Guichardin met parmi les raisons qui, en 1494, contribuèrent à la ruine de l'Italie le fait que l'évêque d'Arezzo ne sut pas répondre à toutes les ambassades envoyées à Alexandre. Et, pour tout ce monde, la réalité suprême s'est transplantée, du royaume du fait, du sceau et de l'épée, dans le royaume de l'éloquence. Et cette éloquence, ou du moins celle qui prévaut, n'est plus le cri jailli spontanément du cœur, elle est l'ouvrage apprêté et précieux de mains infiniment savantes.

Dante disait aussi :

... Io mi son un che, quando
Amore spira, noto, ed a quel modo
Che detta dentro, vo significando[3]...

C'est-à-dire qu'au lieu de ravauder des mots, il prê-

1. « Signor mio, abbiate buona speranza, che voi avete modo di vincere tutto il mondo ; perocchè voi state bene e col Papa e con meco ; voi con la spada, il Papa co' suggelli e io con la parola ; e a questo nessuno potrà resistere. » (Sacchetti, nov., 156.)
2. « Habere enim Ecclesiam Christi tria millia et amplius litteratorum hominum, quorum consiliis sapientiaque omnes omnium simul Europæ ducum conatus facile reprimi atque contundi possent. »
3. *Purg.*, XXIV, 54.

tait une attention fidèle à la voix d'amour intérieure et transcrivait tellement quellement sa dictée. Aujourd'hui, grâce à la nouvelle direction que l'esprit d'Italie a prise au contact de l'humanisme, la forme, séparée du fond, est devenue sa propre fin à elle-même. L'essentiel n'est plus la sincérité directe du sentiment ou de l'idée, mais la façon dont ce sentiment et cette idée, d'ailleurs indifférents, sont habillés et présentés. L'impression le cède à l'expression. Et l'art prend la place de la vie.

CHAPITRE V

L'ÉCOLE DE L'ANTIQUITÉ

I. Le bienfait de la discipline antique. — Les humanistes n'ont jamais ressenti ce bienfait. — Pourquoi. — Ils sont restés des écoliers et des enfants. — Toutefois ils ont imposé l'antiquité au monde de la pensée.
II. La théorie et la pratique de l'éducation chez les humanistes. — Leurs traités d'éducation. — Grandes écoles du Quattrocento. — Gasparino Barzizza. — Guarino Guarini. — Vittorino Rambaldoni.
III. La société quattrocentiste en dehors des humanistes. — Cette société se met à l'école de l'antiquité. — L'antiquité est chez elle contre-balancée par la vie. — Influence d'une pareille discipline. — Hommes complets, clairvoyants et harmonieux créés par cette discipline. — Æneas-Sylvius Piccolomini.

I

L'antiquité est une excellente école de vie et une excellente discipline mentale.

Elle trempe le caractère en l'initiant à quelques beaux exemples d'héroïsme contagieux. Elle orne l'esprit, elle sustente l'esprit, à défaut d'idées transcendentales, de quelques vérités lucides et modérées, d'une sagesse non très profonde, mais d'autant plus claire, qui exprime un idéal possible, universel et moyen, valable pour tous les types, pour tous les âges, et pour toutes les confessions. Après bien des siècles d'expérience humaine, nous n'avons pas découvert de moyen d'éducation plus approprié. C'est toujours chez les morts et chez ces morts que nous apprenons le mieux à vivre. Or, malgré leurs phrases qui assurent le contraire, les humanistes n'ont jamais appris à vivre chez les morts.

Et peu importe qu'ils aient abordé l'antiquité en quelque sorte à rebours, la Rome de la décadence avant

la Rome de l'éclosion, et que les préceptes des Boëce, des Sénèque et des Cicéron n'aient pu mieux les améliorer qu'ils n'avaient amélioré le déclin de la société romaine. Il y a plus. Il y a que demeurés à l'écorce, l'antiquité ne les pénétra point, elle ne fit que les éblouir. Ils conçurent pour elle une sorte de passion, et chacun sait que les passions sont aveugles. Au lieu de penser pour leur propre compte et de recommencer à leurs propres frais, parfois à leur propre dam, l'aventure de la vie, ils pensèrent avec autrui, ou, mieux, autrui pensa pour eux. Ils admirent, sans y réfléchir, sans les confronter et sans les revivre, les vérités qu'avaient formulées leurs ancêtres et qui répondaient si bien à leur conformité cérébrale, qui offraient une part si évidente de raison qu'oser les mettre en doute ou en question leur eût paru un sacrilège. Ils ne les recherchèrent point, ne les expérimentèrent point, ne les revécurent point, ne les méritèrent point, de telle sorte qu'elles leur ont échappé. S'étant bornés à répéter l'expérience des autres, ils n'ont point acquis d'expérience personnelle. S'étant mis en apprentissage, ils y sont toujours demeurés.

Nous ne voyons pas, en effet, que l'antiquité ait agrandi et tonifié leur âme, ni que l'austère leçon de patience stoïcienne, indéfiniment ânonée, les ait touchés de sa grâce. Il serait inutile de rechercher chez eux ces calmes vertus antiques qui disent le mépris de la mort, le dédain des richesses, l'indifférence aux injures. Ils ne sont point supérieurs aux événements. Dès que la peste fond sur leur cité, ils se sauvent. Dès qu'une occasion de lucre leur est offerte, ils accourent. Dès qu'un pleutre de lettres les égratigne, ils vocifèrent. Dès que la moindre personnalité émerge, ils adulent. Ils briguent, ils jalousent, ils querellent, ils changent d'avis. Filelfo sert indifféremment le Visconti, la République ambrosienne, le Sforza. Pontano sert indifféremment les Aragons et les Français qui ont chassé

les Aragons. Niccolò Niccoli vit avec une concubine. Poggio sème les routes de ses enfants naturels. On pourra accuser Politien d'être mort dans un accès de fureur érotique. Beccadelli chante l'amour grec. Valla, ayant écrit la *Donation de Constantin*, s'aplatit devant la papauté. Leonardo Bruni encourage les courtisanes de Sienne. A quelques exceptions près, la plupart sont restés des fils de la terre attachés à toutes les passions de la terre.

Et de même que leur conscience ne s'est jamais affirmée, leur esprit n'a jamais atteint l'âge de la maturité. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des enfants. Et ce ne sont pas des maîtres, ce sont des écoliers, qui sont préoccupés de questions d'écoliers, si Didon fut chaste, si César fut meilleur capitaine que Scipion, si *mihi* s'écrit avec un *c ;* à qui il arrive comme à des écoliers de proscrire Dante pour une faute de version ; qui repètent, qui s'amusent, qui se querellent et se battent comme des écoliers [1], et dont l'œuvre ressemble à des amplifications de collège, et dont la principale vertu est la mémoire [2].

Mais que, si l'antiquité ne leur impartit jamais le bienfait de son influence, il convient de ne pas oublier que ce fut eux qui la recueillirent, la purifièrent et l'imposèrent au monde, et que le monde va être profondément modifié par cette discipline. Désormais, et grâce à eux, ce qui s'est reproduit pendant des siècles ne se reproduira plus exactement. D'autres principes, puisés chez les anciens, entrent dans la circulation des idées et enrichissent le patrimoine humain d'un nouveau fond de théories et d'exemples, que rien ne pourra plus détruire et dont l'histoire de l'avenir ne pourra

1. « Infantium contentiones », dit un contemporain de leurs invectives.

2. Vespasiano croit avoir tout dit, lorsqu'il a dit d'un des lettrés dont il raconte la vie, qu'il fut d' « una memoria eterna ». Parmi tant d'autres, Mario Filelfo, Ercole Strozzi, Pic de la Mirandole, ont accompli des exploits de mémoire singuliers.

plus faire abstraction. Au-dessus d'eux et au-delà de leurs redites, l'antiquité comme nous l'avons vu, pénètre la vie, dont elle réforme les mœurs et bouleverse les systèmes, et elle commence par donner un autre sens à l'éducation.

II

L'éducation fut une des branches principales de l'industrie des humanistes qui, volontiers, élevaient des fils de princes, ouvraient des écoles et écrivaient des traités d'éducation.

Ils ont surtout beaucoup écrit de traités, qui convenaient davantage à leur condition d'hommes libres et à leur office de directeurs d'humanité. « Ne sais-tu pas, disait Filelfo, que j'ai toujours blâmé cette façon de tenir auberge que tu veux me conseiller? Pour moi, hospiter à prix d'argent des jeunes hommes qu'il s'agit d'éduquer, c'est comme faire le maître d'hôtel[1]. » Mais si nous avons égaré quelques-uns de ces ouvrages d'éducation, il nous en reste assez pour nous consoler, par exemple, de la perte de celui de Gianozzo Manetti, intitulé *De Liberis educandis*. Nous avons un chapitre du *De Re uxoria* de Francesco Barbaro, entièrement consacré à la matière. Nous avons le traité de Pier-Paolo Vergerio, *De Ingenuis moribus et liberalibus studiis*. Nous avons le poème de Gregorio Correr, *Quomodo educari debeant pueri*. Nous avons le traité de Maffeo Vegio, *De Educatione liberorum et eorum claris moribus*. Nous avons le traité de Leonardo Bruni, *De Institutione adolescentium*, dédié à Ugo de Carrare. Nous avons le traité d'Æneas-Sylvius *De Educatione liberorum*, dédié à Ladislas, roi de Hongrie et de Bohème. Et nous avons la lettre de Filelfo, *De Educatione liberorum*, adressée à Matteo Triviano[2].

1. Rossi, *Il Quattrocento*, Milan, 1897, p. 37.
2. Voir G. Voigt, *Die Wiederbelebung des klassischen Alterthums*, II, liv. VII, chap. v.

A les regarder dans leur ensemble, ce sont autant de variations plus ou moins fidèles et plus ou moins mélodieuses sur le thème de Plutarque, traduit en latin par Guarino, et sur le thème de Quintilien, découvert par Poggio, à Saint-Gall. A la vérité, pour les humanistes, l'éducation est surtout une institution oratoire. Leurs livres pourraient porter le titre générique de celui de Niccolò Perotti, *De puerorum eruditione*.

Mais à part ces livres, les humanistes ont encore ouvert des écoles. Trois de leurs écoles furent particulièrement renommées au Quattrocento. Si nous savons peu de chose de celle de Gasparino da Barzizza qui, entre 1407 et 1422, tint à Padoue une sorte de collège privé, celles de Guarino de Vérone à Ferrare et de Vittorino de Feltre à Mantoue nous sont beaucoup mieux connues.

Guarino avait cinquante-cinq ans, lorsqu'en 1429 il fut appelé par Niccolò d'Este à Ferrare où il semble avoir fait trois choses : entrepris l'éducation du jeune marquis Lionel, ouvert une école particulière et professé à l'Université, aux beaux appointements de quatre cents ducats[1].

Sans doute que, dans son système d'éducation, Guarino fait une large part aux exercices physiques. Il veut qu'on chasse : Xénophon recommandait la chasse. Il veut qu'on joue : Alexandre et Scævola jouaient bien. Il veut qu'on se promène, car « Scipion et Lélius allaient sur la plage de Gaëte recueillir des coquilles d'huîtres et accomplir mille folies[2] ». Il veut qu'on nage : combien d'illustres personnages de l'antiquité n'ont-ils pas su nager[3] ? Quelquefois toute l'école part pour la campagne, et la foule des élèves autour du vieux

1. Sabbadini, *La Scuola e gli Studi di Guarino Guarini*. Catane, 1896, p. 26.

2. Clarissimos homines Scipionem et Lælium imitans quos per intermissas reipublicæ curas et onera isto more rusticari solitos et in Caietæ littore conchulas umbilicosque jactasse ferunt. » (*Ib.*, p. 208.)

3. « Nam ab re et innumerabiles superioris et hujus ætatis permultos principes natandi peritissimos aut vides aut legis. » (*Ib.*, p. 207.)

maître est si nombreuse que « tu aurais dit un essaim d'étourneaux et de sauterelles ». Un jour, Guarino se rendant de Padoue à Venise par voie d'eau emmène avec lui ses disciples, Barbaro, Giustinian, Giulian; sur la barque, la bande joyeuse avise un vieux maître d'école, l'entoure, le houspille, le fait jaser, s'amuse sur son dos; et la plaisanterie termine par une savante dissertation du *numera meliore lapillo* du poète Perse [1]. Le spectacle est charmant : il est dommage que le *numera meliore lapillo* arrive toujours. Guarino reste un humaniste. Il a beau proclamer la gymnastique qui profite à l'étude et la piété qui profite à l'âme, nous ne lisons pas que la piété fut beaucoup répandue dans une école où, s'il en faut croire Giano Pannonio, Silvia venait rechercher de quel étudiant elle était grosse [2]. La gloire littéraire demeure le meilleur stimulant, et c'est pour acquérir de la réputation que Pannonio et Galeotto veillent jusqu'à minuit dans la même chambre et quittent, trois heures avant le jour, « la douce tiédeur du lit ». Ce que Guarino inculque de préférence dans son enseignement réparti en trois degrés — élémentaire, grammatical et théorique — c'est à bien décliner les substantifs, à bien conjuguer les verbes, à bien prononcer et à bien lire. « Quand tu lis, ne mâchonne pas les phrases, mais prononce à haute voix, car outre que cela aide la digestion, cela imprime mieux les pensées dans l'esprit [3]. » S'aidant des *Regulæ* qu'il a publiées, du *Doctrinale* de Villedieu, des *Erotemata* de Chrysoloras, il apprend les règles des verbes, les flexions irrégulières, les principes de la métrique et de la prosodie, les éléments du grec. Il veut qu'on mette le verbe à la fin, *ut oratio plerumque verbo claudatur;* qu'on sache Virgile par cœur; qu'on se frotte de bonne heure à Cicéron; qu'on pratique Valère Maxime, Justin,

1. *Ib.*, p. 137.
2. Gianio Pannonio, *Poemata*. Traiecti ad Rhen., 1784. *Epist.*, I, 147.
3. Sabbadini, p. 34.

les grands historiens; qu'on étudie Virgile, Ovide et Stace; qu'on ne néglige ni Sénèque, ni Térence, ni Juvénal; qu'on termine enfin par Cicéron et Quintilien, et par Aristote et Platon. Des hommes ainsi préparés n'ont rien à craindre de la vie, surtout s'ils ont reçu le dernier poli à l'Université de Ferrare, où Guarinc leur aura dévoilé par surcroît le sens allégorique de l'*Enéide* et la signification de chaque parole dérivée. Ils seront capables de quelques erreurs de conduite; ils ne contristeront jamais personne d'aucun solécisme mal sonnant. Ils affluent des quatre points du monde, de Dalmatie, de Germanie, de Hongrie, de Bohême, de Pologne, de France, d'Angleterre, de Rhodes, de Chypre, tellement qu'on peut dire, comme Cicéron de Socrate, qu'il sortit autant de doctes et de poètes de l'école de Guarino que de Grecs du cheval de Troie. Ils s'appellent Lamola, Barbaro, Decembrio, Carbone, Pannonio-Guarini, tous excellents, tous grammairiens, tous orateurs. Et, si Lionel d'Este n'a point été humaniste, ce ne fut point la faute de Guarino, c'est qu'il était prince et que la vie de cour l'arracha au joug de la profession.

Mais que si, à tout prendre, l'école de Guarino est un institut d'éloquence, l'école de Vittorino Rambaldoni de Feltre est plutôt un institut de vie.

Ce qu'il y a d'intéressant chez Vittorino, c'est que ce n'est point un humaniste, c'est un mathématicien. *Summus mathematicus et omnis humanitatis pater*, dit l'exergue de la médaille que lui frappa Pisanello. Pour la connaître et le connaître, il faut aller à Mantoue.

Là, au bord d'un lac et au sein d'une prairie réjouie d'arbres et de fontaines, s'élève une maison spacieuse, ornée de péristyles et de colonnades. Des fenêtres, les yeux ne perçoivent que de la verdure; à l'intérieur, ils se reposent dans la contemplation de fresques agréables, représentant des enfants à jouer. La maison, soigneusement défendue des rumeurs vaines et des

contacts dissolvants de la foule, puisque un portier veille d'un soin jaloux à qui entre et à qui sort, est elle-même active et bourdonnante, remplie de livres de l'antiquité, remplie de maîtres de toute sorte, grammairiens, mathématiciens, musiciens, peintres, danseurs, écuyers, et remplie d'élèves qui appartiennent à tous les pays comme à tous les rangs, depuis les fils du prince Gonzague jusqu'aux pauvres inconnus hébergés « pour l'amour de Dieu[1] ». Jadis cette demeure, réservée aux délices de villégiatures princières, s'appelait la maison joyeuse, la *Casa gioiosa*. En changeant de destination, elle n'a pas changé d'appellation. Toute école qu'elle soit, elle ne présente rien de revêche. Le maître n'y brandit point de férule. Son visage est si ouvert « qu'il guérit les malades ». Il semble qu'il sourie toujours, *di natura che pareva che sempre ridesse*. C'est toujours la *Casa gioiosa*[2].

Platon avait dit que rien n'est durable de ce qui est inculqué par la force. Vittorino, qui a lu cette sentence, l'a faite sienne. Il veut que, loin d'être une pénitence, l'instruction soit un divertissement. Il rend la science aimable et il rend le jeu instructif, tellement qu'on ne sait pas si ses disciples travaillent, lorsqu'ils dansent, sautent, chantent, montent à cheval, courent les montagnes, ou s'ils s'amusent lorsqu'ils récitent du Virgile, écrivent du latin, et improvisent des discours. En effet, Vittorino prétend que les diverses parties de l'être humain, l'âme, le caractère, l'esprit, le corps, soient développées pareillement, et qu'au lieu de s'astreindre à une seule discipline, l'éducation rationnelle les veuille toutes accueillir. « Vittorino, écrit son élève Platina, proposait aux enfants plusieurs études en même temps,

1. « Aveva Vittorino molti scolari poveri, i quali teneva in casa per l'amore di Dio. » (Vespasiano, *Vite*, p. 492.) — « At quanta familia! ad XL plerumque sumus omnes sumptu suo vestiti. » (Sassuolo da Prato, *De Victorini Feltrensis Vita ac Disciplina*, Martene et Durand, *Collectio amplissima*, Paris, 1724, III, p. 843.)

2. « Hæc jocosa dicta est a picturæ varietate, quum in ea multæ ludentium puerorum imagines videantur. »

car il disait que, comme le corps se restaure par la variété des aliments, ainsi le font les âmes par l'alternance des matières d'étude. Il louait beaucoup ce que les Grecs ont appelé *encyclopédie*, parce que la science et l'érudition se composent de disciplines variées [1]. »

Son premier souci était de faire des âmes droites, nourries de la crainte de Dieu et de l'amour du prochain. Il savait que l'éducation peut atteindre un tel but, puisque son propre caractère représentait une conquête sur la colère et la volupté, et qu'à force d'attention et d'efforts prolongés, il était devenu un homme empressé et joyeux, quoique taciturne, toujours égal à lui-même, ne perdant pas une minute de son temps, accomplissant sans défaillance les sept œuvres de miséricorde. Aussi bien ses élèves devaient fréquenter l'église, communier, jeûner, se confesser aux temps prescrits [2], et ils devaient se montrer entiers et véridiques, ne jamais mentir, ni jamais blasphémer. Et un jour que, dans l'emportement d'un jeu, un juron échappa au jeune prince Carlo Gonzague, Vittorino ne put se retenir de lui donner un gros soufflet.

Mais Vittorino ne s'occupait pas que de l'âme : il s'occupait aussi du corps et encore, ici, il prêchait d'exemple. Quasiment né d'un chêne, *quasi ex quercu natus*, dit un de ses élèves, endurci à toutes les fatigues, rompu à tous les exercices corporels, sachant joûter, monter à cheval, jouer à la paume, il exige que ses disciples se développent comme lui. « Jamais, écrit l'un d'eux, il ne laissa leurs corps négligés et incultes,

1. « Varia studia etiam eodem tempore adolescentibus proponebat, quod diceret, ut corpus diversitate ciborum, sic animos alternatis studiorum generibus refici. Laudabat illam quam Graeci Ἐγκυκλοπαιδείαν vocant, quod ex multis et variis disciplinis fieri doctrinam et eruditionem dicebat. » BARTOLOMMEO PLATINA, *Commentariolus de vita Victorini feltrensis*, Vairani, *Cremonensium monumenta*, Rome, 1778, p. 21.

2. « Diceva ogni dì tutti gli ufficì come uno prete ; digiunava tutte le vigilie commandate, e così voleva che facessino tutti i sua scolari ch'erano in età che fussino obligati. . La casa sua era uno sacrario di costumi, di fatti e di parole. » (VESPASIANO, p. 492.)

parce qu'à peine capables de supporter la fatigue, il les exerçait quotidiennement à lancer le javelot, lutter, tirer l'épée, tirer de l'arc, à la paume, à la course, et, avec ceux de leur âge, à se prendre à bras-le-corps, simuler les batailles, comme font les enfants, dresser le camp, assiéger les endroits, souffrir le soleil et la chaleur[1]. » Un défaut physique lui répugne autant qu'une tare morale ; il met autant de patience à corriger, chez Lodovico Gonzague, une tendance à l'embonpoint qu'à corriger chez d'autres un mauvais pli de caractère ; il veut que les mouvements soient gracieux, comme il veut que les actes soient honnêtes. Le corps est mâté non selon l'ascétisme du moyen âge, mais selon les gymnastiques des Spartiates. Et lorsqu'autour de Vittorino la poussière s'élève et les cris montent, il rit, tant il est content.

Quant au programme d'études proprement dit du bon maître de Padoue, il constitue, aux yeux des humanistes, un véritable retard. Leonardo Dati ne s'y était pas trompé, qui lui reprochait de cultiver l'arithmétique, bonne pour les artisans, et de cultiver la musique, qu'il faut laisser aux lupanars. Et, de fait, Vittorino reste attaché au *Trivium* et au *Quadrivium*, mais à un *Trivium* et à un *Quadrivium*, rajeunis, ranimés, comme filtrés par l'antique.

D'après le témoignage de son cher disciple Sassuolo da Prato, Vittorino fait d'abord lire aux adolescents Virgile, Homère, Démosthènes, et, lorsqu'ils en sont remplis « comme d'un lait pur » et « que leur estomac s'est un peu fortifié », il pense qu'on peut leur donner « comme aliments plus solides les historiens et les autres poètes[2] ». A la grammaire, succède la dialectique, « in-

1. Francesco Prendilacqua, trad. par Brambilla, Côme, 1871, p. 38. — Bartolommeo Platina dit pareillement : « Tempus ita partiebatur ut a studio ad exercitationes corporis omnes traduceret ; quo et pace et bello, si opus esset, boni cives haberentur. Saltare enim, currere, æquitare, jaculum torquere, ensem rotare, arcum intendere non alienum a bono cive esse dicebat. » (P. 19.)

2. « Virgilium in primis, Homerum, Ciceronem, Demosthenem, ad-

terprète et maîtresse de tout le reste » dont Vittorino se sert, non pour habituer les jeunes gens « aux petites questions captieuses et fallaces et aux petites conclusions tordues », mais pour leur apprendre à bien définir, bien discerner, enchaîner les conséquences et droitement conclure. A la dialectique, succède la rhétorique qui lui offre l'occasion d'introduire devant la classe, transformée en assemblée, des procès qu'on plaide de part et d'autre : « Tu sais, écrit Sassuolo da Prato, que c'était chez les anciens l'habitude de former un orateur, de telle sorte que, disciplinés ainsi à la maison, ils se montraient plus habiles et plus rapides à bien dire, à la curie, au forum, à l'assemblée[1]. » Le *Quadrivium*, enfin, qui s'impose de par l'autorité de Platon, et comprend quatre sciences, l'arithmétique, la géométrie, l'astrologie, la musique, « qui, de leur vrai nom, s'appellent disciplines, car seules entre toutes elles peuvent s'apprendre d'une manière sûre et certaine », couronne l'édifice où triomphent Platon et Aristote. Vittorino veut « que personne ne s'en aille de chez lui avant qu'il ait étudié diligemment leur philosophie ». Mais, alors il renvoie ses élèves, « affirmant que, quelle que soit la discipline à laquelle ils s'adonneront, ou à la médecine, ou à la théologie, ou au droit civil, ils apprendront facilement ce qu'ils voudront[2] ».

descentibus ediscendum tradit, quo quasi lacte puro atque incorrupto imbuti cum fuerint, et stomaco jam roboris paulum ac firmitatis accesserit, tunc historicos, poetas ceteros ut duriusculos cibos tuto dari posse existimat, sicque in his quatuor illa grammaticorum officia explicat accuratissime. Et cum omnis vis loquendi in duas distributa sit partes Dialecticam et Rhetoricam, priorem illam disserendi rationem et scientiam amplectendam censet ; reliquarum omnium quasi interpretem et ducem, atque in ea diligentissime exerat adolescentes, nec captiosis interrogatiunculis ac fallacibus tortuosisque conclusiunculis, quibus tantum hodie student, assuefacit, antequam rem definire, genera dispertire, sequentia adjungere, perfecta concludere didicerint. » (Sassuolo da Prato.)

1. « Hanc enim nosti veterem fuisse consuetudinem oratoris instituendi, qua cum essent domi perbelle assuefacti, ad dicendum paratiores ac promptiores in forum, in curiam, in concionem prodirent. » (Sassuolo da Prato.)

2. « Unde ante neminem exire patitur quam eorum omnem philoso-

C'est ainsi que la grande différence qui sépare l'école de Guarino de l'école de Vittorino est que Guarino faisait surtout des hommes de lettres, tandis que Vittorino fait des hommes tout court. Guarino apprenait à bien dire, Vittorino veut apprendre à bien vivre ; Guarino dirigeait ses disciples vers l'éloquence, Vittorino les achemine dans la direction où leur propre nature semble les appeler. Dès qu'un enfant lui est confié, il l'étudie et cherche à démêler ses facultés maîtresses, car, selon lui, « nous ne sommes pas tous bons à toute chose ; mais les âmes ressemblent aux terrains, dont les uns s'accommodent mieux aux pâturages et aux bestiaux, les autres au froment et à la vigne, et il n'y a point de terrain absolument improductif[1] ». Ses élèves seront ce qu'ils voudront, ce qu'ils pourront : des princes, comme les Gonzague et les Montefeltro, des condottières, comme Giberto da Correggio ; des prélats, comme Sassuolo da Prato ; des pédagogues, comme Ognibene da Lonigo ; des humanistes, comme Gregorio Correr[2] ; ils ne seront pas nécessairement, *a priori*, des humanistes ; ils seront surtout de braves gens.

On remarque chez tous, au-dessus des différences de condition et de destinée, une tendance commune, parfaitement marquée, vers le bien. Federigo di Montefeltro est le seul capitaine du siècle dont l'épée n'ait jamais trahi. Sassuolo da Prato est un esprit charmant de sérieux et de fraîcheur. Gregorio Correr va jusqu'à abandonner ses études profanes pour se tourner complètement à Dieu. Et, pour les animer de la sorte,

phiam diligentissime pertractarint, sicque a se dimissos facit, affirmans illos, cuicumque se arti et disciplinis dederint, vel medicinæ, vel juri civili, vel theologiæ, quidquid de illis et quantum voluerint facile consecuturos. » (Sassuolo da Prato.)

1. « E paragonava gl'ingegni alle terre di cui l'una meglio acconcia ai pascoli ed al bestiame ; l'altre alle vite e al frumento ; nessuna però nel suo genere infruttuosa. » (Francesco Prendilacqua, traduit par Brambilla, p. 42.)

2. « Uscirono della scuola di Vittorino uomini degnissimi, così della vita come delle lettere. Fuvi cardinali, vescovi e arcivescovi ; e così signori temporali e gentiluomini della età sua. » (Vespasiano, 498.)

Vittorino ne disposait d'autres ressources que de la tendresse d'une âme fervente et d'un cœur joyeux.

Aimant tout le monde, il lui était facile de se faire aimer de chacun. Persuadé, selon Sassuolo da Prato, « que le genre humain était sa famille et qu'il était né pour devenir le père commun de tous[1] », il ne s'était point marié, assurant qu'il avait assez de fils, « puisque tous ses élèves étaient ses fils[2] », et ces fils le vénéraient d'un tel culte que leurs vrais parents les estimaient perdus. Contre eux, il n'employait cependant point de verges ou il ne les employait que bien rarement, et encore, dans ces cas extrêmes, l'honnêteté lui défendait de jamais trousser personne. Ses récompenses, comme ses punitions, s'adressaient à la conscience. Le coupable devait demeurer agenouillé au milieu de l'école; et à celui qui s'était bien comporté, Vittorino donnait quelque livre orné d'une petite dédicace de sa main. La *Laurentienne* de Florence garde un pareil ouvrage. Il porte cette inscription : *Hunc librum Sassuolo pratensi, et discipulo, et filio, dono dedi, cum a me discederet, ut esset monumentum amoris nostri. Ego Victorinus Feltrensis manu propria scripsi et donum obtuli.*

Ainsi faite l'école de Vittorino, qui s'efforce de produire des hommes normalement et harmonieusement développés, sains, complets et parfaits, est le type de l'école de la Renaissance en même temps qu'elle est le premier exemple d'Institut d'éducation contemporain.

Par la série complète de ses branches d'activité, par ses disciplines de joie et les heureux tempéraments que l'étude apporte au jeu et le jeu à l'étude, par le respect qu'elle professe de chaque individualité particulière, en même temps que par la communauté d'un ensei-

1. « Universum genus humanum suam esse familiam seque communem natum parentem omnibus. » (Sassuolo da Prato.)

2. « Interrogatus ab amicis, cur filios non procrearet, respondit, quia multos domi habeo, coetum adolescentium ostendens. » (Bartolommeo Platina, p. 26.)

gnement en quelque sorte gratuit et public, elle inaugure, en dehors du cloître et de la cour, un système pédagogique inédit. Ainsi que le désirait Platon, l'homme libre est éduqué librement.

Vittorino put la concevoir et la réaliser, parce qu'il n'était pas humaniste. Cet homme, qui arriva à se créer physiquement et moralement, grâce à une lutte tenace contre sa propre nature, et qui voyait sans doute, dans cette victoire remportée sur lui-même, la meilleure des conquêtes, voulut bien entretenir des rapports excellents avec la plupart des érudits de son temps ; il n'épousa jamais leurs manies[1].

Il n'écrivit rien, disant que les anciens avaient bien assez écrit. Il méprisa l'éloquence, car « de son vivant, dit Prendilacqua, il détesta toute pompe, tout ornement, toute montre de parole ; et quoique assez éloquent et habile à discourir, il ne voulut jamais apparaître orateur, aimant mieux la pureté de la vie que l'ambition et la faveur du peuple[2] ». Il ne fut qu'une chose : maître d'école. Il le fut essentiellement et parfaitement, et cela parce qu'il avait lu Platon, Plutarque, Quintilien dans le texte et qu'il avait fréquenté l'école de Guarino. S'il s'était abstenu de cette discipline, il n'aurait été qu'un grammairien de collège et qu'un pédagogue de cour, comme le moyen âge en présente de si nombreux exemples; du même coup s'il n'avait été que fidèle à cette nouvelle discipline et que les mathématiques ne l'eussent pas arraché à la tyrannie du beau style, il aurait échoué dans le traité de morale et dans le discours fleuri. C'est parce qu'il pratiqua l'antiquité, mais qu'il ne tomba pas dans l'humanisme, qu'il vit

1. Il aime Dante, Pétrarque, les peintres contemporains « ita perfecti atque expoliti in fingendo, pingendo... ut cum veteribus contendere posse videantur. »

2. « Il quale in suo vivente aborrì per guisa da ogni pompositá, da ogni adornezza e da ogni sfoggio del favellare, che, sebbene assai fosse eloquente ed abile a sermonare, non mai volle apparir oratore, amando la nettezza del vivere più che l'ambizione ed il favore di popolo. » (Francesco Prendilacqua, trad. par Brambilla, p 25.)

clair, qu'il vit juste et qu'il lui fut permis de réformer l'éducation.

Et l'antiquité, ainsi comprise, va réformer la vie.

III

Car, grâce au ciel, il n'y avait pas que des humanistes dans l'Italie du Quattrocento. Les humanistes étaient même l'exception.

Il y avait des fils de famille, des gens de loisir, des gens de condition, des bourgeois, des marchands, des maîtres de médecine, des politiciens, des princes, des capitaines, des prélats, des artistes. Et ceux-là avaient autre chose en tête que de plagier Sénèque et que d'imiter Cicéron. Ils avaient à gouverner l'Etat, à vendre leur drap, à conseiller la république, à livrer des batailles, à créer des chefs-d'œuvre, à inventer des machines, à courtiser les femmes, à se divertir : ils avaient à vivre. La vie les ayant préservés de la tirade, ils grandirent loin de l'éloquence ; en même temps ils grandirent près de l'antiquité qui, imposée par l'humanisme, constitue désormais une règle intellectuelle dont il serait malséant de s'abstenir.

Aujourd'hui, personne ne saurait paraître honnête homme, alors qu'il ne possède pas ses auteurs. « Il y a autant de différence, dit le marchand Parenti, entre un homme qui sait les lettres et un qui les ignore, qu'entre un homme vrai et un homme peint[1]. » « Les lettres, ajoute Landino, apportent autant à l'homme que l'eau aux lupins[2]. » « Tout gentilhomme qu'on soit de sang, dit Alberti, sans les lettres on passera toujours pour rustique[3]. »

1. « E tanto differenzia si faceva tra uno che sapesse lettere e uno che non le sapesse, quanto è da un uomo dipinto a un vero. » (ALESSANDRA MACINGHI, *Lettere*, p. 242.)
2. LANDINO, *In Horatii libros interpretationes*. Florence, 1482, p. XCV.
3. « Per gentiluomo che sia di sangue, senza lettere non sarà mai se non rustico reputato. » (ALBERTI, *Opera volg.*, II, p. 101.)

Et le même Alberti reconnaît, parmi les objets de première nécessité d'une villa, parmi ceux « qui servent aux besoins, » non seulement les habits, les armes et les chevaux, mais les livres.

S'il est permis de ne point imiter les chefs-d'œuvre antiques, il est pareillement défendu de les ignorer. L'usage veut qu'on en garnisse sa maison, qu'on les emporte dans sa corbeille de noces, qu'on les épelle dès qu'on sait l'alphabet; aux heures de vacances que procure toute existence bien ordonnée, on les lit à haute voix, à table, pendant les veillées; on les cite. Sacchetti nous montre déjà le citoyen Coppo di Borghese, qui, un samedi soir, après l'*Ave Maria*, pour se récréer, se plonge dans Tite-Live[1]. Le pape Pie II et le condottière Federigo d'Urbino, alors qu'ils font route ensemble, escortés de leurs troupes, disputent de compagnie des armements des anciens, de ce que les poètes Homère et Virgile en ont dit, des origines et des vicissitudes de la guerre de Troie[2]. « Je rappelle, écrit le banquier Filippo Rinuccini dans ses *Souvenirs*, comment aujourd'hui, ce 14 de mai 1503, j'ai promis à Andrea notre frère, de lui donner une paire de chausses neuves, s'il me lisait chaque matin et aussi le soir, à table, quelque leçon en latin et en vers, et au bout de deux mois, j'ai à lui donner lesdites chausses et c'est ainsi que j'ai conclu avec lui[3]. » Voilà de nobles passe-temps, d'aimables

1. Sacchetti, nov. LXVI.

2. L'épisode est raconté dans une des plus jolies pages de Pie II : « Oblectatus est Pontifex splendore armorum et equorum ac militum ornatu; nam quid pulchrius castrorum acie ordinata? Fulgebat sol in clipeis, et galearum cristarumque facies mirabilem reddebat splendorem; quot fuerunt armorum turmæ, tot quasi silvæ lancearum apparuerunt. Juventus huc atque illuc correre, equos in gyrum flectere, enses vibrare, hastas circumferre, dimicationis speciem ostentare. Federicus qui multa legisset, interrogare Pontificem, an prisci duces æque ac nostri temporis armati fuissent. Pontifex et in Homero et in Virgilio genus omne armorum inveniri descriptum dicere, etc... » (Æneas-Sylvius, *Comm.*, p. 248.)

3. « Ricordo come oggi questo di 14 di Maggio 1503, io promessi a Andrea nostro fratello di dargli un paio di mie calze nuove se lui leggeva ogni mattina e così la sera a tavola qualche lezione in latino in versi, e in capo a due mesi gli ho a dare dette calze, e così rimasi con lui. » (Filippo Rinuccini, *Ricordi Storici*. Florence, 1840, p. 256.)

divertissements, des distractions honnêtes : au demeurant ce ne sont que des distractions. Pour la grande masse de la société italienne, l'antiquité n'est pas le travail, la vie, l'impeccable modèle littéraire qu'il faut égaler par ses phrases, mais un ornement et une grâce. Elle est ce qu'elle devrait toujours être au fond et ce qu'elle restera à l'avenir, une excellente gymnastique de l'esprit en même temps qu'une pure école d'humanité. Alors, comprise de cette façon, soulagée du rôle académique et de la fonction professionnelle, laissée à sa mission et envisagée à sa hauteur, elle accomplit son rôle bienfaisant.

Elle nettoie l'esprit et le frotte de lumière. Elle agrandit l'horizon humain d'exemples, de modèles et de leçons. Elle meuble l'intellect de notions justes et inaltérables. Elle octroie à une âme calmée, comme pacifiée avec elle-même et réconciliée avec les éléments, je ne sais quelle grâce et quelle mesure, quelle limpidité et quelle santé, quelle sécurité et quelle harmonie. C'est à son flambeau que se sont allumés tant d'intelligences claires, tant d'esprits lucides, tant d'organismes mentaux équilibrés et pondérés, qui mettent une couronne de lumière à ce moment d'histoire et l'acheminent vers une conception de vie supérieure. Car, à de rares exceptions près, ce n'est pas dans les rangs des humanistes qu'il faut rechercher les initiateurs de l'avenir; c'est chez ces hommes qui, ayant reconnu derrière la lettre qui tue l'esprit qui vivifie, se sont saisis, enrichis et augmentés à la discipline des anciens. Il faut citer l'un d'eux : Æneas-Sylvius Piccolomini, qui devint pape sous le nom de Pie II.

Ce qu'il y a en effet d'intéressant chez Æneas-Sylvius, c'est qu'il est un fruit parfait de l'antiquité en même temps qu'un transfuge de l'humanisme. Humaniste, il aurait pu l'être, et il ne s'en fallut de rien qu'il ne le devînt. Si le cardinal Domenico da Capranica, se rendant au concile de Bâle, n'avait pas arraché à ses

études et à ses folies cet étudiant de dix-huit ans, gueux, latiniste et adroit, il est probable qu'Æneas-Sylvius aurait fourni la carrière d'un de ses compagnons d'université et de plaisir, celle de Marrasio, par exemple, ou celle de Beccadelli. Mais Domenico da Capranica, ayant passé par Sienne, le remarqua, le prit avec lui et l'emmena à Bâle ; ce fut le bonheur d'Æneas. Au concile de Bâle, où l'humanité était réunie et comme tassée, parmi les débris de chaque discipline, les représentants de chaque opinion, les députations de chaque contrée, et l'Espagne, et la France, et l'Allemagne, et l'Italie, et l'Université, et la Scolastique, et le droit canon, et l'érudition, et l'humanisme ; devant tout ce monde en contact et en conflit, les ambitions en jeu, les passions à nu, les muscles à découvert, Æneas-Sylvius regarda, écouta, vécut, comprit et fut sauvé.

Sans doute qu'il a laissé une œuvre d'humaniste considérable, des traités, des dialogues, des histoires, des lettres, des géographies, des commentaires, un roman ; et qu'il croit aux préjugés des humanistes ; et qu'il partage leurs manies : ce n'est pas un humaniste ou du moins c'est un humaniste et cent autres choses avec, en dehors ou au-dessus de la confrérie qui ne le reconnaît pas pour un des siens, dont il peut reprendre l'œuvre[1], et dont il ne porte point le sceau. C'est un amateur, un dilettante, un étranger, chez qui l'autorité des anciens est corrigée par l'expérience professionnelle ; la leçon des livres complétée par le commerce des hommes ; et la discipline antique heureusement contre-balancée par la vie la plus accidentée, la plus intense et la plus riche qui fut jamais.

C'est en effet un joli roman d'aventures, semblable à quelque conte du siècle dernier, que l'existence de ce garçon souple, désinvolte, rapide, agile, débrouillard

1. Beaucoup des ouvrages d'Æneas-Sylvius ne sont que des *rifacimenti* des œuvres d'humanistes ; ainsi des *Décades* de Flavio Biondo, de *l'Avarice* de Poggio, du livre sur Alphonse d'Aragon de Beccadelli ; des rhétoriques de Barzizza et de Fieschi.

et gracieux. Poète chanteur de filles, étudiant distingué, valet madré, secrétaire d'évêque, conteur polisson, orateur disert, latiniste aimable, courtier d'amour, abbé d'occasion, il était bon à tout faire, même un pape : il fut pape.

De son enfance à Corsignano, petite ville de la province de Sienne où il naît en 1405 d'un noble ruiné et père de dix-sept autres enfants, jusqu'à sa mort survenue en 1464, à Ancône, devant les galères qui appareillent contre le Turc, que d'accidents, de conjonctures, de hasards, de vicissitudes, de fortunes, de revers, de succès, d'étapes et de métiers ! Toujours en l'air et en marche, mobile et léger comme le bouchon qui surnage, il sert tour à tour le cardinal Domenico da Capranica, l'évêque Nicodemo Scaligero, l'évêque Bartolommeo Visconti, le cardinal Niccolò Albergati ; il passe de la cour d'un anti pape à la cour d'un empereur et de la cour d'un empereur à la cour d'un vrai pontife ; il court le monde, assiste à la diète de Francfort, au congrès d'Arras, au concile de Bâle, au séjour d'Eugène IV à Florence ; il s'en va en Angleterre, passe à Londres, traverse l'Ecosse, échoue en Norwège, visite les Pays-Bas, réside en Bohème, séjourne en Savoie, demeure en Allemagne. Il change d'avis comme de climat : pactisant pour le concile de Bâle, lorsque le concile de Bâle triomphe ; réfugié chez l'empereur qui observe la neutralité, lorque le concile de Bâle est ébranlé ; rangé du côté de la papauté, lorsque le concile de Bâle est battu. Et il change d'humeur comme d'avis : d'abord ardent, téméraire, coureur de filles, voluptueux, malicieux, écrivant en latin une comédie obscène, *Cynthia*, écrivant en latin un roman érotique, *Euryale* ; puis, ayant vu que sa fortune est du côté des ordres, prenant les ordres, se résignant à la continence qu'il redoutait, — *timeo continentiam*, disait-il, — se ployant aux nécessités nouvelles, et alors grave, digne, repenti, confit, onctueux et dévot.

Il se frotte aux hommes, se mêle au monde, se désille les yeux, prévoit les événements, tourne sa voile au vent, et, ne pouvant vivre comme il veut, pense qu'il faut vivre comme on peut. Constantinople est prise par les Turcs; aussitôt il fait de ce désastre son affaire. Ecrivant et pérorant, il exploite à son profit la piété de la chrétienté, de telle sorte que les larmes qu'il arrache et que les ducats qu'il ramasse sont moins de gages de fidélité donnés à la sainte cause que des succès personnels qu'il remporte, et que combattre l'infidèle, c'est avant tout servir Æneas.

Il est excessivement intelligent et entreprenant. Il a essuyé deux tempêtes. Il a fait un pèlerinage à pieds nus. Il s'est travesti en marchand. Il a causé en Ecosse avec des femmes qui teillaient le chanvre. Il a eu à Strasbourg un enfant d'une Anglaise. Il a connu les hommes les plus divers depuis son maître de jurisprudence, Marianno Sozzini, calligraphe, géomètre, astronome, médecin, qui sait danser, chanter, jouer à la paume, rimer des vers, toucher des instruments, jusqu'au chancelier Gaspard Schlick dont il émeut la sensualité allemande par ses récits piquants d'Italien voluptueux. Il a fréquenté tous les rois, tous les papes, tous les potentats, tous les prélats, tous les dignitaires de son temps, Félix V et Eugène IV, Nicolas V, Frédéric III, Amédée VIII, Charles VII. Philippe de Bourgogne, Henri d'Angleterre. Il a traversé tous les milieux. Il a couché dans le lit et bu dans le verre des courtisans de l'empereur d'Allemagne, qui se servent d'écuelles de bois et s'essuient à un linge poisseux, et il s'est assis sur des chaises curules. Il a intrigué, manigancé, divisé, réuni, gardé un pied partout, et il est toujours retombé sur ses pieds. Il a servi de trait d'union entre l'Allemagne et l'Italie. Il a assisté à toutes les Diètes et à tous les Congrès, opéré des diversions, aplani des difficultés, assoupi des jalousies; il s'est faufilé, interposé et imposé à la suite d'ambas-

sades, de commissions, de compromissions, de relations, de messages, d'affaires d'Etat et de tas d'affaires. Tellement qu'à la mort de Calliste, à la suite d'un conclave laborieux, dont les épisodes se déroulent dans les latrines, on l'élit pape.

Lorsqu'on a vu tant de choses et tant de gens, on n'est point un humaniste. L'humaniste, qui vit dans la paix de son jardin pour la seule contemplation de la vérité, craint ce remue-ménage et ce « tumulte des choses ». Du même coup, pour réussir par le temps qui court, on doit être un dévot de l'antiquité. Et de fait, si Æneas-Sylvius n'avait point connu l'antiquité, il n'aurait point fourni cette carrière. C'est parce qu'à Sienne il se montrait latiniste élégant et qu'il couronnait de roses antiques les filles de joie, que le cardinal Capranica l'a pris dans son escorte et emmené à Bâle; c'est parce qu'au concile de Bâle il prononçait des harangues fleuries, faisant contraste avec la logique froide des docteurs de Sorbonne et les arguments hérissés de syllogismes des canonistes espagnols, que le concile de Bâle l'a remarqué et chargé d'ambassades; et peut-être qu'il n'aurait jamais obtenu aucune paroisse de Sartirana, s'il n'avait pas dans ce but servi le duc Sigismond d'une lettre latine à sa maîtresse.

Æneas-Sylvius est nourri, gorgé, imbu de l'antiquité qu'il a étudiée du premier jour au dernier. Démosthènes, Virgile et Cicéron demeurent ses maîtres aussi bien que les événements d'une existence éparpillée aux quatre vents de l'air. Ces hommes « se sont faits eux-mêmes ». Fouetté par leur exemple, Æneas-Sylvius rêve leur destinée. Au concile de Bâle, comme il travaillait tard à la chandelle, son collègue Pier di Noceto lui demandait doucement : « Æneas, pourquoi te tourmenter de la sorte? Le bonheur prend soin des illettrés comme des lettrés. » Il ne le croyait pas. L'antiquité l'a décrotté. Elle lui a donné sa grâce, son ouverture, sa facilité, sa séduction de jeunesse et de printemps. On aime cet

adolescent, qui sait si bien dire et qui met du sel et de la poésie jusque dans l'obscénité, et on aime ce pape virgilien qui, ne pouvant plus s'appeler *Æneas*, veut s'appeler *Pius*, qui soigne le latin de ses encycliques et de ses bulles, qui se console de l'insuccès de sa croisade par le succès de ses harangues, qui s'asseoit sur l'herbe nouvelle du mois d'avril, qui expédie les affaires pontificales sous les châtaigniers d'une sommité de montagne et qui cause, étendu au bord de l'eau, avec les paysans et les paysannes venus le révérer.

Et comme l'antiquité l'a rendu attrayant et facile, elle l'a aidé à voir, à juger, à saisir, à comprendre. Elle l'a muni d'un sens juste, rapide et fin. Elle l'a doté d'un étalon de diamant où mesurer et réduire les faces mobiles de l'univers. Elle a dirigé son attention vers une quantité de domaines nouveaux. Elle a agrandi, élargi son horizon naturel. Au fond, Æneas-Sylvius vit à la fois deux vies; il vit la vie ancienne et il vit la vie présente. Son existence mentale est en quelque sorte doublée, puisque les expériences qu'ont amassées les temps s'ajoutent pour lui aux nouvelles expériences qui s'élaborent. Pour lui, l'humanité, enrichie de dix siècles d'histoire, se compose d'autant de vivants que de morts. Echappant à son temps grâce aux livres, les livres lui donnent le recul nécessaire pour qu'il attribue sa véritable proportion à l'âge contemporain et pour qu'il ne souffre pas trop de ses événements; échappant aux livres grâce à sa vie, il ne se laissa point accabler, ni confisquer par le papier noirci. « Cupide de tout voir, » selon son expression, il se montre aussi curieux des montagnes, des fleuves, des femmes, des armées, des politiques, des rochers, du vin, des mœurs locales et des topographies pittoresques que des ruines, des médailles et des manuscrits. Et s'il a à parler d'un cheval, il consulte aussi bien le livre de Solon que l'avis d'un maquignon. Deux civilisations se corroborent, se complètent, se parfont dans son esprit, de telle sorte qu'il

peut écrire indifféremment en une langue morte le détail du moment vivant, et raconter en latin l'histoire du Congrès de Bâle où il a assisté, l'histoire de la Bohême qu'il a habitée, l'histoire de l'empereur Frédéric qu'il a connu, la géographie de l'Europe qu'il a traversée.

C'est ainsi que, par son équilibre mental, par sa clarté sagace et limpide, par sa curiosité finement éveillée et dirigée partout, par son idonéité à tous les rôles, à tous les métiers et à tous les arts, Æneas-Sylvius, sain, normal, complet, multiforme et séduisant, fut un des hommes-type de la Renaissance, parce qu'il fut un des élèves-type de l'antiquité.

CHAPITRE VI

L'ESPRIT CRITIQUE

I. Les origines de l'esprit critique. — Dévotion de l'humanisme à l'antiquité. — Les humanistes ont soustrait l'antiquité à l'empire de l'Eglise et changé le régime de l'intelligence. — Leur besogne critique.
II. Flavio Biondo. — Son œuvre. — Sa méthode. — Son exemple.
III. Lorenzo Valla. — Son caractère. — Son opuscule sur Cicéron et Quintilien. — Son *De professione religiosorum*. — Son *De Voluptate*.
IV. Lorenzo Valla. — Son œuvre utile. — Les *Elégances*. — Les *Disputationes dialecticæ*. — Les *Adnotationes ad novum Testamentum*. — Le *De Donatione Constantini*.
V. Lorenzo Valla, anneau du vieux monde et du nouveau.

I

Les humanistes ont donc ouvert une école nouvelle : celle de l'antiquité.

Par là même, ils ont opéré une révolution considérable dans l'histoire des idées, puisqu'ils ont opposé à la discipline séculaire de la scolastique, qui régissait les intelligences depuis des âges, une autre discipline intellectuelle. Aussi bien est-ce d'eux, en somme, qu'on peut dater l'avènement de l'esprit critique et les débuts du principe du libre examen.

Encore qu'il convienne ici de ne rien exagérer. On aurait tort de saluer en ces esprits, autant paresseux que loquaces, des novateurs conscients, révolutionnaires indépendants et hardis, affranchis du coup des vestiges du lourd passé, et en attitude de guerre ouverte avec la tradition. La vérité est que le moyen âge persiste en eux avec une ténacité singulière ; qu'ils en sont encombrés et surchargés ; que Manetti croit aux songes ; que Filelfo assure que les diamants chassent les lymphes de l'esprit ; qu'Æneas-Sylvius prétend qu'à

Londres les hommes naissent avec une queue; que Pierre-Candido Decembrio veut guérir la duchesse de Milan avec la vertu miraculeuse de l'histoire de Joseph vendu par ses frères; que Poggio prête foi aux histoires à dormir debout de son copiste.

Et avec les ignorances du moyen âge, les superstitions du moyen âge subsistent : la magie, la nécromancie, l'astrologie surtout, à laquelle les esprits les meilleurs prêtent la foi la plus exacte et à laquelle Pontano consacre, outre de très beaux vers et son commentaire à Ptolémée et son fragment de la *Luna*, les quatorze livres de son *De Rebus cœlestibus*.

Et avec les superstitions du moyen âge, les méthodes du moyen âge continuent. L'interprétation symbolique de l'Ecriture-Sainte passe de l'enseignement des écoles théologiques d'Italie dans la doctrine des nouveaux lettrés, qui ne voient dans la poésie profane de la Grèce et de Rome qu'autant d'allégories cachant la vérité divine. Selon Pétrarque, « l'affaire du poète est de revêtir la vérité d'un beau voile, afin qu'elle demeure close au vulgaire ignorant, mais non au lecteur savant et éclairé qui, s'il éprouve quelque peine à la démêler, sera d'autant plus heureux lorsqu'il l'aura reconnue[1] ». Boccace tient pour fous ceux qui n'admettent pas qu'un sens profond se cache sous les fables antiques. Leonardo Bruni excuse l'érotisme de celles-ci par leur sens exclusivement fictif. Francesco Filelfo enseigne à Ciriaco d'Ancona la secrète signification chrétienne de l'*Enéide*, Guarino Guarini la dévoile à ses étudiants de l'Université de Ferrare, et Christoforo Landino la découvrira aux platoniciens de Florence.

Les formules en cours sont celles du moyen âge; les grammaires en cours sont celles du moyen âge; les procédés de mnémotechnie en cours sont ceux du

1. « Poetæ studium est veritatem rerum pulchris velaminibus adornare, ut vulgum insulsum lateat, ingeniosis autem studiosisque lectoribus, et quæsitu difficilior et dulcior sit intentu. » (*Opera*, p. 1205.)

moyen âge. Et il reste encore du moyen âge l'habitude de la plus entière soumission.

Au fond, changeant d'école, les humanistes n'ont fait que changer de maître. Leur pensée demeure en tutelle. Leur raison garde des béquilles. Ce n'est pas du jour au lendemain que l'esprit peut devenir adulte et se risquer à marcher seul. Les Anciens ont remplacé les Pères de l'Eglise; le laurier du poète a supplanté le bonnet du docteur; Cicéron a détrôné saint Thomas; mais c'est tout. Ici comme là, même abdication de sa propre pensée, même défiance de sa propre autorité et même prosternation devant une idole qui seule s'est modifiée.

L'antiquité souveraine représente la loi et les prophètes. Qui la trahit est un renégat et qui la méconnaît est un impie. Son infaillibilité est sanctionnée par mille trompettes sonores. Giovanni Corvini étant malheureux en ménage, Maffeo Vegio le console par l'exemple de l'antiquité : « Parcours les historiens, parcours les vieux poètes, qu'est-ce qu'ils disent, si ce n'est les crimes patents des femmes mariées[1] ? » Æneas-Sylvius, ayant eu à Strasbourg son enfant d'une Anglaise, se justifie auprès de son père par l'exemple de l'antiquité : « Si c'est un crime, il est antique, et je ne sais point qui en est exempt[2]. » Flavio Biondo légitime l'Eglise romaine en la faisant descendre du régime antique « C'est pourquoi nous pouvons dire sans injure que l'Eglise romaine d'aujourd'hui est semblable à la république romaine d'autrefois[3]. » L'antiquité autorise l'erreur, comme elle exalte le mal et absout le péché. « Je croirais volontiers, dit Manetti, que ces songes des femmes enceintes sont véridiques, surtout dans l'accouchement

1. « Percurre historicos, veteres pecurre poetas :
Quid nisi nuptarum crimina aperta sonant ?

2. « Antiquum et vetus est hoc delictum nec scio quis careat. » (*Opera*, p. 511.)

3. « Non itaque injuria dixisse videmur, romanæ olim reipublicæ similem esse ecclesiasticam rem romanam. » (*Opera*, p. 117.)

d'enfants illustres. En effet, soit pour Denys-tyran de Sicile, soit pour Maro, le plus excellent de nos poètes et pour quelques autres encore, il est patent qu'il a été écrit par d'excellents auteurs que leurs mères, dans leur sommeil, ont vu des choses remarquables [1]. » Beccadelli n'est point coupable d'avoir composé un livre obscène glorifiant l'amour grec, puisque Catulle, Tibulle, Properce, Juvénal, Martial, et même Virgile, en avaient fait autant; « et les vers de Sapho, ajoute Beccadelli, sont tellement impudiques, tellement frénétiques, et d'ailleurs tellement élégants, qu'ils excitent le désir de quiconque les a lus, même de Nestor, même de Priam. » Filelfo, dans son oraison funèbre de Francesco Sforza, cite, en faveur de l'immortalité de l'âme, une page et demie de philosophes anciens et arabes; il ajoute : « En outre, nous avons l'Ancien et le Nouveau Testament [2]. » Pontano, dans son traité du *De Magnificentia*, prêche l'oubli des injures, en se réclamant non du *Sermon sur la Montagne*, mais de l'exemple de Minutius : « C'est le devoir du Magnanime d'oublier les injures, ce que Minutius nous enseigne lorsqu'il salue Fabius Maximus le père. » Leone-Battista Alberti défend la même morale sur l'autorité d'Antisthène, de Thémistocle, d'Aristote [3]; et pour lui, si la terre retourne à la terre, c'est qu'Epicure le prétendait, et si l'esprit retourne à l'esprit, c'est qu'Héraclite l'a assuré [4].

L'antiquité, qu'un moine de Venise, Francesco Colonna,

1. « Hæc et hujusmodi egregia prægnantium mulierum somnia, in præcipuis præsertim liberorum partibus, vera esse vel facile crediderim. Nam et de Dyonisio Siciliæ tyranno, et de Marone nostro poetarum omnium præstantissimo, et de nonnullis denique aliis præstantibus viris, prægnantes eorum matres per quietem egregia quædam vidisse ab optimis auctoribus scriptum esse constat. »

2. *Orationes Francesci Philelphi cum quibusdam aliis ejusdem operibus*. Paris, 1515.

3. « Ad Antistene filosofo parea niuna disciplina migliore in vita che disimparare il ricordarsi delle offese. Aristotele negava essere opera d'animo grande e forte refricarsi a mente massime qualche dispiacere... » (*Op.* volg., I, p. 53.) — (Cf. *Della Famiglia*, liv. IV.)

4. « Che la terra (come diceva Epicarmo) ritorni alla terra, e lo spirito voli suso a miglior sedia... come affermava Eraclito... » (*Op. volg.*, III, p. 227.)

appelle dans son si curieux livre du *Songe de Polyphile* « la sainte antiquité », est plus qu'une discipline : c'est un culte. Ses serviteurs ressemblent à des officiants. Selon la légende, Marsile Ficin allume une lumière devant l'image de Platon. Pomponio Leto attribue à certains beaux termes latins qu'il répète une sorte de puissance magique[1]. Et Ciriaco d'Ancona adresse à Mercure une véritable prière : « Mercure, père bienfaisant des arts, de l'esprit, de l'intelligence et de l'éloquence, qui réchauffas de ta très sainte divinité notre âme et notre courage, qui assuras sur mer et sur terre notre joyeux voyage à travers le Latium, l'Illyrie, la Grèce, l'Asie et l'Egypte, protège encore maintenant, ô noble génie, notre esprit, notre intelligence et notre éloquence[2]... »

Ceci posé, il reste qu'ayant soustrait l'antiquité à l'Eglise, les humanistes ont accompli, sans s'en douter d'ailleurs, un véritable bouleversement de l'ordre intellectuel existant. Car soustraire l'antiquité à l'Eglise, cela ne signifie pas seulement restituer à l'antiquité, au lieu d'une place en sous-ordre, une place de premier rang, la faire maîtresse de servante qu'elle était, l'arracher à la leçon dogmatique et la rendre à sa pureté originelle, cela signifie, cela signifiera surtout, soustraire la vérité à la tyrannie quelle qu'elle soit, et oser la proclamer pour elle-même; désormais, on ne se demandera plus si une vérité est morale, canonique, orthodoxe, on se demandera tout simplement si elle est vraie, et Luther et Galilée sont contenus en germe dans l'exemple de ces premiers érudits laïques.

Il reste encore qu'ayant opposé à la scolastique l'anti-

1. « Amore vetustatis antiquorum præclara nomina repetebat, quasi quædam calcaria quæ nostram juventutem æmulatione ad virtutem incitarent. »

2. « Artium mentis ingenii facundiæque pater alme Mercuri, viarum itinerumque optime dux, qui tuo S. S. numine nostram jamdiu mentem animumque fovisti, quique nostrum jucundissimum iter undique per Latium, Illiriam, Græciam, Asiam et Egyptum terra marique tutum abileque fecisti, ita nunc, inclyte geni, nunc et nostrum omic. proximum ingenio menti facundiæque opitulare nostræ... »

quité, les humanistes ont connu une minute de libre choix, où leur raison, dégagée des exemples et des traditions, s'est affirmée dans toute sa plénitude et a choisi d'elle-même entre deux routes. L'avenir vivra de cet éclair d'indépendance. Le principe de la contrainte doctrinaire est ébranlé pour toujours. Aucune autorité ne vaudra plus, puisque l'autorité la mieux enracinée, la plus étroite et la plus séculaire a pu être remplacée par une autre ; et au siècle suivant, il naîtra des esprits assez audacieux pour ne reconnaître d'autre discipline que l'exercice de la raison soumise au contrôle de l'expérience ; et Guichardin pourra écrire cette phrase : « Ceux-là se trompent beaucoup qui allèguent toujours les Romains. Il faudrait avoir une cité conditionnée comme était la leur, et alors seulement on pourrait se gouverner sur cet exemple[1]. »

Mais il y a plus. Au fond, toute l'œuvre des humanistes, et j'entends leur œuvre utile, celle-là même qu'ils jugeaient subalterne, d'épurer l'antiquité, de l'expurger des parasites, de la rendre à son sens, est une œuvre critique.

La critique des textes est de la critique après tout, et si, de toutes, elle est la plus humble, c'est qu'elle sert à toutes de fondement. S'il est vrai que les humanistes n'ont guère vu plus loin que les mots, corrigeant des erreurs de mots, établissant des règles de mots, comblant des lacunes de mots ; et s'il est vrai, encore, qu'ils ne semblent pas avoir possédé une pleine conscience de leur office ni des résultats inattendus qui y étaient intimement impliqués, toujours est-il que, par leurs puérilités et leurs façons « d'attraper les mouches »,

1. « Quanto s'ingannano coloro che a ogni parola allegano i Romani ! Bisognerebbe avere una città condizionata come era la loro, e poi governarsi secondo quello esempio. » — Un membre de la famille Pic de la Mirandole écrit pareillement à Bembo, à la date du 19 septembre 1512 : « Je m'étonne qu'à notre époque on veuille tellement s'attacher aux antiques. Pourtant les génies ne manquent pas. Pourquoi ne développent-ils pas leurs facultés mentales selon l'esprit des temps nouveaux ? »

ils ont mis l'esprit humain sur une voie nouvelle et, si ce n'est proclamé un principe, du moins fourni un instrument. A la question de la correction d'un texte, s'ajoute naturellement celle de son interprétation, et Coluccio Salutati est le précurseur d'Erasme.

On a vu combien les textes qui avaient traversé le moyen âge arrivaient souillés et encombrés. « Il n'y a pas de femme si sotte et si grossière, mande Poggio à Niccoli, qui ne les eût écrits plus correctement[1]. » Les passages grecs manquent : *Græcum est, non legitur.* Les diphthongues sont supprimées. Les copistes, incapables de comprendre ou ne cherchant pas même à comprendre, confondent, sans lire, les termes qui se ressemblent *mortem* et *matrem* ou *juvenis* et *veniens;* introduisent les gloses marginales dans le texte ou morcèlent le texte en gloses marginales[2]. A leur œuvre mercenaire ou mécanique, succède l'œuvre intelligente et diligente d'esprits cultivés et sagaces. « Tu sais qu'en pareille affaire je suis assez sagace[3] ! » ajoutait Poggio dans sa lettre à Niccoli.

Deux méthodes se font jour, l'une diplomatique, qui reproduit le manuscrit tellement quellement, l'autre en quelque sorte de divination, qui supplée, s'ingénie et recherche. L'une comme l'autre exigent des qualités de patience, de minutie, d'attention; la seconde demande en plus du jugement. Aurispa émende Tibulle; Poggio émende Cicéron; Guarino émende Pline le Jeune; Perotti émende Martial; Tite-Live est confié à Bruni, à Fazio, à Valla; Plaute, dont les comédies, parvenues au cardinal Orsini, offrent l'hiéroglyphie d'un dialogue non coupé, sans alinéa, sans le nom des personnages, excite la curiosité de chacun. Sans doute qu'il ne faut pas demander à ces premiers correcteurs

1. « Philippicas Ciceronis emendavi cum hoc antiquo codice, qui ita pueriliter scriptus est, ita mendose, ut in iis quæ scripsi, non conjectura opus fuerit, sed divinatione. Nulla est femella tam rudis, tam insulsa, quæ non emendatius scripsisset. » (POGGIO. *Epist.*, III, 17.)
2. Remigio Sabbadini, *La Scuola e gli Studi di Guarino Guarini. op. c.*
3. « Sed scis in talibus me esse satis sagacem. » (POGGIO, *Ib.*)

ni un scrupule trop minutieux, ni la perfection d'une méthode établie ; ils ne comprennent pas toujours leur devoir, ou, du moins, ils ne le comprennent pas de la façon dont l'avenir l'entendra ; dans leur impatience de rattraper le temps perdu et de posséder une série complète d'œuvres propres, sans tache et sans trou, ils en usent avec une liberté qui fait sourire. Tommaso Seneca ajoute simplement à Tibulle, poussé, dit-il, « comme par une divine inspiration[1] ; » Poggio remplit à sa fantaisie les lacunes d'Asconius Pedanus ; Guarino, pourtant plus circonspect, ne craint point de gratter César pour y substituer une période de sa propre invention. Cependant, avant de témoigner à ces hommes la sévérité de la philologie contemporaine, il convient de ne pas oublier avec quelles âpres difficultés ils étaient aux prises, qu'ils se trouvèrent les premiers en lutte avec la superstition et l'ignorance, et qu'en définitive, si le Quattrocento demeure l'époque des grands éditeurs, c'est grâce à leurs efforts.

A cette gymnastique salutaire, les humanistes ont acquis de précieuses vertus de scrupule et de diligence ; ils ont fait travailler leur intelligence et leur raison ; ils ont habitué leur esprit à garder une attitude de défiance, à suspendre l'arrêt d'un jugement trop précipité, à ne se rendre que sur de bonnes preuves ; ils ont appris à observer, à réfléchir, à confronter, à discuter. Leur fanatisme aveugle se complique d'une parcelle d'escient, qui va s'agrandissant de jour en jour, jusqu'à mordre leur redondance. L'humaniste-poète, l'humaniste-orateur, l'humaniste-génie le cède à l'humaniste-correcteur, archéologue, philologue, qui se développe parallèlement à l'autre et qui le supprimera, après que seront nés au monde des hommes comme Politien, qui, de la même plume, écrit l'ode aux Violettes et les *Miscellanea*.

Si l'esprit critique n'a pas encore proclamé son prin-

1. Edition de Tibulle de Baehrens. Leipzig, 1878, I, p. 579.

cipe, une méthode au moins est inaugurée, et si elle concentre son effort sur l'antiquité et n'apporte aux langues néo-latines aucune contribution comparable aux bases jetées par Dante dans son *De Volgare eloquentia*, elle peut se glorifier d'initiateurs hardis, comme Flavio Biondo et comme Lorenzo Valla.

II

Flavio Biondo, pour ne pas remonter jusqu'à Albertino Mussato, est un précurseur, ouvrier modeste, actif, empressé et laborieux, dans un domaine qui ne rapportait point de gloire.

Employé à la Curie, mais chrétien, et marié, et père de « dix enfants mineurs, » qui l'obligeaient à beaucoup travailler, il semble s'être tenu à l'écart des secrétaires apostoliques humanistes. Il n'en pouvait point fournir la carrière, puisqu'il avait une famille régulière qui lui fermait les portes de la fortune curiale. Il n'en partageait pas non plus le caractère : écrivant mal, ayant besoin, selon le jugement d'Æneas-Sylvius, « d'un correcteur et polisseur[1] », et ne professant point au surplus une soumission trop servile à la tyrannie de l'antiquité. « Il nous plaît de poser dans cette préface, écrit-il au seuil de sa *Roma triumphans*, que nous parlerons de la religion des Romains et des autres Gentils, de telle manière et dans une telle intention qu'ayant montré la saleté, l'impiété et la très grande légèreté de leurs rites, nous rendrons la sainteté de la religion chrétienne plus agréable aux hommes de bonne volonté. » Taillé de la sorte, il était fait pour moins bavarder que les autres.

Avant tout homme de bon sens, il a de bonne heure témoigné son escient dans cette question chère aux

1. « Scripsit historiam opus certe laboriosum et utile, verum expolitore emendatoreque dignum. Procul Blondus ab eloquentia prisca fuit, neque satis diligenter quæ scripsit, examinavit. » (ÆNEAS-SYLVIUS, *Comm.*, p. 310.) — (Cf. CORTESE, *De Hominibus doctis*, p. 389.)

secrétaires de la Curie, de la différence de la langue érudite et de la langue populaire des Romains[1]. Et tandis que Leonardo Bruni voulait absolument apercevoir une différence substantielle entre les deux idiomes, qui auraient gardé chacun leur origine, Flavio Biondo sut établir ou tout au moins reconnaître qu'il ne s'agissait que d'une différence de forme créée par l'éducation et l'art des écrivains. Jamais le peuple, disait Leonardo Bruni, n'aurait su décliner *supellex*, ni distinguer *filiis* de *filiabus*. « Personne, répondit Flavio Biondo, n'est si rustique, si grossier et si hébété de jugement, qu'il ne sache en quelque façon, pourvu qu'il puisse parler, varier, dans son discours, les temps, les cas, les modes et les nombres, selon que le réclament la raison et temps du récit[2]. » Cette constatation de l'origine commune du latin parlé et du latin écrit, et de la régularité grammaticale du latin parlé, est d'un bon esprit.

Le secrétaire apostolique en montre toute l'étendue dans quatre ouvrages principaux qui chacun marque une date. Dans sa *Roma instaurata*, il essaie, à l'aide des textes et des inscriptions, de reconstruire la topographie de la Rome antique d'après l'état de la Rome contemporaine. Dans sa *Roma triumphans*, il décrit les antiquités publiques et privées, les institutions politiques, les institutions religieuses de la Ville éternelle triomphante. Dans son *Italia illustrata*, il décrit dans sa géographie, son histoire, l'origine de ses cités, ses grands hommes d'autrefois, ses grands hommes d'aujourd'hui, chacune des dix régions qui divisent la Péninsule. Enfin, dans ses *Historiarum ab inclinatione romani imperii Decades*, il raconte l'histoire de l'Italie

1. Sur cette dispute qui présente un certain intérêt philologique, V. BRUNI, *Epist.*, VI, 10. — POGGIO, *Quæstio tertia convivalis* (*Opera*, p. 20.) — Filelfo, *Epist.*, IX, 6. — VALLA, *Opera*, p. 330.

2. « Nemo tam rusticus, nemo tam rudis, tamque ingenio hæbes sit, qui modo loqui possit, quin aliqua ex parte tempora, casus, modosque, et numeros noverit dicendo variare, prout narrandæ rei tempus ratioque videbuntur postulare. » (Mignini, *La Epistola di Flavio Biondo de locutione Romana*. Propugnatore, Bologne, 1890, XXIII, 135.)

depuis la chute de l'Empire jusqu'au moment contemporain.

Ces *Décades* représentent l'œuvre maîtresse de Flavio Biondo. Il y travailla toute sa vie, les reprit continuellement, les composa, non d'après l'ordre chronologique, mais par pièces et par morceaux, et n'eut pas le loisir de les terminer. Néanmoins, telles quelles, et en dépit de leur titre emprunté à Tite-Live, elles constituent une étape des sciences historiques.

Depuis la date de la chute de l'Empire, on ne savait rien ou presque rien de l'histoire du monde. C'était un trou, un silence de mille années, que rompaient mal quelques chroniques, fort nombreuses peut-être, mais éparpillées, difficilement accessibles et que personne ne s'était inquiété de coordonner en une œuvre synthétique. Flavio Biondo propose à son industrie précisément cette œuvre synthétique. Et qu'au lieu d'aller directement à l'antiquité splendide, il se soit spontanément tourné vers l'époque de barbarie et de ténèbres, que les humanistes envisageaient comme un arrêt d'humanité ; qu'il ait compris que les faits historiques de l'invasion des Barbares et des croisades avaient pesé d'une lourde masse sur le développement de la civilisation et qu'il n'ait point hésité non plus devant les obstacles innombrables, qui s'opposaient à un dessein de cette envergure, cela témoigne de sa hardiesse. Dans l'exécution même de son œuvre, il dépensa autant d'originalité que dans sa conception.

A l'histoire en cours, telle que la pratiquaient les humanistes, qui représentait, pour employer les paroles de Cicéron, moins « une maîtresse de vie » qu' « une messagère de beauté », toute en façade, composée d'exordes pompeux, de passages brillants et de mouvements oratoires, Flavio Biondo substitue les faits, la recherche des documents, la critique des documents, le travail des matériaux et des sources. Pour recueillir des faits, il s'adresse partout, aux princes, aux humanistes et aux

savants qui sont sur place, à tous ceux qui, par leur position ou leur science, sont désignés à le servir. « Je demande et je supplie, écrit-il à Alphonse d'Aragon, plus dans mon intérêt que dans celui de ta majesté, qu'on recherche tout ce qui subsiste des monuments du royaume d'Espagne et que tu ordonnes qu'on m'en envoie un exemplaire[1]. » « A la vérité, lui répond Francesco Sforza, pour en venir à ce que tu me demandes, à savoir qu'il doit exister certaines chroniques, ou de Milan, ou de Pavie, contenant l'histoire des origines des Visconti et des choses accomplies par eux, nous nous sommes occupés de te les procurer, bien que jusqu'à présent il n'y ait aucune connaissance de l'endroit où elles peuvent se trouver, ni du personnage en possession duquel elles peuvent être[2]. » « Pour exécuter ta volonté, lui répond Francesco Barbaro, j'ai réclamé souvent et avec diligence ces petits commentaires de Brescia; mais on n'a pu encore les avoir. Aussitôt que ce sera possible, je prendrai soin qu'ils te soient envoyés[3]. » « Quant aux histoires que tu demandes, lui répond Lorenzo Valla, le roi n'en a point d'autres que celles qui furent écrites en langue espagnole par un certain roi Alphonse, mais qui traitent d'une matière qui ne fait point défaut aux livres latins écrits[4]. » Mais les *livres latins écrits*, qui auraient suffi à un rhéteur ordinaire, ne sont point pour contenter Biondo. Il lui faut des sources inédites et des docu-

1. « Hinc magis meæ quam tuæ majestatis, cui sum devotissimus causa, peto atque contendo ut omnia quæ habeantur regnorum Hispaniæ monumenta conquiri eorumque exemplum ad me mitti juveas. »

2. « Verum ut ad ea veniamus quæ summo a nobis studio petis, ut chronica scilicet quæ, ut scribis, aut Mediolani aut Papiæ esse debent, continentia vicecomitum originem resque per ipsos gestas, ad te mitti curemus, licet nulla nobis usque ibi sint neque penes quem serventur sit cognitio. »

3. « Commentariolos illos Brixienses, ut tibi morem geram, diligenter et sæpius postulavi, sed nondum haberi potuerint; quam primum autem licebit, dabo operam ut ad te mittantur. »

4. « Quid autem de historis quas postulabas ille nullas hic alias habet, nisi eas, quæ lingua hispana a rege quodam Alphonso conscriptæ sunt, et quidem earum rerum de quibus latini scripti libri non desunt. »

ments inexploités. Et, de fait, c'est à un tel ordre de renseignements qu'il puise la matière de ses *Décades*.

Ses *Décades*, qui sont au nombre de trois, chacune composée de dix livres, débutent donc à la chute de l'Empire romain, par les temps d'Honorius et d'Arcadius. « La première Décade, écrit-il à Francesco Sforza, longue de quatre cents années, arrive au VIIIe siècle de l'Incarnation. La seconde arrive à 1400. La troisième, pleine des faits de quarante années, va de 1400 à la paix faite par votre seigneurie à Martinengo, et le dernier fait de ladite Décade est lorsque la très illustre Madonna Bianca vous mena à Crémone et vous donna cette seigneurie[1]. » A ces trente premiers livres, Flavio Biondo en ajouta deux autres, dont le premier conduit le lecteur jusqu'à la bataille d'Anghiari et aux guerres napolitaines, et dont le second est perdu.

Pour chaque période, Flavio Biondo a généralement une source principale[2]. C'est ainsi que, dans la première Décade, ceux que Casaubon a appelés les *Scriptores historiæ augustæ* et Orose l'accompagnent jusqu'en 415. De 415 à 526, il a recours à l'histoire romaine de Paul Diacre ; de 526 à 555 à Procope ; de 555 à 752 de nouveau à Paul Diacre. La seconde Décade s'inspire d'abord du *Liber pontificalis*, auquel succède, pour l'époque qui s'étend du traité de Verdun aux premières croisades, Ptolémée de Lucques ; puis, pour les croisades, Robertus Monachus, Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry en Orient ; les *Vitæ pontificum romanorum*, la chronique d'Andrea Dandolo, Ptolémée de Lucques, la *Chronique de Tours*, Salimbene da Parma, le Monachus patavinus pour l'Occident. De 1270 à 1400, il suit tour à tour Ptolémée

1. « La mia prima Deca, longa anni CCCC, venne fino al VIII cento ab incarnatione. La seconda arriva al MCCCC. La tertia piena de gesti di anni XLIJ dal MCCCC vene fin alla pace facta per Vra. S. a Martinengo, e l'ultimo acto de dicta deca, è scripto come la Illustma Madonna Bianca vi mena in Cremona e dona quella signoria. » (Gabotto, *Alcune idee di Flavio Biondo sulla storiografia*, Vérone, 1891, p. 10.)

2. P. Buchholz, *Die Quellen der Historiarum Decades des Flavius Biondus*. Naumburg, 1881.

de Lucques, Giovanni Villani, le *Chronicon estense*, Stella Dandolo, les *Annales forlivienses*, Dante Alighieri. De 1400 à 1450, il se sert de ses souvenirs personnels, d'observations cueillies sur les lieux et de ses vastes relations par le monde.

Mais Flavio Biondo n'a pas recours qu'à une source unique. Au lieu de se livrer sur de pareils textes à un travail d'ajustage et de mise au point facile, il les confronte avec d'autres, les complète, les rogne, les corrige. De telle sorte que, pour citer au hasard, Pline, Suétone, Tacite, Augustin, Cassiodore, Grégoire le Grand, Anastase, les *Gesta regum francorum*, Fredegar, Sigebert, les *Annales* d'Eginhard, le registre de Grégoire VII, Romuald, lui fournissent un supplément d'informations précieux. Généralement il se confie au témoignage le plus contemporain ou, à son défaut, au témoignage le plus plausible. Lorsqu'un document lui paraît douteux, il le sacrifie ; c'est ainsi qu'il néglige Martin le Polonais, estimant l'homme imbécile et sa chronique *errorum ecclesiasticæque historiarum fomen*. Lorsqu'un fait historique lui paraît controuvable, il oublie de le relever : c'est ainsi qu'il ne signale pas même la ridicule légende de la donation de Constantin. Il est sans esprit de parti comme sans préjugé de caste : quoiqu'il appartienne à la Curie et qu'il l'aime chèrement, il blâme sévèrement certains de ses panégyristes dont il dit : « Nous ne pouvons pas cependant ne pas condamner les inepties de ce bibliothécaire[1]. » Si, dans son ignorance du grec, il lui arrive de copier durant vingt pages la version latine de Procope de Leonardo Bruni, il possède cependant une autre version de cet auteur, à laquelle il ne manque pas de s'adresser. Et Procope lui-même ne lui paraît pas une autorité indiscutable : « Procope lui-même, dit-il, bien qu'il soit venu en

1. « Non tamen possumus bibliothecarii ineptias non damnare. »

Italie, ne semble pas avoir eu assez de pratique des choses pour suffire à une si grande histoire[1]. » Il relève ses erreurs, ses contradictions, et pour le prendre en faute a l'idée de consulter telle mosaïque de l'église de San-Martino in ciel d'Oro, à Ravenne.

On le voit, Flavio Biondo n'est pas un historien coulé dans le moule des autres. Il n'imite pas, il recherche ; il ne pérore pas, il amasse et se sustente de notices, de renseignements, de chiffres, de dates et de faits. Son affaire n'est pas d'éblouir par son éloquence, mais, sur une époque singulièrement obscure, de recueillir la plus ample moisson de matériaux inédits. Il s'inquiète de ce qu'il a à dire et non de la façon de le dire. Et que s'il a des discours — comment n'en aurait-il pas eu ? — ses discours sont réduits à la portion congrue[2]. Enfin il examine ses sources; il les discute, et ne les admet qu'après un travail préparatoire d'analyse critique.

« Il ne faut pas croire à tout ce qui a été écrit, affirmait Æneas-Sylvius. Ce n'est que dans les écritures canoniques que la vérité surpasse toute espèce de doute. Chez les autres, on doit rechercher qui était l'écrivain, quelle vie il a menée, à quelle secte il appartenait, quelle valeur personnelle on lui attribue, quels autres témoignages le sien corrobore, desquels il s'écarte, si ce qu'il a dit est vraisemblable et s'accorde le temps et avec le lieu. On ne doit pas absolument et sans exception accorder sa foi à tout ce qui a été écrit et dit[3]. » Il semble que Flavio Biondo

1. « Ipse enim Procopius, licet in Italia fuerit, non eam habuisse videtur rerum Italiæ peritiam ut tantæ historiæ potuerit satis facere, quod quidem et si plurimis in partibus apparet in unica ostendere satis est. » (*Dec.*, p. 44)

2. Qu'on compare le discours d'Aldobrandino, élaboré par Poggio (*Historia florentina*, p. 48) à celui que Biondo fait prononcer à Piccinino avant la bataille d'Anghiari (*Decades*, p. 573.)

3. « Non omnia fidem exigunt quæ scripta sunt. Scripturæ canonæ pondus indubitatum habent. In cæteris quærendum est quis scriptor fuerit, cuique vitæ, cuique sectæ, cujus gravitatis quod dixerit, cum quibus consonat, cum quibus discrepat, an veresimi ia dicat, an locis

ait été le premier à appliquer ces principes, plus faciles à reconnaître qu'à servir.

Sans doute que ses lacunes sont innombrables, et qu'on n'en est plus à relever ses erreurs, et qu'on pourrait opposer, à tous les progrès qu'il réalise, autant de manquements qui le rattachent au passé[1]. Mais ce qu'il y a d'intéressant dans un esprit semblable, ce ne sont pas ses défaillances, ce sont ses pressentiments. Par son loyal effort à la vérité scientifique, Flavio Biondo a déblayé la voie où l'avenir va marcher; comme on l'a dit excellemment, chacun de ses ouvrages signale un fait scientifique. Ses *Décades* initient la méthode historique; son *Italia illustrata* fonde la géographie ancienne; sa *Roma instaurata* est la première topographie rationelle et systématique de la Ville éternelle, et sa *Roma triumphans* est notre premier livre d'antiquités latines[2].

De telles qualités se sont toujours payées. Flavio Biondo est un latiniste peu orthodoxe, et un écrivain malhabile. Cependant, malgré la pauvreté de ses périodes et le manque d'éclat de ses développements, de son vivant déjà il avait dépassé les frontières. « Je sais, écrit-il, et beaucoup le savent à la cour, que le roi de France actuel a lu mes histoires, achetées pour 45 ducats à Mgr le révérend archevêque de Milan... et qu'elles doivent durer beaucoup, j'en ai encore une preuve qui est à considérer, à savoir que parmi la chrétienté, dans chaque nation et province, il ya beaucoup de mes histoires qui ont coûté plus de cinquante à qui les a voulues... outre que parmi la gent moyenne, il y en a beaucoup d'exemplaires et de copies[3]. » Et comme il était connu

temporibusque conveniant, quæ leguntur. Neque loquenti, neque scribenti, passim credendum est. » (ÆNEAS-SYLVIUS, *Dialogus*. Rome, 1475.)

1. Pour n'en citer qu'un exemple, les Décades manquent de la perspective historique la plus élémentaire. Les deux premières Décades embrassent un espace de mille années; la troisième Décade, un espace de quarante ans.

2. Alfred Masius, *Flavio Biondo, sein Leben und seine Werke*. Leipzig, 1879.

3. « Lo so e sanno molti in corte el serenissimo re di Franza pre-

de l'Etranger, Flavio Biondo sera connu de la postérité. Machiavel, ayant à écrire l'histoire de Florence, pensait la reprendre au point où Bruni et Poggio l'avaient interrompue dans les deux œuvres historiques qu'ils nous ont laissées; mais s'étant aperçu « que des discordes civiles et des inimitiés intrinsèques et des effets qui sont nés d'elles, ils avaient tu complètement une partie, et décrit l'autre trop brièvement[1] », il jette loin ces exercices de style; au contraire, arrivé à l'œuvre sans attraits de l'historiographe modeste, il s'en inspire, la copie, et va tout uniment jusqu'à la plagier[2].

III

Flavio Biondo était un inconscient, qui peut-être enviait, dans le secret de son cœur, les beaux orateurs prébendés de la cour de Nicolas V.

Au contraire, Lorenzo Valla agit dans la plénitude de sa responsabilité. C'est lui qui a proclamé ce principe : « Laissons les exemples et employons notre raison », et qui eut le mérite d'y subordonner toute sa vie.

Une chose le caractérise, l'irrespect : « Tu ne respectes, lui reproche Bartolommeo Fazio, ni les personnes, ni les lieux, ni les temps. Tu t'introduis dans les cercles et tu y prononces des sentences. Tu ne reconnais l'autorité ni des vivants ni des morts. Tu dis chargées d'erreurs les œuvres de tous les écrivains,

sente havere lecte dicte mie historie, comparate in Roma dal reverendissimo mio signore arcivescovo de Milano per ducati 45... et del dover durar assai o no, ho pur un argomento da extimare molto, che per la christianitate in omni natione et provintie sono molti volumi de mie Historie de quali oltra cinquanta sono gosti a chi li ha voluti... oltra che fra la mezzana gente ne sono moltissime copie et exempli. » (Gabotto, *Op. cit.*)

1. « Ma delle civile discordie e delle intrinseche inimicizie, e degli effetti che da quelle sono nati averne una parte al tutto taciuta, e quell'altra in modo brevemente descritta, che ai leggenti non puote arrecare utile o piacere alcuno. » (Machiavelli, *Storie fiorentine*, prœmio)

2. Pasquale Villari, *Machiavelli e i suoi tempi*, Milano, 1895-1897. 3 vol. Vol. III, p. 207.

et les miennes, à moi le plus petit entre les plus petits[1]. » Le front fièrement levé, la langue prompte à la riposte, les mains gesticulant avec vivacité, il va.

Dans cette époque de soumission servile, on aurait peine à s'expliquer une telle attitude, si, de l'excès même du mal, le remède n'avait dû surgir. On avait tellement abdiqué sa propre indépendance, tenu si longtemps en charte son propre jugement et si longtemps servi le principe d'autorité qu'une réaction était nécessaire. Une envie maligne de lancer des pierres devait poindre à quelqu'un. Ce quelqu'un sera Valla. Et de fait Valla s'amuse à briser les vitres. Il parle moins en faveur de la raison que contre le préjugé; moins qu'un apôtre, c'est un hérésiarque; la vérité, qu'il exagère et qu'il brandit, lui plaît surtout à cause du scandale qu'elle soulève. Ses opinions ressemblent à des coups; il faut non qu'il prêche, mais qu'il morde; et lorsqu'il mourut, on dit qu'il mordit la terre, n'ayant plus rien à mordre[2].

Irrégulier, frondeur et batailleur, d'emblée il prend le contre-pied de l'opinion courante.

On assurait, et nous avons vu avec quel ensemble, que le dieu de l'éloquence était Cicéron. Valla, qui est un inconnu, qui a courbé sur les manuscrits sa jeunesse studieuse, sans joies, sans femmes, arrive et dit que c'est Quintilien[3].

On pouvait rire du monacat; mais, si l'on s'attaquait à la corruption de ses mœurs, on respectait son principe. Valla arrive, et dans son *De Profes-*

1. « Potest ne esse, aut excogitari quispiam ex omni hominum numero magis temerarius .. ut nullo respectu, nulla ratione personæ, loci et temporis habita, inter colloquentes serio te ingeras, interpelles, sermonem feras, sententias enictes... Denique nec vivo, nec mortuo cuique parcis .. Ne vero, ut aliquid etiam de me dicam, qui nullam tibi injuriam feceram, quod sciam, conviciis insectaris, minutissimum appellans inter minutissimos. » BARTOLOMMEO FAZIO, *Invectivæ in Laurentium Vallam*. Miscellanea Lazzaroni; Venise, 1740, VII, 334, *passim*.)

2. « Oh! come tace il Valla solito a non risparmiare alcuno. Se domandi cosa fa, morde anche adesso la terra. »

3. L'écriture intitulée *De Comparatione Ciceronis Quintilianique* est aujourd'hui perdue. Par l'*Invective* de Poggio, on peut se rendre compte du bruit qu'elle fit.

sione religiosorum, conteste tout mérite, toute raison d'être aux ordres religieux, affirmant que, devant Dieu les hommes sont égaux, allant jusqu'à prétendre que ceux qui restent dans la vie, exposés à toutes les tentations de la vie, sont plus dignes de récompense que les poltrons, qui s'en défendent par le cloître et par les vœux. Les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, ne sont que des phrases ; il vaut mieux commander qu'obéir, savoir régir sa fortune que mendier, être marié que rester célibataire. « Plût au ciel, plût au ciel que les évêques, les prêtres et les diacres fussent les maris d'une seule femme et non de préférence, révérence parler, les amants de plus d'une courtisane[1] ! »

On assurait que le souverain bien était la vertu des stoïciens, dont la morale offrait le double avantage, d'abord de ne pas rompre trop ouvertement, comme Epicure, avec le dogme, ensuite de se prêter avec excellence au déploiement de l'éloquence. Les humanistes, d'ailleurs parfaitement couards, se professaient, en paroles, disposés au sacrifice. Ils possédaient une ample provision de passages, de sentences et de citations sur la caducité des faux biens, sur la fragilité de la vie, sur la nécessité de la mort, sur le mépris des richesses, et sur l'oubli des injures, et sur l'inconstance de la fortune, et sur la fuite du temps, sur la médiocrité dorée, sur le déclin des bonnes mœurs, sur la méchanceté humaine, sur la solitude, l'amitié, la pauvreté, l'exil, la sottise. Ici encore Valla arrive, et, dans son dialogue *De Voluptate*, en face de cette phraséologie creuse, il met la fin de la vie dans la volupté. « Hé ! quoi, diras-tu que la volupté soit le vrai bien? Je le dis et je l'affirme. Et j'affirme que je ne poursuis aucun bien, sauf celui-là[2]. »

1. « Utinam, utinam, episcopi, presbyteri, diacones, essent unius uxoris viri, et non potius, venia sit dicto, plus quam unius scorti amatores. »

2. « Quid tu, ais ne voluptatem esse verum bonum? Ego vero aio

La scène du dialogue est à Rome, sous un portique du mont Giordano, où plusieurs secrétaires apostoliques, Poggio, Rusticci, Rinuccini, écoutent leurs amis disputer de l'honnêteté et du bien. Leonardo Bruni défend la doctrine de Zénon; Antonio Beccadelli, celle d'Epicure; Niccolò Niccoli, celle du Christ[1]. On y entend partir les paradoxes comme un feu de file de mousquets.

Selon Beccadelli, il ne faut point se dresser contre la nature qui ressemble à la plus tendre des mères. Elle nous a placés au milieu d'un paradis de délices, et rien de ce qu'elle a produit n'est mauvais. S'il est vrai, comme le veulent les stoïciens, que le souverain bien soit celui qui doive être recherché pour lui-même, la volupté, qui réside dans la délectation du corps et dans la délectation de l'esprit, est le souverain bien. Chacun reconnaît la volupté, chacun la poursuit et la rencontre dans la somme de joies infinies répandues sur la terre. Nos sens sont des messagers de volupté; puissions-nous en avoir cinquante! Le tact, la vue, se réjouissent de nobles métaux, de l'ivoire, des étoffes, des chiens, des pierres fines; l'oreille, de la musique, que Platon jugeait nécessaire à un homme civil; le palais, du goût du vin; l'odorat, du parfum des aromates et des fleurs. Tout ce qui porte atteinte à la volupté est un crime. La virginité n'est pas seulement le pire des tourments, c'est une honte à rejeter au fond des terres[2]; au lieu de condamner les jeunes filles à la continence des couvents, on devrait les introduire dans les maisons de Vénus[3]. La loi qui proscrit

atque affirmo, et ita affirmo, ut nihil aliud præter hanc bonum esse contendam. » (VALLA, *Opera*, p. 896.)

1. Dans la première édition du dialogue (Loviano, 1483), la scène se passe à Pavie dans le jardin de Gregoriano-Antonio Bernerio, vicaire de l'archevêque de Milan. Antonio da Rho remplace Leonardo Bruni; Maffeo Vegio, Beccadelli; Giuseppe Brippi, Niccolò Niccoli.

2. « Nullum in rebus humanis intolerabilius tormentum est. » (P. 924.)

3. « Tamen dico quod sentio, scorta et postribula melius merentur de genere humano quam sanctimoniales et virgines. » (p. 922.)

l'adultère est sacrilège; il faudrait que les femmes soient communes, comme Platon l'eût désiré[1]; si Ménélas avait cédé pour un mois Hélène à Pâris, la guerre de Troie aurait été évitée; qu'une épouse aime son mari ou qu'elle aime son amant, peu importe. Le dévouement, l'héroïsme, la mort pour le prochain, autant de fautes lourdes. « Ma vie est un bien plus précieux que la vie de l'universalité[2]. » « Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi quelqu'un désire mourir pour sa patrie; tu meurs parce que tu ne veux pas que ta patrie meure, comme si, pour toi expirant, elle n'expirait pas aussi[3]. » Le sacrifice des Codrus, des Decius, des Curtius, des Regulus, des Caton, des Lucrèce, a été fait à la volupté, placée dans la gloire, mais la gloire, fille de l'ambition, n'est désirable que lorsqu'elle apporte de l'argent et des places, elle reste un leurre lorsqu'on la place dans l'avenir : à quoi sert que votre nom s'éternise quand vous-mêmes n'êtes plus là pour en jouir? Partout la volupté demeure la fin suprême, encore qu'il appartienne à la vertu, qui n'est que la juste notion de notre propre intérêt, de la servir. L'homme qui aura compris où est son vrai profit, et qui, ayant prévu les conséquences fâcheuses de ses actes, aura reconnu qu'il ne convient point à sa tranquillité d'être mauvais, sera vertueux et sera heureux, pareil à un animal qui naît, se propage et meurt, sans s'attrister de vaines pensées. Il n'y a rien après la mort. L'Elysée est une fiction; fût-il une réalité, les Epicuriens qui, sur la terre, l'ont déjà recherché, seraient les premiers à y entrer. Jouissons! La nature nous y pousse, et la raison nous le conseille. « Aux stoïciens, les labeurs gratuits, à nous la joie! A eux les tourments; à nous les plaisirs!

1. « Omnino nihil interest utrum cum marito coeat mulier an cum amatore. » (P. 929.)
2. « Majus bonum est mea vita quam universorum. » (P. 929.)
3. « Non queo satis intelligere, cur quis pro patria mori velit. Tu morieris, quia non vis ut patria moriatur, quasi vero tibi perenti non et patria occidatur. » (P. 929.)

Enfin à eux la mort; à nous la vie[1]! » Et la morale de Beccadelli se termine logiquement par une invitation à dîner.

Or peu importe qu'après le repas servi aux secrétaires apostoliques le chrétien Niccoli attaque à la fois les opinions de Bruni et de Beccadelli, dès que, pour le disciple du Christ, qui pense que « sans espoir de rémunération, on ne doit servir personne, pas même Dieu[2] », la fin de la destinée humaine réside aussi dans la volupté.

« La Genèse parle d'un paradis de volupté. Ezéchiel parle d'un arbre et de fruits de volupté. Les Psaumes chantent : « Tu boiras au torrent de volupté[3]. » Il ne s'agit, à tout prendre que de distinguer entre deux sortes de volupté, la volupté immédiate et la volupté future, qui, sans différer de nature, diffèrent de degré et de moment. Plutôt que de jouir tout de suite, sachons augmenter et raffiner notre jouissance en la réservant pour plus tard. Ménageons-nous pour ce paradis ou plutôt pour cet Olympe où, parmi les musiques, les parfums et les ambroisies, Nestor cite Ovide, les Bienheureux escortent les poètes, et David, en chlamyde de pourpre, joue de la lyre d'Orphée.

Au fond, Niccoli et Beccadelli sont de la même opinion; tous deux conçoivent le même terme à la vie, et si Beccadelli a mis sur cette terre le paradis du ciel, Niccoli met au ciel un paradis terrestre, et leurs rêves communs de bonheur s'accordent dans les délices d'un beau jardin. De sorte qu'on ne sait trop qui porte la plus grave offense à la morale des Evangiles de celui qui ose l'attaquer ou de celui qui prétend la défendre. D'ailleurs l'affaire n'était pas là; elle était de substi-

1. « Illi labores gratuitos, nos jucunditatem. Illi tormenta, nos voluptates. Denique illi necem, nos vitam. »

2. « Ne Deo quidem sine spe remunerationis servire fas est. » (P. 976.)

3. « In genesi. paradisus voluptatis. In Ezechiele. poma et arbor voluptatis. Et in psalmis : ex torrente voluptatis potebis eos. » (P. 977.)

tuer au devoir proclamé le plaisir pratiqué, et elle était de renverser une bonne fois le stoïcisme avec ses lieux communs oratoires rivés dans les âmes par des chevilles de mots.

Le dialogue de Valla sur la Volupté, où la leçon de Zénon, introduite par Bruni, se réclame d'arguments si faibles qu'ils semblent offrir le flanc à la critique, où Tartini, qui clôt la discussion, oublie d'en faire mention, et où Beccadelli et Niccoli reconnaissent également la loi du plaisir, y a pleinement réussi.

IV

Voilà le caractère.

Qu'on se figure maintenant cette audace, cette intransigeance, ce mépris de l'opinion courante, cette gaieté de paradoxe, ce goût du scandale et des petites phrases qui partent avec un bruit de pétards, bref tout cet appareil de guerre mis au service de l'érudition, et on aura la mesure de Valla.

Car Valla n'est pas un philosophe. Dans sa grosse œuvre polémique, historique, oratoire, ce qu'il faut relever c'est une grammaire, et ce sont les quelques livres qui se rattachent directement à cette grammaire [1]; ce sont ces fameuses *Elegantiæ* dont Leonardo Bruni comparait l'apparition à la découverte de l'olivier de Pallas et qu'Erasme estimait aussi utiles que les ongles et les doigts de la main [2].

Aux yeux de Valla, l'effort, déjà demi-séculaire, que les humanistes avaient accompli pour laisser de beaux exemples et de belles lois de style ne compte pas. Non, Pétrarque et les autres n'ont rien fait. Avant lui, Valla, rien n'est encore avenu. « Quel amant des lettres, quel esprit soucieux du bien public, s'écrie-t-il, peut retenir

1. Parmi ces livres, à côté de ceux que nous allons examiner, on peut citer les *Emendationes Livii*, les *Emendationes ex Alexandro*, l'*In errores Raudensis*.

2. Erasme, *Paraphrasis, seu potius epitomæ in elegantiarum libros Laurentii Vallæ*. Paris, 1548.

ses larmes, lorsqu'il voit aujourd'hui les choses dans l'état où elles étaient lorsque Rome fut prise par les Gaulois? Tout renversé, brûlé, détruit, et c'est à peine si le Capitole subsiste. Voici des siècles que personne, non seulement ne parle latin, mais ne comprend le latin lorsqu'il le lit. Les studieux de la philosophie n'ont plus de philosophes, les avocats, d'orateurs, les procéduriers, de jurisconsultes, les liseurs, de livres anciens. L'Empire romain est à peu près détruit[1]... » Et pour chasser les Barbares de la citadelle, et pour relever les temples de l'*Urbs*, et pour restaurer définitivement l'Empire, voici, Valla écrit ses *Elégances*[2]. Tout simplement.

Les *Elégances* qui tiennent le milieu entre le lexique et la grammaire, représentent une sorte de glossaire du bon usage latin divisé en six livres, dont les trois premiers livres traitent des verbes, des substantifs et des *indeclinabilia*, le quatrième de la synonymie des substantifs, le cinquième de la synonymie des verbes, et dont le sixième est consacré à un examen critique de la langue chez les différents écrivains. C'est tout, et c'est pourtant un monument accompli d'analyse, de méthode et de critique. Valla exécute ce tour de force de substituer à la connaissance instinctive de la langue une connaissance raisonnée de cette langue et à l'empirisme des premiers humanistes une théorie du bon latin fondée sur l'étude exclusive des textes.

C'est ainsi que dans le latin, aujourd'hui en usage, il fait la part des infiltrations étrangères, l'infiltration du grec par exemple, qui le pénétra par l'intro-

1. « Quis litterarum, quis publici boni amator a lacrymis temperet, cum videat hanc in eo statu esse, quod olim Roma capta a Gallis? Omnia incensa, diruta, eversa, ut vix Capitolina supersit arx. Siquidem multis jam seculis non modo latine nemo locutus est, sed ne latina legens intellexit. Non philosophiæ studiosi philosophos, non causidici oratores, non leguleï jureconsultos, non cæteri lectores veterum libros perceptos habuerunt aut habent. Quasi amisso romano imperio... » (*Opera*, p. 4.)

2. N'avait-il pas dit : « Ubicumque Romanum imperium est, ubicumque Romana lingua dominatur. »

mission de la Bible, des Pères de l'Eglise et des traducteurs d'Aristote, ou l'infiltration de l'italien due à la très grande affinité des deux langues. C'est ainsi qu'il reconnaît dans le développement de la langue latine, au lieu d'un seul âge, créé d'un bloc, rigoureusement imposé, les périodes diverses d'une évolution successive[1]. C'est ainsi qu'au lieu de ne puiser qu'à une seule source, Cicéron, qui ne représente qu'une époque, il s'adresse à l'entière latinité, à tous les auteurs et à toutes les classes, et particulièrement au *Digeste*, qu'il a soin de distraire de ses commentateurs barbares, les Accursius, les Baldus, les Bartolus, et où il trouve une riche provision d'expressions excellentes. Il surprend le latin à son origine; il le suit dans sa formation; il assiste à son histoire, de telle sorte qu'il le connaît comme une langue maternelle, qu'il se permet avec lui des licences singulières[2] et qu'il en établit le mécanisme avec l'autorité d'un contemporain. Aussi bien pouvait-il redresser fièrement la tête en face des quelques ennemis que sa jactance lui avait valus et qui criaient derrière ses chausses. « Que mes détracteurs sachent que mes six livres d'*Elégances* servirent plus à la langue latine que tout ce qui a été écrit depuis six cents ans jusqu'à nos jours sur la grammaire, sur la rhétorique, sur la dialectique, sur le droit civil, sur le droit canon et sur le sens des vocables[3]! » Il avait raison; et il avait raison plus encore qu'il ne croyait.

1. Selon lui, la période de Cicéron se différencie de celle de Quintilien, qui commence avec Horace, Virgile, Tite-Live, et subit l'influence de la syntaxe grecque.

2. A un moment où Beccadelli assurait « que les mots chrétiens avilissent le style et le déparent ainsi que des verrues » et où l'on recourait à des périphrases infinies pour désigner le doge ou l'infant de Castille, et où un beau trope était l'indice d'un bel esprit, Valla assure qu'aux choses nouvelles, il faut adapter des noms nouveaux, « nova res novum vocabulum flagitat ». (*Op.*, p. 504.) Lui-même ayant à dire « bombarde » dit « bombarda » et non « tormentum ». Une écriture de Valla, aujourd'hui perdue, s'appelait *De novis rebus antiquitati prorsus incognitis*.

3. « Sex libros meos quos dixi melius mereri de lingua latina quam omnes qui sexcentis jam annis, vel de grammatica, vel de rhetorica,

Dépassant les humanistes qui, dans ce travail des vocables, n'avaient abouti qu'à quelques règles et quelques exemples de rhétorique, Valla se huche sur la grammaire pour toucher aux autres disciplines, fait servir sa connaissance des mots à la connaissance des choses et, à la lumière de la philologie, éclaire d'un nouveau jour la dialectique, l'exégèse et l'histoire.

En dialectique, le maître invulnérable demeurait Aristote, qu'il fallait jurer de ne jamais trahir ; et autour d'Aristote se dressait le rempart hérissé de la scolastique et les pointes d'aiguille de son jargon compliqué. Au fait du latin et de l'esprit du latin, Valla ose s'attaquer au formidable système et lui porter un coup droit dont l'exemple ne sera pas perdu. Dans ses *Disputationes dialecticæ*, tranquillement il prend position contre Aristote, qui ne lui paraît pas un tel génie « qu'on doive l'estimer autant qu'Achille et Hercule parmi les héros et autant que le soleil et la lune parmi les astres[1] » ; il s'emporte contre les syllogistes, les canonistes et les raisonneurs ; et au nom de la grammaire, et à la dialectique substituant la grammaire, il fait bon marché de toutes les barbaries, de toutes les subtilités et de tous les fatras. Des transcendances d'Aristote, il ne garde que la chose, *res* ; il ramène à trois les dix catégories du moyen âge ; il veut que des dix-huit conclusions on n'en garde que huit ; en retour, il nie qu'il n'y ait que six modes, leur nombre lui paraissant illimité. Prouvant qu'*album* et qu'*albedo* signifient la même chose, il abolit les distinctions qu'on prétendait établir entre l'abstrait et le concret. Il proteste contre la formation des substantifs en *tas*, *entitates*, *quiditates*, *identitates*, *parseitates*, et les dérivés de pronoms, de participes et d'adverbes. Partout il

vel de dialectica, vel de jure civili atque canonico, vel de verborum significatione scripserunt. » (*Opuscula quædam*. Venise, 1503. F. a.)

1. « Neque vero mihi videtur tanti ingenii Aristoteles, ut quasi Achilles ve inter Heroes, aut Luna inter sidera nedum Sol sit æstimandus. » (*Opera*, p. 644.)

réduit, simplifie, clarifie; et si, dans son œuvre critique, il a surtout déclaré la guerre à la forme, par la grammaire et par la forme, il a ouvert une brèche dans la citadelle de la pensée médioévale.

En exégèse, les théologiens révéraient comme un monument sacré la Vulgate du Nouveau Testament, attribuée à saint Jérôme. Dieu sait pourtant ce que représentait cette version, œuvre de traducteurs barbares, coupables à la fois d'inintelligence, d'ignorance et d'irréflexion; tantôt puérilement scrupuleux, tantôt trop rigides et tantôt trop flottants; la plupart du temps mal renseignés sur la valeur exacte du mot grec. Les textes en main, trois manuscrits grecs et trois manuscrits latins en main, Valla collige ses *Adnotationes ad Novum Testamentum*, qui furent publiées par Erasme et qui s'apposent aux quatre Evangiles, à l'Apocalypse et aux Epîtres de Paul, de Pierre, de Jacques et de Judes. Si Valla n'attaque pas saint Jérôme,qui n'a pas traduit directement du grec et qui n'a fait que reviser, très exactement d'ailleurs, une ancienne version latine, il attaque les innombrables variantes sorties de cette version primitive. Il montre toutes leurs erreurs, toutes leurs altérations, tous leurs non-sens; et par ce travail méthodique et patient, mettant en regard le texte grec originel et le texte latin dégénéré, recourant au témoignage du vieux Testament et des Pères, confrontant les versets de la Vulgate avec les versets qu'on trouve cités autre part par les Cyprien, les Clément, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise, les Rémigius, les Gratien, les Thomas, il rétablit les choses au point; il détruit des erreurs; il abolit des contradictions; et il tâche d'accorder les trois récits de la conversion de Paul. conteste l'apparition de Paul à Thomas et prouve apocryphes les œuvres de Denys d'Aréopage[1].

1. Cependant ses *Adnotationes* restent rigoureusement grammaticales. Il examine comme il le dit lui-même « la langue, non le cœur, la forme, non le sens, les mots, non la chose ». (*Opera*, p. 341.)

En histoire, enfin, la fameuse légende de la Donation de Constantin, qui voulait que l'empereur Constantin, guéri de la peste par le pape Sylvestre, eût donné au pape Sylvestre Rome, Naples, la Sicile, l'Italie, la Gaule, l'Espagne et, en général, tout l'Occident, trouvait encore des crédules. C'est à peine si l'Allemand Nicolas de Cuse, n'avançant rien d'ailleurs que les moines de Farsa n'eussent avancé plusieurs siècles avant lui, s'était émerveillé qu'aucun historien n'eût consigné un événement de cette importance, qui continuait à légitimer de la part de l'Eglise l'origine du pouvoir temporel.

Valla se lève plus arrogant, plus inflexible et plus strident que jamais : « J'entreprends maintenant d'écrire contre les vivants et non plus contre les morts, contre une autorité publique et non contre une autorité privée. Et contre quelle autorité? Contre le pape, qui est ceint non seulement de l'épée laïque des rois, mais aussi de l'épée spirituelle de l'épiscopat suprême. De telle sorte que tu ne peux te protéger de lui, de son excommunication, de son exécration, de son anathème, derrière aucun bouclier de prince. Et je puis dire avec la Bible : « Où m'enfuir de devant ta face et du souffle de ta bouche[1]? »

Ici les arguments se pressent, se précipitent, s'emportent. Quand cette donation s'est-elle effectuée? Quand Constantin conduisit-il au milieu de l'applaudissement des Quirites le pape au Capitole? Quel monument de marbre ou de bronze perpétue la mémoire de ce fait? Où trouvons-nous, à défaut de l'acte même de donation, l'acte d'acceptation qui doit lui être conjoint? Quels écrivains relatent un fait qui bouleversa le monde

1. « Non tantum adversus mortuos scribo, sed adversus etiam vivos, nec unum alterumve, sed in plurimos, nec contra privatos modo, verum etiam contra magistratus. At quos magistratus? Nempe summum pontificem qui non temporali solum armatus est gladio, regum ac principum more, sed ecclesiastico quoque; ut ab eo neque subter ipsum, ut si loquar, clipeum alicujus principum protegere te possis, quo minus excommunicatione, anathemate, execratione feriare... Ut jure possum dicere : Quo ibo a spirito tuo et quo a tua fugiam facie ? » (*Opera*, p. 761.)

et changea la face de l'Europe? Nous sommes instruits du détail de la Grèce et de Rome, et nous ne saurions rien d'un événement historique qui touche à toute la chrétienté? La donation, prétend-on, est constatée dans une apostille aux *Decrétales*, apostille soi-disant empruntée aux *Gesta Sylvestri*, confirmés eux-mêmes par Gelase. Mais, remarque Valla, Gelase confirme l'authenticité des *Gesta*, non que la donation y soit contenue. Et de fait les *Gesta Sylvestri* ne parlent point de la donation. En eussent-ils parlé que rien ne serait changé, ces *Gesta* n'étant qu'un tissu de fables. Ce n'est pas Sylvestre qui baptisa Constantin; Constantin se convertit tout jeune du vivant de son père Chlore et sous le pontificat de Melchiades, comme beaucoup d'écrivains contemporains en témoignent; l'histoire de la lèpre n'est qu'une grossière copie du prototype biblique de l'histoire de Naaman et d'Elysée. L'Eglise ne reçut jamais la nue propriété de l'Occident; mais, comme Melchiades le raconte, *dona immensa et fabricam templi primæ sedis Beati Petri*, c'est-à-dire « des bien-fonds immenses et le palais de Latran, » possessions qu'on trouve plusieurs fois mentionnées dans les registres du pape Grégoire I[er]. Quant à l'apostille elle-même, il suffit d'y jeter un coup d'œil pour la juger une vulgaire interpolation de quelque moine ignare, postérieure de trois ou quatre siècles à Sylvestre[1]. Très minutieuse sur d'inutiles détails de cérémonie et de vêtement, elle oublie de citer les villes données au pape, parle de l'Orient et de l'Occident, comme de deux provinces, appelle la Thrace une île, et Byzance, Constantinople. Elle introduit dans le conseil de l'empire les satrapes, dignitaires de la Perse. Elle met sur la tête de Constantin une couronne d'or et de pierreries, alors que le moindre enfant se rappelle que des bandelettes

1. « Non est Constantini oratio hæc, sed alicujus clerici stolidi, nec quid dicat, aut quomodo dicat scientis, saginati et crassi, inter crapulam, interque fervorem vini has sententias et hæc verba ructantis. » (p. 684.)

blanches coiffaient les empereurs. Elle constitue une flagrante contradiction à l'histoire religieuse et profane, telle que l'ont transmise Eusèbe, Eutrope, Melchiades, Jacopo da Voragine. Elle est démentie par les médailles du temps. Valla en a retrouvé une en or, qui porte sur l'avers l'image de l'empereur et sur le revers une croix avec l'exergue : *Concordia orbis*, médaille qui a donc été frappée à Rome, non en Orient, et comme on ne trouve aucune monnaie à l'effigie des papes, on en peut déduire que Rome a toujours appartenu à l'empire. Enfin, et c'est là le principal, l'apostille est écrite dans un mauvais latin. A une époque où Lactance vivait encore, elle apparaît informe, puérile, semée de barbarismes : il y a des grécismes, *chlamys*, *phrygium* ; il y a des germanismes, *banna* ; et une teinte générale d'hébraïsme qui sent l'*Apocalypse* ; le pauvre frère qui la rédigea s'imagine que *concubitores*, courtisans, signifie cubiculaires ! « O Firmien Lactance, s'écrie Valla, ressuscite et reviens confondre cet âne au braiement aussi énorme que sauvage. Il est homme à tellement se réjouir du bruit des mots gonflés qu'il répète et ressasse ce qu'il vient seulement de dire. N'est-ce pas de la sorte qu'au temps des Césars en usaient les scribes et même les muletiers[1] ? »

V

C'est ainsi que Valla éleva la grammaire jusqu'à la hauteur du génie.

Il n'en tira pas seulement des lois d'élégance, il lui donna la valeur qu'Æneas-Sylvius voulait lui concéder, quand il faisait d'elle « la porte des autres connaissances ». Avec Valla, le travail matériel de la langue est

1. « Revivisce paulisper, Firmiane Lactanti, resisteque huic asino tam vaste immaniterque rudenti. Ita verborum turgentium strepitu delectatur, ut eadem repetat et inculcet quæ modo dixerat. Hunc ne in modum loquebantur Cæsarum scribæ, ne dicam agasones ? » (p. 776.)

dépassé. L'étude des flexions grammaticales va servir à mieux qu'à bien écrire; la philologie se transforme en outil critique; et avec les mots, dont il aperçoit autant qu'un autre le bel éclat, mais au reflet desquels il ne demeure plus pipé, Valla arrive à mettre en doute l'authenticité de la Vulgate et la légitimité du pouvoir temporel. En grammaire, en histoire, en exégèse, jusque dans le droit, et dans sa *Lettre à Bartolo*, où il ramène le droit romain à ses sources [1], jusque dans la métaphysique et dans son *Dialogue du libre arbitre* où, pour expliquer et accorder le libre arbitre et la prescience de Dieu, il invente une fable si ingénieuse que Leibniz la recueille [2], il innove, marque une trace, pressent l'avenir, de telle sorte qu'il est vraiment, comme on l'a dit excellemment, l'anneau du vieux monde et du nouveau [3].

Il put l'être, parce qu'à peu près seul de tous les humanistes il fut de son temps et exprima son temps. Et cela non seulement dans son *De Voluptate*, où, devançant Machiavel et brisant avec toutes les hypocrisies oratoires, il a le courage de revendiquer la morale d'une époque qui ne croyait qu'à l'intérêt, n'obéissait qu'au plaisir et confiait sa destinée patriotique à des mercenaires, mais dans toute son œuvre où il se sert de l'instrument contemporain, qui est la raison. Il a trouvé cette raison constamment appliquée autour de lui dans la pratique journalière de la vie, et il a osé l'introduire dans le domaine supérieur de la pensée et de l'érudition. Ne se fiant, comme un prince ou comme un condottière qu'à sa raison, il ne respecte aucune autorité, ne se plie à aucun dogme, ne se soumet à aucun joug, pas même à celui de l'antiquité, puisqu'il invente des mots qu'ignoraient les anciens et ne tient pas pour avérés tels de ses événements et pour véritables tels

1. Epistola ad Bartolum, *Opera*, p. 633.
2. De libero arbitrio. *Opera*, p. 999. — V. Leibniz, *Essais de Théodicée*. Amsterdam, 1734, II, p. 221.
3. J. Vahlen, *Lorenzo Valla, ein Vortrag*. Berlin, 1870. — Penser à Erasme, de Budé, Leibniz, Savigny, Doellinger, Mommsen.

de ses personnages. Si bien qu'un esprit de cet audace suffit à racheter, par son envergure, toute une époque de soumission aveugle et à la placer à l'avant-garde des conquêtes intellectuelles d'aujourd'hui.

Non, et on doit le dire, que ce soit jamais le culte de la vérité pure qui l'émeuve. La science de Valla n'est pas sereine; il ne sert pas une maîtresse; il combat un tyran; il n'écrit jamais *pour*, mais toujours *contre*, contre les papes dans sa *Donation de Constantin*, contre les inquisiteurs dans son *Apologie*, contre les moines dans son *Dialogue de la profession des religieux*, contre les théologiens dans ses *Notes au Nouveau Testament*, contre Boëce dans sa *Volupté*, contre Aristote dans sa *Dialectique*, contre Cicéron dans son *De Comparatione*.

Mais c'est en déblayant le chemin qu'on avance, et c'eût été trop demander à cette époque chargée de violences et de passions que le détachement d'une âme impartiale, supérieure aux luttes de ce monde et seulement sensible à la splendeur de la vérité.

CHAPITRE VII

L'ESPRIT POPULAIRE DANS LE LATIN

I

Le latin, le beau latin, le latin classique, le latin oratoire n'est pas qu'une langue, c'est une attitude.

Il parle non devant un seul pays, mais devant le cercle entier des terres ; non pour un seul moment, mais pour la totalité de l'avenir. Sa tribune se dresse au forum, entre l'*umbilicus urbis Romæ* et le milliaire d'or, d'où partent et où confluent les routes du monde civilisé, qui est le monde romain ; et il faut qu'on l'entende jusqu'aux confins de ce monde, et faut qu'on le comprenne jusqu'à la révolution des siècles, et il s'efforce dans ce but de jeter sa voix à l'univers et à l'éternité. Il hausse le ton, il amplifie le geste, il universalise sa pensée. Il la dégage de tout ce qu'elle garderait de trop local, de trop fortuit, de trop contingent. Il s'exprime en idées faciles, nobles et générales. Il raisonne par périodes équilibrées, majestueuses et contiguës. Il tient la pose. Il reste, en toute occurrence,

public, officiel, togé. Il officie en une cérémonie d'apparat, devant tous et pour tous. Et les humanistes d'Italie, ayant adopté le latin, ont obéi à la règle souveraine du grand latin. Il en résulte que leur littérature est une littérature anonyme.

Se traînant dans l'ordre médiocre et moyen d'expressions admises, de vérités courantes, de lieux communs de morale acquis et consacrés ; évitant comme des fautes de style et des manquements au modèle le détail trop précis, la notation trop contemporaine, la couleur trop locale, tout ce qui assignerait une date à la pensée et la ferait déchoir de son caractère universel ; sacrifiant légèrement les qualités nationales et les facultés maîtresses de l'esprit italien, si pittoresque, si réaliste et si charmant ; se décolorant à plaisir et se démarquant par devoir, cette littérature se propose d'abdiquer son empreinte originelle.

Ouvrons ces morales, ces philosophies, ces histoires, ces harangues, tout ce fatras latin qui gît dans la poussière des bibliothèques : nous restons dans les généralités. De spécifique le terme devient classique ; le mot noble supplée au mot propre ; l'espèce remplace le type ; la correction prohibe la sincérité. Guarino ayant à qualifier une voix dit une *voix de cygne*, *vox cygnea*, non que cette qualification soit juste, mais parce qu'elle est belle ; il l'a trouvée dans le *De Oratore*, et cela suffit pour qu'il l'applique à tout venant. Leonardo Giustinian, le patricien de Venise, qui improvisait de jolies *canzonette* sur le luth, a une voix de cygne ; le vieux maître Chrysoloras, qui enseignait à l'Université de Florence les rudiments du grec, a une voix de cygne ; le condottière Carmagnola, qui jetait des ordres à ses soldats d'aventure, a une voix de cygne. Le modèle classique s'interpose entre la nature et l'écriture que seule l'exemple latin détermine. Il ne s'agit plus, pour un latiniste, de dire ce qui est, de peindre ce qu'il voit, de prolonger la réalité de

sa vie intérieure, le monde des impressions et des sensations qui le sollicitent; il s'agit d'obéir au modèle, de rester fidèle à la langue, de ne pas trahir la forme et l'esprit de la latinité; et s'annihilant lui-même, il en arrive à n'être, à ne penser, à n'observer que lorsque le latin a été, a pensé, a observé avant lui. Nous possédons une biographie latine moins atténuée que les autres : celle de Philippe-Marie Visconti, par Pier-Candido Decembrio. Jamais Decembrio ne l'eût écrite, s'il n'eût eu devant les yeux le *Tibère* de Suétone.

D'une telle conception littéraire, il s'ensuit que, le siècle étant absent de l'œuvre des humanistes, leur œuvre n'apporte aucune contribution à l'histoire de ce siècle. Prétendant à l'absolu, elle échappe à l'accident; visant à l'éternité, elle renie le moment; s'adressant à tous, elle ne s'adresse à personne ; écrite pour toujours, elle n'est écrite pour jamais[1]. En vain chercherait-on dans cet amas de tirades et de symétries, sous cette couche de vernis uniforme et lustré, dans la monotonie de ces proses lavées et délavées, la petite touche qui décèle l'âme et l'homme. Ce qui fait qu'une chose est ainsi et non ainsi, la physionomie d'un prince, le pli d'une conscience, la ligne d'une draperie, la gravure d'une cuirasse, le détail d'un bouton ou la silhouette d'un palais, le profil d'un personnage ou le dessin d'un meuble, la série infinie des petits faits, d'une valeur si considérable pour la signification d'une époque et à l'aide desquels on reconstruit l'histoire, cela manque.

Si j'ouvre un *Diario* de marchand, si j'écoute un *rispetto* de garçon, si je m'assieds le dimanche devant une *sacra rappresentazione*, je les trouve. Je sais le costume des gens, la forme des bijoux qu'ils portent, le détail des prières qu'ils disent, le prix du pain qu'ils mangent; j'entre à l'hôtellerie, à la boutique, au con-

1. « *Quæ scribimus ea non nobis scribimus, humanitati scribimus.* » Leone-Battista Alberti. *Opera inedita*, p. 293. — « Notre religion est éternelle et telle sera la littérature latine. » (Lorenzo Valla, *Opuscula tria*, publiés par G. Vahlen. Vienne, 1869.)

seil, à l'église; j'assiste à l'entrée triomphale d'un souverain ou à l'exécution d'un criminel; je pénètre dans les métairies, dans les cloîtres, dans les intérieurs de bourgeois; je participe à la vie réelle et réaliste de ces gens, dont je connais les propos, les recettes, les menus, les jeux, les chansons, les superstitions, les amours. Si je feuillette les humanistes, je ne sais rien. L'époque est pourtant grouillante, riche de sève, remplie de figures, fertile en accidents, toute mouvementée et tissue de surprises; elle est le creuset où de mille amalgames en fusion va sortir l'âme contemporaine: les humanistes se sont donné la tâche de ne pas s'en apercevoir.

II

Et pourtant, comme le dit Æneas-Sylvius, celui qui écrit beaucoup se trahit. Les humanistes se sont trahis.

A la réflexion, il était impossible qu'il en allât autrement et que ces hommes, constamment la plume à la main, restassent unanimement fidèles à un idéal littéraire, sans rendre un écho du bruit qui passait sous leurs fenêtres. Aussi bien retrouve-t-on dans leur œuvre, ici et là, quelque fragment du siècle.

On en retrouve dans leurs lettres familières qu'ils écrivent ou prétendent écrire la bride sur le cou et dont quelques-unes sont jolies, presque sans apprêt. Bruni nous raconte son voyage dans les Alpes jusqu'à Constance, ses folies d'écolier dans la villa d'Alamanni, et comment il allait regarder avec les autres les filles de Florence au sortir de l'église. Beccadelli dépeint la joyeuse vie des étudiants de Pavie, les prés fleuris du parc ducal, les maisons seigneuriales pourvues de bon vin. Guarino dépeint un cuisinier et le tohu-bohu de sa maison remplie d'enfants et désorganisée par la peste. Poggio décrit les bains de Baden, le procès de Jérôme de Prague à Constance, les repas des Anglais,

l'entrée triomphale de l'empereur à Rome. Il rapporte les balbutiements de son nouveau-né, du berceau duquel, en dépit du conseil d'un prélat, il ne songe pas encore à écarter les amorces des voluptés, *illecebras voluptatum.* Il relate comment deux filles s'amusent de lui, alors qu'il est courbé, sous le soleil, à relever une inscription romaine. Il fait de petits récits, dessine des silhouettes, conte des goguenardises, lance des malices. Ce sont là autant de traits arrachés à la réalité.

En outre, la colère a vite raison de la couche artificielle qui revêt les humanistes. Leurs trop fameuses invectives ne sont pas, comme on l'a dit, que des cornes d'abondance d'ordures; elles sont des confessions[1]. Le flot de bave, de boue et de bile qui y coule dénonce, avec le naturel de ces hommes, le moment contemporain tout chargé de passion. « C'est là, écrit Valla, que se manifestent pour ainsi parler les dons de notre discours, comme le sang, la couleur, la beauté, les forces, l'agilité de notre corps[2]. » Les humanistes se prennent de gueule en latin; comme des voyous de carrefour, ils se disent *figlio d'un cane*, *figlio di porco*, *accidenti alla tua madre* en latin. A croire Filelfo, Poggio est un sac à vin au ventre énorme, qui laisse traîner son hernie sur les tables, qui, lorsqu'il est repu, se met le doigt dans la bouche. A croire Filelfo, Marsuppini imite dans ses vers le coassement des grenouilles et le cri plaintif des rats. Sa bouche pue. Il asperge les assistants de sa bave et garde l'habitude de *ventris pellere ventos.* A croire Poggio, Filelfo est un satyre puant, aux yeux chassieux, un baudet de louage, un bouc infect, un cornard fétide, un ennemi des hommes et des dieux. Il est digne d'une couronne d'excréments. Pavie l'a coiffé d'un pot de chambre comme d'un casque. Sa mère est

1. V. Charles Nisard, *Les Gladiateurs de la République des lettres.* Paris, 1860, 2 vol.

2. « Hic enim cutis ut sic dicam, et candor orationis noster duntaxat est. Hic etiam sanguis, color, pulchritudo, vires, velocitas, et coeteræ bene componendi tamquam corporis dotes. »

une vendeuse de tripes de Rimini; son père est un curé de village aux mains aussi calleuses que des étrilles. Il est rempli de poux. A croire Poggio, Valla est chargé de tous les crimes et a commis toutes les ignominies; dans le royaume de la bêtise où il est roi, on le promène le front ceint de lauriers et de saucisses, parmi le braiement des ânes et les solécismes des enfants. Arrivé au Capitole, sur un char qui est traîné par des éléphants, pour que de grosses bêtes en transportent une plus grosse, il offre à Jupiter une tête de bœuf, symbole de son génie. Descendu en enfer, il s'agenouille devant Satan à qui il baise le séant. Le concile des diables s'apprête à le juger; mais, se rappelant les crimes du sycophante, au lieu de le condamner, il l'acclame, et pour en accabler le monde, il l'y renvoie. Voilà bien la verve bouffonne, l'imagination grotesque et l'énorme caricature de la fin du moyen âge[1].

Les humanistes ont beau faire, ils ne peuvent toujours se tenir. Et si la familiarité des lettres ou la violence des invectives leur soutirent des vérités, la nouveauté de leur culture leur arrache des candeurs[2]. Le vêtement d'emprunt dont ils sont revêtus n'est pas encore bien adhérent. Derrière l'écorce et le vernis, le vieil homme transparaît; l'expression locale et populaire remonte aux lèvres[3]; la nature fraîche, franche et fruste, affleure par les trous de la robe latine. C'est

1. Et pourtant, ici encore, l'antiquité ne perd pas ses droits. Comparer, par exemple, la quatrième Invective de Poggio avec l'*Apokolokyntosis* de Sénèque.

2. Guarino voulant ajouter quelque chose de son cru à la préface du *De Inventione* de Cicéron, qui montre combien l'éloquence est nécessaire à la politique et à la philosophie, la réclame pour la médecine. Selon Guarino, la médecine a besoin de l'éloquence « pour disposer les malades aux opérations douloureuses, en alléger les souffrances et les préparer à la mort ».

3. Platina raconte que Pomponio Leto, mis en procès à Rome et interrogé sur les causes qui lui ont fait adopter un nom antique, répondit à ses juges : « Que vous importe que je m'appelle Pomponio ou *Finocchio*, pourvu que je n'y mette ni fraude, ni tromperie ? » — *Finocchio*, qui littéralement signifie « fenouil, » est justement une de ces expressions populaires intraduisibles.

ainsi qu'ici et là, dans leur œuvre uniforme, on trouve quelques notes, quelques touches, quelques accents qui, s'ils constituent à leurs yeux autant de défaillances, nous sont précieux, puisqu'ils sont autant d'échappées sur l'âme et la vie contemporaines.

Mais il y a plus. Pour se divertir et sans songer à rien, les humanistes ont été quelquefois ramasser dans la rue les genres de la rue et, comme exercice de style, se sont complu à les hausser jusqu'à la dignité du latin. Initiant à leur insu la ligne de la Renaissance, ils se sont appliqués à mettre la noblesse antique aux pauvres choses du peuple ; la laude dévote, la poésie *alla burchia*, la *storia* du *cantambanco*, inspirent, comme nous le verrons plus tard, quelques-uns des meilleurs latinistes de la cour de Laurent de Médicis ; de telle sorte que nous avons, grâce à l'influence italienne, pour ainsi dire de nouveaux genres latins, comme nous aurons et comme nous commençons à avoir, grâce à l'influence latine, de nouveaux genres italiens. Et ce sont les seuls qui nous intéressent, puisque ce sont les seuls qui représentent une littérature originale, autochtone, non plus anonyme, mais signée d'un moment et d'un pays.

Il appartient à Poggio Bracciolini et à Æneas-Sylvius de l'avoir inaugurée dans la première moitié du Quattrocento.

Poggio Bracciolini y était merveilleusement disposé par sa nature joviale. Né un siècle plus tôt, il aurait débité des contes pittoresques à côté de Boccace ; né un siècle plus tard, il aurait rivalisé avec les dialogues de l'Arétin ; né au Quattrocento, où l'on écrit en latin, il écrit en latin ; mais ce latin garde le tour, l'accent, la spontanéité du vulgaire. Poggio l'accommode à ses qualités florentines de réalisme coloré et de trait pointu. Son dessin est plus serré, sa couleur plus grasse, sa prose ouverte à toutes sortes de gaietés, de détails et de licences, que réprouverait le bon usage. Et si, dans le

restant de ses œuvres, il a agi sans parti pris, dans ses *Facetiæ* il introduit résolument l'esprit contemporain et populaire au cœur de la langue impériale et savante. « J'ai voulu expérimenter, confesse-t-il, si beaucoup de choses qu'on croit difficiles à être dites en latin y peuvent s'écrire non bêtement[1]. »

Les *Facetiæ*, reprenant le genre tout populaire des *Facezie*, ne s'en distinguent que par le fait qu'elles emploient le latin. Les personnages sont des personnages contemporains, qu'on nomme, qu'on cite et qu'on connaît, des princes et des humanistes, et particulièrement les héros de la geste populaire, toute la foule qui peuple les nouvelles et les contes d'Italie, frocards, usuriers, paysans, marchands, honnêtes dames, maris déçus, hôtes, médecins, juges, cavaliers, meuniers, passeurs de gué. La scène est la taverne, le palais, la place, la rue, la chambre de l'accouchée, l'alcôve des bourgeois ; on y parle de chapons rôtis, de sacs de blé, de melons, de chausses, de souliers neufs, de pilules à trouver les ânes ; les garçons chantent des sérénades aux filles, les commères citent des adages en cours : tout cela en latin. C'est du Sacchetti en latin. Poggio, comme Sacchetti, recueille des bons tours, des bons mots, si faibles souvent qu'ils durent être prononcés ; il les entremêle de recettes, de miracles, de prodiges, qui lui paraissent remarquables, comme ils paraîtraient remarquables au *Diario* d'un marchand. « Le célèbre Ugo de Sienne, qui est le premier médecin de notre temps, m'a raconté qu'à Ferrare il est né un chat avec deux têtes et qu'il l'a vu[2]. » Le train, l'esprit, sont tout contemporains, tout populaires. On croirait lire les débuts des nouvelles qui courent les rues : « Deux filles étaient à la fenêtre de leur maison, qui donnait sur un jardin, quand le jardinier vieux et chauve sortit pour

1. « Ego quidem experiri volui an multa, quæ latine dici difficulter existimantur, non absurde scribi posse viderentur » *Facetiæ*, préf.)
2. « Vir insignis, Hugo senensis medicorum nostri temporis mihi quoque retulit, natum Ferrariæ cattum bicipitem seque id conspexisse. »

aller prendre son repas[1]... » « Un certain garçon de Florence portait à l'Arno les filets, dont on lave les laines, quand il rencontra un gamin[2]... » « Un paysan, étant monté sur un châtaignier pour en secouer les fruits, se rompit une côte en tombant [3]... » Et le ton se continue jusqu'au bout : « Il y avait une fois une femme qui reprenait toujours les paroles de son mari ; elle y faisait opposition et s'obstinait dans ce qu'elle avait prononcé, comme si de la sorte elle se montrait supérieure. Un jour, ayant eu avec lui une grosse dispute, elle l'appela « pouilleux. » Le mari, pour lui faire retirer un tel mot, se mit à la battre et à la frapper de coups de poing et de coups de pied. Mais plus il la frappait, plus elle l'appelait « pouilleux. » Alors notre homme, las de battre, s'avisa, pour triompher de l'entêtement de sa femme, de la lier à une corde et de la plonger dans un puits, la menaçant de la noyer, si elle ne s'abstenait de propos pareils. Cependant la femme, ayant de l'eau jusqu'au menton, persévérait de plus belle et l'appelait toujours « pouilleux. » Si bien que lui, pour l'obliger à se taire, la plongea tout à fait dans l'eau, voulant voir si le danger de la mort la pourrait au moins détourner d'une telle obstination de paroles. Mais la femme, ne pouvant plus parler et suffoquant déjà, exprima avec les mains ce qu'elle ne pouvait plus dire avec la langue, car, ayant dressé ses bras au-dessus de sa tête et joint les ongles de ses pouces, du geste elle lui montrait des poux. Chacun sait en effet que les femmes ont l'habitude de tuer les poux avec les ongles de leurs doigts[4]. »

1. « Juvenculæ duæ cum essent ad fenestram domus supra ortum sitam, exibat ortolanus senex et calvus ad sumendum cibum... »

2. « Adolescens quispiam Florentiæ deferebat ad Arni fluvium retia quibus lavantur lanæ, huic obviam dicax puer... »

3. « Rusticus cum castaneam arborem ad excutiendos fructus ascendisset, decidens ex ea costam pectoris effregit... »

4. « Mulier quædam e nostris admodum viri contraria semper verbis ejus objurgando refragabatur, perstans in eo quod cœperat, ita ut superior esse vellet. Habita semel cum viro gravi altercatione, maritum pediculosum vocavit. Ille, ut verbum retractaret uxor, verberibus

Quant à Æneas-Sylvius, que nous avons vu mêlé à tant d'affaires, il nous raconte tout simplement une des innombrables histoires auxquelles il assista ou qui lui furent contées. Seulement comme, d'aventure, c'est le latin qu'il emploie, au lieu de nous la conter en italien ainsi que l'aurait fait son compatriote Illicino, il nous la conte en latin.

A Sienne, alors qu'en l'année 1433 l'empereur Sigismond y était de passage, Euryale, gentilhomme bavarois attaché à sa suite, a remarqué Lucrèce, jeune femme d'une merveilleuse beauté : cheveux pareils à des fils d'or, front haut, grand et sans rides, sourcils arqués et légers, noirs, séparés à bonne distance, nez droit, joues égales, « et lorsqu'elle riait, il se creusait de chaque côté de son visage une petite fossette si aimable que personne n'aurait su les voir sans désirer les baiser[1] ». Lucrèce, bien que mariée à Ménélas, « citoyen très riche, mais digne d'être trompé et fait, comme nous disons, cerf cornu[2] », s'éprend de son côté du jeune gentilhomme qu'elle regarde passer à cheval de son balcon, et pour rendre neutre, si ce n'est favorable, le vieux Sosie, ancien domestique de la maison, spontanément elle lui confie son amour. Euryale,

contendebat, pugnis cedens ac calcibus. Quo magis cedebatur, eo plus illa pediculosum appellabat. Vir tandem verberando lassus, ut uxoris pertinaciam superaret, per funem in aquæ puteum demisit, suffocaturum se dicens, nisi verbis ejusmodi abstineret. Mulier instantius perseverebat etiam in aqua mentum usque constituta, verbum illud continuans. Tum vir, ne amplius loqui posset, in puteum demersit, tentans si eam mortis periculo a verborum pertinaciam posset avertere. At illa, loquendi facultate adempta, etiam dum suffocaretur, quod loqui nequabat, nam manibus, digitis exprimebat super caput erectis, atque ungulis utriusque pollicis conjunctis, saltem quod potuit gestu, viro pediculos objiciebat. Unguibus enim eorum digitorum pædiculi a fæminis occidi consueverunt. »

1. « Comæ illi copiosæ et aureis laminis similes... frons alta spaciique decentis, nulla infecta ruga; supercilia in arcum tensa, pilis paucis nigrisque, debito intervallo disjuncta... Nasus in filum directus roseas genas equali mensura discriminabat, nihil his genis amabilius, nihil delectabilius visu, quæ cum mulier risit in parvam utrinque dehiscebant foveam .. Nemo has vidit qui non cuperet osculari. Quid dicam menti speciem? » (ÆNEAS-SYLVIUS, *Opera*, p. 624.)

2. « Sed digno quem uxor deciperet, et sicut nos dicimus, cornutum quasi cervum redderet. »

lui aussi, ne perd pas son temps; il apprend l'italien, s'enquiert d'une entremetteuse et la dépêche munie d'une lettre à la bien-aimée. Lucrèce, qui sait feindre, menace la vieille de lui « crêper le chignon[1] » et lui déchire la lettre au nez, quitte à en rejoindre les morceaux après son départ et à y répondre aussitôt. Désormais l'intrigue est nouée. Les amoureux se parlent la nuit, Lucrèce de la fenêtre de sa chambre, Euryale de la lucarne du cabaret voisin. Un jour, il se déguise en paysan, et, un sac de blé sur le dos, arrive jusqu'à l'appartement de sa maîtresse, où Ménélas, survenu à l'improviste, interrompt l'entretien. « Entre là, dit Lucrèce à Euryale en le cachant précipitamment, tu seras sûr dans les ténèbres; ne bouge pas, ne crache même pas. » Mais le mari vite éconduit, déjà dévêtue, elle se donne à lui pour toujours : « O mon lys, ô mon bouquet de roses! » La nouvelle n'est plus dès lors que le récit des ruses que les amants inventent, des dangers qu'ils courent, des plaisirs qu'ils goûtent, jusqu'à ce que l'empereur, quittant Sienne, emmène Euryale, que Lucrèce en meure de chagrin et qu'Euryale épouse une fille de sang ducal.

Evidemment le fond n'est rien, même ennuyeux dans sa longueur. Il reste que le latin vient de ramasser une histoire contemporaine et un genre national. Des personnages de la réalité du jour sont mis en scène, l'empereur d'Allemagne, un mari avare, une jeune femme de Sienne, une entremetteuse, des valets, des paysans, des étudiants, tous cueillis dans la vie et tous appartenant au moment, quoiqu'ils s'appellent Lucrèce, Ménélas, Euryale, Sosie, comme Piccolomini s'appelait Æneas. Autour d'eux, c'est la ville de Sienne, avec ses églises, ses hauts palais aux grosses serrures, ses ruelles si étroites qu'en s'aidant des pieds et des mains, Euryale peut grimper jusqu'à la fenêtre de sa maîtresse. On crache par terre. Les garçons

1. « Vix me contineo quin capillos involuem tuos. »

jettent des boules de neige aux carreaux des jolies femmes. Les vieilles se chauffent autour du feu. Sur la route de l'église, les étudiants attendent les filles, les accostent et leur offrent des violettes. Il est question de robes de brocart, de vin de Trebbiano, de poireaux. On dirait du Boccace; et de fait, comme Poggio nous avait donné du Sacchetti en latin, Æneas-Sylvius nous donne du Boccace en latin. Tous deux ont fait œuvre populaire, d'autant plus populaire qu'ils ont copié directement de la réalité. Nous savons que les facéties de Poggio furent contées par les secrétaires apostoliques, et que l'histoire d'Euryale est arrivée[1].

C'est ainsi que ces deux petits livres des *Facetiæ* et de l'*Historia de Eurialo et Lucretia* marquent sans s'en douter une date : la réhabilitation par la littérature savante de la littérature populaire.

Et, à Naples, le fait est constant chez Pontano.

III

A Naples, comme nous l'avons dit, le peuple triomphe.

Le peuple envahit tout, absorbe tout, occupe toute la scène[2]. Infini et grouillant, il représente une foule énorme, flottante, encombrante, bariolée, qui crie, chante, gesticule, bourdonne, naît, vit, aime, meurt en plein air, remplit la rue qui remplit la cité.

Et en dépit de ses mélanges et de ses croisements, ce peuple est antique. Il est foncièrement et naturellement antique. Il n'a point fait l'expérience de la commune, comme Florence. Il n'a point accueilli l'Eglise comme Rome. Il garde dans ses veines du sang grec. Il garde

1. Voir : Cortesi, *La Storia di due amanti*. Preludio, Ancona, 1882. — G. Zannoni, *Per la storia di due amanti*. Rendiconti dei Lincei, Rome, 1890, p. 116. — G. Zannoni, *Per la storia d'una storia d'amore*. Cultura, Milan, 1890, p. 85.

2. « Le peuple de Naples est plus peuple qu'autre part. » (Montesquieu.)

dans ses paysages des temples grecs. Il dit encore : « Saint Virgile, priez pour nous ! » Il se prosterne toujours devant sainte Vénus. Son âme, sa religion, ses mœurs, furent à peine altérées par les âges.

Pontano est né de ces deux influences, de la prédominance du peuple dans la vie et de tout ce que ce peuple a gardé du paganisme heureux. Il y faut joindre l'influence de Beccadelli, qui fut son créateur spirituel et lui donna la hardiesse et la note dans son poème de l'*Hermaphroditus*.

L'*Hermaphroditus*, qu'on lit d'une journée, la première partie avant déjeuner, la seconde partie après table, n'est point pour les femmes honnêtes, et quoi qu'il soit dédié à Cosme de Médicis avec une singulière licence de propos, il n'est point davantage pour les honnêtes gens ; le sujet traité y est proprement l'amour grec[1]. Les moines et les moralistes, Antonio da Rho, Maffeo Vegio, Marianno da Volterra, Alberto da Sarteano, essayèrent bien d'élever la voix : ils ne savaient pas ce que Guarino se chargea de leur apprendre, que la vie est une chose et que l'art en est une autre.

D'ailleurs, il ne faut pas attribuer de plus grande importance à ce petit livre, éclos dans les festins. Beccadelli, encore étudiant, l'a fait à Sienne en se jouant et pour se jouer[2]. Il l'a fait au milieu des coupes remplies et des filles dégrafées ; il l'a fait pour Ursa, Alda, Nichinina, Giannetta, Claudia, « aux mamelles peintes, » pour les belles créatures de chair qui couronnent leurs cheveux de roses, se montrent folles de leur temps et de leur corps, savent danser, savent chanter et savent le latin. Ursa pleure parce qu'elle croit que Beccadelli l'a trahie dans ses vers. « Ne pleure pas, Ursa... je te

1. « Hæc pars prima fuit, sequitur quæ deinde secunda est.
Hæc pro pene fuit, proxima cunnus erit. » (Ad Cosmum virum clarissimum. *Hermaphroditus*, pub. par C. Forberg, Cobourg, 1824.)

2. « Desine mirari versus, quos inter edendum
Edimus, aut hora carmina lusa brevi.
Testis es, ut quum jam versu defixior essem
E digitis calamos subtrahat Ursa meis. » (P. 12.)

jure par ces larmes, et par tes jambes semblables au lait, et par tes cuisses douces, et par ta croupe, que je n'ai jamais fait que des vers qui te louent[1]. » Alda réclame un Catulle. « Je brûle, mon Galeazzo, écrit Beccadelli à Galeazzo, de retrouver le fin Catulle pour complaire à ma maîtresse. Elle est lascive et lit volontiers les poètes délicats; et c'est tes rythmes, ô savant Catulle, qu'elle préfère. L'autre jour, elle me les demanda d'une prière qui était une caresse, car elle pensait que j'avais peut-être son poète en ma possession[2] ». De la sorte, détaillant des beautés secrètes et des prouesses d'alcôve, l'*Hermaphroditus* semble un bibelot de lupanar ; et c'est précisément à un lupanar de Florence que le poète l'expédie, derrière l'église de Santa-Reparata, dans la ruelle du « Bœuf-Mort[3] ».

Beccadelli est le poète d'un souffle. Son volumet est construit de petites pierres déchaussées aux érotiques grecs et plus spécialement à Catulle. Mais derrière Catulle on sent Sienne, la vie de Sienne, la volupté de Sienne, l'atmosphère molle, sensuelle et fine de la ville qu'Æneas-Sylvius disait chère à Vénus, où la *Fonte gaia* coulait sur la place, où Bruni mandait son discours aux courtisanes, où Gentile Sermini contait ses propos poivrés, où Marrasio composait son *Angelinetus*, et où san-Bernardino élevait sa voix indignée : « O cochons! un peu de continence ! » Epigrammes à la pointe acérée ou innocente; malices contre le pédagogue Matteo Lupi que Beccadelli déteste; contre Hodius; sur Crispinus qui garde sa femme et ne garde pas son vin; odelettes

1. « Juro per has lacrymas et crura simillima lacti,
Perque nates molles et femur, Ursa, tuum,
Quod nunquam, nisi quæ te laudent, carmina feci. » (P. 29.)

2. « Ardeo, mi Galeaz, mollem reperire Catullum,
Ut possim dominæ moriger esse meæ.
Lectitat illa libens teneros lasciva poetas,
Et præfert numeros, docte Catulle, tuos.
Nuper et hos abs me, multa prece, blanda poposcit,
Forte suum vatem me penes esse putans. »

3. « ... Vicus
Proximus occiso de bove nomen habens. »

à Alexis ; tableautins enlevés d'un trait ; caresses lascives ; plaisanteries obscènes ; gros et menus propos ; dédicaces, compliments, épitaphes de courtisanes, de jeunes filles, d'un cuisinier, d'un cheval : c'est tout.

Ici, le poète se tourne contre un usurier chez qui il a mis son Plaute en gage. Ici il demande à Aurispa de lui prêter Martial ; ici il insulte la froideur d'un adolescent, « plus sec que la corne, plus pâle que le safran ». Sa maîtresse, chassée par la peste, a quitté Sienne. Un paysan a embrassé sa maîtresse. La mère de sa maîtresse tient sa fenêtre close. Le spectacle d'un individu, occupé derrière une haie à certaine affaire, l'interrompt au milieu des vers qu'il ajuste : « Il a fléchi les genoux et s'est réduit tout en rond, les coudes aux jambes, les mains aux joues[1]. » Matteo Lupi porte un long manteau. « Dis-moi, Lupi, pourquoi te revêtir d'un long manteau ? Penses-tu couvrir d'une toge le défaut de ton mollet ? C'est ne rien faire, ô fou, tes épaules, tes flancs bougent : telle une barque sans rameurs sur l'eau gonflée[2]. »

On voit le mouvement, le bonheur du trait sobre, l'atticisme toscan condensant et ramassant la sensualité méridionale en statuettes maigres et dures. L'art entre dans la pornographie qu'il affine et qu'au moins aux yeux du cardinal Cesarini il rachète[3]. Cela est vif, preste et naturel. Cela court et cela vit. Le latin est devenu gamin, c'est-à-dire polisson, et il affiche l'ordure, comme chez Valla il affichait le paradoxe. « Pour la première fois, dit Paolo Cortese, apparaît une langue vraiment poétique, alors qu'auparavant on ne faisait que

1. « Inflectit genua ac totum se cogit in orbem,
Imposuit cubitus crure, manusque genis,
Posterea jam talos contingere crura videntur,
Se premit, et venter solvitur, inde cacat. »

2. « Dic mihi cur longo, Lupi, vestiris amictu ?
An vitium suræ vis operire toga ?
Nihil agis, o demens, humeri, lateraque moventur,
Ut tumida nullo remige lembus aqua. » (P. 5.)

3. Voir, dans Vespasiano, la jolie anecdote du cardinal Cesarini et de son secrétaire qui lisait l'*Hermaphroditus*. (Vespasiano, *Vite*, p. 134.)

coller des dactyles ensemble. » Cet exemple ne sera pas perdu. Pontano va le recueillir et l'élargir.

Comme Beccadelli, Pontano est avant tout artiste. C'est un artiste pittoresque, abondant et joyeux. Il ressemble à Naples, où il est arrivé à vingt ans et dont il respire et expire la licence, la passion et la gaîté. Il a de la fantaisie, du comique et du brio. Il sait raconter et accommoder le latin au tour, à l'allure de l'anecdote recueillie. Il sait voir, dessiner un personnage d'un trait, ramasser une scène en quelques mots, trouver la ligne unique qui souligne, accentue, fixe à jamais. Il a le mot propre et l'adjectif juste. Il est le premier à s'être aperçu que les Anglais portent leur faste sur leur nez, *naso fastum gerentes*. Il rit, cause, s'indigne, s'amuse ; il vit.

Son œuvre est chargée de vie, de tout ce que la vie dépose, comme de tout ce qui produit la vie ; d'ailleurs si pullulante, d'une érudition si entassée, d'une fantaisie si gigantesque, d'une veine si exubérante qu'elle échappe à l'analyse. C'est un chaos. Elle a ce mérite, à l'opposite de l'écriture opaque contemporaine, d'ouvrir des jours et des lumières. Comme ministre, diplomate, soldat, Pontano, ainsi qu'Æneas-Sylvius, a été mêlé à trop d'affaires et introduit chez trop de gens pour faire de la littérature anonyme [1]. La fidélité de sa mémoire lui est un obstacle à la copie du genre, et l'animation de la cité qu'il habite, un empêchement à l'oubli du moment. Il a beau se barricader entre les livres : du fracas de la rue, le présent monte.

Les dialogues de Pontano peuvent donner une image raccourcie de son œuvre diverse [2]. Pontano les commença sur le modèle de Lucien, puis bien vite, assez vaillant pour aller seul, il jeta loin le modèle et suivit son propre chemin. Sans doute que le fond en est

1. « Omnis mihi vita sit acta aut in castris, aut in peregrationibus procul non modo a libris, sed a litteratis omnibus. » (P. 1068.

2. Ils sont au nombre de cinq : *Charon*, *Asinus*, *Actius*, *Antonius*, *Ægidius*.

grave ; on y raisonne de questions professionnelles ; de la fin de l'orateur, si c'est persuader, comme le veut Cicéron, ou bien dire, comme le prétend Quintilien ; des rapports de la poésie et de l'histoire ; du but de l'histoire et de la poésie ; des méchantes traductions d'Aristote ; des poètes de l'Etna, Virgile, Pindare et Claudien. On y dispute de logique ; du jugement, de la constitution, des effets des causes ; de l'immortalité de l'âme ; de la véracité des songes ; du libre arbitre ; des étoiles ; des rapports de la création et de la rédemption ; de la ressemblance des Champs-Elysées avec le Paradis. On y fait la théorie de l'hexamètre, des pieds, du nombre, de l'accent, de la césure, de l'ellipse, de l'élision, de l'allitération ; on se demande si *plenus* veut le génitif comme l'ablatif ; si *etsi* et *quamquam* se construisent avec l'indicatif ; si *causa*, dérivant de *cavissa* et de *caveo*, s'écrit *caussa*. Telle l'affaire. Cependant nous sommes en plein air, devant le Sebetho qui, dans le *Charon*, s'appelle l'Erèbe, dans la rue, sur la route ; au seuil d'une trattorie ; à l'ombre de la maison de Pontano. Le peuple passe, rit, chante ; le ciel resplendit ; au fond, le Vésuve fume. Le moyen de ne pas regarder ? Alors la digression savante s'émiette en dialogue ; le syllogisme finit en quolibet ; la proposition philosophique se termine en chanson. Et cet imprévu, cet accident, ces surprises rendent la lourde discussion comme âvenue en lui assignant une date.

Ici, un notaire de campagne débat en plein vent les conditions du contrat de vente d'une maisonnette et d'un champ, devant deux poètes qui fonctionnent comme témoins. Le paysan acquéreur, retors et naïf, entre dans les minuties et les vétilles. Il voudrait qu'il fût stipulé que le bien lui appartiendra jusqu'au ciel et jusqu'au centre de la terre. En quoi, lui fait observer le poète Sannazaro, il usurperait le droit des prêtres, qui possèdent le ciel puisqu'ils le vendent, et qui possèdent l'enfer puisqu'ils le donnent. Ailleurs,

un cabaretier se réjouit avec les passants de la paix politique qui vient d'être conclue par l'œuvre de Pontano. C'est une paix qui donne soif, comme dit Auguste. Qu'offre-t-il? Une tranche de pastèque, pardieu, et du vin le meilleur. Voilà les gens attablés et qui trinquent. Le crieur public proclame ses bans. Le messager de la cour annonce l'exécution capitale des barons. Le joueur de guitare fait sa quête. Le moine Egidio da Viterbo prêche : « O chrétiens, la vieille philosophie n'est pas capable de considérer le bien dans son espèce, ni le bien lui-même, le souverain bien, le bien consommé. Car Christ ne se révèla pas aux anciens philosophes et ne fut pas connu d'eux, ni entendu. Le bien est Christ, il existe de lui, en lui, par lui. C'est de sa source que toute bonté émane, que découlent les ruisseaux de tous les biens. La philosophie ne pouvait pas, tant s'en faut, connaître la vérité, lorsque Christ est lui-même la vérité et que le bien ne peut être vu et compris que par la vérité. Christ est donc la vérité, et il est le bien, et c'est en lui qu'est placée la beauté du vrai et du bien, c'est de lui qu'émanent le vrai et le bien, c'est par lui que la vérité est connue et quelle est la nature, quelle est la beauté, quelle est l'idée du bien[1]. » Soudain Egidio s'interrompt pour interpeller « un bout d'homme ; » et, pour illustrer le récit de la Passion, il cite l'exemple des petits cochons, et de la laie, et de l'évêque de Noles, qui alla chercher en Afrique le fils prisonnier d'une pauvresse. Assez prêché ! Voici le chante-histoires arrivé de France. Il ne manquait que ça aux mœurs délicates de

1. « Nequit, o viri christiani, vetus illa Philosophia boni ipsius speciem intueri, vel bonum ipsum potius et summum et consummatum. Quippe cum Christus esset neque ab antiquis philosophis visus, neque ab illis aut auditus, aut cognitus Ille namque ipse, ex illoque, perque illum, bonum existit ipsum, deque illius fonte bonitas omnis manat, defluuntque bonorum omnium rivi. Multo autem minus potuit veritatem agnoscere, quando idem ipse Christus veritas est, nec bonum aut videri aut intellegi nisi per veritatem potest. Idem ipse igitur Christus et veritas est et bonum, in eoque utriusque et veri et boni collocata est species, ex eoque et verum demanat et bonum ; ac per eum et veritas ipsa agnoscitur, et boni ipsius natura qualis sit, quæque etiam sive species ejus, sive idea. » (P. 1462.)

notre cité! Il est précédé d'un trompette, suivi de la foule, couronné de lierre. Le tréteau est dressé, le peuple assis, le trompette a joué. Avant que le chante-histoires débute, une espèce de pitre fait le boniment. Il interpelle les uns et les autres : « O toi qui as le nez rouge ; ô toi qui es assis à droite et tiens le menton bas ! » Il dit : « Taisez-vous, faites silence ! » Il dit : « Nous vous apportons une nouvelle fable antique[1]. » « Sertorius a son camp aux confins de l'Espagne ; Pompée se prépare à l'attaquer ; mais Sertorius, instruit par les espions, a réveillé son armée ; le combat est atroce, cruel, douteux ; les chevaux, les hommes tombent d'ici, de là ; on lutte avec la fraude, la ruse, l'audace, la force ; la nuit et la messagère de Diane interrompent la bataille. » Le bouffon ayant fini, c'est au chante-histoires, qui a caressé sa barbe et ajusté sa couronne, de commencer. « Sertorius en personne, commence-t-il, brillant d'armes dorées, réunissait son armée dans le camp. » Il énumère les combattants qui vont prendre part à la lutte, et parmi lesquels on distingue des personnages napolitains : Pontanius d'où descendront les Pontano, Pardo qui vaut par la lance, Chariteo qui vaut par l'épée. Il raconte la bataille : « Le premier, Veranius, jette sa lance en face de lui, contre Quintilius ; la lance, menaçante, la pointe en avant, a pénétré par le bouclier et le flanc du soldat jusqu'aux entrailles profondes du cheval. Le coursier gémit. Et tandis qu'en hennissant il la secoue, et tandis qu'il frappe l'air de ses sabots d'acier, Quintilius glisse sur la lance secouée[2]. » Si le chante-histoires s'arrête pour boire un coup et dormir un somme, Polichinelle s'empresse de le réveiller. « Allons, veau,

1. « Tacete atque silete, atque animum advortite,
Novam afferimus vobis quæ vetus est fabulam. » (P. 1269.)

2. « Primus in adversum torquet Veranius hastam
Quintillum, quæ præcipiti delapsa ruina,
Per clypeumque femurque viri penetravit ad imum
Pectus equi, gemuit sonipes. Dumque excutit illam,
Innitens dum ferratis hic calcibus auras
Verberat, excussa Quintillus labitur hasta. » (P. 1272.)

allons, bête marine, délices de l'océan, réveille-toi et lève-toi[1]. » Et le chante-histoires, s'étant étiré et ayant chassé une mouche, reprend son histoire.

De tous les dialogues de Pontano, *Antonius* est le plus mouvementé. Il est dédié à Beccadelli, comme *Actius* était dédié à Sannazaro et *Ægidius* à Egidio. Un Sicilien vient s'enquérir à Naples de Beccadelli et du *Porticus Antonianus;* mais hélas! si le portique subsiste, Beccadelli est mort, et Compater, qu'accoste le Sicilien, s'emploie à lui raconter la bonne humeur du défunt, ses habitudes, son ironie, comment il s'amusait des Pouilles, et de leur formule incantatoire contre les chiens enragés, et de la tarentule qui, piquant les filles, les mettait en mal de mari. Quelqu'un passe, qui s'en va avertir le roi qu'il est dans certaines maisons des coqs de sept ans qui engendreront des basilics. Un Grec, coiffé de son bonnet, se déhanchant et ne saluant personne, traverse la rue. « N'y prends pas garde, dit Compater, ces Grecs sont semblables à des vents, et, pour le reste, fumée. » Enrico Poderico se lamente de la jeunesse dorée. Un valet de prélat, dont le maître souffre d'une indigestion, interrompt sa doléance. Un vieux beau remplace le valet, les mains pleines de fleurs, les lèvres pleines de chansons, convive attitré des banquets, des théâtres, des concerts et des bals. Marianne, sa bien-aimée, se montre à la fenêtre ; laissant là toute chose, il y court. Arrive Euphorbie, la commère si haute en gueule, que si le pape la plaçait au sommet des Alpes, elle appellerait au concile les Gaulois, les Germains et les Brites : *Clamat, inclamat, frendit, dentitonat, hinnifremit, rixatur, furit; veru, pelves, patinas jaculatur, titionatur, candelabratur, novis enim vocibus novus belvæ hujus furor exprimendus est.* Andrea Contrario et Elisio entament une dispute savante

1. « Heus vitule, heus marina bellua,
Deliciæ Oceani, surge atque expergiscere
Postquam venatus. Euge. Jam erigit caput,
Jam defricat oculos, jam ascendit pulpitum. » (P. 1279.)

sur la grammaire, et tandis que tous y prennent part, apparaît Suppazio qui vient de courir toute l'Italie à la recherche d'un homme, mais qui, s'il a trouvé des prêtres et des courtisanes à Rome, des lions enchaînés à Bologne, des femmes parées à Florence, des ridicules, des préjugés, des superstitions partout, n'a trouvé d'homme nulle part.

Pontano se montre, se cite, s'étale à tout propos. Voici sa maison surmontée d'une tour et portant cette inscription : « Qui que tu sois, héritier, successeur, acquéreur de cette maison, n'aie pas honte du vieux maître qui l'a installée. Il cultiva les lettres, les bonnes mœurs et les rois. Il fut cultivé par les jeunes gens honnêtes et les probes vieillards. Ses maîtres approuvèrent l'intégrité, la loyauté et les belles habitudes de son âme. Tel fut Gioviano Pontano, relief du vieux temps[1]. »

Le gamin de Pontano accourt. Compater l'appelle :

« — Hé, Luciolus, que fait papa?

— Il querelle avec maman. Un garçon l'étant venu trouver, maman a pensé qu'il lui avait été envoyé par sa maîtresse. Elle crie, et papa rit... Elle voulait que papa se confessât au prêtre... L'autre jour, comme j'étais assis sur les genoux de maman, maman s'est confessée au prêtre, et moi j'ai écouté sa confession ou plutôt sa plainte. « Mon bon curé, disait-elle, mon mari aime les petites femmes, et s'il avise une jolie fille, il la suit. L'année passée, à Tarente, il en a connu plus d'une; l'an d'avant, en Toscane, il fut pris avec une Gitane; même à la maison, il plaisante avec une Ethiopienne. Moi, je ne peux plus supporter cette intempérance. Il rit et moi j'éclate. Il va se promener par les rues, dans les cours des princes, et moi je reste

1. « Hæres, successor, dominus harum ædium, quiqui futurus es, ne te ne pudeat veteris, neu pigeat domini, has qui sibi paravit. Coluit is litteras, coluit artes bonas, coluit et reges. Coluerunt eum probi juvenes, senes probi, probaverunt et domini integritatem, fidem, mores animi bonos. Etenim talis fuit Jovianus Pontanus, prisci reliquiæ temporis. » (P. 1456.)

entre mes femmes à leur dispenser l'ouvrage »... Qu'y a-t-il donc besoin que papa aille de nouveau raconter au prêtre des fautes que maman lui a si bien découvertes?... L'autre jour, pour apaiser sa colère, il a chanté le chant vomitif...

L'étranger. — Charmant enfant!... Et qu'est-ce que c'est, ce chant vomitif?

Luciolus. — Quand on le dit contre une femme en colère, elle vomit sa bile.

L'étranger. — Vraiment? Ce chant a une vertu si curieuse?

Luciolus. — L'expérience le prouve. Mais finis. Voilà maman à la fenêtre... J'ai peur qu'elle me voie[1]. »

Dans le dialogue de l'*Asinus*, Pontano se dévoile en l'exercice de ses fonctions, d'éduquer le prince de Calabrie ou plutôt de pomponner un âne, vilaine bête aux coups de pied et aux méchantes odeurs :

« Puisque tu t'es repenti, avec du savon fait de parfums d'Arabie, je te lustrerai tout et je te laverai la tête et les pieds. Apportez un bassin, et dedans de l'eau tiède, avec de la liqueur de myrte et des parfums d'Arabie pour que j'oigne mes amours! Ça va bien,

1. « — Luciole, quid agit pater?
— Cum matre litigat. Accessit ad eum adolescentulus cum mandatis, putat illum mater missum a pellice. Eam vociferantem quo magis ridet pater, eo vehementius irritat. Ego e cubiculo me proripui, atque eo libentius, quod sacerdos ad eum ingressus est. Vult enim mater sacerdoti se ut purget, ac peccata nudet, rem sane importunam : sat enim scio matrem et sua et patris peccata nudius tertius sacerdoti ordine aperuisse. Nam cum ipse ad confitentis matris genua assedissem, maternam confessionem, aut rectius questum, attente aucupatus sum. Bone sacerdos, maritus meus amat ancillulas, si quas facie liberali vidit : sectatur ingenuas puellas. Anno superiori, Tarenti cum esset, cognovit non unam. Anno ante in Hetruria, cum Gaditanula deprehensus fuit. Jocatur etiam domi cum Æthiopisis. Nec pati possum ejus intemperantiam. Ille ridet, ego dirumpor. Perrectat urbem ac principum aulas. Ego domi inter pedissequas partior pensa... Quid igitur opus patrem errores iterato confiteri, quos mater tam aperte explicaverit?... Ipse carmen decantare evomium cœpit.
— Scitum puerum! Sed obsecro, carmen evomium quod sit, edoce.
— Qui carmen dicit in mulierem furore percitam conversus, ter despuit, illa statim bilem evomit...
— Mirum huic carmini vim tantam inesse?
— Ipsa res docet. Sed desine, obsecro. Mater est in fenestra, cujus conspectum vereor. » (P. 1261.)

l'eau est tiède et abondante, le bassin est grand et propre, la liqueur de la liqueur de Vénus même, les parfums semblent l'Arabie qu'Eudémon apporta avec lui. Je ne désire rien de plus, si ce n'est que tu restes bien tranquille, ô mon bijou, tandis que je te lustre et que je t'oins. Mais voici que tu te montres caressant; tu dresses la queue; tu agites la tête, tu te portes vers moi de tout ton corps, mon âne. Ah! amour, je m'en vais te rendre plus clair que la clarté! Halte. Tends-moi la queue pour que l'ayant bien lavée, je la peigne aussi gentiment que possible, pour que l'ayant lavée je la parfume plus gentiment encore. Qu'est-ce donc? Est-ce pour que je le lave que tu me tends ton séant? Tu remues trop les pieds. Mais peut-être que tu es pris d'un chatouillement. C'est ça, ma petite âme. Vraiment, je suis plus bête que toi de n'avoir pas commencé ma lotion par la tête. Tu as vu mon erreur, et c'est pour ça que tu agites les oreilles et que tu me présentes le chef. Allons, mon joli, que cette friction te délecte, cette bonne friction tiède, si menue, si légère... Cette fois tu me rends heureux; tu serres les dents; tu me mordilles gentiment pour rire... Aïe! arrête! idiot d'animal! Il m'a presque arraché les mains d'un seul coup[1]. »

1. « Atqui ego te pro pœnitentia ista, vel sapone Arabicis odoramentis condito totum perluerim, caputque et pedes laverim. Pelvem afferte, in eaque tepidiusculam plurimam, myrteo cum liquore, Arabicisque condimentis, quibus meas delicias more meo inungam. Bene habet, aqua tepidiuscula est et multa, pelvis bene ampla et nitida, liquor quem ipsius Veneris dicas, condimenta quæ Arabiam illam quidem Eudæmonem huc secum pertulisse videantur. Quod ultra desiderem nihil est, nisi te ut agas mansuetissimum, dum te perluo, dum te inungo, delicium meum. »

Pardus. Expecto videre, quo res hæc tandem sit evasura.

Pontanus. Et jam blandiris, jam caudam surrigis, jam capite micas, totusque toto etiam corpore, meus asine, mihi gestis. Euge deliciæ, ut ego te nitore ipso nitidiorem reddam. Siste, age caudam ad me, dum bene lotam depecto quam lepidissime depexamque multo lepidius inungo. Quid hoc? quod clunes mihi lavandas, asine, vix porrigis? Non satis placet ista pedum tam frequens agitatio. An fortasse titillatus ipse te cepit? Hoc illud est, mea animula. Verum ego longe te ineptior sum, qui non a capite loturam cœperim. Sensisti erratum: hinc mihi caput obiicis, hinc auriculis micas. Euge, lepidissime, ut delectat tepidula, ut frictio tam minuta et lenis! Nunc me beas, dum dentes restringis, dum morsiunculas tam urbanas ludis. Apage, apage, animal inertissi-

Ailleurs, Pontano se représente au milieu des siens. Ailleurs, Pontano signe avec son jardinier, à propos de la femme de ce jardinier, un contrat tout intime. Ailleurs, Pontano trace sa propre silhouette. Il se dit : « De stature bonne et droite, de front large, de crâne chauve, de sourcils un peu descendants, de nez aigu, d'yeux glauques, de menton proéminent, de joues décharnées, de bouche modique, de teint rouge, du reste du corps carré [1]. » Et partout Pontano se trahit.

IV

Cependant, comme Beccadelli, Pontano est surtout poète.

Son vers naît, monte, tombe naturellement, à la suite de la pulsation de son cœur. Il chante comme il respire, pour se répandre, pour se continuer, se soulager; d'ailleurs presque absolument dépourvu d'idées, quasiment vierge de sentiments, et seulement épris de belles formes et de musique.

« Cythère peignait ses cheveux, elle séchait sa chevelure mouillée. Et autour les Grâces chantaient des chants choisis.

— A la chanson des Grâces, les Satyres se hâtent ; à la chanson, les Nymphes; de la haie silencieuse, ils boivent les chants qu'ils recueillent.

— Un impertinent ose et s'approche; il regarde Dioné, alors qu'elle embellit son visage d'une main savante.

— Pudique, Dioné a rougi : la rougeur a couru sur son visage ; une pourpre charmante occupe ses joues délicates.

mum, bestiam ingratissimam, ut mihi pene manum utramque morsus abripuit ! » (P. 1587.)

1. « Bona et recta statura, fronte lata, calvo capite, superciliis demissioribus, acuto naso, glaucis oculis, mento promissiori, macilentis malis, producta cervice, ore modico, colore rufo, adolescens tamen perpalluit, reliquo corpore quadrato. » (P. 1261.)

— Cependant, entre les roses, entre les rosiers, bientôt elle a fui ; elle se cache, et, de sa bouche, elle expire des iris légers.

— Elle expire et répand des iris ; elle resplendit de pourpre ; et la terre ingénieuse recueille le souffle de la déesse.

— C'est ainsi que les fleurs ont pris leur couleur de pourpre ; c'est ainsi que la rose, jadis candide, s'est empourprée.

— Cueillez ces roses ; ornez-en, belles jeunes filles, vos cheveux. Que votre chevelure brillante reluise d'une rosée de Pœstum !

— Déesses, en été, au printemps, éparpillez des roses ; que les temples exhalent des roses, que vous-mêmes vous embaumiez les roses[1]. »

Et Pontano chante ce qu'il voit, Naples, les quartiers de Naples, les fontaines de Naples, les villas de Naples, les collines de Naples, les paysages de Naples ; les princes qu'il cultive ; les lettrés qu'il fréquente ; les maîtresses qu'il étreint ; sa femme Ariadna, sa concubine Stella, ses filles, son fils, son jardin, son âne, sa maison. Il chante la joie païenne, la beauté sensible, l'ivresse des couleurs et des formes, l'accouplement splendide, la volupté heureuse. L'amour qu'il magnifie est l'instinct physique déposé à l'origine des humanités, non sa vie intérieure et l'infini de ses nuances

1. « Pectebat Cytherea comas, madidumque capillum
 Siccabat, Charites carmina lecta canunt...
Hinc aliquis petulans ausus prodire Dionem
 Intuitur, docta dum linit ora manu.
Erubuit pudibunda, ruborque per ora cucurrit,
 Occupat et teneras purpura grata genas.
Mox interque rosas, interque roseta refugit,
 Delitet, et molles spirat ab ore crocos.
Dum spirat, funditque crocos, dum purpura fulget,
 Concipit afflatus Dædala terra deæ.
Hinc et purpureum flores traxere colorem,
 Quæque prius candor purpura facta rosa est.
Has legite, his teneræ crines ornate puellæ,
 Pestano niteat lucide rore coma,
Vere rosas, æstate rosas diffundite, divæ,
 Spirent templa rosas, ipsæ et olete rosas. »

d'âme, mais ses combats matériels, ses étreintes passionnées, ses fièvres, ses baisers et ses spasmes. « O vous, bienheureux endécasyllabes, combien de baisers n'aurez-vous pas à énumérer, combien de morsures légères, combien de soupirs et combien de duels, et de murmures, et d'éclats de rire[1] ! » Les *Madonna* des anciens poètes, qui, comme les figures giottesques, ne vivaient que dans le front et dans le regard, n'étaient jamais trop recouvertes de voiles : les Faniella, les Stella, les Batilla, les Phocilla de Pontano ne sont jamais assez nues[2]. Aucune pudeur méchante ne les complique, aucun triste scrupule ne les retient ; d'elles-mêmes, elles dépouillent leurs mousselines légères et leurs brocarts pesants ; d'elles-mêmes, elles jettent loin les fils de perles et les chaînes de préjugés qui les lient ; elles offrent leur gorge de rose ; elles ouvrent leurs bras de troëne, heureuses et naturelles, belles d'être nues, rudimentaires et prêtes, étendues sur la plage en des attitudes de nobles animaux. La poésie de Pontano éclose et grandie au soleil, — « O soleil, tout devient par toi ; par toi, toute espèce est produite, et croît, et s'éternise ; et c'est vers toi que se lèvent les bosquets, et vers toi les herbes, les graines et tout[3] ! » — est somptueuse, fastueuse, magnifiquement déréglée et exubérante ; elle garde jusque dans l'obscénité je ne sais quelle splendeur et quelle allure royale ; on dirait de la pourpre et de l'or qui étincellent sur le fond de cobalt de la mer.

Dans l'églogue de *Lepidina*, une des plus charmantes choses de Pontano, Lepidina et Macron, qui sont deux

1. « Tunc vos hendecasyllabi beati,
Quot, quot oscula, morsiunculasque,
Quot, quot enumerabitis duella ?
Quot suspiria, murmura et cachinnos ? »

2. Cf. Carducci, *Studi letterari*, Livourne, 1874, p. 97.

3. « Omnia ex te sunt, genus omne per te
Gignitur, crescit simul et perennat,
Et tibi assurgunt nemora, et tibi herbæ,
Germen et omne. »

jeunes paysans, se rendent aux glorieuses noces de Sebetho et de Parthénope, soit du fleuve de Naples avec la cité de Naples. Lepidina et Macron s'aiment comme des colombes, et Lepidina porte une jarre de lait.

« *Macron.* — Tu es grosse, Lepidina ; et languissante, tu portes un lourd fardeau, une jarre de lait, et des boudins dans ton panier fumant. Repose-toi un peu sous l'ombre verte. Le soleil décline et la chaleur s'adoucit.

Lepidina. — Voici, je t'ouvre ma gorge de lait et je te donne mes baisers. Cette ombre rallume en moi d'anciennes flammes. O Macron! mon cher Macron! rends-moi mes baisers, ô Macron!

Macron. — C'est ici pour la fois première que tu me découvris tes seins. C'est ici, Lepidina, que tu m'as donné tes premiers soupirs. Alors Macron fut à Lepidina et Lepidina fut à Macron.

Lepidina. — C'est ici, parmi ces feuillages, entre ces bosquets connus que tu te cachais, lorsque la première je t'ai donné la rose, lorsque tu m'apportas la fraise le premier...

Lepidina. — De ce jour nous avons vécu sans querelles, comme deux pigeons jumeaux. Le jour nous vit ensemble. La nuit nous vit ensemble. Joignons nos lèvres. C'est ainsi qu'en amour font les pigeons jumeaux[1]. »

1. « — Et gravida es, Lepidina, et onus grave languida defers.
Obbam lactis et hæc fumanti farta canistro
Hac agedum viridi paullum requiesce sub umbra,
Declinat sol dum rapidus, desævit et æstus.
— En lactis tibi sinum, atque hæc simul oscula trado.
Umbra mihi, hæc veteres, memor es jam suscitat ignes.
O conjux mihi, care Macron, redde altera Macron.
— Hic mihi tu teneras nudasti prima papillas.
Hic Lepidina mihi suspiria prima dedisti.
Tunc Macron Lepidina tibi, Lepidina Macroni.
— Has inter frondes, virgultaque nota latebas
Quum tibi prima rosam, primus mihi fraga tulisti.
— Hic Macron Lepidina, meus, me prima vocasti
Et primus, mea, te alternans, Lepidina vocavi.
— Viximus ex illo gemini sine lite columbi,
Nox socios vidit, socios lux, oscula junge
Mutua, sic gemini servant in amore columbi. »

Pour fêter Parthénope, la nouvelle épousée aux cheveux noirs, aux yeux noirs — et tout son corps n'est que fleurs, et de sa gorge de rose dégoutte la rosée d'Acidalie — les hommes, les femmes couronnés de myrtes passent. Passent les Néréides : Pausilippe aux cheveux entremêlés de lierre, qui donna souvent à Lepidina du persil et du serpolet; Mergelline, la robe ouverte, le pied nu et blanc; Herdi, riche en corail et en miel; passent les Néréides : Butina, la rubiconde, un panier rempli de saucisses et de *ciambelle;* Pistasis, qui repousse l'hommage des faunes épris de sa poitrine marquée d'un signe noir; Olympias, si habile à peindre à l'aiguille qu'en ses broderies on croit entendre mugir le taureau, grogner le porc, crépiter les cigales. Mais Lepidina se sent lasse. « Pose ton fardeau, lui dit Macron, et repose tes membres fatigués, car tu es grosse, Lepidina, et tu portes une lourde charge[1]. »

Lepidina s'est assise; et à côté d'elle s'est assise la nymphe Planuris, dont la poitrine veinée porte des roses de Pæstum et des violettes du Vésuve. Les deux femmes se partagent des fruits et du laitage, et Planuris détaille la procession en marche. Voici Gaurus et sa femme Campé; Aleva; Misène, à qui une bête énorme fait le chemin; Capodimonte, qui boîte, mais donne le signal des danses, et parmi le chœur qui l'entoure, Marilia chante : « Assemblez vos troupeaux autour de l'orme, car l'orme aime les troupeaux! » et le chœur répond : « L'orme aime les troupeaux. » Voici Vésuve, le dernier survenant de la longue théorie fleurie et embaumée se déroulant dans la lumière, la musique et la splendeur des étoffes brodées; Vésuve, vieillard au front chauve, bossu, de poitrine broussailleuse, sans manteau, couvert de verrues au menton; Vésuve, dont les deux femmes ont souvent discouru entre elles,

1. « Quin age, pone et onus, et membra labore relaxa :
Nam gravida es, Lepidina, et onus grave languida defers. »
(P. 3209.)

lorsqu'elles lavaient des raves à la fontaine du Carmine. Vésuve est descendu à cheval sur son âne, distribuant des offrandes, et la plèbe l'applaudit, et la plèbe couronne sa monture de noix et de persil. Les Dryades et les Oréades célèbrent en chants alternés les joies conjugales. A leur évocation, les souvenirs s'empressent dans la mémoire de Lepidina et de Macron :

« *Macron.* — Tu étais ainsi quand, pour la première fois, je t'ai vue chantant sous un orme. Tu dansais dans tes souliers jaunes; la rose fleurissait sur ta bouche; le troène fleurissait sur ton cou. Et je me suis rappelé tes chansons!

Lepidina. — Un de tes bas était jaune, et l'autre blanc. Un rameau foliu de chêne vert ceignait ta chevelure, et ta barbe nouvelle brillait, grâce à ton premier barbier.

Macron. — Tu chantais, et les cigales sonores brisaient ta chanson. Alors tu as dit : elles n'aiment pas, et elles sont sans amour, les cigales.

Lepidina. — Mais toi, avec ton arc, tu as chassé les cigales du feuillage, et tu as dit : « Que les cigales chanteuses ne brisent plus les chansons[1] ! »

La plus belle des Nymphes, qui symbolise la villa de Pontano, entonne l'*Hymen* auquel le chœur répond. Elle prédit la noble race qui va sortir de l'union féconde de Parthenope et de Sebetho ; deux poètes s'y distingueront, l'un sera Virgile et l'autre Pontano. Et, pour lui rendre grâces, Lepidina donne à Antiniana sa jatte

1. « — Talis eras quum te primum, Lepidina, sub ulmo
Cantantem vidi, croceis sic ipsa cothurnis
Saltabas, sic ora rosas, sic colla ligustrum
Florebant. Memini numeros et verba canentis.
— Alter erat croceus, alter tibi calceus albus,
Cingebat crines frondoso e subere ramus
Et primo tonsore tibi nova barba nitebat.
Ipsa canis, querulæ rumpunt tua verba cicadæ,
Et dixti, nec amant et sunt sine amore cicadæ.
— Ipse arcu querulas stringis de fronde cicadas,
Et dixti, querulæ rumpant nunc verba cicadæ ! »
(P. 3219.)

de lait et son panier de boudins ; puis, avec son mari, elle court aux noces joyeuses.

Telle la note, triomphale, glorieuse et voluptueuse. Dans ses poèmes didactiques, comme dans ses poèmes lyriques et bucoliques, dans ses cinq livres d'*Uranie*, dans ses deux livres du *Jardin des Hespérides*, dans son livre des *Metéores* comme dans ses *Amores*, ses *Tumuli*, son poème de l'*Amour conjugal*, son poème de *Baïa*, qui chante l'amour aux bains, son poème d'*Eridanus*, dédié à Stella, qui connaît les exaspérations de l'amour sénile, Pontano a surtout celle-là. Parfois cependant cet éclat s'amortit, et l'éternelle lyre d'ivoire, grattée d'un plectre d'or, rend des sons plus intimes.

Sur ses genoux, Pelvina tient son petit garçon qui s'appelle *Quinquennius*, Cinq-Ans[1]. Dehors l'orage gronde, et Cinq-Ans a peur : il demande ce que signifie tout ce fracas, et sa mère lui explique que ce sont les dieux qui font rôtir les châtaignes. Il demande ce que c'est que l'ogre.

« *Cinq-Ans*. — Dis donc, maman qu'est c'est l'ogre?

Pelvina. — C'est un dieu méchant qui se fâche contre les enfants. Son ombre va, une ombre dévorante, une ombre qui fait peur au jour et à la nuit. Et il bat avec son bâton, et il prend avec sa main, et il happe avec sa griffe, et il avale dedans son ventre le petit enfant qui geint la nuit, qui grogne le jour, qui s'irrite contre sa maman, qui ne veut plus prendre le sein. Mais celui qui rit à sa maman, qui s'endort sur le sein de sa bonne nourrice, qui veut bien son sirop amer, celui-là il le caresse de sa main et le caresse de sa queue bienveillante[2]. »

1. L'églogue de *Quinquennius* ne se trouve pas dans l'édition de Bâle des œuvres de Pontano. On la trouvera dans l'édition napolitaine de Mayr (Naples, 1507).

2. « ... — Dic, o mea, dic age, quid nam
Hic orcus Deus est?
— Deus est hic, nate, malignum
Numen, et in pueros sævum grassatur. It umbra
Dentivorax umbra, horrificans noctemque diemque,

Cinq-Ans demande ce qu'est le bon Dieu :

« *Pelvina.* — C'est celui qui donne à pleines mains les pommes du paradis et des tartes dorées aux enfants qui apprennent leurs lettres et leurs fables.

Cinq-Ans. — Et est-ce qu'il me donnera aussi des fraises et un petit panier de cerises, si demain je suis sage à l'école?

Pelvina. — Moi-même, j'y joindrais un cédrat et des abricots tenant encore à leur rameau vert, si tu ne faisais plus pipi la nuit contre le giron d'Ottilie qui t'a donné le sein, lorsque tu étais tout petit. N'as-tu pas honte, grand comme tu es, de faire encore pipi au lit?

Cinq-Ans. — Oh! maman, finis de me gronder. C'est le soleil qui m'accable. Je crois jouer dans l'ombre avec des enfants. Je nage sur le bord du rivage. J'enferme des petits poissons dans ma nasse, je me plonge dans le fleuve, et de mon corps mouillé dégoutte la rosée. Il faut dire, maman, au bon Dieu de réveiller ton enfant quand il dort et de lui donner le pot. Et je lui donnerai, moi, mes figues sèches et mon gâteau doré[1]. »

Et baculo ferit, et dextra rapit, et trahit unco.
Fauce et hiat puerum queritur qui nocte, die qui
Oblatrat matri, mammæque irascitur. Illum
Et dextra fovet, et cauda demulcet amica,
Qui ridet matri, inque sinu nutricis amatæ,
Dormiscit, capit absynthi et cum melle liquorem. »

1. « Qui tenerum lactis florem, at jentacula præbet,
Dum matri puer obsequitur, dum paret alenti.
Qui plena melimela manu croceasque placentas
Dat pueris, dum litterulas et carmina discunt.
— Num det fraga mihi, cerasi num molle quasillum?
Ad ferulam cum discipulis si crastinus asto?...
— His ego citriolum frondenti et præcoqua ramo
Addiderim, nulla in gremium si lotia noctu
Fuderis Unctiliæ, tibi quæ dedit ubera parvo.
Nunc grandem lotii pudeat ?
— Mihi desine, mater,
Irasci. Sopor ipse gravat, nam sæpe per umbram
Ludere cum pueris videor, vel littore primo
Nare simul, nassaque læves includere pisces,
Exclusos mox elabi me subdier amni,
Stillare et liquidum madefacto e corpore rorem.
Hoc nato, mater, præsta, ut Deus ille benignus
Excitet e somno stupidum exhibeatque matellam.
Cedam ego cariculis siccis dulcique placentæ. »

Dans son poème de l'*Amour conjugal*, on voit Pontano en famille, au milieu de son jardin, parmi ses pruniers et ses pommiers. Il possède un petit âne, « non paresseux et capable de porter une grosse charge de bois pour le feu » ; la mère, quittant le fuseau, dispose pour le repas du soir les mets qu'on désire et le « vin non acheté » ; en automne, on fait la cueillette des fruits, la mère les trie, tandis qu'une petite fille les porte à la maison dans un panier, et on attache d'un fil les coings les plus mûrs ; le Jour des Rois, la famille mange le gâteau traditionnel : à qui sera réservé le sort royal de la fève?

Lorsque sa femme meurt, Pontano la pleure : « Elle tissait la trame d'un fuseau léger ; de son pouce rapide, elle tordait les fils ténus ; zélée, elle enroulait la laine en pelotons et en chargeait les corbeilles d'osier, et tandis qu'elle maniait la quenouille, les oiseaux jouaient autour d'elle, et, douce, elle jetait aux oiseaux qui jouaient des pois et du tendre cumin[1]. »

Lorsqu'un enfant lui naît, Pontano le berce :

« Bel enfant, enfant unique, enfant de miel, dors ; petit enfant tendre, ferme les yeux ; petit enfant tendre, cache les joues. — Est-ce que le sommeil lui-même ne te dit pas : cache ! ne te dit pas : ferme tes jolis yeux ! — Vois-tu, la petite chienne lasse s'est étendue à tes pieds. — Luciolus a les yeux bien languissants ; il les ferme et il les cache. — Viens, brise ! Caresse mon petit nouveau-né très paisible. — Les frondaisons ne bruissent-elles pas ? Voici, la brise légère est venue. — Bel enfant, enfant de miel, enfant unique, dors. La

1. « Duxerat ipsæ levi fuso sub tegmen, et ipsa
Tenuia sub celeri versarat pollice fila.
Ipsa sua studiosa manu glomerarat in orbem
Atque hinc vimineis onerarat lecta canistris,
Dum tenui insertas orditur pectine telas...
Ludebant geminæ volucres, ludentibus ipsa
Et cicer, et tenerum spargebat blanda cuminum. »

(P. 3228.)

brise te caresse de son souffle. Ta mère aimée te presse contre son sein[1]. »

Et encore :

« Luciolus, voici mes seins : c'est pour toi que je les garde. Le droit est à toi, le gauche est à moi. Bon, voilà Luciolus qui pleure. Alors, il faut changer. Le gauche est à toi, le droit est à moi. Ou plutôt non, que l'un et l'autre soient à toi. Allons, finis de pleurer, finis ; le droit est à toi, le gauche est à toi. Voilà Luciolus qui rit... Tette-les tous les deux, mon enfant ; que personne ne les emporte ; et cache-toi, mignon, sur mon giron fermé[2]. »

V

Pour la première fois, l'écrivain n'est plus détaché de son œuvre ; mais il s'y mêle, s'y confond, s'y représente ce qu'il est, comme il est, substance et forme, vices et qualités ; et pour la première fois, l'œuvre n'échappe plus à la réalité et à la vie qui, enfonçant les cloisons qu'avaient dressées l'exemple, le modèle, le genre, s'y précipitent et s'y ruent. Nous ne sommes

1. « Scite puer, mellite puer, nate unice, dormi.
Claude, tenelle, oculos, conde tenelle genas.
Ipse sopor : non condis, ait, non claudi ocellos?
En cubat ante tuos Luscula lassa pedes.
Languidulos belle habet conditque et claudit ocellos
Lucius et roseo est fusus in ore sopor.
Aura, veni, foveasque meum placidissima natum.
An strepitant frondes ? Tam levis aura venit.
Scite puer, mellite puer, nate unice, dormi.
Aura fovet flatu, mater amata sinu. »

(P. 3353.)

2. « Has ego Luciolo mammas, hæc ubera servo,
Dextera tua mamma est, ipsa sinistra mea est.
Singultit sed Luciolus, mutare licebit.
Ipsa sinistra tua est, dextera mamma mea est.
Utraque sed potius tua sit. Jam desine flere,
Desine, dextra tua est mamma, sinistra tua est.
Risit Luciolus, mammamque utram momordit...
Nunc Luci, nunc suge ambas, ne quis malus ullas
Auferat, et clauso scite reconde sinu. »

(P. 3353.)

plus dans un endroit et dans un temps quelconque. Avec Pontano, nous sommes dans la Naples du Quattrocento, au milieu de sa population flottante de prélats, de cabaretiers, de fripons, de saltimbanques, de chante-histoires, de prêcheurs, de prostituées, de grammairiens, d'académiciens, de Grecs, de princes, de notaires, de crieurs publics, dont nous savons les noms, dont nous surprenons les gestes, dont nous écoutons le dialogue, dont nous démêlons les mœurs, dont nous pénétrons l'âme composite et corrompue. Et nous n'avons plus affaire à un auteur quelconque qui se dissimule dans l'anonymat : nous avons à faire à Pontano, à sa pointe, à sa poésie, à sa grosse et encombrante personnalité. A la littérature impersonnelle, où les œuvres se ressemblaient comme les copies d'un même original, succède une littérature signée.

Pontano, dans sa prose alerte comme dans sa poésie ardente, exprime Naples, la ville lourdement voluptueuse qui trempe sa chair nue dans un bain de soleil, la ville bouffonne et gaie jusqu'à la folie, la ville graveleuse et débraillée jusqu'à l'obscénité, la ville musicale et passionnée, et la ville, aussi, de bonhomie pittoresque et de simplicité primitive. Ce sont ses paysages, ses silhouettes, ses types, ses superstitions, ses *rico* et ses *ciambelle*. C'est surtout son peuple. Pontano ne s'inspire pas seulement de l'esprit du peuple ; comme Beccadelli et comme Poggio, il en recueille les genres. Dans les innombrables anecdotes qui parsèment sa prose et qui constituent le fonds même de son *De sermone*, nous trouvons autant de *Novellette* ou de *Facezie;* nous trouvons une *Storia* dans le fragment de la guerre de Sertorius et de Pompée ; nous trouvons une *Predica* dans le sermon d'Egidio da Viterbo; nous trouvons des *Laudi* dans une dizaine d'hymnes religieux consacrés à la Vierge, à saint Dominique, à saint François; et nous trouvons la *Ninne-nanna* dans les berceuses au petit Luciolus.

Seulement Pontano donne la beauté antique à ces genres ingénus, restant encore en cela fidèle à l'essence de Naples, qui est demeurée en tant de choses la colonie de Cumes et la cité de la sirène Parthénope; le refrain de la plage devient du Catulle, la *Spagna in rima* devient du Virgile, le prêche du frère de Viterbo devient du Sénèque. Et l'adaptation est si harmonieusement facile qu'on ne sait plus si c'est l'antiquité que Pontano a faite napolitaine ou bien si c'est Naples qu'il a rendue antique. De la sorte, Pontano, tout à la fois le plus populaire et le plus classique des poètes, a initié la tradition de la Renaissance.

Son latin est un enchantement. Si, au début, il serre de trop près son maître Beccadelli, se complait trop volontiers dans la miette jolie et fleurie, et fait pressentir le marinisme de tout à l'heure, il ne tarde pas à s'agrandir, à se dégager. Avant lui, le latin restait une sorte d'idole : Pontano la brise. Que lui importent les règles serviles, les syntaxes, les grammaires, qui immobilisaient les autres? C'est lui le maître. Aucune discipline ne pourrait retenir sa volonté superbe; aucune révérence ne saurait empêcher sa fantaisie créatrice. Et sous ses coups d'audace, le latin, qui se traînait à ras la terre, le long de barrières, sans solécismes et sans souffle, se lève, marche, court, vole, vivant, jeune, grisé de son émancipation nouvelle. Pontano l'assouplit au point que le latin se prête à tout et non pas qu'aux styles académiques et consacrés, mais aux expressions nouvelles d'une société nouvelle, à la familiarité, à la gaudriole, aux calembours, aux refrains de la rue, aux balbutiements de l'enfant. Le latin bégaie, gamine, fredonne, s'ébroue, s'épanche, jaillit de veine et de source. Il chante surtout. Les vers de Pontano sont de la musique. On avait retrouvé la prosodie ; lui retrouve l'harmonie. Une âme mélodieuse et mélodique s'exhale de sa poésie chantante. De telle sorte qu'on

dirait non une langue savante, mais une langue contemporaine, sortie de la rue, créée avec la rue, née au monde avec l'estrade du chante-histoires et les palais des Aragons. Et pourtant c'est du latin, comme Naples déifiée, paganisée, vue à travers les mythes et les légendes, demeure Naples même.

CHAPITRE VIII

LA DÉFORMATION PROFESSIONNELLE

Dante et Pétrarque. — Leurs deux conceptions artistiques. — La littérature devient l'expression de raffinés et s'adresse à des raffinés. — Mépris de l'humanisme pour le peuple. — La caste et la race des lettrés. — L'idée qu'ils se font de la patrie, de la famille, de la vie. — Séparation de l'écriture et de la vie. — Triomphe de la littérature.

Nous commençons à connaître l'humanisme italien. Ses traits essentiels se dessinent.

L'humanisme italien a donné à la science l'esprit critique et à l'école le régime de l'antiquité; il s'est parfois laissé entr'ouvrir à la réalité vivante, et il a revêtu de beauté les genres nationaux; d'autre part, grâce à son culte pour le beau style, il a supprimé l'harmonie nécessaire de la forme et du fond et inauguré une néfaste tradition artistique.

Il y a plus. Dans le simple fait du triomphe du latin qu'il consacre, un événement considérable de la vie de l'esprit est impliqué.

Le latin, en effet, n'est pas seulement un moyen de parler à l'univers : plus immédiatement, il est un moyen de n'être plus compris du monde. Les humanistes n'ont pas hésité à adopter le latin.

On a cru longtemps que Dante avait commencé sa *Comédie* en latin, puis qu'ayant deviné que de la sorte il échapperait à son temps, il avait déchiré son premier essai et repris son œuvre en vulgaire. Aujourd'hui, il est à peu près avéré que le grand poète ne céda même pas à cette tentation érudite, et que, du premier mot et du premier coup, il s'exprima dans la langue de sa ville, qu'il fit la langue de son pays, de

manière à être entendu de tous, des boulangers et des épiciers, qu'on put lui reprocher d'avoir pour public, des forgerons et des meneurs d'âne qui, selon Sacchetti, chantaient ses vers dans les échopes et dans la rue[1].

Son contemporain Pétrarque, plus jeune que lui de quarante ans, arbore le latin. Pétrarque se soucie moins de l'hommage de la foule que du tribut de quelques-uns[2]. Et les humanistes, arborant le latin sur les traces de Pétrarque, réduisent le monde au nombre de leurs confrères, bien mieux, à quelques-uns de leurs confrères, puisque le latin courant ne leur paraît pas une langue assez impénétrable, et qu'ils prétendent encore la défendre de barrières. Politien écrira dans un latin si obscur qu'il est à peine accessible. « Je le fais exprès, dit-il, parce que j'écris pour les érudits, non pour le vulgaire[3]. »

Or une pareille attitude signale un fait nouveau et capital, peut-être le plus considérable et le plus riche en conséquences de tous ceux qu'apporta l'humanisme.

L'esprit se retranche et s'isole. La pensée se recule de la foule et s'établit sur les hauteurs. L'art prend des lettres de noblesse et se fait patricien. Au lieu d'écrire pour tous dans une langue que tous peuvent comprendre, on écrit pour quelques-uns dans une langue d'initiés. Au lieu de se mêler au peuple et de s'enrichir au contact du peuple, on se défend du peuple par une cloison de livres. Au lieu de répandre la bonne nouvelle sur la place, on la séquestre et on la tient sous le boisseau. La littérature cesse d'être natio-

1. Voir les nouvelles 114 et 115 de Sacchetti. « Dante Allighieri fa conoscente uno fabbro e uno asinajo del loro errore, perchè con novi volgari cantavano il libro suo » et « Dante Allighieri, sentendo uno asinajo cantare il libro suo e dire : arrj, il percosse dicendo : cotesto non vi miss'io. »

2. « Multorum vero, hoc est vulgi judicium, sic nullius momenti feci semper ac facio, ut ab iis malim non intelligi quam laudari ; vulgi enim laus apud doctos infamia est. » (*Epist. famil.*, XIV, 2.)

3. Voir la querelle de Politien et de Scala (Politien, *Epist.*, liv. V) ; voir aussi toute la préface des *Miscellanea* de Politien.

nale pour devenir l'expression de quelques spécialistes, professionnels et raffinés. Une nouvelle aristocratie, l'aristocratie intellectuelle, est fondée.

Le peuple n'intéresse plus. Le peuple est la plèbe. Le peuple est la racaille et la canaille. Le peuple est le vulgaire et le troupeau. Il est ignoble. Il est sans lettres et sans mœurs. Il ne sait rien. Il pratique un dialecte informe qu'on parle dans les tavernes et les carrefours ; il n'a point lié « une douce habitude avec les morts » ; il ne cultive point l'éloquence et la vertu ; il ne s'est point adonné aux études d'humanité, « citadelle de l'esprit. » Il faut le bannir et le proscrire. On ne s'en fait point faute. De Leonardo Bruni, qui écrit en l'année 1400 : « J'ai toujours tenu, et non sans raison, la multitude pour suspecte [1] », jusqu'à Francesco Guicciardini, qui écrit au début du siècle suivant : « Le peuple est un fou, un monstre plein de confusion et d'erreurs [2], » c'est un concert de réprobations qui monte, se propage et s'affirme. Il n'y a pas un doute ou une exception à cet égard. On se montre unanimement impitoyable, accablant de quolibets, d'injures et de mépris la populace demeurée fidèle aux habitudes de la commune et aux histoires de bonnes femmes ; on la raille, on la conspue, on la flétrit ; on fait mieux, on l'ignore. On la laisse croupir dans sa crasse et dans son abjection. On l'abandonne à ses contes, à ses fables, à ses erreurs, à ses préjugés, à son dialecte et à son fumier. Elle n'est pas avenue. Elle n'existe pas. Elle est en dehors du commerce de la vérité et de la raison. Ses droits, ses besoins, ses efforts, ses douleurs, sa vie, autant de lettres mortes. Les humanistes se sont occupés de l'éducation des princes, ils ne se sont jamais occupés de l'éducation du peuple. Ce n'est point l'Italie, pays ingénieux s'il en fut, qui a découvert l'impri-

1. « Multitudinem vero non sine causa semper suspectam habui » (*Dialoghi ad Petrum Histrum*, p. 30.)

2. « Chi disse un popolo disse veramente un pazzo, perchè è un mostro pieno di confusione e di errori. »

merie. Les humanistes sont comme on dit aujourd'hui des mandarins.

Au-dessus de la plèbe vile, parmi la paix de beaux jardins, dans la fréquentation de beaux livres, ils constituent une élite fermée et arrogante, qui reste à part, ne se mélange jamais et ne se commet jamais. Ils disent *nous*, *Cicéron et nous*, et en effet ils sont eux. Au fond, l'humanité se répartit en deux catégories : ceux qui cultivent l'antiquité et ceux qui la négligent, les honnêtes gens et les autres. Les humanistes sont les honnêtes gens. Ils n'appartiennent pas au commun, ils sont rares; ils n'appartiennent pas au vulgaire, ils sont distingués; et ils mettent leur gloire à se distinguer chaque jour davantage, se détachant irrémédiablement et pour jamais des habitudes, des règles, des lois qui régissent le nombre. Comme ils parlent une langue spéciale, ils gardent des mœurs spéciales; ils ont leurs dieux, leurs héros, leurs exemples, leurs superstitions, leurs croyances, leurs manies, leurs faiblesses, leurs qualités, leurs défauts, leur façon de sourire, de se présenter, de saluer; ils ont leurs maladies et leur hygiène; leur santé n'est pas celle de tout le monde, et Marsile Ficin codifiera dans un petit livre leur régime, leur boisson, jusqu'à la manière dont ils doivent travailler et faire l'amour[1]. Le pli professionnel se creuse et s'enfonce; ceux qui en sont marqués se reconnaissent au premier signe, de ville à ville, de province à province, de pays à pays; ils s'appellent, se recherchent, se groupent, se cultivent; et qu'ils se chérissent ou qu'ils s'exècrent, ils forment une caste et presqu'une race, exigeant une initiation, possédant des rites, portant une livrée, et d'ailleurs aussi hérissée de préjugés, aussi revêtue d'orgueil, que l'ancienne noblesse, qu'ils se liguaient unanimement pour détruire.

Nous avons vu que Pétrarque fut le premier homme de lettres. A sa suite, les humanistes ne sont plus

1. Marsilio Ficino, *De studiosorum sanitate tuenda*. (Opera, p. 493.)

hommes, ils sont hommes de lettres et ils gardent toutes les marques comme toutes les déformations du métier. Ils portent un nom de guerre, ou de plume : de même que Petracchi s'était appelé Petrarca et qu'Ambrogini s'appellera Poliziano, Bartolommeo Sacco s'appelle Bartolommeo Platina; Filippo Buonaccorsi, Callimaco Esperiente; Marcantanio Cocci, Marcantanio Sabellico; Gareth, Chariteo; Merlani, Merula; Ferrari, Galateo. Ils ne travaillent que pour la gloire : « Le but et le devoir du poète, écrit Pontano, est de parler excellemment pour exciter l'admiration[1]. » Ils ne laissent rien perdre de leur travail, recueillant jusqu'à leurs miettes et à leurs lettres intimes qu'ils publient de leur vivant : « Il arrive parfois, avoue Poggio, que je ne garde aucune copie des lettres que j'écris, soit négligence, soit le plus souvent précipitation[2]. » Leur épiderme est d'une susceptibilité maladive. A la moindre éraflure, pour un mot, pour une allusion, ils partent en guerre. Le siècle résonne du bruit de leurs querelles. Leonardo Bruni se bat avec Niccolò Niccoli; Guarino avec Poggio; Poggio avec l'évêque de Feltre, avec le concile de Bâle, avec l'antipape Félix, avec Enoc d'Ascoli, avec Perotti, avec Valla; Valla avec Antonio da Rho, avec Bartolommeo Fazio, avec Benedetto Morando; Filelfo avec tout le monde. Et leurs invectives ne sont qu'une forme aussi ingénue que sonore de leur orgueil.

« Je me suis entièrement consacré à écrire, disait Filelfo à Pallas Strozzi, de telle sorte qu'il me semble que je suis né non seulement pour les vivants, mais aussi pour la postérité[3]. » Comme Filelfo, les humanistes se croient nés pour à présent et pour toujours;

1. « Poetæ sive finem, sive officium, esse bene atque excellente loqui ad admirationem. » (Pontano, *Opera*, p. 1447.)

2. « Nam sæpissime accidit ut litterarum quas ipse scribo, nullum exemplum servetur, tum negligentia, tum sæpius festinatione. » (Poggio, *Epist.*, VIII, 45.)

3. « Meque ad scribendum converti totum quo non præsentibus, sed etiam posteris natus fuisse videar. » (Filelfo, *Epist.*, III.)

ils s'estiment supérieurs à Virgile puisqu'ils écrivent aussi en prose, supérieurs à Cicéron puisqu'ils écrivent aussi en vers, supérieurs à Virgile et Cicéron mis ensemble, puisqu'ils écrivent aussi en grec. A la vérité, ils sont uniques. L'univers se réduit à eux. Ils sont le centre et le soutien de l'univers. Ils sont l'univers. Leurs travaux, leurs colères, leurs mécomptes, leurs rhumes et leurs furoncles sont en quelque sorte des manifestations publiques, auxquelles les destinées du genre humain restent liées. Poggio a retrouvé Quintilien à Constance : Guarino voudrait que l'Italie dressât des arcs de triomphe à Poggio. Francesco Barbaro a réconcilié Bruni et Niccoli : Poggio voudrait que l'Italie dressât des arcs de triomphe à Barbaro. Poggio a écrit à Barbaro : c'est comme si l'Italie lui avait érigé une statue. Les ennemis de Niccoli se sont emparés de sa maîtresse Benvenuta, l'ont chargée à dos d'homme, l'ont troussée dans la rue, l'ont fessée : Niccoli répond en pleurant à ceux qui viennent le consoler « que pour de moindres attentats, on avait démoli des villes entières[1] ».

Dante, qui avait écrit pour tous, avait mené la vie de tous. Il avait été citoyen, soldat, ambassadeur, prieur ; chez lui le poète est fait de l'homme, et son poème palpite avec les convulsions de Florence, qui est sa patrie, avec ses légendes, ses gloires, ses rancunes, ses partis, son histoire et son historiette. Les humanistes ne sont rien, et leur œuvre n'accueille rien. Ils ne sont pas citoyens ou du moins ils sont citoyens de la République des lettres. Pétrarque n'est déjà plus qu'un ambassadeur en paroles. Jean Boccace témoigne une telle répulsion pour les affaires publiques qui dérangent son travail que Niccolò Acciajuoli le surnomme *Johannes tranquillitatum*. « Je crains, dit Poggio, que notre

1. « Venientibus ad eum consolationis causa lacrymans respondet, ob leviora jam facinora magnas urbes fuisse subversas. » (Leonardo Bruni, *Epist.*, V, 4.)

Italie soit déchirée, par nous d'abord, par les barbares ensuite que notre faiblesse rendra forts. Mais que ceux-là y pensent dont c'est le pressant intérêt. Moi je suis les lettres[1]. » « L'homme absorbé par les spéculations et la jouissance des lettres, écrit Vergerio, sera peut-être cher à lui-même, mais qu'il soit prince ou simple particulier, il sera peu utile à la cité[2]. » « Les humanistes, ajoute un contemporain, n'entendent rien à l'économie domestique. Ils vivent follement sans se soucier de ce qu'est l'honneur paternel et le bienfait des enfants. Ils ignorent quel est le Gouvernement le meilleur, de celui d'un ou de plusieurs, ou de celui de beaucoup ou de peu. Ils fuient la fatigue, affirmant que qui sert la commune ne sert personne, ne défendent pas la République en *guarnaca*, ni ne la défendent avec les armes. Enfin ils oublient que plus le bien est commun, plus il est divin[3]. »

Là-haut leurs cellules, closes de silence et de paix, demeurent inaccessibles au roulis de la vie. Elles n'hébergent ni tracas, ni fracas. Les mouvements des armes, les tumultes des choses, les cris de colère ou de détresse qui montent de la place constituent autant de bruits vulgaires, comme autant d'empêchements aux œuvres sereines de la beauté et de l'esprit. Lisant avec une telle diligence qu'ils oublient les autres et qu'ils s'oublient eux-mêmes, les humanistes ferment leurs fenêtres pour ne rien voir; ils bouchent leurs oreilles

1. « Vereor ne hæc nostra Italia dilaceretur primum a nostris, deinde a barbaris qui per infirmitatem nostram valebunt. Sed hæc illi cogitent quorum magis interest. Ego litteras sequar. » (POGGIO, *Epist.*, V, 4.)

2. VERGERIO, *De Ingenuis moribus*.

3. « Della familiare iconomica nulla sentono, ma isprezzato il santo matrimonio vivono mattamente sanza curare che sia l'onor paterno, il beneficio dei figliuoli... Non sanno qual reggimento si sia migliore, o quello d'uno o quel di più, o quel di molti, o quel di pochi eletti; fugono la fatica affermando che chi serve a comune serve a niuno, nè colla guarnaca consigliano la republica, nè con l'armi la difendono. Nè si ricordano che quanto il bene è più comune, tanto à più del divino. » (CINO RINUCCINI, dans Wesselofsky, *Il Paradiso degli Alberti*, I, 2, 314).

pour ne rien entendre ; ils se réfugient dans l'antiquité, comme dans une église, et ils se claquemurent dans la solitude, comme dans un rempart. Et tandis qu'au-dessous d'eux l'humanité lutte, souffre, espère, tombe, se relève, engendre dans la douleur, s'achoppe et s'acharne à un but qu'elle ignore et qu'ils n'éclairent plus, eux se bercent à la musique des périodes et se grisent à la contagion des exemples. Ils ne sont pas des gens de *forum* ou des personnages de marché ; ils sont des philosophes et des sages. Ils cultivent « le loisir studieux », le « loisir des lettres » le « loisir avec dignité, » qui est leur douce manie. Ils méprisent l'avarice, les négoces, les trafics, les révolutions et les affaires. Leur raison n'est point atteinte par le détail fortuit de conjonctures éphémères et d'accidents transitoires ; mais leur âme, inclinée à la seule contemplation de la vérité, se tourne vers le passé comme la plante vers le soleil. « Adonne-toi au passé, dit Poggio, qui te soustraira à ces ennuis[2]. » Bruni confesse que les temps de Démosthènes et de Cicéron lui sont plus familiers que les événements contemporains[1]. Et Filelfo ajoute : « Tout notre zèle est avec les muses et avec ces arts et ces disciplines qui, éloignés du fracas des armes, tendent à vivre bien et à vivre heureux[3]. » A cette attitude mentale, ils perdent la notion la plus élémentaire de la réalité. Ils deviennent aussi magnifiques que superflus. Ils fournissent une carrière de luxe et de décor. Comme un orchestre qui rehausse une solennité de ses musiques, ils illustrent la vie qu'ils accompagnent de leurs flonflons oratoires, qu'ils ne créent pas et ne déterminent pas. A Norcia, dit

1. « Mihi quidem Ciceronis. Demosthenisque tempora multo magis nota videntur quam illa quæ fuerunt jam annis sexaginta. » (*Commentarius*, p. 13.)
2. « Vaca præteritis quæ te ab his molestiis paulum abducent. » (Poggio, *Epist.*, IV, 16.)
3. « Totum nostrum studium est cum musis et cum iis artibus atque disciplinis quæ semotæ ab omne armorum strepitu ad bene pertinent, beateque vivendum. » (Filelfo, *Epist.*, V.)

Simonetta, « alors que les citoyens étaient pour se réunir dans les conseils de la commune, le héraut criait : Dehors tous les sages et les lettrés[1] »!

Vivre, n'est plus faire acte de conscience ou d'humanité, gagner son pain ou son salut, procréer des enfants ou des exemples, élever sa famille ou son âme, servir son pays ou son Dieu, être citoyen, soldat, homme ; vivre, c'est écrire des proses châtiées, c'est prononcer des discours sonores, c'est ajuster des vers délicats, c'est traduire du grec en latin. « Ceux-là seulement peuvent dire qu'ils ont vécu, avance Poggio, qui ont écrit des livres latins pleins d'éloquence et de savoir, et traduit du grec en latin[2]. » Pour lui, l'essentiel n'est pas d'avoir conquis les Gaules, mais d'avoir écrit les Commentaires de la conquête des Gaules, et le grand écrivain est supérieur au grand homme qui, sans le grand écrivain, ne serait point avenu[3]. Le mérite se transporte de la beauté de l'acte dans la beauté du style. Sera magnanime qui aura bien discouru de la magnanimité ; sera valeureux qui aura bien disputé du courage ; et lorsqu'en un morceau oratoire soigné au point de ne blesser la délicatesse d'aucune oreille, on aura flétri vertement l'hypocrisie et l'ambition, on passera soi-même pour loyal et modeste. Et que si Pétrarque, nourri de saint Augustin et de saint Jérôme, s'était aperçu de cette tricherie de l'intelligence et l'avait signalée au banc de l'opinion[4], les humanistes, à qui leur pauvreté morale ne fut jamais dévoilée et qui sont insincères parfaitement sincèrement, ne s'aperçoivent de rien. De bonne foi ils se croient

1. GIOVANNI SIMONETTA, *De rebus Fr. Sphortiæ.* Muratori, *Rerum*, XXI, 270.

2. POGGIO, *Opera*, 1513. De avaritia, f. 2.

3. « Sans Homère, répète-t-il après Cicéron, le même tombeau qui recouvre le corps d'Achille recouvrirait sa renommée. »

4. « Quem mihi poetarum dabis, qui non prius eligat vita claudicare quam carmine ? Quem historicum, qui cum res omnium sæculorum litteris memoriæque mandaverit... quid ipse agat, rerumque suarum ordinem, vitæque brevis reddere rationem velit aut valeat ? Jam, ut percurrem aliquos, ostende mihi rhetorem, qui non magis orationis deformitatem horreat quam vitæ ? » (PÉTRARQUE, *Epist. fam.*, XVI, 14.)

sublimes, puisqu'en des vers ou des proses sublimes ils n'ont fait qu'exalter des renoncements sublimes. Ils souscrivent à leurs affirmations; ils s'émeuvent à leurs périodes; ils s'envolent sur leurs élans; ils pleurent sur leurs thèmes et se laissent prendre et duper les premiers par leur parole, comme un comédien se laisse prendre par son rôle et comme un tribun se laisse prendre par son discours. La patrie n'est plus que la République des lettres, et pour Laurent Valla défendre le Capitole menacé équivaut à composer des oraisons et des poèmes[1]. L'Italie est l'antique Ausonie; les Italiens, les descendants par Anténor et par Enée des héros de la guerre de Troie; la famille, le groupe restreint de quelques esprits ornés et choisis. Le père n'est pas celui qui donne le jour, mais celui qui donne le style; l'enfant n'est pas le fruit des entrailles, mais le fruit du cerveau. Et la vertu, la seule vertu qui demeure, c'est le beau latin. C'est ainsi que le vieux Niccoli ayant arrêté le jeune Pazzi dans la rue, et lui ayant demandé ce qu'il faisait, et ayant connu que, comme les autres jeunes hommes, il ne songeait qu'à se donner du bon temps, lui dit avec colère : « Etant fils de qui tu es et de bon aspect, c'est une honte que tu ne t'appliques pas à connaître les lettres latines, qui te seraient un grand ornement; et si tu ne les apprends pas, tu ne seras estimé en rien, et la fleur de ta jeunesse passée, tu te trouveras sans aucune *vertu*[2]. »

D'une pareille attitude résulte ce néfaste divorce entre l'écriture et la vie que Pic de la Mirandole devait reprocher à son époque comme un péché[3] et qui aboutira

1. « Alius vestrum scribit historias, istud est Veios habitare. Alius Græca transfert, istud est Ardeæ considere. Alius orationes, alius pemata componit, illud est Capitolium arcemque defendere. » (Valla, *Elegantiæ.*)

2. « Sendo figlio di chi tu sei e di buon aspetto, egli è una vergogna che tu non ti dia a imparare le lettere latine che ti sarebbono un gran ornamento; e se tu non le impari, tu non sarai stimato nulla; passato il fiore della tua gioventù, ti troverai senza virtù ignuna. » (Vespasiano, *Vite*, p. 372.)

3. « Peccant qui dissidium cordis et linguæ faciunt. »

fatalement aux pires aberrations du « seicentisme ». Chez ces écrivains qui exaltent des sentiments qu'ils n'éprouvent point et chez ces poètes à qui il arrive de chanter des femmes qui n'ont pas existé et même, à l'exemple de Beccadelli, des obscénités qu'ils n'ont pas commises, la réalité et l'œuvre littéraire n'ont plus entre elles aucune correspondance, et au lieu de se nourrir de la même matière, de battre du même pouls, de s'enrichir des mêmes expériences, à tout jamais disjointes, elles existent chacune pour son compte d'une existence particulière. Comme le disait gravement Guarino, répétant son concitoyen Catulle, « la vie est une chose et la littérature en est une autre[1] ».

Hélas! grâce aux humanistes, qui apprendront à l'Italie à ne voir que par les livres, à ne sentir, à ne penser, à ne comprendre que par les livres, il n'y aura bientôt qu'une seule chose, la littérature, et qu'une seule vie, la vie littéraire.

1. « Plus valet apud me conterranei mei, vatis non illepidi auctoritas quam imperitorum clamor..., immemores quod aliud in vita, aliud in oratione spectari convenit. »

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

LIVRE PREMIER

INTRODUCTION

CHAPITRE I

LA SIGNORIE

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE III

L'ÉGLISE

LIVRE DEUXIÈME

LE LATIN

CHAPITRE I

L'HUMANISME

CHAPITRE II

LES HUMANISTES. — FLORENCE, MILAN ET VENISE

CHAPITRE III

LES HUMANISTES. — ROME ET NAPLES

CHAPITRE IV

LE BEAU STYLE LATIN

CHAPITRE V

L'ÉCOLE DE L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE VI

L'ESPRIT CRITIQUE

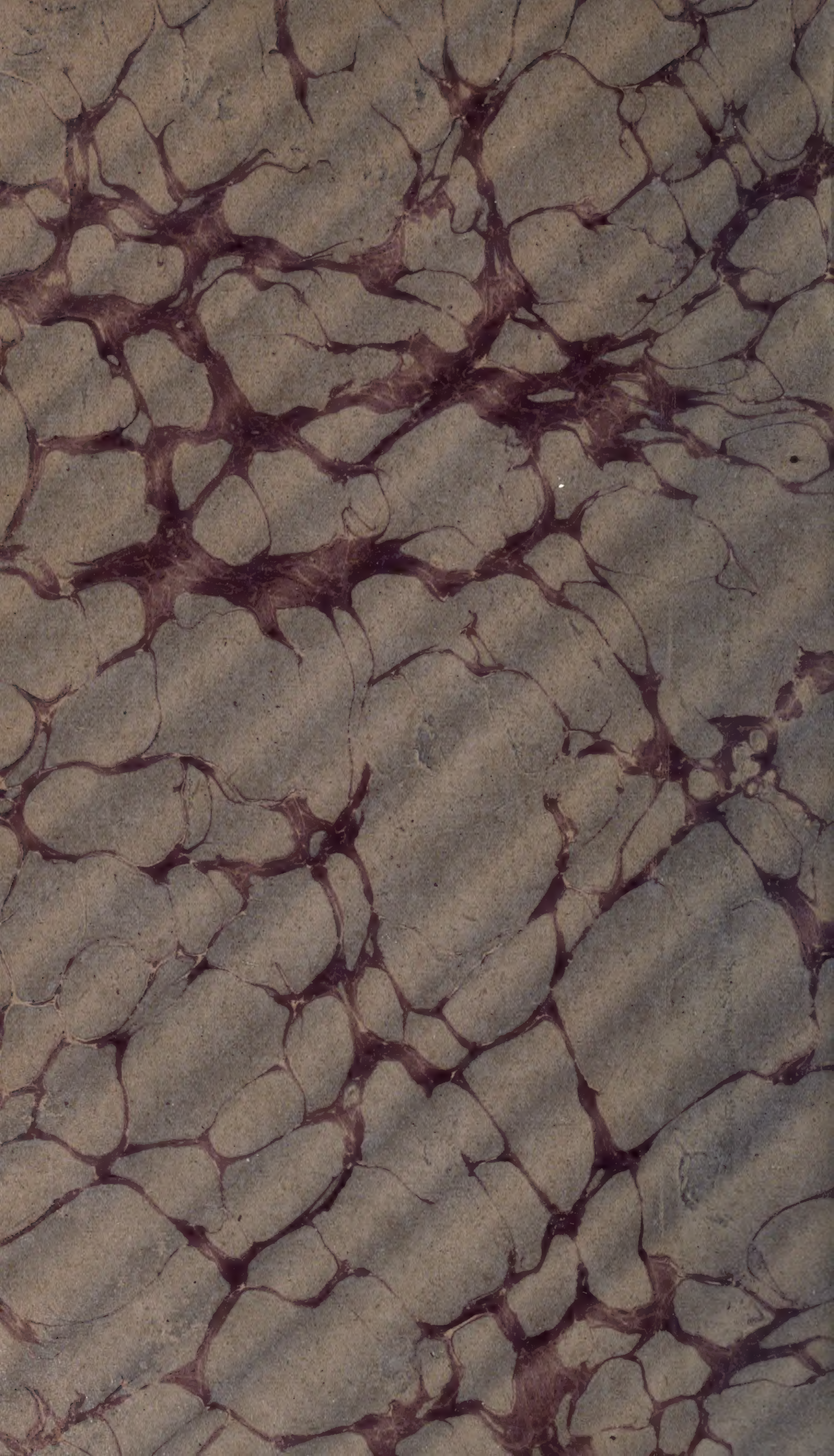
CHAPITRE VII

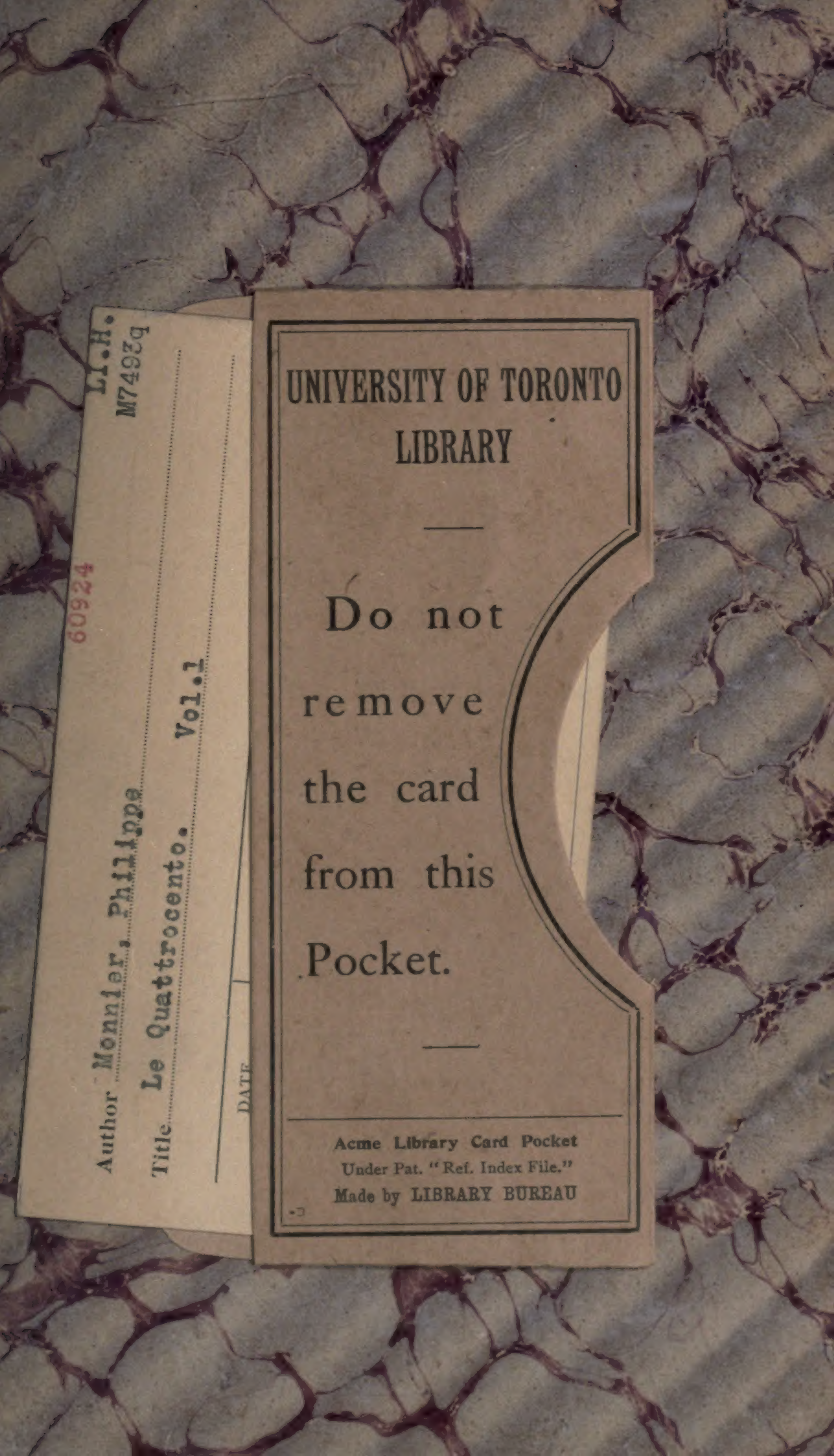
L'ESPRIT POPULAIRE DANS LE LATIN

CHAPITRE VIII

LA DÉFORMATION PROFESSIONNELLE

TOURS
IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES
6, rue Gambetta, 6




LI.H.
M7493q
60924
Author Monnier, Philippe
Title Le Quattrocento. Vol.1
DATE
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

